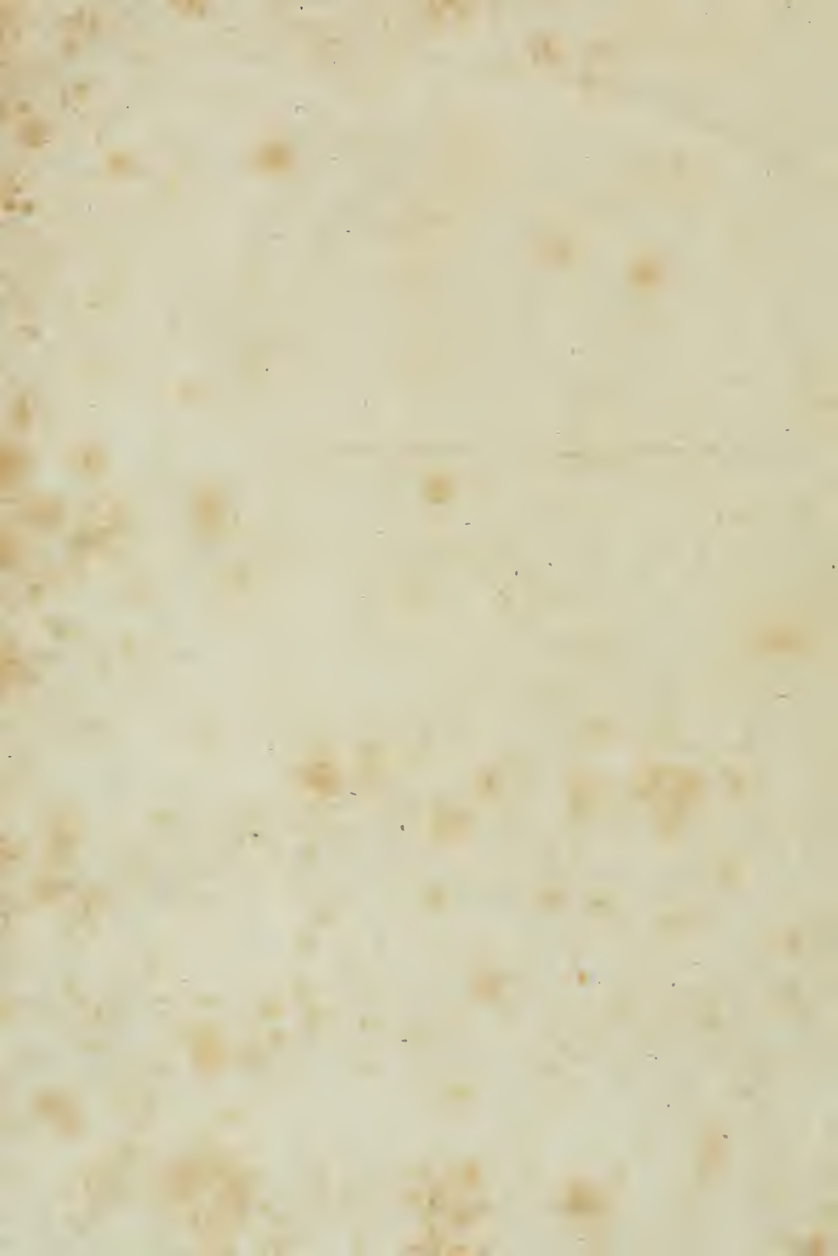




Library
of the
University of Toronto





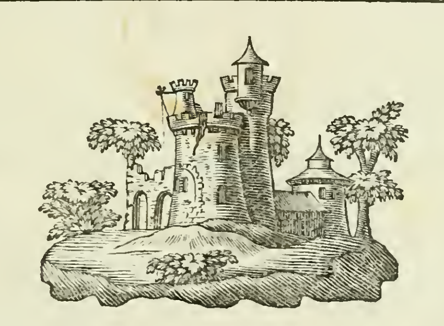
COLLECTION DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU.

TOME SEIZIÈME.

SECOND SUPPLÉMENT À LA COLLECTION DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

TOME PREMIER.



A GENÈVE.

M. DCC. LXXXIX.


SUSCIPERE ET FINIRE
BIBLIOTHECA FIDEICOMM.



LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

Intus et in cute.

LIVRE SEPTIÈME.

APRÈS deux ans de ſilence & de patience, malgré mes réſolutions, je prends la plume. Lecteur, ſuſpendez votre jugement ſur les raiſons qui m'y forcent. Vous n'en pouvez juger qu'après m'avoir lu.

On a vu s'écouler ma paiſible jeuneſſe dans une vie égale aſſez douce, ſans de grandes traverſes, ni grandes proſpérités. Cette médiocrité fut en grande partie l'ouvrage de mon naturel ardent

mais foible, moins prompt encore à entreprendre que facile à décourager, fortant du repos par fecouffes, mais y rentrant par laffitude & par goût, & qui, me ramenant toujours loin des grandes vertus & plus loin des grands vices, à la vie oifeufe & tranquille pour laquelle je me fentois né, ne m'a jamais permis d'aller à rien de grand, foit en bien foit en mal. Quel tableau différent j'aurai bientôt à développer! Le fort qui durant trente ans favorifa mes penchans, les contraria durant les trente autres, & de cette oppofition continuelle entre ma fituation & mes inclinations, on verra naître des fautes énormes, des malheurs inouis, & toutes les vertus, excepté la force, qui peuvent honorer l'adverfité.

Ma première partie a été toute écrite de mémoire, j'y ai dû faire beaucoup d'erreurs. Forcé d'écrire la feconde de mémoire auffi, j'y en ferai probablement beaucoup davantage. Les doux fouvenirs de mes beaux ans paffés avec autant de tranquillité que d'innocence, m'ont laiffé mille impreffions charmantes que j'aime fans ceffe à me rappeler. On verra bientôt combien font différens ceux du refte de ma vie. Les rappeler c'eft en renouveler l'amertume. Loin d'aigrir celle de ma fituation par ces triftes retours, je les écarte autant qu'il m'eft poffible, & fouvent j'y réuffis au point de ne les pouvoir plus retrouver au befoin. Cette facilité d'oublier les maux eft une confolation que le Ciel m'a ménagée dans ceux que le fort devoit un jour accumuler fur moi. Ma mémoire, qui me trace uniquement les objets agréables, eft l'heureux contrepoids de mon imagination effarouchée, qui ne me fait prévoir que de cruels avenirs.

Tous les papiers que j'avois rassemblés pour suppléer à ma mémoire & me guider dans cette entreprise, passés en d'autres mains, ne rentreront plus dans les miennes.

Je n'ai qu'un guide fidelle sur lequel je puisse compter; c'est la chaîne des sentimens qui ont marqué la succession de mon être, & par eux celles des événemens qui en ont été la cause ou l'effet. J'oublie aisément mes malheurs, mais je ne puis oublier mes fautes, & j'oublie encore moins mes bons sentimens. Leur souvenir m'est trop cher pour s'effacer jamais de mon cœur. Je puis faire des omissions dans les faits, des transpositions, des erreurs de dates; mais je ne puis me tromper sur ce que j'ai senti, ni sur ce que mes sentimens m'ont fait faire, & voilà de quoi principalement il s'agit. L'objet propre de mes confessions est de faire connoître exactement mon intérieur dans toutes les situations de ma vie. C'est l'histoire de mon ame que j'ai promise, & pour l'écrire fidellement je n'ai pas besoin d'autres mémoires : il me suffit, comme j'ai fait jusqu'ici, de rentrer au dedans de moi.

Il y a cependant, & très-heureusement, un intervalle de six à sept ans dont j'ai des renseignemens sûrs dans un recueil transcrit de lettres dont les originaux sont dans les mains de M. du Peyrou. Ce recueil, qui finit en 1760, comprend tout le temps de mon séjour à l'hermitage, & de ma grande brouillerie avec mes soi-disans amis : époque mémorable dans ma vie & qui fut la source de tous mes autres malheurs. A l'égard des lettres originales plus récentes qui peuvent me rester, & qui sont en très-petit nombre, au lieu

de les tranſcrire à la ſuite du recueil, trop volumineux pour que je puiſſe eſpérer de les ſouſtraire à la vigilance de mes argus, je les tranſcrirai dans cet écrit même, lorſqu'elles me paroîtront fournir quelque éclairciſſement, ſoit à mon avantage ſoit à ma charge : car je n'ai pas peur que le lecteur oublie jamais que je fais mes confeſſions pour croire que je fais mon apologie; mais il ne doit pas s'attendre non plus que je taiſe la vérité, lorſqu'elle parle en ma faveur.

Au reſte cette ſeconde partie n'a que cette même vérité de commune avec la première, ni d'avantage ſur elle que par l'importance des choſes. A cela près, elle ne peut que lui être inférieure en tout. J'écrivois la première avec plaiſir; avec complaiſance, à mon aiſe, à Wootton ou dans le château de Trie : tous les ſouvenirs que j'avois à me rappeler étoient autant de nouvelles jouiſſances. J'y revenois ſans ceſſe avec un nouveau plaiſir, & je pouvois tourner mes deſcriptions ſans gêne juſqu'à ce que j'en fuſſe content.

Aujourd'hui ma mémoire & ma tête affoiblies me rendent preſque incapable de tout travail; je ne m'occupe de celui-ci que par force, & le cœur ſerré de détreſſe. Il ne m'offre que malheurs, trahiſons, perfidies, que ſouvenirs attriſtans & déchirans. Je voudrois pour tout au monde pouvoir enſevelir dans la nuit des temps ce que j'ai à dire, & forcé de parler malgré moi, je ſuis réduit encore à me cacher, à tâcher de donner le change, à m'avilir aux choſes pour leſquelles j'étois le moins né; les planchers ſous leſquels je ſuis ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles, environné d'eſpions & de ſurveillans malveillans & vigilans, inquiet

inquiet & diſtrait, je jette à la hâte ſur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger. Je ſais que malgré les barrières immenſes qu'on entaſſe ſans ceſſe autour de moi, l'on craint toujours que la vérité ne s'échappe par quelque fiſſure. Comment m'y prendre pour la faire percer ? Je le tente avec peu d'eſpoir de ſuccès. Qu'on juge ſi c'eſt-là de quoi faire des tableaux agréables & leur donner un coloris bien attrayant ! J'avertis donc ceux qui voudront commencer cette lecture, que rien en la pourſuivant ne peut les garantir de l'ennui, ſi ce n'eſt le déſir d'achever de connoître un homme, & l'amour ſincère de la juſtire & de la vérité.

Je me ſuis laiſſé dans ma première partie, partant à regret pour Paris, dépoſant mon cœur aux Charmettes, y fondant mon dernier Château en Eſpagne, projetant d'y rapporter un jour aux pieds de maman, rendue à elle-même, les tréſors que j'aurois acquis, & comptant ſur mon ſyſtême de muſique, comme ſur une fortune aſſurée.

Je m'arrêtai quelque temps à Lyon pour y voir mes connoiſſances, pour m'y procurer quelques recommandations pour Paris & pour vendre mes livres de géométrie, que j'avois apportés avec moi. Tout le monde m'y fit accueil. M. & Mde. de Mably marquèrent du plaiſir à me revoir & me donnèrent à dîner pluſieurs fois. Je fis chez eux connoiſſance avec l'abbé de Mably, comme je l'avois déjà faite avec l'abbé de Condillac, qui tous deux étoient venus voir leur frère. L'abbé de Mably me donna des lettres pour Paris, entre autres une pour M. de Fontenelle & une pour

le comte de Caylus. L'un & l'autre me furent des connoiſſances très-agréables, ſurtout le premier qui juſqu'à ſa mort n'a point ceſſé de me marquer de l'amitié, & de me donner dans nos têtes-à-têtes des conſeils dont j'aurois dû mieux profiter.

Je revis M. Bordes avec lequel j'avois depuis long-temps fait connoiſſance, & qui m'avoit ſouvent obligé de grand cœur & avec le plus vrai plaiſir. En cette occaſion je le retrouvai toujours le même. Ce fut lui qui me fit vendre mes livres, & il me donna par lui-même ou me procura de bonnes recommandations pour Paris. Je revis M. l'intendant dont je devois la connoiſſance à M. Bordes, & à qui je dus celle de M. le duc de Richelieu qui paſſa à Lyon dans ce temps-là. M. Pallu me préſenta à lui. M. de Richelieu me reçut bien, & me dit de l'aller voir à Paris; ce que je fis pluſieurs fois, ſans pourtant que cette haute connoiſſance dont j'aurai ſouvent à parler dans la ſuite, m'ait été jamais utile à rien.

Je revis le muſicien David qui m'avoit rendu ſervice dans ma détreſſe, à un de mes précédens voyages. Il m'avoit prêté ou donné un bonnet & des bas que je ne lui ai jamais rendus, & qu'il ne m'a jamais redemandés, quoique nous nous ſoyons revus ſouvent depuis ce temps-là. Je lui ai pourtant fait dans la ſuite un préſent à-peu-près équivalent. Je dirois mieux que cela s'il s'agiſſoit ici de ce que j'ai dû; mais il s'agit de ce que j'ai fait, & malheureuſement ce n'eſt pas la même choſe.

Je revis le noble & généreux Perrichon, & ce ne fut pas

ſans me reſſentir de ſa magnificence ordinaire, car il me fit le même cadeau qu'il avoit fait auparavant au gentil Bernard, en me défrayant de ma place à la diligence. Je revis le chirurgien Pariſot, le meilleur & le mieux-faiſant des hommes, je revis ſa chère Godefroy qu'il entretenoit depuis dix ans, & dont la douceur de caractère & la bonté de cœur faiſoient à-peu-près tout le mérite; mais qu'on ne pouvoit aborder ſans intérêt, ni quitter ſans attendriſſement; car elle étoit au dernier terme d'une étiſie dont elle mourut peu après. Rien ne montre mieux les vrais penchans d'un homme que l'eſpèce de ces attachemens (*). Quand on avoit vu la douce Godefroi, on connoiſſoit le bon Pariſot.

J'avois obligation à tous ces honnêtes gens. Dans la ſuite je les négligeai tous. Non certainement par ingratitude, mais par cette invincible pareſſe qui m'en a ſouvent donné l'air. Jamais le ſentiment de leurs ſervices n'eſt ſorti de mon cœur; mais il m'en eut moins coûté de leur prouver ma reconnoiſſance que de la leur témoigner aſſidument. L'exactitude à écrire a toujours été au-deſſus de mes forces; ſitôt que je commence à me relâcher, la honte & l'embarras de réparer

(*) A moins qu'il ne ſe ſoit d'abord trompé dans ſon choix, ou que celle à laquelle il s'étoit attaché n'ait enſuite changé de caractère par un concours de cauſes extraordinaires; ce qui n'eſt pas impoſſible abſolument. Si l'on vouloit admettre ſans modification cette conſéquence, il faudroit donc juger de Socrate par ſa femme Xantippe & de Dion par ſon ami Calippus, ce qui ſeroit le plus inique & le plus faux jugement qu'on ait jamais porté. Au reſte, qu'on écarte ici toute application injurieuſe à ma femme. Elle eſt, il eſt vrai, foible & plus facile à tromper que je ne l'avois cru; mais pour ſon caractère, pur, excellent, ſans malice, il eſt digne de toute mon eſtime.

ma faute me la font aggraver, & je n'écris plus du tout. J'ai donc gardé le ſilence & j'ai paru les oublier. Pariſot & Perrichon n'y ont pas même fait attention, & je les ai toujours trouvé les mêmes; mais on verra vingt ans après dans M. Bordes juſqu'où l'amour-propre d'un bel-eſprit peut porter la vengeance lorſqu'il ſe croit négligé.

Avant de quitter Lyon, je ne dois pas oublier une aimable perſonne que j'y revis avec plus de plaiſir que jamais, & qui laiſſa dans mon cœur des ſouvenirs bien tendres. C'eſt Mlle. Serre, dont j'ai parlé dans ma première Partie, & avec laquelle j'avois renouvelé connoiſſance tandis que j'étois chez M. de Mably.

A ce voyage, ayant plus de loiſir, je la vis davantage; mon cœur ſe prit, & très-vivement. J'eus quelque lieu de penſer que le ſien ne m'étoit pas contraire; mais elle m'accorda une confiance qui m'ôta la tentation d'en abuſer. Elle n'avoit rien ni moi non plus; nos ſituations étoient trop ſemblables pour que nous puſſions nous unir, & dans les vues qui m'occupoient, j'étois bien éloigné de ſonger au mariage. Elle m'apprit qu'un jeune négociant appelé M. Genève, paroiſſoit vouloir s'attacher à elle. Je le vis chez elle une fois ou deux; il me parut honnête homme, il paſſoit pour l'être. Perſuadé qu'elle ſeroit heureuſe avec lui, je déſirai qu'il l'épouſât, comme il a fait dans la ſuite; & pour ne pas troubler leurs innocentes amours je me hâtai de partir, faiſant pour le bonheur de cette charmante perſonne, des vœux qui n'ont été exaucés ici-bas que pour un temps, hélas, bien court; car j'appris dans la ſuite qu'elle étoit morte

au bout de deux ou trois ans de mariage. Occupé de mes tendres regrets durant toute ma route, je sentis, & j'ai souvent senti depuis lors en y repensant, que si les sacrifices qu'on fait au devoir & à la vertu coûtent à faire, on en est bien payé par les doux souvenirs qu'ils laissent au fond du cœur

Autant à mon précédent voyage j'avois vu Paris par son côté défavorable, autant à celui-ci je le vis par son côté brillant, non pas toute-fois quant à mon logement; car sur une adresse que m'avoit donnée M. Bordes, j'allai loger à l'hôtel St. Quentin rue des Cordiers proche la Sorbonne, vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre; mais où cependant avoient logé des hommes de mérite tels que Gresset, Bordes, les abbés de Mably, de Condillac, & plusieurs autres dont malheureusement je n'y trouvai plus aucun; mais j'y trouvai un M. de Bonnefond, hobereau boîteux, plaideur, faisant le puriste, auquel je dus la connoissance de M. Roguin, maintenant le doyen de mes amis, & par lui celle du philosophe Diderot, dont j'aurai beaucoup à parler dans la suite.

J'arrivai à Paris dans l'automne de 1741, avec quinze louis d'argent comptant, ma comédie de Narcisse & mon projet de musique pour toute ressource, & ayant par conséquent peu de temps à perdre pour tâcher d'en tirer parti, je me pressai de faire valoir mes recommandations.

Un jeune homme qui arrive à Paris avec une figure passable, & qui s'annonce par des talens, est toujours sûr d'être accueilli. Je le fus; cela me procura des agrémens sans me

mener à grand'chose. De toutes les personnes à qui je fus recommandé, trois seules me furent utiles. M. Damesin, gentil-homme Savoyard, alors écuyer & je crois favori de Mde. la princesse de Carignan. M. de B.. secrétaire de l'académie des inscriptions, & garde des médailles du cabinet du Roi, & le P. Castel, Jésuite, auteur du clavecin oculaire.

Toutes ces recommandations, excepté celle de M. Damesin, me venoient de l'abbé de Mably.

M. Damesin pourvut au plus pressé, par deux connoissances qu'il me procura. L'une de M. de Gasc, président à à mortier au parlement de Bordeaux, & qui jouoit très-bien du violon : l'autre de M. l'abbé de Léon qui logeoit alors en Sorbonne; jeune seigneur très-aimable, qui mourut à la fleur de son âge après avoir brillé quelques instans dans le monde sous le nom de chevalier de Rohan. L'un & l'autre eurent la fantaisie d'apprendre la composition. Je leur en donnai quelques mois de leçons qui soutinrent un peu ma bourse tarissante. L'abbé de Léon me prit en amitié & vouloit m'avoir pour son secrétaire : mais il n'étoit pas riche & ne put m'offrir en tout que huit cent francs que je refusai, bien à regret, mais qui ne pouvoient me suffire pour mon logement, ma nourriture & mon entretien.

M. de B.. me reçut fort bien. Il aimoit le savoir, il en avoit, mais il étoit un peu pédant. Mde. de B.. auroit été sa fille; elle étoit brillante & petite-maîtresse. J'y dînois quelquefois; on ne sauroit avoir l'air plus gauche & plus sot que je ne l'avois vis-à-vis d'elle. Son maintien dégagé

m'intimidoit & rendoit le mien plus plaiſant. Quand elle me préſentoit une aſſiette, j'avançois ma fourchette pour piquer modeſtement un petit morceau de ce qu'elle m'offroit, de ſorte qu'elle rendoit à ſon laquais l'aſſiette qu'elle m'avoit deſtinée, en ſe tournant pour que je ne la viſſe pas rire. Elle ne ſe doutoit guères que dans la tête de ce campagnard, il ne laiſſoit pas d'y avoir quelque eſprit. M. de B.. me préſenta à M. de Réaumur ſon ami, qui venoit dîner chez lui tous les vendredis, jours d'académie des ſciences. Il lui parla de mon projet, & du déſir que j'avois de le ſoumettre à l'examen de l'académie. M. de Réaumur ſe chargea de la propoſition, qui fut agréée; le jour donné je fus introduit & préſenté par M. de Réaumur, & le méme jour 22 août 1742, j'eus l'honneur de lire à l'académie le mémoire que j'avois préparé pour cela. Quoique cette illuſtre aſſemblée fût aſſurément très-impoſante, j'y fus bien moins intimidé que devant Mde. de B.., & je me tirai paſſablement de mes lectures & de mes réponſes. Le mémoire réuſſit, & m'attira des complimens qui me ſurprirent autant qu'ils me flattèrent, imaginant à peine que devant une académie, quiconque n'en étoit pas, pût avoir le ſens commun. Les commiſſaires qu'on me donna furent Mrs. de Mairan, Hellot, & de Fouchy. Tous trois gens de mérite aſſurément; mais dont pas un ne ſavoit la muſique, aſſez du moins pour être en état de juger de mon projet.

Durant mes conférences avec ces Meſſieurs, je me convainquis avec autant de certitude que de ſurpriſe, que ſi quelquefois les ſavans ont moins de préjugés que les autres hommes,

ils tiennent en revanche, encore plus fortement à ceux qu'ils ont. Quelques foibles, quelques fauſſes que fuſſent la plupart de leurs objections, & quoique j'y répondiſſe timidement, je l'avoue, & en mauvais termes, mais par des raiſons péremptoires, je ne vins pas une ſeule fois à bout de me faire entendre & de les contenter. J'étois toujours ébahi de la facilité avec laquelle, à l'aide de quelques phraſes ſonores, ils me réfutoient ſans m'avoir compris. Ils déterrèrent je ne ſais où, qu'un moine appelé le P. Souhaitti, avoit jadis imaginé de noter la gamme par chiffres. C'en fut aſſez pour prétendre que mon ſyſtême n'étoit pas neuf: & paſſe pour cela; car bien que je n'euſſe jamais oui parler du P. Souhaitti, & bien que ſa manière d'écrire les ſept notes du plain-chant, ſans même ſonger aux octaves, ne méritât en aucune ſorte d'entrer en parallèle avec ma ſimple & commode invention pour noter aiſément par chiffres toute muſique imaginable, clefs, ſilences, octaves, meſures, temps, & valeurs des notes; choſes auxquelles Souhaitti n'avoit pas même ſongé; il étoit néanmoins très-vrai de dire, que quant à l'élémentaire expreſſion des ſept notes, il en étoit le premier inventeur. Mais outre qu'ils donnèrent à cette invention primitive plus d'importance qu'elle n'en avoit, ils ne s'en tinrent pas là, & ſitôt qu'ils voulurent parler du fonds du ſyſtême, ils ne firent plus que déraiſonner. Le plus grand avantage du mien étoit d'abroger les tranſpoſitions & les clefs, en ſorte que le même morceau ſe trouvoit noté & tranſpoſé à volonté dans quelque ton qu'on voulût, au moyen du changement ſuppoſé d'une ſeule lettre initiale à la tête de l'air. Ces Meſſieurs avoient ouï dire aux croqueſols de Paris que la méthode d'exécuter par tranſpoſition

tranſpoſition ne valoit rien. Ils partirent de-là pour tourner en invincible objection contre mon ſyſtême, ſon avantage le plus marqué, & ils décidèrent que ma note étoit bonne pour la vocale, & mauvaiſe pour l'inſtrumentale; au lieu de décider, comme ils l'auroient dû, qu'elle étoit bonne pour la vocale & meilleure pour l'inſtrumentale. Sur leur rapport l'académie m'accorda un certificat plein de très-beaux complimens, à travers leſquels on démêloit pour le fonds, qu'elle ne jugeoit mon ſyſtême ni neuf ni utile. Je ne crus pas devoir orner d'une pareille pièce l'ouvrage intitulé : *Diſſertation ſur la muſique moderne*, par lequel j'en appelois au public.

J'eus lieu de remarquer en cette occaſion combien, même avec un eſprit borné, la connoiſſance unique mais profonde de la choſe eſt préférable, pour en bien juger, à toutes les lumières que donne la culture des ſciences, lorſqu'on n'y a pas joint l'étude particulière de celle dont il s'agit. La ſeule objection ſolide qu'il y eut à faire à mon ſyſtême, y fut faite par Rameau. A peine le lui eus-je expliqué, qu'il en vit le côté foible. Vos ſignes, me dit-il, ſont très-bons, en ce qu'ils déterminent ſimplement & clairement les valeurs, en ce qu'ils repréſentent nettement les intervalles & montrent toujours le ſimple dans le redoublé, toutes choſes que ne fait pas la note ordinaire; mais ils ſont mauvais en ce qu'ils exigent une opération de l'eſprit qui ne peut toujours ſuivre la rapidité de l'exécution. La poſition de nos notes, continua-t-il, ſe peint à l'œil ſans le concours de cette opération. Si deux notes, l'une très-haute, & l'autre très-baſſe, ſont jointes par une tirade de notes inter-

médiaires, je vois du premier coup-d'œil le progrès de l'une à l'autre par degrés conjoints; mais pour m'aſſurer chez vous de cette tirade, il faut néceſſairement que j'épelle tous vos chiffres l'un après l'autre; le coup-d'œil ne peut ſuppléer à rien. L'objection me parut ſans replique, & j'en convins à l'inſtant: quoiqu'elle ſoit ſimple & frappante, il n'y a qu'une grande pratique de l'art qui puiſſe la ſuggérer, & il n'eſt pas étonnant qu'elle ne ſoit venue à aucun académicien; mais il l'eſt que tous ces grands ſavans qui ſavent tant des choſes, ſachent ſi peu, que chacun ne devroit juger que de ſon métier.

Mes fréquentes viſites à mes commiſſaires & à d'autres académiciens me mirent à portée de faire connoiſſance avec tout ce qu'il y avoit à Paris de plus diſtingué dans la littérature, & par-là cette connoiſſance ſe trouva toute faite lorſque je me vis dans la ſuite inſcrit tout d'un coup parmi eux. Quant-à-préſent, concentré dans mon ſyſtême de muſique, je m'obſtinai à vouloir par là faire une révolution dans cet art, & parvenir de la ſorte à une célébrité qui dans les beaux arts ſe conjoint toujours à Paris avec la fortune. Je m'enfermai dans ma chambre & travaillai deux ou trois mois avec une ardeur inexprimable, à refondre, dans un ouvrage deſtiné pour le public, le mémoire que j'avois lu à l'académie. La difficulté fut de trouver un libraire qui voulût ſe charger de mon manuſcrit; vu qu'il y avoit quelque dépenſe à faire pour les nouveaux caractères, que les libraires ne jettent pas leurs écus à la tête des débutans, & qu'il me ſembloit cependant bien juſte que mon ouvrage me rendît le pain que j'avois mangé en l'écrivant.

Bonnefond me procura Quillau le père, qui fit avec moi un traité à moitié profit, ſans compter le privilége que je payai ſeul. Tant fut opéré par le dit Quillau, que j'en fus pour mon privilége & n'ai tiré jamais un liard de cette édition, qui vraiſemblablement eut un débit médiocre, quoique l'abbé Des Fontaines m'eût promis de la faire aller, & que les autres journaliſtes en euſſent dit aſſez de bien.

Le plus grand obſtacle à l'eſſai de mon ſyſtême, étoit la crainte que s'il n'étoit pas admis, on ne perdit le temps qu'on mettroit à l'apprendre. Je diſois à cela que la pratique de ma note rendoit les idées ſi claires, que pour apprendre la muſique par les caractères ordinaires, on gagneroit encore du temps à commencer par les miens. Pour en donner la preuve par l'expérience, j'enſeignai gratuitement la muſique à une jeune Américaine appelée Mlle. Des Roulins, dont M. Roguin m'avoit procuré la connoiſſance; en trois mois elle fut en état de déchiffrer ſur ma note quelque muſique que ce fût, & même de chanter à livre ouvert, mieux que moi-même, toute celle qui n'étoit pas chargée de difficultés. Ce ſuccès fut frappant mais ignoré. Un autre en auroit rempli les journaux; mais avec quelque talent pour trouver des choſes utiles, je n'en eus jamais pour les faire valoir.

Voilà comment ma fontaine de héron fut encore caſſée; mais cette ſeconde fois j'avois trente ans, & je me trouvois ſur le pavé de Paris, où l'on ne vit pas pour rien. Le parti que je pris dans cette extrêmité n'étonnera que ceux qui n'auront pas bien lu la première partie de ces mémoires. Je venois de me donner des mouvemens auſſi grands qu'inutiles;

j'avois befoin de reprendre haleine. Au lieu de me livrer au défefpoir, je me livrai tranquillement à ma pareffe & aux foins de la providence, & pour lui donner le temps de faire fon œuvre, je me mis à manger, fans me preffer, quelques louis qui me reftoient encore, réglant la dépenfe de mes nonchalans plaifirs fans la retrancher, n'allant plus au café que de deux jours l'un, & au fpectable que deux fois la femaine. A l'égard de la dépenfe des filles, je n'eus aucune réforme à y faire, n'ayant mis de ma vie un fol à cet ufage, fi ce n'eft une feule fois, dont j'aurai bientôt à parler.

La fécurité, la volupté, la confiance avec laquelle je me livrois à cette vie indolente & folitaire, que je n'avois pas de quoi faire durer trois mois, eft une des fingularités de ma vie & une des bifarreries de mon humeur. L'extrême befoin que j'avois qu'on pensât à moi, étoit précifément ce qui m'ôtoit le courage de me montrer, & la néceffité de faire des vifites me les rendit infupportables, au point que je ceffai même de voir les Académiciens & autres gens de lettres avec lefquels j'étois déjà faufilé. Marivaux, l'abbé de Mably, Fontenelle furent prefque les feuls chez qui je continuai d'aller quelquefois. Je montrai même au premier ma comédie de Narciffe. Elle lui plut, & il eut la complaifance de la retoucher. Diderot, plus jeune qu'eux, étoit à-peu-près de mon âge. Il aimoit la mufique; il en favoit la théorie; nous en parlions enfemble; il me parloit auffi de fes projets d'ouvrages. Cela forma bientôt entre nous des liaifons plus intimes qui ont duré quinze ans, & qui probablement dureroient encore fi malheureufement, & bien par fa faute, je n'euffe été jeté dans fon même métier.

On n'imagineroit pas à quoi j'employois ce court & précieux intervalle qui me restoit encore avant d'être forcé de mendier mon pain : à étudier par cœur des passages de poëtes, que j'avois appris cent fois & autant de fois oubliés.

Tous les matins vers les dix heures, j'allois me promener au Luxembourg un Virgile ou un Rousseau dans ma poche, & là, jusqu'à l'heure du dîner, je remémorois tantôt une ode sacrée & tantôt une bucolique, sans me rebuter de ce qu'en repassant celle du jour je ne manquois pas d'oublier celle de la veille. Je me rappelois qu'après la défaite de Nicias à Syracuse, les Athéniens captifs gagnoient leur vie à réciter les poëmes d'Homère. Le parti que je tirai de ce trait d'érudition pour me prémunir contre la misère, fut d'exercer mon heureuse mémoire à retenir tous les poëtes par cœur.

J'avois un autre expédient non moins solide dans les échecs auxquels je consacrois régulièrement chez Maugis les après-midi des jours que je n'allois pas au spectacle. Je fis là connoissance avec M. de Légal, avec un M. Husson, avec Philidor, avec tous les grands joueurs d'échecs de ce temps-là, & n'en devins pas plus habile. Je ne doutai pas, cependant, que je ne devinsse à la fin plus fort qu'eux tous, & c'en étoit assez selon moi, pour me servir de ressource. De quelque folie que je m'engouasse, j'y portois toujours la même manière de raisonner. Je me disois : quiconque prime en quelque chose est toujours sûr d'être recherché. Primons donc, n'importe en quoi; je serai recherché ; les occasions se présenteront, & mon mérite fera le reste. Cet enfantillage n'étoit pas le sophisme de ma raison, c'étoit celui de mon indolence. Effrayé des grands

& rapides efforts qu'il auroit fallu faire pour m'évertuer, je tâchois de flatter ma pareſſe, & je m'en voilois la honte par des argumens dignes d'elle.

J'attendois ainſi tranquillement la fin de mon argent, & je crois que je ſerois arrivé au dernier ſol ſans m'en émouvoir davantage, ſi le P. Caſtel que j'allois voir quelquefois en allant au café, ne m'eût arraché de ma léthargie. Le P. Caſtel étoit fou, mais bon-homme au demeurant : il étoit fâché de me voir conſumer ainſi ſans rien faire. Puiſque les muſiciens, me dit-il, puiſque les ſavans ne chantent pas à votre uniſſon, changez de corde & voyez les femmes. Vous réuſſirez peut-être mieux de ce côté-là. J'ai parlé de vous à Mde. de B......l ; allez la voir de ma part.

C'eſt une bonne femme qui verra avec plaiſir un pays de ſon fils & de ſon mari. Vous verrez chez elle Mde. de B.:...e ſa fille, qui eſt une femme d'eſprit. Mde. D...n en eſt une autre à qui j'ai auſſi parlé de vous : portez-lui votre ouvrage; elle a envie de vous voir; & vous recevra bien. On ne fait rien dans Paris que par les femmes. Ce ſont comme des courbes dont les ſages ſont les aſymptotes; ils s'en approchent ſans ceſſe, mais ils n'y touchent jamais.

Après avoir remis d'un jour à l'autre ces terribles corvées, je pris enfin courage, & j'allai voir Mde. de B......l. Elle me reçut avec bonté : Mde. de B.....e étant entrée dans ſa chambre, elle lui dit : ma fille, voilà M. Rouſſeau dont le P. Caſtel nous a parlé. Mde. de B.....e me fit compliment ſur mon ouvrage, & me menant à ſon clavecin, me fit voir qu'elle s'en étoit occupée. Voyant à ſa pendule qu'il étoit

près d'une heure, je voulus m'en aller. Mde. de B......l me dit : vous êtes loin de votre quartier, reſtez ; vous dînerez ici. Je ne me fis pas prier. Un quart-d'heure après, je compris par quelque mot, que le dîné auquel elle m'invitoit, étoit celui de ſon office. Mde. de B......l étoit une très-bonne femme, mais bornée, & trop pleine de ſon illuſtre nobleſſe Polonoiſe, elle avoit peu d'idée des égards qu'on doit aux talens. Elle me jugeoit même en cette occaſion ſur mon maintien plus que ſur mon équipage, qui, quoique très-ſimple étoit fort propre, & n'annonçoit point du tout un homme fait pour dîner à l'office. J'en avois oublié le chemin depuis trop long-temps pour vouloir le rapprendre. Sans laiſſer voir tout mon dépit, je dis à Mde. de B......l qu'une petite affaire qui me revenoit en mémoire me rappeloit dans mon quartier, & je voulus partir. Mde. de B.....e s'approcha de ſa mère, & lui dit à l'oreille quelques mots qui firent effet. Mde. de B......l ſe leva pour me retenir, & me dit : je compte que c'eſt avec nous que vous nous ferez l'honneur de dîner. Je crus que faire le fier ſeroit faire le ſot, & je reſtai. D'ailleurs la bonté de Mde. de B.....e m'avoit touché & me la rendoit intéreſſante. Je fus fort aiſe de dîner avec elle, & j'eſpérai qu'en me connoiſſant davantage, elle n'auroit pas regret à m'avoir procuré cet honneur. M. le préſident de L........n, grand ami de la maiſon, y dîna auſſi. Il avoit ainſi que Mde. de B.....e, ce petit jargon de Paris, tout en petits mots, tout en petites alluſions fines. Il n'y avoit pas là de quoi briller pour le pauvre Jean-Jaques. J'eus le bon ſens de ne vouloir pas faire le gentil malgré Minerve, & je me tus. Heureux ! ſi j'euſſe été toujours auſſi ſage. Je ne ſerois

pas dans l'abîme où je ſuis aujourd'hui. J'étois déſolé de ma lourdiſe, & de ne pouvoir juſtifier aux yeux de Mde. de B.....e ce qu'elle avoit fait en ma faveur.

Après le dîner je m'aviſai de ma reſſource ordinaire. J'avois dans ma poche une épître en vers écrite à Pariſot pendant mon ſéjour à Lyon. Ce morceau ne manquoit pas de chaleur; j'en mis dans la façon de le réciter; & je les fis pleurer tous trois. Soit vanité, ſoit vérité dans mes interprétations, je crus voir que les regards de Mde. de B.....e diſoient à ſa mère : hé bien, Maman ! avois-je tort de vous dire que cet homme étoit plus fait pour dîner avec vous qu'avec vos femmes ? Juſqu'à ce moment j'avois eu le cœur un peu gros, mais après m'être ainſi vengé, je fus content. Mde. de B.....e pouſſant un peu trop loin le jugement avantageux qu'elle avoit porté de moi, crut que j'allois faire ſenſation dans Paris, & devenir un homme à bonnes fortunes. Pour guider mon inexpérience, elle me donna les *Confeſſions du comte de* * * *. Ce livre, me dit-elle, eſt un mentor dont vous aurez beſoin dans le monde. Vous ferez bien de le conſulter quelquefois. J'ai gardé plus de vingt ans cet exemplaire avec reconnoiſſance pour la main dont il me venoit; mais riant ſouvent de l'opinion que paroiſſoit avoir cette Dame de mon mérite galant. Du moment que j'eus lu cet ouvrage je déſirai d'obtenir l'amitié de l'auteur. Mon penchant m'inſpiroit très-bien : c'eſt le ſeul ami vrai que j'aie eu parmi les gens de lettres (*).

(*) Je l'ai cru ſi long-temps & ſi parfaitement, que c'eſt à lui que depuis mon retour à Paris je confiai le manuſcrit de mes Confeſſions. Le défiant J. J. n'a jamais pu croire à la perfidie & à la fauſſeté qu'après en avoir été la victime.

Dès-lors

Dès-lors j'oſai compter que Mde. la baronne de B......l & Mde. la marquiſe de B.....e prenant intérêt à moi, ne me laiſſeroient pas long-temps ſans reſſource, & je ne me trompai pas. Parlons maintenant de mon entrée chez Mde. D...n, qui a eu de plus longues ſuites.

Mde. D...n étoit, comme on ſait, fille de S.....l B.....d & de Mde. F......e. Elles étoient trois ſœurs qu'on pouvoit appeler les trois Grâces. Mde. de la T....e, qui fit une eſcapade en Angleterre avec le duc de K......n. Mde. D...y, l'amie, l'unique & ſincère amie de M. le P....e de C...i; femme adorable, autant par la douceur, par la bonté de ſon charmant caractère, que par l'agrément de ſon eſprit, & par l'inaltérable gaieté de ſon humeur. Enfin Mde D...n la plus belle des trois, & la ſeule à qui l'on n'ait point reproché d'écart dans ſa conduite.

Elle fut le prix de l'hoſpitalité de M. D...n, à qui ſa mère la donna avec une place de fermier-général & une fortune immenſe, en reconnoiſſance du bon accueil qu'il lui avoit fait dans ſa province. Elle étoit encore, quand je la vis pour la première fois, une des plus belles femmes de Paris. Elle me reçut à ſa toilette. Elle avoit les bras nuds, les cheveux épars, ſon peignoir mal arrangé. Cet abord m'étoit très-nouveau; ma pauvre tête n'y tint pas : je me trouble, je m'égare; & bref, me voilà épris de Mde. D...n.

Mon trouble ne parut pas me nuire auprès d'elle; elle ne s'en apperçut point. Elle accueillit le livre & l'auteur, me parla de mon projet en perſonne inſtruite, chanta, s'accompagna du clavecin, me retint à dîner, me fit mettre à

table à côté d'elle ; il n'en falloit pas tant pour me rendre fou , je le devins. Elle me permit de la venir voir ; j'ufai , j'abufai de la permiffion. J'y allois prefque tous les jours, j'y dînois deux ou trois fois la femaine. Je mourois d'envie de parler ; je n'ofai jamais. Plufieurs raifons renforçoient ma timidité naturelle. L'entrée d'une maifon opulente étoit une porte ouverte à la fortune ; je ne voulois pas , dans ma fituation , rifquer de me la fermer. Mde. D...n , toute aimable qu'elle étoit , étoit férieufe & froide ; je ne trouvois rien dans fes manières d'affez agaçant pour m'enhardir. Sa maifon , auffi brillante alors qu'aucune autre dans Paris , raffembloit des fociétés auxquelles il ne manquoit que d'être un peu moins nombreufes pour être d'élite dans tous les genres. Elle aimoit à voir tous les gens qui jetoient de l'éclat : les grands , les gens de lettres, les belles femmes. On ne voyoit chez elle que ducs , ambaffadeurs , cordons bleus. Mde. la princeffe de Rohan , Mde. la comteffe de Forcalquier , Mde. de Mirepoix , Mde. de Brignolé , milady Hervey pouvoient paffer pour fes amies. M. de Fontenelle , l'abbé de St. Pierre , l'abbé Sallier , M. de Fourmont , M. de Bernis , M. de Buffon , M. de Voltaire , étoient de fon cercle & de fes dîners. Si fon maintien réfervé n'attiroit pas beaucoup les jeunes gens , fa fociété d'autant mieux compofée n'en étoit que plus impofante , & le pauvre J. J. n'avoit pas de quoi fe flatter de briller beaucoup au milieu de tout cela. Je n'ofai donc parler , mais ne pouvant plus me taire , j'ofai écrire. Elle garda deux jours ma lettre fans m'en parler. Le troifième jour elle me la rendit,

m'adressant verbalement quelques mots d'exhortation d'un ton froid qui me glaça. Je voulus parler, la parole expira sur me lèvres : ma subite passion s'éteignit avec l'espérance, & après une déclaration dans les formes, je continuai de vivre avec elle comme auparavant, sans plus lui parler de rien, même des yeux.

Je crus ma sottise oubliée ; je me trompai M. de F.......l, fils de M. D... n. & beau-fils de Madame, étoit à-peu-près de son âge & du mien. Il avoit de l'esprit, de la figure, il pouvoit avoir des prétentions ; on disoit qu'il en avoit auprès d'elle, uniquement peut-être parce qu'elle lui avoit donné une femme bien laide, bien douce, & qu'elle vivoit parfaitement avec tous les deux. M. de F.......l aimoit & cultivoit les talens. La musique, qu'il savoit fort bien, fut entre nous un moyen de liaison. Je le vis beaucoup ; je m'attachois à lui : tout d'un coup il me fit entendre que Mde. D... n trouvoit mes visites trop fréquentes, & me prioit de les discontinuer. Ce compliment auroit pu être à sa place quand elle me rendit ma lettre ; mais huit ou dix jours après & sans une autre cause, il venoit, ce me semble, hors de propos. Cela faisoit une position d'autant plus bizarre, que je n'en étois pas moins bien venu qu'auparavant chez M. & Mde. de F.......l. J'y allai cependant plus rarement, & j'aurois cessé d'y aller tout-à-fait, si par un autre caprice imprévu, Mde. D... n. ne m'avoit fait prier de veiller pendant huit ou dix jours à son fils, qui changeant de gouverneur, restoit seul durant cet intervalle. Je passai ces huit jours dans un supplice que le plaisir d'o-

béir à Mde. D...n. pouvoit feul me rendre fouffrable : je ne m'en ferois pas chargé huit autres jours de plus, quand Mde. D...n fe feroit donnée à moi pour récompenfe.

M. de F. . . . . . . l me prenoit en amitié, je travaillois avec lui ; nous commençâmes enfemble un cours de chymie chez Rouelle. Pour me rapprocher de lui, je quittai mon hôtel St. Quentin, & vins me loger au jeu-de-paume de la rue Verdelet, qui donne dans la rue Plâtrière, où logeoit M. D . . . n. Là, par la fuite d'un rhume négligé, je gagnai une fluxion de poitrine dont je faillis mourir. J'ai eu fouvent dans ma jeuneffe de ces maladies inflammatoires, des pleuréfies, & furtout des efquinancies auxquelles j'étois très-fujet, dont je ne tiens pas ici le regiftre, & qui toutes m'ont fait voir la mort d'affez près pour me familiarifer avec fon image. Durant ma convalefcence, j'eus le temps de réfléchir fur mon état, & de déplorer ma timidité, ma foibleffe & mon indolence, qui, malgré le feu dont je me fentois embrâfé, me laiffoient languir dans l'oifiveté d'efprit, toujours à la porte de la misère. La veille du jour où j'étois tombé malade, j'étois allé à un opéra de Royer qu'on donnoit alors, & dont j'ai oublié le titre. Malgré ma prévention pour les talens des autres, qui m'a toujours fait défier des miens, je ne pouvois m'empêcher de trouver cette mufique foible, fans chaleur, fans invention. J'ofois quelquefois me dire, il me femble que je ferois mieux que cela. Mais la terrible idée que j'avois de la compofition d'un opéra, & l'importance que j'entendois donner par les gens de l'art à cette entreprife, m'en rebutoient à l'inftant même, & me faifoient

rougir d'ofer y penfer. D'ailleurs où trouver quelqu'un qui voulût me fournir des paroles, & prendre la peine de les tourner à mon gré ? Ces idées de mufique & d'opéra me revinrent durant ma maladie, & dans le tranfport de ma fièvre je compofois des chants, des duos, des chœurs. Je fuis certain d'avoir fait deux ou trois morceaux *di prima intenzione*, dignes peut-être de l'admiration des maîtres, s'ils avoient pu les entendre exécuter. O fi l'on pouvoit tenir regiftre des rêves d'un fiévreux, quelles grandes & fublimes chofes on verroit fortir quelquefois de fon délire !

Ces fujets de mufique & d'opéra m'occupèrent encore pendant ma convalefcence, mais plus tranquillement. A force d'y penfer, & même malgré moi, je voulus en avoir le cœur net, & tenter de faire à moi feul un opéra, paroles & mufique. Ce n'étoit pas tout-à-fait mon coup d'effai. J'avois fait à Chambéry un opéra-tragédie, intitulé : *Iphis & Anaxarète*, que j'avois eu le bon fens de jeter au feu. J'en avois fait à Lyon un autre, intitulé : *la Découverte du nouveau monde*, dont, après l'avoir lu à M. Bordes, à l'abbé de Mably, à l'abbé Trublet & à d'autres, j'avois fini par faire le même ufage, quoique j'euffe déjà fait la mufique du prologue & du premier acte, & que David m'eût dit, en voyant cette mufique, qu'il y avoit des morceaux dignes du Buononcini.

Cette fois, avant de mettre la main à l'ouvrage, je me donnai le temps de méditer mon plan. Je projetai dans un ballet héroïque trois fujets différens en trois actes détachés, chacun dans un différent caractère de mufique, & prenant

pour chaque ſujet les amours d'un poëte, j'intitulai cet opéra *les Muſes galantes.* Mon premier acte en genre de muſique forte étoit le Taſſe: le ſecond, en genre de muſique tendre, étoit Ovide; & le troiſième, intitulé Anacréon, devoit reſpirer la gaieté du Dithyrambe. Je m'eſſeyai d'abord ſur le premier acte, & je m'y livrai avec une ardeur qui, pour la première fois, me fit goûter les délices de la verve dans la compoſition. Un ſoir, prêt d'entrer à l'opéra, me ſentant tourmenté, maîtriſé par mes idées, je remets mon argent dans ma poche, je cours m'enfermer chez moi, je me mets au lit, après avoir bien fermé tous mes rideaux pour empêcher le jour d'y pénétrer, & là, me livrant à tout l'Oeſtre poëtique & muſical, je compoſai rapidement en ſept ou huit heures la meilleure partie de mon acte. Je puis dire que mes amours pour la princeſſe de Ferrare (car j'étois le Taſſe pour lors) & mes nobles & fiers ſentimens vis-à-vis de ſon injuſte frère, me donnèrent une nuit cent fois plus délicieuſe que je ne l'aurois trouvée dans les bras de la princeſſe elle-même. Il ne reſta le matin dans ma tête qu'une bien petite partie de ce que j'avois fait; mais ce peu preſque effacé par la laſſitude & le ſommeil, ne laiſſoit pas de marquer encore l'énergie des morceaux dont il offroit les débris.

Pour cette fois, je ne pouſſai pas fort loin ce travail, en ayant été détourné par d'autres affaires. Tandis que je m'attachois à la maiſon D . . . n, Mde. de B. . . . . . . l & Mde. de B. . . . . e que je continuai de voir quelquefois, ne m'avoient pas oublié. M. le comte de M. . . . . .

capitaine aux gardes, venoit d'être nommé ambaſſadeur à Veniſe. C'étoit un ambaſſadeur de la façon de Barjac, auquel il faiſoit aſſidument ſa cour. Son frère le chevalier de M. . . . . . . gentilhomme de la manche de Mgr. le Dauphin, étoit de la connoiſſance de ces deux dames, & de celle de l'abbé Alary, de l'Académie françoiſe, que je voyois auſſi quelquefois. Mde. de B. . . . . e, ſachant que l'ambaſſadeur cherchoit un ſecretaire, me propoſa. Nous entrâmes en pour-parler. Je demandois cinquante louis d'appointement, ce qui étoit bien peu dans une place où l'on eſt obligé de figurer. Il ne vouloit me donner que cent piſtoles, & que je fiſſe le voyage à mes frais. La propoſition étoit ridicule. Nous ne pûmes nous accorder. M. de F. . . . . . .l qui faiſoit ſes efforts pour me retenir, l'emporta.

Je reſtai, & M. de M. . . . . . . partit, emmenant un autre ſecretaire, appelé M. Follau, qu'on lui avoit donné au bureau des affaires étrangères. A peine furent-ils arrivés à Veniſe qu'ils ſe brouillèrent. Follau, voyant qu'il avoit à faire à un fou, le planta-là. Et M. de M . . . . n'ayant qu'un jeune abbé, appelé M. de B . . . s, qui écrivoit ſous le ſecrétaire, & n'étoit pas en état d'en remplir la place, eut recours à moi. Le chevalier ſon frère, homme d'eſprit, me tourna ſi bien, me faiſant entendre qu'il y avoit des droits attachés à la place de ſecrétaire, qu'il me fit accepter les mille francs. J'eus vingt louis pour mon voyage, & je partis.

A Lyon j'aurois bien voulu prendre la route du Mont-Cenis pour voir en paſſant ma pauvre maman. Mais je deſcendis

le Rhône & fus m'embarquer à Toulon, tant à cauſe de la guerre & par raiſon d'économie, que pour prendre un paſſe-port de M. de Mirepoix qui commandoit alors en Provence & à qui j'étois adreſſé. M. de M...... ne pouvant ſe paſſer de moi, m'écrivoit lettre ſur lettre pour preſſer mon voyage. Un incident le retarda.

C'étoit le temps de la peſte de Meſſine. La flotte Angloiſe y avoit mouillé, & viſita la felouque ſur laquelle j'étois.

Cela nous aſſujettit, en arrivant à Gênes, après une longue & pénible traverſée, à une quarantaine de vingt-un jours.

On donna le choix aux paſſagers de la faire à bord, ou au lazaret dans lequel on nous prévint que nous ne trouverions que les quatre murs, parce qu'on n'avoit pas encore eu le temps de le meubler. Tous choiſirent la felouque. L'inſupportable chaleur, l'eſpace étroit, l'impoſſibilité d'y marcher, la vermine, me firent préférer le lazaret, à tout riſque. Je fus conduit dans un grand bâtiment à deux étages abſolument nud, où je ne trouvai ni fenêtre, ni lit, ni table, ni chaiſe, pas même un eſcabeau pour m'aſſeoir, ni une botte de paille pour me coucher. On m'apporta mon manteau, mon ſac de nuit, mes deux malles; on ferma ſur moi de groſſes portes à groſſes ferrures, & je reſtai-là, maître de me promener de chambre en chambre & d'étage en étage, trouvant partout la même ſolitude & la même nudité.

Tout cela ne me fit pas repentir d'avoir choiſi le lazaret plutôt que la felouque, & comme un nouveau Robinſon, je me mis à m'arranger pour mes vingt-un jours comme j'aurois fait pour toute ma vie. J'eus d'abord l'amuſement d'aller

d'aller à la chaſſe aux poux que j'avois gagnés dans la felouque. Quand à force de changer de linge & de hardes, je me fus enfin rendu net, je procédai à l'ameublement de la chambre que je m'étois choiſie. Je me fis un bon matelas de mes veſtes & de mes chemiſes, des draps de pluſieurs ſerviettes que je conſus, une couverture de ma robe-de-chambre, un oreiller de mon manteau roulé. Je me fis un ſiège d'une malle poſée à plat & une table de l'autre de champ. Je tirai du papier, une écritoire ; j'arrangeai, en manière de bibliothéque, une douzaine de livres que j'avois. Bref, je m'accommodai ſi bien qu'à l'exception des rideaux & des fenêtres, j'étois preſque auſſi commodément à ce lazaret, abſolument nud, qu'à mon jeu-de-paume de la rue Verdelet. Mes repas étoient ſervis avec beaucoup de pompe ; deux grenadiers, la bayonnette au bout du fuſil, les eſcortoient ; l'eſcalier étoit ma ſalle à manger, le palier me ſervoit de table, la marche inférieure me ſervoit de ſiège, & quand mon dîner étoit ſervi, l'on ſonnoit en ſe retirant, une clochette pour m'avertir de me mettre à table.

Entre mes repas, quand je ne liſois ni n'écrivois, ou que je ne travaillois pas à mon ameublement, j'allois me promener dans le cimetière des proteſtans qui me ſervoit de cour, ou je montois dans une lanterne qui donnoit ſur le port, & d'où je pouvois voir entrer & ſortir les navires. Je paſſai de la ſorte quatorze jours, & j'y aurois paſſé la vingtaine entière ſans m'ennuyer un moment, ſi M. de Jonville, envoyé de France, à qui je fis parvenir une lettre vinaigrée, parfumée & demi-brulée, n'eût fait abréger mon temps de huit jours :

je les allai paſſer chez lui, & je me trouvai mieux, je l'avoue, du gîte de ſa maiſon que de celui du lazaret. Il me fit force careſſes. Dupont ſon ſecrétaire étoit un bon garçon, qui me mena tant à Gênes qu'à la campagne, dans pluſieurs maiſons où l'on s'amuſoit aſſez, & je liai avec lui connoiſſance & correſpondance, que nous entretînmes fort long-temps. Je pourſuivis agréablement ma route à travers la Lombardie. Je vis Milan, Vérone, Breſſe, Padoue, & j'arrivai enfin à Veniſe impatiemment attendu par M. l'ambaſſadeur.

Je trouvai des tas de dépêches tant de la cour que des autres ambaſſadeurs, dont il n'avoit pu lire ce qui étoit chiffré; quoiqu'il eût tous les chiffres néceſſaires pour cela. N'ayant jamais travaillé dans aucun bureau, ni vu de ma vie un chiffre de miniſtre, je craignis d'abord d'être embarraſſé; mais je trouvai que rien n'étoit plus ſimple, & en moins de huit jours j'eus déchiffré le tout, qui aſſurément n'en valoit pas la peine; car outre que l'ambaſſade de Veniſe eſt toujours aſſez oiſive, ce n'étoit pas à un pareil homme qu'on eut voulu confier la moindre négociation. Il s'étoit trouvé dans un grand embarras juſqu'à mon arrivée, ne ſachant ni dicter, ni écrire liſiblement. Je lui étois très-utile; il le ſentoit & me traita bien. Un autre motif l'y portoit encore. Depuis M. de F..... ſont prédéceſſeur, dont la tête s'étoit dérangée, le conſul de France, appelé M. le Blond, étoit reſté chargé des affaires de l'ambaſſade, & depuis l'arrivée de M. de M....... il continuoit de les faire juſqu'à ce qu'il l'eût mis au fait. M. de M..... .. jaloux qu'un autre fit ſon métier, quoique lui-même en fût incapable,

prit en guignon le consul, & sitôt que je fus arrivé, il lui ôta les fonctions de secrétaire d'ambassade pour me les donner. Elles étoient inséparales du titre; il me dit de le prendre. Tant que je restai près de lui, jamais il n'envoya que moi sous ce titre au sénat & à son conférent; & dans le fond il étoit fort naturel qu'il aimât mieux avoir pour secrétaire d'ambassade un homme à lui qu'un consul, ou un commis des bureaux nommé par la Cour.

Cela rendit ma situation assez agréable, & empêcha ses gentils-hommes qui étoient Italiens ainsi que ses pages & la plupart de ses gens, de me disputer la primauté dans sa maison. Je me servis avec succès de l'autorité qui y étoit attachée pour maintenir son droit de liste, c'est-à-dire, la franchise de son quartier contre les tentatives qu'on fit plusieurs fois pour l'enfreindre, & auxquelles ses officiers Vénitiens n'avoient garde de résister. Mais aussi je ne souffris jamais qu'il s'y refugiât des bandits, quoiqu'il m'en eût pu revenir des avantages dont son Excellence n'auroit pas dédaigné sa part. Elle osa même la réclamer sur les droits du secrétariat, qu'on appeloit la chancellerie. On étoit en guerre; il ne laissoit pas d'y avoir bien des expéditions de passe-ports. Chacun de ces passe-ports payoit un sequin au secrétaire, qui l'expédioit & le contre-signoit. Tous mes prédécesseurs s'étoient fait payer indistinctement ce sequin tant des François que des étrangers. Je trouvai cet usage injuste, & sans être François je l'abrogeai pour les François: mais j'exigeai si rigoureusement mon droit de tout autre, que le marquis Scotti, frère du favori de la reine

d'Espagne, m'ayant fait demander un passe-port sans m'envoyer le sequin, je le lui fis demander, hardiesse que le vindicatif Italien n'oublia pas. Dès qu'on sut la réforme que j'avois faite dans la taxe des passe-ports, il ne se présenta plus pour en avoir que des foules de prétendus françois, qui dans des baraguoins abominables se disoient, l'un provençal, l'autre picard, l'autre bourgignon. Comme j'ai L'oreille assez fine, je n'en fus guères la dupe, & je doute qu'un seul Italien m'ait soufflé mon sequin, & qu'un seul François l'ait payé. J'eus la bêtise de dire à M. M......., qui ne savoit rien de rien, ce que j'avois fait. Ce mot de sequin lui fit ouvrir les oreilles, & sans me dire son avis sur la suppression de ceux des françois, il prétendit que j'entrasse en compte avec lui sur les autres, me promettant des avantages équivalens. Plus indigné de cette bassesse qu'affecté par mon propre intérêt, je rejetai hautement sa proposition, il insista, je m'échauffai. Non, Monsieur, lui dis-je très-vivement, que votre Exellence garde ce qui est à elle, & me laisse ce qui est à moi, je ne lui en céderai jamais un sou. Voyant qu'il ne gagnoit rien par cette voie, il en prit une autre, & n'eut pas honte de me dire que puisque j'avois les profits de sa chancellerie, il étoit juste que j'en fisse les frais. Je ne voulus pas chicaner sur cet article, & depuis lors j'ai fourni de mon argent, encre, papier, cire, bougie, nompareille, jusqu'au sceau que je fis refaire sans qu'il m'en ait rembourſé jamais un liard. Cela ne m'empêcha pas de faire une petite part du produit des passe-ports à l'abbé de B...s, bon garçon, & bien éloigné de prétendre à rien de sem-

blable. S'il étoit complaisant envers moi, je n'étois pas moins honnête envers lui, & nous avons toujours bienvécu ensemble.

Sur l'essai de ma besogne, je la trouvai moins embarrassante que je n'avois craint pour un homme sans expérience, auprès d'un ambassadeur qui n'en avoit pas davantage, & dont, pour surcroît, l'ignorance & l'entêtement contrarioient comme à plaisir tout ce que le bon sens & quelques lumières m'inspiroient de bien pour son service & celui du roi. Ce qu'il fit de plus raisonnable fut de se lier avec le marquis M . . i, ambassadeur d'Espagne, homme adroit & fin, qui l'eût mené par le nez s'il l'eût voulu, mais qui, vu l'union d'intérêt des deux couronnes, le conseilloit d'ordinaire assez bien, si l'autre n'eût gâté ses conseils en fourrant toujours du sien dans leur exécution. La seule chose qu'ils eussent à faire de concert, étoit d'engager les Vénitiens à maintenir la neutralité. Ceux-ci ne manquoient pas de protester de leur fidélité à l'observer, tandis qu'ils fournissoient publiquement des munitions aux troupes Autrichiennes & même des recrues, sous prétexte de désertion. M. de M....... qui, je crois, vouloit plaire à la République, ne manquoit pas aussi, malgré mes représentations, de me faire assurer dans toutes ses dépêches qu'elle n'enfreindroit jamais la neutralité. L'entêtement & la stupidité de ce pauvre homme me faisoit écrire & faire à tout moment des extravagances dont j'étois bien forcé d'être l'agent, puisqu'il le vouloit, mais qui me rendoient quelquefois mon métier insupportable & même presque impraticable. Il vouloit absolument, par exemple, que la plus grande partie de sa dépê-

che au roi & de celle au miniſtre fût en chiffres, quoique l'une & l'autre ne contînt abſolument rien qui demandât cette précaution. Je lui repréſentai qu'entre le vendredi, qu'arrivoient les dépêches de la cour & le ſamedi, que partoient les nôtres, il n'y avoit pas aſſez de temps pour l'employer à tant de chiffres, & à la forte correſpondance dont j'étois chargé pour le même courrier. Il trouva à cela un expédient admirable; ce fut de faire dès le jeudi la réponſe aux dépêches qui devoient arriver le lendemain. Cette idée lui parut même ſi heureuſement trouvée, quoique je puſſe lui dire ſur l'impoſſibilité, ſur l'abſurdité de ſon exécution, qu'il en fallut paſſer par-là, & tout le temps que j'ai demeuré chez lui, après avoir tenu note de quelques mots qu'il me diſoit dans la ſemaine à la volée, & de quelques nouvelles triviales que j'allois écumant par-ci par-là; muni de ces uniques matériaux je ne manquois jamais le jeudi matin de lui porter le brouillon des dépêches qui devoient partir le ſamedi, ſauf quelques additions ou corrections que je faiſois à la hâte ſur celles qui devoient venir le vendredi, & auxquelles les nôtres ſervoient de réponſes. Il avoit un autre tic fort plaiſant, & qui donnoit à ſa correſpondance un ridicule difficile à imaginer. C'étoit de renvoyer chaque nouvelle à ſa ſource, au lieu de lui faire ſuivre ſon cours. Il marquoit à M. Amelot les nouvelles de la cour, à M. de Maurepas celles de Paris, à M. d'Havrincourt celles de Suède, à M. de la Chetardie celles de Pétersbourg, & quelquefois à chacun celles qui venoient de lui-même, & que j'habillois en termes un peu différens. Comme de

tout ce que je lui portois à ſigner, il ne parcouroit que les dépêches de la cour, & ſignoit celles des autres ambaſſadeurs ſans les lire; cela me rendoit un peu plus le maître de tourner ces dernières à ma mode, & j'y fis au moins croiſer les nouvelles. Mais il me fut impoſſible de donner un tour raiſonnable aux dépêches eſſentielles; heureux encore quand il ne s'aviſoit pas d'y larder im-promptu quelques lignes de ſon eſtoc, qui me forçoient de retourner tranſcrire en hâte toute la dépêche ornée de cette nouvelle impertinence, à laquelle il falloit donner l'honneur du chiffre, ſans quoi il ne l'auroit pas ſignée. Je fus tenté vingt fois, pour l'amour de ſa gloire, de chiffrer autre choſe que ce qu'il avoit dit; mais ſentant que rien ne pouvoit autoriſer une pareille infidélité, je le laiſſai délirer à ſes riſques, content de lui parler avec franchiſe, & de remplir aux miens mon devoir auprès de lui.

C'eſt ce que je fis toujours avec une droiture, un zèle & un courage qui méritoient de ſa part une autre récompenſe que celle que j'en reçus à la fin. Il étoit temps que je fuſſe une fois ce que le ciel qui m'avoit doué d'un heureux naturel, ce que l'éducation que j'avois reçue de la meilleure des femmes, ce que celle que je m'étois donnée à moi-même m'avoit fait être, & je le fus. Livré à moi ſeul, ſans ami, ſans conſeil, ſans expérience, en pays étranger; ſervant une nation étrangère, au milieu d'une foule de fripons qui, pour leur intérêt & pour écarter le ſcandale du bon exemple, m'excitoient à les imiter; loin d'en rien faire, je ſervis bien la France, à qui je ne devois rien, & mieux

l'ambaſſadeur, comme il étoit juſte, en tout ce qui dépendoit de moi. Irréprochable dans un poſte aſſez en vue, je méritai, j'obtins l'eſtime de la République, celle de tous les ambaſſadeurs avec qui nous étions en correſpondance, & l'affection de tous les François établis à Veniſe, ſans en excepter le conſul même, que je ſupplantois à regret dans des fonctions que je ſavois lui être dues, & qui me donnoient plus d'embarras que de plaiſir.

M. de M......., livré ſans réſerve au marquis M..i, qui n'entroit pas dans le détail de ſes devoirs, les négligeoit à tel point que ſans moi, les François qui étoient à Veniſe ne ſe ſeroient pas apperçus qu'il y eût un ambaſſadeur de leur nation. Toujours éconduits ſans qu'il voulut les entendre, lorſqu'ils avoient beſoin de ſa protection, ils ſe rebutèrent, & l'on n'en voyoit plus aucun, ni à ſa ſuite, ni à ſa table, où il ne les invita jamais. Je fis ſouvent de mon chef ce qu'il auroit dû faire : je rendis aux François qui avoient recours à lui ou à moi, tous les ſervices qui étoient en mon pouvoir. En tout autre pays j'aurois fait davantage; mais ne pouvant voir perſonne en place, à cauſe de la mienne, j'étois forcé de recourir ſouvent au conſul, & le conſul, établi dans le pays où il avoit ſa famille, avoit des ménagemens à garder, qui l'empêchoient de faire ce qu'il auroit voulu. Quelquefois, cependant, le voyant mollir & n'oſer parler, je m'aventurois à des démarches haſardeuſes dont pluſieurs m'ont réuſſi. Je m'en rappelle une dont le ſouvenir me fait encore rire. On ne ſe douteroit guères que c'eſt à moi que les amateurs du ſpectacle à Paris ont dû Coralline

&

& sa sœur Camille : rien cependant n'est plus vrai. Véronese, leur père, s'étoit engagé avec ses enfans pour la troupe italienne, & après avoir reçu deux mille francs pour son voyage, au lieu de partir, il s'étoit tranquillement mis à Venise au théâtre de St. Luc (1), où Coralline, tout enfant qu'elle étoit encore, attiroit beaucoup de monde. M. le duc de Gesvres, comme premier gentilhomme de la chambre, écrivit à l'ambassadeur pour réclamer le père & la fille. M. de M......., me donnant la lettre, me dit pour toute instruction, *voyez cela*. J'allai chez M. le Blond le prier de parler au patricien à qui appartenoit le théâtre de St. Luc, & qui étoit je crois un Zustinian, afin qu'il renvoyât Véronese qui étoit engagé au service du roi. Le Blond, qui ne se soucioit pas trop de la commission, la fit mal.

Zustinian battit la campagne, & Véronese ne fut point renvoyé. J'étois piqué; l'on en étoit en carnaval. Ayant pris la bahute & le masque, je me fis mener au palais Zustiniani. Tous ceux qui virent entrer ma gondole avec la livrée de l'ambassadeur furent frappés : Venise n'avoit jamais vu pareille chose. J'entre, je me fais annoncer sous le nom d'*una siora Maschera*. Sitôt que je fus introduit, j'ôte mon masque & je me nomme. Le sénateur pâlit & reste stupéfait. Monsieur, lui dis-je en vénitien, c'est à regret que j'importune V. E. de ma visite ; mais vous avez à votre théâtre de St. Luc, un homme nommé Véronese qui est engagé au service du roi & qu'on vous a fait demander inutilement : je viens le

(*) Je suis en doute si ce n'étoit point *St. Samuel*. Les noms propres m'échappent absolument.

réclamer au nom de S. M. Ma courte harangue fit effet. A peine étois-je parti que mon homme courut rendre compte de son aventure aux inquisiteurs d'état, qui lui lavèrent la la tête. Véronese fut congédié le jour même. Je lui fis dire que s'il ne partoit dans la huitaine, je le ferois arrêter, & il partit.

Dans une autre occasion, je tirai de peine un capitaine de vaisseau marchand, par moi seul, & presque sans le concours de personne. Il s'appeloit le capitaine Olivet de Marseille; j'ai oublié le nom du vaisseau. Son équipage avoit pris querelle avec des Esclavons au service de la république; il y avoit eu des voies de fait, & le vaisseau avoit été mis aux arrêts avec une telle sévérité que personne, excepté le seul capitaine, n'y pouvoit aborder ni en sortir sans permission. Il eut recours à l'ambassadeur, qui l'envoya promener; il fut au consul, qui lui dit que ce n'étoit pas une affaire de commerce & qu'il ne pouvoit s'en mêler; ne sachant plus que faire il revint à moi. Je représentai à M. de M....... qu'il devoit me permettre de donner sur cette affaire un mémoire au sénat; je ne me rappelle pas s'il y consentit & si je présentai le mémoire, mais je me rappelle bien que mes démarches n'aboutissant à rien, & l'embargo durant toujours, je pris un parti qui me réussit. J'insérai la relation de cette affaire dans une dépêche à M. de Maurepas, & j'eus même assez de peine à engager M. de M....... à laisser passer cet article.

Je savois que nos dépêches sans valoir trop la peine d'être ouvertes, l'étoient à Venise. J'en avois la preuve dans les articles que j'en trouvois mot pour mot dans la gazette,

infidélité dont j'avois inutilement voulu porter l'ambaſſadeur à ſe plaindre. Mon objet en parlant de cette vexation dans la dépêche, étoit de tirer parti de leur curioſité pour leur faire peur & les engager à délivrer le vaiſſeau; car s'il eût fallu attendre pour cela la réponſe de la cour, le capitaine étoit ruiné avant qu'elle fût venue. Je fis plus; je me rendis au vaiſſeau pour interroger l'équipage. Je pris avec moi l'abbé Patizel, chancelier du conſulat, qui ne vint qu'à contre-cœur, tant tous ces pauvres gens craignoient de déplaire au ſénat! Ne pouvant monter à bord à cauſe de la défenſe, je reſtai dans ma gondole, & j'y dreſſai mon verbal, interrogeant à haute voix & ſucceſſivement tous les gens de l'équipage, & dirigeant mes queſtions de manière à tirer des réponſes qui leur fuſſent avantageuſes. Je voulus engager Patizel à faire les interrogations & le verbal lui-même, ce qui en effet étoit plus de ſon métier que du mien; il n'y voulut jamais conſentir, ne dit pas un ſeul mot, & voulut à peine ſigner le verbal après moi. Cette démarche un peu hardie, eut cependant un heureux ſuccès, & le vaiſſeau fut délivré long-temps avant la réponſe du miniſtre. Le capitaine voulut me faire un préſent. Sans me fâcher je lui dis, en lui frappant ſur l'épaule : capitaine Olivet, crois-tu que celui qui ne reçoit pas des François un droit de paſſe-port qu'il trouve établi, ſoit homme à leur vendre la protection du roi. Il voulut au moins me donner ſur ſon bord un dîné que j'acceptai, & où je menai le ſecrétaire d'ambaſſade d'Eſpagne, nommé Carrio, homme d'eſprit & très-aimable, qu'on a vu depuis ſecrétaire d'ambaſſade à Paris & chargé des affaires,

avec lequel je m'étois intimement lié à l'exemple de nos ambaſſadeurs.

Heureux, ſi lorſque je faiſois avec le plus parfait déſintéreſſement, tout le bien que je pouvois faire, j'avois ſu mettre aſſez d'ordre & d'attention dans tous ces menus détails pour n'en pas être la dupe & ſervir les autres à mes dépens. Mais dans des places comme celle que j'occupois, où les moindres fautes ne ſont point ſans conſéquence, j'épuiſois toute mon attention pour n'en point faire contre mon ſervice; je fus juſqu'à la fin, du plus grand ordre & de la plus grande exactitude en tout ce qui regardoit mon devoir eſſentiel. Hors quelques erreurs qu'une précipitation forcée me fit faire en chiffrant, & dont les commis de M. Amelot ſe plaignirent une fois, ni l'ambaſſadeur, ni perſonne n'eut jamais à me reprocher une ſeule négligence dans aucune de mes fonctions; ce qui eſt à noter pour un homme auſſi négligent que moi : mais je manquois par foi de mémoire & de ſoin dans les affaires particulières dont je me chargeois, & l'amour de la juſtice m'en a toujours fait ſupporter le préjudice de mon propre mouvement, avant que perſonne ſongeât à ſe plaindre. Je n'en citerai qu'un ſeul trait, qui ſe rapporte à mon départ de Veniſe, & dont j'ai ſenti le contre-coup dans la ſuite à Paris.

Notre cuiſinier appelé Rouſſelot avoit apporté de France; un ancien billet de deux cent frans, qu'un perruquier de ſes amis avoit d'un noble Vénitien appelé Z.....o N..i, pour fournitures de perruques. Rouſſelot m'apporta ce billet, me priant de tâcher d'en tirer quelque choſe par accommode-

ment. Je ſavois, il ſavoit auſſi que l'uſage conſtant des nobles Vénitiens eſt de ne jamais payer, de retour dans leur patrie, les dettes qu'ils ont contractées en pays étranger; quand on les y veut contraindre, ils conſument en tant de longueurs & de frais le malheureux créancier, qu'il ſe rebute & finit par tout abandonner ou s'accommoder preſque pour rien. Je priai M. le Blond de parler à Z.....o; celui-ci convint du billet, non du payement. A force de batail il promit enfin trois ſequins. Quand le Blond lui porta le billet, les trois ſequins ne ſe trouvèrent pas prêts; il fallut attendre. Durant cette attente, ſurvint ma querelle avec l'ambaſſadeur, & ma ſortie de chez lui. Je laiſſai les papiers de l'ambaſſade dans le plus grand ordre, mais le billet de Rouſſelot ne ſe trouva point. M. le Blond m'aſſura me l'avoir rendu; je le connoiſſois trop honnête-homme pour en douter, mais il me fut impoſſible de me rappeler ce qu'étoit devenu ce billet. Comme Z.....o avoit avoué la dette, je priai M. le Blond de tâcher d'en tirer les trois ſequins ſur un reçu, ou de l'engager à renouveler le billet par duplicata. Z.....o ſachant le billet perdu, ne voulut faire ni l'un ni l'autre. J'offris à Rouſſelot les trois ſequins de ma bourſe, pour l'acquit du billet. Il le refuſa & me dit que je m'accommoderoits à Paris avec le créancier, dont il me donna l'adreſſe. Le perruquier ſachant ce qui s'étoit paſſé, voulut ſon billet ou ſon argent en entier. Que n'aurois-je point donné dans mon indignation pour retrouver ce maudit billet! Je payai les deux cent frans, & cela dans ma plus grande détreſſe. Voilà comment la perte du billet valut au créancier

le payement de la ſomme entière , tandis que ſi malheureuſement pour lui ce billet ſe fût retrouvé , il en auroit difficilement tiré les dix écus promis par ſon Excellence Z.....o N..i.

Le talent que je crus me ſentir pour mon emploi, me le fit remplir avec goût, & hors la ſociété de mon ami de Carrio, celle du vertueux Altuna , dont j'aurai bientôt à parler, hors les récréations bien innocentes de la place St. Marc, du ſpectacle, & de quelques viſites que nous faiſions preſque toujours enſemble , je fis mes ſeuls plaiſirs de mes devoirs. Quoique mon travail ne fût pas fort pénible, ſurtout avec l'aide de l'abbé de B...s, comme la correſpondance étoit très-étendue & qu'on étoit en temps de guerre, je ne laiſſois pas d'être occupé raiſonnablement. Je travaillois tous les jours une bonne partie de la matinée, & les jours de courrier quelquefois juſqu'à minuit. Je conſacrois le reſte du temps à l'étude du métier que je commençois, & dans lequel je comptois bien par le ſuccès de mon début, être employé plus avantageuſement dans la ſuite. En effet il n'y avoit qu'une voix ſur mon compte, à commencer par celle de l'ambaſſadeur, qui ſe louoit hautement de mon ſervice, qui ne s'en eſt jamais plaint, & dont toute la fureur ne vint dans la ſuite que de ce que m'étant plaint inutilement moi-même, je voulus enfin avoir mon congé. Les ambaſſadeurs & miniſtres du roi avec qui nous étions en correſpondance , lui faiſoient ſur le mérite de ſon ſecrétaire des complimens qui devoient le flatter, & qui dans ſa mauvaiſe tête produiſirent un effet tout contraire. Il en reçut un ſurtout, dans une circonſ-

tance effentielle, qu'il ne m'a jamais pardonné. Ceci vaut la peine d'être expliqué.

Il pouvoit fi peu fe gêner, que le famedi même, jour de prefque tous les courriers, il ne pouvoit attendre pour fortir que le travail fût achevé, & me talonnant fans ceffe pour expédier les dépêches du roi & des miniftres, il les fignoit en hâte, & puis couroit je ne fais où, laiffant la plupart des autres fans fignature, ce qui me forçoit, quand ce n'étoit que des nouvelles, de les tourner en bulletins; mais lorfqu'il s'agiffoit d'affaires qui regardoient le fervice du roi; il falloit bien que quelqu'un fignât, & je fignois. J'en ufai ainfi pour un avis important que nous venions de recevoir de M. Vincent, chargé des affaires du roi à Vienne. C'étoit dans le temps que le prince de Lobkowitz marchoit à Naples, & que le compte de Gages fit cette mémorable retraite, la plus belle manœuvre de guerre de tout le fiècle, & dont l'Europe a trop peu parlé. L'avis portoit qu'un homme dont M. Vincent nous envoyoit le fignalement, partoit de Vienne & devoit paffer à Venife, allant furtivement dans l'Abruzze, chargé d'y faire foulever le peuple à l'approche des Autrichiens.

En l'abfence de M. le comte de M....... qui ne s'intéreffoit à rien, je fis paffer à M. le marquis de l'H.....l cet avis fi à-propos, que c'eft peut-être à ce pauvre Jean-Jaques fi bafoué, que la maifon de Bourbon doit la confervation du royaume de Naples.

Le marquis de l'H.....l en remerciant fon collégue, comme il étoit jufte, lui parla de fon fecrétaire & du fervice qu'il

venoit de rendre à la cause commune. Le comte de M......., qui avoit à se reprocher sa négligence dans cette affaire, crut entrevoir dans ce compliment un reproche, & m'en parla avec humeur. J'avois été dans le cas d'en user avec le comte de C........e ambassadeur à Constantinople, comme avec le marquis de l'H.....l, quoiqu'en choses moins importantes. Comme il n'y avoit point d'autre poste pour Constantinople que les courriers que le sénat envoyoit de temps en temps à son Bayle, on donnoit avis du départ de ces courriers à l'ambassadeur de France, pour qu'il pût écrire par cette voie à son collégue, s'il le jugeoit à-propros. Cet avis venoit d'ordinaire un jour ou d'eux à l'avance : mais on faisoit si peu de cas de M. de M....... qu'on se contentoit d'envoyer chez lui, pour la forme, une heure ou deux avant le départ du courrier; ce qui me mit plusieurs fois dans le cas de faire la dépêche en son absence. M. de C . . . . e en y répondant, faisoit mention de moi en termes honnêtes; autant en faisoit à Gênes M. de Jonville; autant de nouveaux griefs.

J'avoue que je ne fuyois pas l'occasion de me faire connoître, mais je ne la cherchois pas non plus hors de propos, & il me paroissoit fort juste, en servant bien, d'aspirer au prix naturel des bons services, qui est l'estime de ceux qui sont en état d'en juger & de les récompenser. Je ne dirai pas si mon exactitude à remplir mes fonctions étoit de la part de l'ambassadeur un légitime sujet de plainte, mais je dirai bien que c'est le seul qu'il ait articulé jusqu'au jour de notre séparation.

Sa maiſon, qu'il n'avoit jamais miſe ſur un trop bon pied, ſe rempliſſoit de canaille : les François y étoient mal traités, les Italiens y prenoient l'aſcendant, & même parmi eux les bons ſerviteurs, attachés depuis long-temps à l'ambaſſade, furent tous mal-honnêtement chaſſés, entr'autres ſon premier gentilhomme, qui l'avoit été du comte de F.....y, & qu'on appeloit je crois le comte Peati, ou d'un nom très-approchant. Le ſecond gentilhomme, du choix de M. de M....... étoit un bandit de Mantoue appelé Dominique Vitali, à qui l'ambaſſadeur confia le ſoin de ſa maiſon, & qui, à force de patelinage & de baſſe léſine, obtint ſa confiance & devint ſon favori, au grand préjudice du peu d'honnêtes gens qui y étoient encore, & du ſecrétaire qui étoit à leur tête. L'œil intègre d'un honnête homme eſt toujours inquiétant pour les fripons. Il n'en auroit pas fallu d'avantage pour que celui-ci me prît en haine; mais cette haine avoit une autre cauſe encore, qui la rendit bien plus cruelle. Il faut dire cette cauſe, afin qu'on me condamne ſi j'avois tort.

L'ambaſſadeur avoit, ſelon l'uſage, une loge à chacun des cinq ſpectacles. Tous les jours à dîné il nommoit le théâtre où il vouloit aller ce jour-là; je choiſiſſois après lui, & les gentilshommes diſpoſoient des autres loges. Je prenois en ſortant la clef de la loge que j'avois choiſie. Un jour Vitali n'étant pas là, je chargeai le valet-de-pied qui me ſervoit, de m'apporter la mienne dans une maiſon que je lui indiquai. Vitali au lieu de m'envoyer ma clef, dit qu'il en avoit diſpoſé. J'étois d'autant plus outré, que le valet-

de-pied m'avoit rendu compte de ma commiſſion devant tout le monde. Le ſoir, Vitali voulut me dire quelques mots d'excuſe que je ne reçus point. Demain, Monſieur, lui dis-je, vous viendrez me les faire à telle heure dans la maiſon où j'ai reçu l'affront & devant les gens qui en ont été témoins, ou après demain; quoiqu'il arrive, je vous déclare que vous ou moi ſortirons d'ici. Ce ton décidé lui en impoſa. Il vint au lieu & à l'heure, me faire des excuſes publiques avec une baſſeſſe digne de lui: mais il prit à loiſir ſes meſures, & tout en me faiſant de grandes courbettes, il travailla tellement à la ſourdine, que, ne pouvant porter l'ambaſſadeur à me donner mon congé, il me mit dans la néceſſité de le prendre.

Un pareil miſérable n'étoit aſſurément pas fait pour me connoître, mais il connoiſſoit de moi ce qui ſervoit à ſes vues. Il me connoiſſoit bon & doux à l'èxcès, pour ſupporter des torts involontaires, fier & peu endurant pour des offenſes préméditées, aimant la décence & la dignité dans les choſes convenables, & non moins exigeant pour l'honneur qui m'étoit dû, qu'attentif à rendre celui que je devois aux autres. C'eſt par-là qu'il entreprit & vint à bout de me rebuter. Il mit la maiſon ſens-deſſus-deſſous, il en ôta ce que j'avois tâché d'y maintenir de règle, de ſubordination, de propreté, d'ordre. Une maiſon ſans femme à beſoin d'une diſcipline un peu ſévère pour y faire régner la modeſtie inſéparable de la dignité. Il fit bientôt de la nôtre un lieu de crapule & de licence, un repaire de fripons & de débauchés. Il donna pour ſecond gentilhomme à S. E.

à la place de celui qu'il avoit fait chasser, un autre maquereau comme lui, qui tenoit bordel public à la croix de Malte, & ces deux coquins bien d'accord, étoient d'une indécence égale à leur insolence. Hors la seule chambre de l'ambassadeur, qui même n'étoit pas trop en règle, il n'y avoit pas un seul coin dans la maison souffrable pour un honnête homme.

Comme S. E. ne soupoit pas, nous avions le soir, les gentilshommes & moi, une table particulière où mangeoient aussi l'abbé de B...s & les pages. Dans la plus vilaine gargote on est servi plus proprement, plus décemment, en linge moins sale, & l'on a mieux à manger. On nous donnoit une seule petite chandelle bien noire, des assiettes d'étain, des fourchettes de fer.

Passe encore pour ce qui se faisoit en secret; mais on m'ôta ma gondole: seul de tous les secrétaires d'ambassadeur, j'étois forcé d'en louer une, ou d'aller à pied, & je n'avois plus la livrée de S. E. que quand j'allois au sénat. D'ailleurs rien de ce qui se passoit au-dedans n'étoit ignoré dans la ville. Tous les officiers de l'ambassadeur jetoient les hauts cris. Dominique, la seule cause de tout, crioit le plus haut, sachant bien que l'indécence avec laquelle nous étions traités m'étoit plus sensible qu'à tous les autres. Seul de la maison je ne disois rien au-dehors, mais je me plaignois vivement à l'ambassadeur, & du reste, & de lui-même, qui secrètement excité par son ame damnée, me faisoit chaque jour quelque nouvel affront. Forcé de dépenser beaucoup pour me tenir au pair de mes confrères & convena-

G 2

blement à mon poſte, je ne pouvois arracher un ſol de mes appointemens, & quand je lui demandois de l'argent, il me parloit de ſon eſtime & de ſa confiance, comme ſi elle eût dû remplir ma bourſe & pourvoir à tout.

Ces deux bandits finirent par faire tourner tout-à-fait la tête à leur maître qui ne l'avoit déjà pas trop droite, & le ruinoient dans un brocantage continuel, par des marchés de dupe, qu'ils lui perſuadoient être des marchés d'eſcroc. Ils lui firent louer ſur la Brenta un Palazzo le double de ſa valeur, dont ils partagèrent le ſurplus avec le propriétaire. Les appartemens en étoient incruſtés en moſaïque, & garnis de colonnes & de pilaſtres de très-beaux marbres, à la mode du pays. M. de M...... fit ſuperbement maſquer tout cela d'une boiſerie de ſapin, par l'unique raiſon qu'à Paris les appartemens ſont ainſi boiſés. Ce fut par une raiſon ſemblable que, ſeul de tous les ambaſſadeurs qui étoient à Veniſe, il ôta l'épée à ſes pages, & la canne à ſes valets-de-pied. Voilà quel étoit l'homme qui, toujours par le même motif peut-être, me prit en grippe, uniquement ſur ce que je le ſervois fidellement.

J'endurai patiemment ſes dédains, ſa brutalité, ſes mauvais traitemens, tant qu'en y voyant de l'humeur, je crus n'y pas voir de la haine: mais dès que je vis le deſſein formé de me priver de l'honneur que je méritois par mon bon ſervice, je réſolus d'y renoncer. La première marque que je reçus de ſa mauvaiſe volonté, fut à l'occaſion d'un dîné qu'il devoit donner à M. le duc de Modène & à ſa famille, qui étoient alors à Veniſe, & dans lequel il me

ſignifia que je n'aurois pas place à ſa table. Je lui répondis, piqué, mais ſans me fâcher, qu'ayant l'honneur d'y dîner journellement, ſi M. le duc de Modène exigeoit que je m'en abſtinſſe quand il y viendroit, il étoit de la dignité de S. E. & de mon devoir de n'y pas conſentir. Comment, dit-il avec emportement, mon ſecrétaire qui même n'eſt pas gentilhomme, prétend dîner avec un ſouverain quand mes gentilshommes n'y dînent pas? Oui, Monſieur, lui repliquai-je; le poſte dont m'a honoré V. E. m'anoblit ſi bien, tant que je le remplis, que j'ai même le pas ſur vos gentilshommes ou ſoi-diſant tels, & ſuis admis où ils ne peuvent l'être. Vous n'ignorez pas que le jour que vous ferez votre entrée publique, je ſuis appelé par l'étiquette, & par un uſage immémorial à vous y ſuivre en habit de cérémonie, & à l'honneur d'y dîner avec vous au palais de St. Marc, & je ne vois pas pourquoi un homme qui peut & doit manger en public avec le Doge & le ſénat de Veniſe, ne pourroit pas manger en particulier avec M. le duc de Modène. Quoique l'argument fût ſans replique, l'ambaſſadeur ne s'y rendit point: mais nous n'eûmes pas occaſion de renouveler la diſpute, M. le duc de Modène n'étant point venu dîner chez lui.

Dès-lors il ne ceſſa de me donner des déſagrémens, de me faire des paſſe-droits, s'efforçant de m'ôter les petites prérogatives attachées à mon poſte, pour les tranſmettre à ſon cher Vitali, & je ſuis sûr que s'il avoit oſé l'envoyer au ſénat à ma place, il l'auroit fait. Il employoit ordinairement l'abbé de B...s pour écrire dans ſon cabinet ſes lettres particulières:

il se servit de lui pour écrire à M. de Maurepas une relation de l'affaire du capitaine Olivet, dans laquelle, loin de lui faire aucune mention de moi, qui seul m'en étois mêlé, il m'ôtoit même l'honneur du verbal, dont il lui envoyoit un double, pour l'attribuer à Patizel qui n'avoit pas dit un seul mot. Il vouloit me mortifier & complaire à son favori, mais non pas se défaire de moi. Il sentoit qu'il ne lui seroit plus aussi aisé de me trouver un successeur qu'à M. Follau, qui l'avoit déjà fait connoître. Il lui falloit absolument un secrétaire qui sût l'Italien, à cause des réponses du sénat; qui fît toutes ses dépêches, toutes les affaires, sans qu'il se mêlât de rien; qui joignit au mérite de le bien servir, la bassesse d'être le complaisant de messieurs ses faquins de gentilshommes. Il vouloit donc me garder & me matter, en me tenant loin de mon pays & du sien, sans argent pour y retourner, & il auroit réussi peut-être, s'il s'y fût pris modérément: mais Vitali qui avoit d'autres vues, & qui vouloit me forcer de prendre mon parti, en vint à bout. Dès que je vis que je perdois toutes mes peines, que l'ambassadeur me faisoit des crimes de mes services, au lieu de m'en savoir gré, que je n'avois plus à espérer chez lui que désagrémens au-dedans, injustice au-dehors, & que dans le décri général où il s'étoit mis, ses mauvais offices pouvoient me nuire sans que les bons pussent me servir, je pris mon parti, & lui demandai mon congé, lui laissant le temps de se pourvoir d'un secrétaire. Sans me dire ni oui ni non, il alla toujours son train. Voyant que rien n'alloit mieux & qu'il ne se mettoit en devoir de chercher personne, j'écrivis à son frère, & lui

détaillant mes motifs, je le priai d'obtenir mon congé de S. E., ajoutant que de manière ou d'autre, il m'étoit impossible de rester. J'attendis long-temps, & n'eus point de réponse. Je commençois d'être embarrassé : mais l'ambassadeur reçut enfin une lettre de son frère. Il falloit qu'elle fût vive; car, quoiqu'il fût sujet à des emportemens très-féroces, je ne lui en vis jamais un pareil. Après des torrens d'injures abominables, ne sachant plus que dire, il m'accusa d'avoir vendu ses chiffres. Je me mis à rire, & lui demandai d'un ton moqueur, s'il croyoit qu'il y eût dans tout Venise un homme assez sot pour en donner un écu ? Cette réponse le fit écumer de rage. Il fit mine d'appeler ses gens, pour me faire, dit-il, jeter par la fenêtre. Jusques-là j'avois été fort tranquille; mais à cette menace, la colère & l'indignation me transportèrent à mon tour. Je m'élançai vers la porte; & après avoir tiré un bouton qui la fermoit en dedans : non pas, M. le comte, lui dis-je, en revenant à lui d'un pas grave; vos gens ne se mêleront pas de cette affaire : trouvez bon qu'elle se passe entre nous. Mon action, mon air le calmèrent à l'instant même : la surprise & l'effroi se marquèrent dans son maintien. Quand je le vis revenu de sa furie, je lui fis mes adieux en peu de mots, puis, sans attendre sa réponse, j'allai r'ouvrir la porte, je sortis & passai posément dans l'anti-chambre au milieu de ses gens qui se levèrent à l'ordinaire, & qui, je crois m'auroient plutôt prêté main-forte contre lui qu'à lui contre moi. Sans remonter chez moi je descendis l'escalier tout de suite, & sortis sur le champ du palais pour n'y plus rentrer.

J'allai droit chez M. le Blond lui conter l'aventure. Il fut peu ſurpris, il connoiſſoit l'homme. Il me retint à dîner. Ce dîné, quoiqu'impromptu, fut brillant. Tous les François de conſidération qui étoient à Veniſe s'y trouvèrent. L'ambaſſadeur n'eut pas un chat. Le conſul conta mon cas à la compagnie. A ce récit, il n'y eut qu'un cri, qui ne fut pas en faveur de S. E. Elle n'avoit point réglé mon compte, ne m'avoit pas donné un ſol, & réduit pour toute reſſource à quelques louis que j'avois ſur moi, j'étois dans l'embarras pour mon retour. Toutes les bourſes me furent ouvertes. Je pris une vingtaine de ſequins dans celle de M. le Blond, autant dans celle de M. de St. Cyr, avec lequel, après lui, j'avois le plus de liaiſon; je remerciai tous les autres, & en attendant mon départ, j'allai loger chez le chancelier du conſulat, pour bien prouver au public que la nation n'étoit pas complice des injuſtices de l'ambaſſadeur.

Celui-ci, furieux de me voir fêté dans mon infortune, & lui délaiſſé, tout ambaſſadeur qu'il étoit, perdit tout-à-fait la tête & ſe comporta comme un forcené. Il s'oublia juſqu'à préſenter un mémoire au ſénat pour me faire arrêter; ſur l'avis que m'en donna l'abbé de B . . . s, je réſolus de reſter encore quinze jours, au lieu de partir le ſur-lendemain, comme j'avois compté. On avoit vu & approuvé ma conduite; j'étois univerſellement eſtimé. La ſeigneurie ne daigna pas même répondre à l'extravagant mémoire de l'ambaſſadeur, & me fit dire par le conſul que je pouvois reſter à Veniſe auſſi long-temps qu'il me plairoit, ſans m'inquiéter des démarches d'un fou. Je continuai de voir mes amis : j'allai

prendre

prendre congé de M. l'ambaſſadeur d'Eſpagne, qui me reçut très-bien, & du comte de Finochietti, miniſtre de Naples, que je ne trouvai pas, mais à qui j'écrivis, & qui me répondit la lettre du monde la plus obligeante. Je partis enfin, ne laiſſant, malgré mes embarras, d'autres dettes que les emprunts dont je viens de parler, & une cinquantaine d'écus chez un marchand, nommé Morandi, que Carrio ſe chargea de payer, & que je ne lui ai jamais rendus, quoique nous nous ſoyons ſouvent revus depuis ce temps-là: mais quant aux deux emprunts dont j'ai parlé, je les rembourſai très-exactement, ſitôt que la choſe me fut poſſible.

Ne quittons pas Veniſe ſans dire un mot des célèbres amuſemens de cette ville, ou du moins de la très-petite part que j'y pris durant mon ſéjour. On a vu dans le cours de ma jeuneſſe combien peu j'ai couru les plaiſirs de cet âge, ou du moins ceux qu'on nomme ainſi. Je ne changeai pas de goût à Veniſe, mais mes occupations qui d'ailleurs m'en auroient empêché, rendirent plus piquantes les récréations ſimples que je me permettois. La première & la plus douce étoit la ſociété des gens de mérite, MM. le Blond, de St. Cyr, Carrio, Altuna, & un gentilhomme Forlan, dont j'ai grand regret d'avoir oublié le nom, & dont je ne me rappelle point ſans émotion l'aimable ſouvenir : c'étoit de tous les hommes que j'ai connus dans ma vie celui dont le cœur reſſembloit le plus au mien. Nous étions liés auſſi avec deux ou trois Anglois pleins d'eſprit & de connoiſſances, paſſionnés de la muſique, ainſi que nous. Tous ces Meſſieurs avoient leurs femmes ou leurs amies ou leurs maîtreſſes,

ces dernières preſque toutes filles à talens, chez leſquelles on faiſoit de la muſique ou des bals. On y jouoit auſſi, mais très-peu, les goûts vifs, les talens, les ſpectacles nous rendoient cet amuſement inſipide. Le jeu n'eſt que la reſſource des gens ennuyés. J'avois apporté de Paris le préjugé qu'on a dans ce pays-là contre la muſique italienne; mais j'avois auſſi reçu de la nature cette ſenſibilité de tact contre laquelle les préjugés ne tiennent pas. J'eus bientôt pour cette muſique la paſſion qu'elle inſpire à ceux qui ſont faits pour en juger. En écoutant des barcarolles je trouvois que je n'avois pas ouï chanter juſqu'alors, & bientôt je m'engouai tellement de l'opéra, qu'ennuyé de babiller, manger & jouer dans les loges, quand je n'aurois voulu qu'écouter, je me dérobois ſouvent à la compagnie pour aller d'un autre côté. Là, tout ſeul, enfermé dans ma loge, je me livrois, malgré la longueur du ſpectacle, au plaiſir d'en jouir à mon aiſe & juſqu'à la fin. Un jour, au théâtre de St. Chriſoſtome, je m'endormis & bien plus profondément que je n'aurois fait dans mon lit. Les airs bruyans & brillans ne me réveillèrent point. Mais qui pourroit exprimer la ſenſation délicieuſe que me firent la douce harmonie, & les chants angeliques de celui qui me réveilla! Quel réveil! quel raviſſement! quelle extaſe! quand j'ouvrois au même inſtant les oreilles & les yeux! Ma première idée fut de me croire en paradis. Ce morceau raviſſant que je me rappelle encore, & que je n'oublierai de ma vie, commençoit ainſi:

Conſervami la bella
Che ſi m'accende il cor.

Je voulus avoir ce morceau, je l'eus, & je l'ai gardé longtemps; mais il n'étoit pas sur mon papier comme dans ma mémoire. C'étoit bien la même note, mais ce n'étoit pas la même chose. Jamais cet air divin ne peut être exécuté que dans ma tête, comme il le fut en effet le jour qu'il me réveilla.

Une musique, à mon gré bien supérieure à celle des opéra, & qui n'a pas sa semblable en Italie ni dans le reste du monde, est celle des *scuole*. Les *scuole* sont des maisons de charité établies pour donner l'éducation à de jeunes filles sans bien, & que la république dote ensuite, soit pour le mariage, soit pour le cloître. Parmi les talens qu'on cultive dans ces jeunes filles, la musique est au premier rang. Tous les dimanches à l'église de chacune de ces quatre *scuole* on a, durant les vêpres, des mottets à grand chœur & en grand orchestre, composés & dirigés par les plus grands maîtres de l'Italie, exécutés dans les tribunes grillées, uniquement par des filles dont la plus vieille n'a pas vingt ans. Je n'ai l'idée de rien d'aussi voluptueux, d'aussi touchant que cette musique : les richesses de l'art, le goût exquis des chants, la beauté des voix, la justesse de l'exécution, tout dans ces délicieux concerts concourt à produire une impression qui n'est assurément pas du bon costume, mais dont je doute qu'aucun cœur d'homme soit à l'abri. Jamais Carrio ni moi ne manquions ces vêpres aux *Mendicanti*, & nous n'étions pas les seuls. L'église étoit toujours pleine d'amateurs, les acteurs mêmes de l'opéra venoient se former au vrai goût du chant sur ces excellens modèles. Ce qui me désoloit étoit

ces maudites grilles, qui ne laiſſoient paſſer que des ſons, & me cachoient les anges de beauté dont ils étoient dignes. Je ne parlois d'autre choſe. Un jour que j'en parlois chez M. le Blond : ſi vous êtes ſi curieux, me dit-il, de voir ces petites filles, il eſt aiſé de vous contenter. Je ſuis un des adminiſtrateurs de la maiſon. Je veux vous y donner à goûter avec elles. Je ne le laiſſai pas en repos qu'il ne m'eût tenu parole. En entrant dans le ſallon qui renfermoit ces beautés ſi convoitées, je ſentis un frémiſſement d'amour que je n'avois jamais éprouvé. M. le Blond me préſenta l'une après l'autre ces chanteuſes célèbres, dont la voix & le nom étoient tout ce qui m'étoit connu. Venez, Sophie;...... elle étoit horrible. Venez, Cattina;..... elle étoit borgne. Venez, Bettina;..... la petite vérole l'avoit défigurée. Preſque pas une n'étoit ſans quelque notable défaut. Le bourreau rioit de ma ſurpriſe. Deux ou trois, cependant, me parurent paſſables: elles ne chantoient que dans les chœurs. J'étois déſolé. Durant le goûté on les agaça, elles s'égayèrent. La laideur n'exclud pas les grâces; je leur en trouvai. Je me diſois, on ne chante pas ainſi ſans ame : elles en ont. Enfin, ma façon de les voir changea ſi bien, que je ſortis preſque amoureux de tous ces laidrons. J'oſois à peine retourner à leurs vêpres. J'eus de quoi me raſſurer. Je continuai de trouver leurs chants délicieux, & leurs voix fardoient ſi bien leurs viſages, que tant qu'elles chantoient, je m'obſtinois en dépit de mes yeux, à les trouver belles.

La muſique en Italie coûte ſi peu de choſe que ce n'eſt pas la peine de s'en faire faute quand on a du goût pour elle.

Je louai un clavecin, & pour un petit écu j'avois chez moi quatre ou cinq ſymphoniſtes avec leſquels je m'exerçois une fois la ſemaine à exécuter les morceaux qui m'avoient fait le plus de plaiſir à l'opéra. J'y fis eſſayer auſſi quelques ſymphonies de mes *Muſes galantes.* Soit qu'elles pluſſent, ou qu'on me voulût cajoler, le maître des ballets de St. Jean Chryſoſtome m'en fit demander deux que j'eus le plaiſir d'entendre exécuter par cet admirable orcheſtre, & qui furent danſés par une petite Bettina, jolie, & ſurtout aimable fille, entretenue par un Eſpagnol de nos amis, appelé Fagoaga, & chez laquelle nous allions paſſer la ſoirée aſſez ſouvent. Mais à-propos de filles, ce n'eſt pas dans une ville comme Veniſe qu'on s'en abſtient; n'avez-vous rien, pourroit-on me dire, à confeſſer ſur cet article? Oui, j'ai quelque choſe à dire, en effet, & je vais procéder à cette confeſſion avec la même naïveté que j'ai miſe à toutes les autres.

J'ai toujours eu du dégoût pour les filles publiques, & je n'avois pas à Veniſe autre choſe à ma portée; l'entrée de la plupart des maiſons m'étant interdite à cauſe de ma place. Les filles de M. le Blond étoient très-aimables, mais d'un difficile abord, & je conſidérois trop le père & la mère pour penſer même à les convoiter.

J'aurois eu plus de goût pour une jeune perſonne, appelée Mlle. de Cataneo, fille de l'agent du roi de Pruſſe, mais Carrio étoit amoureux d'elle; il a même été queſtion de mariage. Il étoit à ſon aiſe, & je n'avois rien; il avoit cent louis d'appointemens, je n'avois que cent piſtolles, & outre que je ne voulois pas aller ſur les briſées d'un ami, je ſavois

que partout, & ſurtout à Veniſe, avec une bourſe auſſi mal garnie, on ne doit pas ſe mêler de faire le galant. Je n'avois pas perdu la funeſte habitude de donner le change à mes beſoins ; trop occupé pour ſentir vivement ceux que le climat donne, je vécus près d'un an dans cette ville, auſſi ſage que j'avois fait à Paris, & j'en ſuis reparti au bout de dix-huit mois ſans avoir approché du ſexe que deux ſeules fois, par les ſingulières occaſions que je vais dire.

La première me fut procurée par l'honnête gentilhomme Vitali, quelque temps après l'excuſe que je l'obligeai de me demander dans toutes les formes. On parloit à table des amuſemens de Veniſe. Ces meſſieurs me reprochoient mon indifférence pour le plus piquant de tous, vantant la gentilleſſe des courtiſanes Vénitiennes & diſant qu'ils n'y en avoit point au monde qui les valuſſent. Dominique dit qu'il falloit que je fiſſe connoiſſance avec la plus aimable de toutes, qu'il vouloit m'y mener, & que j'en ſerois content. Je me mis à rire de cette offre obligeante, & le comte Piati, homme déjà vieux & vénérable, dit avec plus de franchiſe que je n'en aurois attendu d'un Italien, qu'il me croyoit trop ſage pour me laiſſer mener chez les filles par mon ennemi. Je n'en avois en effet ni l'intention, ni la tentation, & malgré cela, par une de ces inconſéquences que j'ai peine à comprendre moi-même, je finis par me laiſſer entraîner contre mon goût, mon cœur, ma raiſon, ma volonté même, uniquement par foibleſſe, par honte de marquer de la défiance, & comme on dit dans ce pays-là, *per non parer troppo coglione.* La Padoana, chez qui nous allâmes étoit d'une aſſez

jolie figure, belle même, mais non pas d'une beauté qui me plût. Dominique me laiſſa chez elle; je fis venir des ſorbetti, je la fis chanter, & au bout d'une demi-heure je voulus m'en aller en laiſſant ſur la table un ducat; mais elle eut le ſingulier ſcrupule de n'en vouloir point qu'elle ne l'eût gagné, & moi la ſingulière bêtiſe de lever ſon ſcrupule. Je m'en retournai ſi perſuadé que j'étois poivré, que la première choſe que je fis en arrivant, fut d'envoyer chercher le chirurgien pour lui demander des tiſanes. Rien ne peut égaler le mal-aiſe d'eſprit que je ſouffris durant trois ſemaines, ſans qu'aucune incommodité réelle, aucun ſigne apparent le juſtifiât. Je ne pouvois concevoir qu'on pût ſortir impunément des bras de la Padoana. Le chirurgien lui-même eut toute la peine imaginable à me raſſurer. Il n'en put venir à bout qu'en me perſuadant que j'étois conformé d'une façon particulière, à ne pouvoir pas aiſément être infecté; & quoique je me ſois moins expoſé peut-être qu'aucun autre homme à cette expérience, ma ſanté de ce côté n'ayant jamais reçu d'atteinte, m'eſt une preuve que le chirurgien avoit raiſon. Cette opinion cependant, ne m'a jamais rendu téméraire, & ſi je tiens en effet cet avantage de la nature, je puis dire, que je n'en ai pas abuſé.

Mon autre aventure, quoiqu'avec une fille auſſi, fut d'une eſpèce bien différente, & quant à ſon origine, & quant à ſes effets. J'ai dit que le capitaine Olivet m'avoit donné à dîner ſur ſon bord & que j'y avois mené le ſecrétaire d'Eſpagne. Je m'attendois au ſalut du canon. L'équipage nous reçut en haie, mais il n'y eut pas une amorce brûlée, ce

qui me mortifia beaucoup à cause de Carrio, que je vis en être un peu piqué; & il étoit vrai que sur les vaisseaux marchands, on accordoit le salut du canon à des gens qui ne nous valoient certainement pas; d'ailleurs je croyois avoir mérité quelque distinction du capitaine. Je ne pus me déguiser parce que cela m'est toujours impossible; & quoique le dîné fût très-bon, & qu'Olivet en fît très-bien les honneurs, je le commençai de mauvaise humeur, mangeant peu, & parlant encore moins.

A la première santé, du moins, j'attendois une salve: rien. Carrio qui me lisoit dans l'ame, rioit de me voir grogner comme un enfant. Au tiers du dîné je vois approcher une gondole. Ma foi, Monsieur, me dit le capitaine, prenez garde à vous, voici l'ennemi. Je lui demande ce qu'il veut dire; il répond en plaisantant. La gondole aborde, & j'en vois sortir une jeune personne éblouissante, fort coquètement mise & fort leste, qui dans trois sauts fut dans la chambre, & je la vis établie à côté de moi avant que j'eusse apperçu qu'on y avoit mis un couvert. Elle étoit aussi charmante que vive, une brunette de vingt ans au plus. Elle ne parloit qu'italien; son accent seul eut suffi pour me tourner la tête. Tout en mangeant, tout en causant, elle me regarde, me fixe un moment; puis s'écriant: Bonne Vierge! Ah mon cher Brémond, qu'il y a de temps que je ne t'ai vu! se jette entre mes bras, colle sa bouche contre la mienne, & me serre à m'étouffer. Ses grands yeux noirs à l'orientale lançoient dans mon cœur des traits de feu, & quoique la surprise fît d'abord quelque diversion, la volupté me gagna

très-

très-rapidement, au point, que malgré les ſpectateurs, il fallut bientôt que cette belle me contînt elle-même; car j'étois ivre ou plutôt furieux. Quand elle me vit au point où elle me vouloit, elle mit plus de modération dans ſes careſſes, mais non dans ſa vivacité, & quand il lui plut de nous expliquer la cauſe vraie ou fauſſe de toute cette pétulence, elle nous dit, que je reſſemblois à s'y tromper à M. de Brémond, directeut des douanes de Toſcane, qu'elle avoit raffolé de ce M. de Brémond, qu'elle en raffoloit encore; qu'elle l'avoit quitté parce qu'elle étoit une ſotte; qu'elle me prenoit à ſa place; qu'elle vouloit m'aimer parce que cela lui convenoit; qu'il falloit par la même raiſon que je l'aimaſſe tant que cela lui conviendroit, & que quand elle me planteroit-là, je prendrois patience comme avoit fait ſon cher Brémond. Ce qui fut dit fut fait. Elle prit poſſeſſion de moi comme d'un homme à elle, me donnoit à garder ſes gants, ſon éventail, ſon *cinda*, ſa coiffe; m'ordonnoit d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, & j'obéiſſois. Elle me dit d'aller renvoyer ſa gondole, parce qu'elle vouloit ſe ſervir de la mienne, & j'y fus; elle me dit de m'ôter de ma place & de prier Carrio de s'y mettre, parce qu'elle avoit à lui parler, & je le fis. Ils causèrent très-long-temps enſemble & tout bas; je les laiſſai faire. Elle m'appela, je revins. Ecoute Zanetto, me dit-elle; je ne veux point être aimée à la françoiſe & même il n'y feroit pas bon. Au premier moment d'ennui, va-t-en; mais ne reſte pas à demi, je t'en avertis. Nous allâmes après le dîné voir la verrerie à Murano. Elle acheta beaucoup de petites bre-

loques qu'elle nous laiſſa payer ſans façon. Mais elle donna partout des tringueltes beaucoup plus forts que tout ce que nous avions dépenſé. Par l'indifférence avec laquelle elle jetoit ſon argent & nous laiſſoit jeter le nôtre, on voyoit qu'il n'étoit d'aucun prix pour elle. Quand elle ſe faiſoit payer, je crois que c'étoit par vanité plus que par avarice. Elle s'applaudiſſoit du prix qu'on mettoit à ſes faveurs.

Le ſoir nous la ramenâmes chez elle. Tout en cauſant, je vis deux piſtolets ſur ſa toilette. Ah! ah! dis-je en en prenant un, voici une boîte à mouches de nouvelle fabrique; pourroit-on ſavoir quel en eſt l'uſage? Je vous connois d'autres armes qui font feu mieux que celles-là. Après quelques plaiſanteries ſur le même ton, elle nous dit avec une naïve fierté, qui la rendoit encore plus charmante: quand j'ai des bontés pour des gens que je n'aime point, je leur fais payer l'ennui qu'ils me donnent; rien n'eſt plus juſte: mais en endurant leurs careſſes, je ne veux pas endurer leurs inſultes, & je ne manquerai pas le premier qui me manquera.

En la quittant, j'avois pris ſon heure pour le lendemain. Je ne la fis pas attendre. Je la trouvai *in veſtito di confidenza*, dans un déshabillé plus que galant, qu'on ne connoît que dans les pays méridionaux, & que je ne m'amuſerai pas à décrire, quoique je me le rappelle trop bien. Je dirai ſeulement que ſes manchettes & ſon tour de gorge, étoient bordés d'un fil de ſoie garni de pompons couleur de roſe. Cela me parut animer fort une belle peau. Je vis enſuite que c'étoit la mode à Veniſe, & l'effet en eſt ſi charmant que je ſuis ſurpris que cette mode n'ait jamais

paſſé en France. Je n'avois point d'idée des voluptés qui m'attendoient. J'ai parlé de Mde. de L.....e, dans les tranſports que ſon ſouvenir me rend quelquefois encore; mais quelle étoit vieille & laide & froide auprès de ma Zulietta! Ne tâchez pas d'imaginer les charmes & les grâces de cette fille enchantereſſe; vous reſteriez trop loin de la vérité. Les jeunes vierges des cloîtres ſont moins fraîches, les beautés du ſerrail ſont moins vives, les houris du paradis ſont moins piquantes. Jamais ſi douce jouiſſance ne s'offrit au cœur & aux ſens d'un mortel. Ah! du moins, ſi je l'avois ſu goûter pleine & entière un ſeul moment...... Je la goûtai, mais ſans charme. J'en émouſſai tous les délices; je les tuai comme à plaiſir. Non, la nature ne m'a point fait pour jouir. Elle a mis dans ma mauvaiſe tête, le poiſon de ce bonheur ineffable, dont elle a mis l'appétit dans mon cœur.

S'il eſt une circonſtance de ma vie, qui peigne bien mon naturel, c'eſt celle que je vais raconter. La force avec laquelle je me rappelle en ce moment l'objet de mon livre, me fera mépriſer ici la fauſſe bienſéance qui m'empêcheroit de le remplir. Qui que vous ſoyez, qui voulez connoître un homme, oſez lire les deux ou trois pages qui ſuivent, vous allez connoître à plein J. J. Rouſſeau.

J'entrai dans la chambre d'une courtiſanne comme dans le ſanctuaire de l'amour & de la beauté; j'en crus voir la divinité dans ſa perſonne. Je n'aurois jamais cru que ſans reſpect & ſans eſtime on pût rien ſentir de pareil à ce qu'elle me fit éprouver. A peine eus-je connu dans les premières familiarités, le prix de ſes charmes & de ſes careſſes, que

de peur d'en perdre le fruit d'avance, je voulus me hâter de le cueillir. Tout-à-coup au lieu des flammes qui me dévoroient, je ſens un froid mortel courir dans mes veines; les jambes me flageolent, & prêt à me trouver mal, je m'aſſeye, & je pleure comme un enfant.

Qui pourroit deviner la cauſe de mes larmes, & ce qui me paſſoit par la tête en ce moment? Je me diſois: cet objet dont je diſpoſe, eſt le chef-d'œuvre de la nature & de l'amour; l'eſprit, le corps, tout en eſt parfait; elle eſt auſſi bonne & généreuſe qu'elle eſt aimable & belle. Les grands, les princes, devroient être ſes eſclaves; les ſceptres devroient être à ſes pieds. Cependant, la voilà miſérable coureuſe, livrée au public; un capitaine de vaiſſeau marchand diſpoſe d'elle; elle vient ſe jeter à ma tête, à moi qu'elle ſait qui n'ai rien, à moi dont le mérite qu'elle ne peut connoître doit être nul à ſes yeux. Il y a là quelque choſe d'inconcevable. Ou mon cœur me trompe, faſcine mes ſens & me rend la dupe d'une indigne ſalope, ou il faut que quelque défaut ſecret que j'ignore, détruiſe l'effet de ſes charmes & la rendre odieuſe à ceux qui devroient ſe la diſputer. Je me mis à chercher ce défaut avec une contention ſingulière, & il ne me vint pas même à l'eſprit, que la v..... pût y avoir part. La fraîcheur de ſes chairs, l'éclat de ſon coloris, la blancheur de ſes dents, la douceur de ſon haleine, l'air de propreté répandu ſur toute ſa perſonne, éloignoient de moi ſi parfaitement cette idée, qu'en doute encore ſur mon état depuis la Padoana, je me faiſois plutôt un ſcrupule de n'être pas aſſez ſain pour elle, & je ſuis

très-perſuadé qu'en cela ma confiance ne me trompoit pas. Ces réflexions ſi bien placées, m'agitèrent au point d'en pleurer. Zulietta, pour qui cela faiſoit ſurement un ſpectacle tout nouveau dans la circonſtance, fut un moment interdite. Mais ayant fait un tour de chambre & paſſé devant ſon miroir, elle comprit, & mes yeux lui confirmèrent, que le dégoût n'avoit point de part à ce rat. Il ne lui fut pas difficile de m'en guérir & d'effacer cette petite honte. Mais au moment que j'étois prêt à me pâmer ſur une gorge qui ſembloit pour la première fois ſouffrir la bouche & la main d'un homme, je m'apperçus qu'elle avoit un téton borgne. Je me frappe, j'examine, je crois voir que ce téton n'eſt pas conformé comme l'autre. Me voilà cherchant dans ma tête comment on peut avoir un téton borgne, & perſuadé que cela tenoit à quelque notable vice naturel, à force de tourner & retourner cette idée, je vis clair comme le jour que dans la plus charmante perſonne dont je puſſe me former l'image, je ne tenois dans mes bras qu'une eſpèce de monſtre, le rebut de la nature, des hommes, & de l'amour. Je pouſſai la ſtupidité juſqu'à lui parler de ce téton borgne. Elle prit d'abord la choſe en plaiſantant, & dans ſon humeur folâtre, dit & fit des choſes à me faire mourir d'amour. Mais gardant un fonds d'inquiétude que je ne pus lui cacher, je la vis enfin rougir, ſe rajuſter, ſe redreſſer, & ſans dire un ſeul mot, s'aller mettre à ſa fenêtre. Je voulus m'y mettre à côté d'elle ; elle s'en ôta, fut s'aſſeoir ſur un lit de repos, ſe leva le moment d'après, & ſe promenant par la chambre en s'éventant, me dit d'un ton

froid & dédaigneux : *Zanetto, lascia le donue, e studia la matamatica.*

Avant de la quitter, je lui demandai pour le lendemain un autre rendez-vous qu'elle remit au troisième jour, en ajoutant avec un sourire ironique, que je devois avoir besoin de repos. Je passai ce temps mal à mon aise, le cœur plein de ses charmes & de ses grâces, sentant mon extravagance, me la reprochant, regrettant les momens si mal employés qu'il n'avoit tenu qu'à moi de rendre les plus doux de ma vie, attendant avec la plus vive impatience celui d'en réparer la perte, & néanmoins inquiet encore malgré que j'en eusse, de concilier les perfections de cette adorable fille, avec l'indignité de son état. Je courus, je volai chez elle à l'heure dite. Je ne sais si son tempérament ardent eût été plus content de cette visite. Son orgueil l'eût été du moins, & je me faisois d'avance une jouissance délicieuse de lui montrer de toutes manières comment je savois réparer mes torts. Elle m'épargna cette épreuve. Le gondelier qu'en abordant j'envoyai chez elle, me rapporta qu'elle étoit partie la veille pour Florence. Si je n'avois pas senti tout mon amour en la possédant, je le sentis bien cruellement en la perdant. Mon regret insensé ne m'a point quitté. Toute aimable, toute charmante qu'elle étoit à mes yeux, je pouvois me consoler de la perdre ; mais de quoi je n'ai pu me consoler, je l'avoue, c'est qu'elle n'ait emporté de moi qu'un souvenir méprisant.

Voilà mes deux histoires. Les dix-huit mois que j'ai passés à Venise, ne m'ont fourni de plus à dire, qu'un simple

projet tout au plus. Carrio étoit galant. Ennuyé de n'aller toujours que chez des filles engagées à d'autres, il eut la fantaisie d'en avoir une à son tour, & comme nous étions inséparables, il me proposa l'arrangement peu rare à Venise d'en avoir une à nous deux. J'y consentis. Il s'agissoit de la trouver sûre. Il chercha tant qu'il déterra une petite fille de onze à douze ans, que son indigne mère cherchoit à vendre. Nous fûmes la voir ensemble. Mes entrailles s'émurent en voyant cet enfant. Elle étoit blonde & douce comme un agneau; on ne l'auroit jamais crue italienne. On vit pour très-peu de chose à Venise : nous donnâmes quelque argent à la mère & pourvûmes à l'entretien de la fille. Elle avoit de la voix; pour lui procurer un talent de ressource, nous lui donnâmes une épinette & un maître à chanter. Tout cela nous coûtoit à peine à chacun deux sequins par mois, & nous en épargnoit davantage en autres dépenses : mais comme il falloit attendre qu'elle fût mûre, c'étoit semer beaucoup avant que de recueillir. Cependant, contens d'aller là passer les soirées, causer & jouer très-innocemment avec cet enfant, nous nous amusions plus agréablement peut-être que si nous l'avions possédée. Tant il est vrai que ce qui nous attache le plus aux femmes est moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles. Insensiblement mon cœur s'attachoit à la petite Anzoletta, mais d'un attachement paternel, auquel les sens avoient si peu de part, qu'à mesure qu'il augmentoit il m'auroit été moins possible de les y faire entrer, & je sentois que j'aurois eu horreur d'approcher de cette fille devenue nubile, comme d'un inceste abominable.

Je voyois les ſentimens du bon Carrio prendre à ſon inſçu le même tour. Nous nous ménagions ſans y penſer des plaiſirs non moins doux, mais bien différens de ceux dont nous avions d'abord eu l'idée, & je ſuis certain que quelque belle qu'eut pu devenir cette pauvre enfant, loin d'être jamais les corrupteurs de ſon innocence, nous en aurions été les protecteurs. Ma cataſtrophe arrivée peu de temps après, ne me laiſſa pas celui d'avoir part à cette bonne œuvre, & je n'ai à me louer dans cette affaire que du penchant de mon cœur. Revenons à mon voyage.

Mon premier projet, en ſortant de chez M. de M. . . . . . ; étoit de me retirer à Genève, en attendant qu'un meilleur ſort, écartant les obſtacles, pût me réunir à ma pauvre maman; mais l'éclat qu'avoit fait notre querelle, & la ſottiſe qu'il fit d'en écrire à la cour, me fit prendre le parti d'aller moi-même y rendre compte de ma conduite, & me plaindre de celle d'un forcené. Je marquai de Veniſe ma réſolution à M. du Theil, chargé par *intérim* des affaires étrangères après la mort de M. Amelot. Je partis auſſitôt que ma lettre; je pris ma route par Bergame, Côme & Domo d'Oſſola: je traverſai le St. Plomb. A Sion, M. de Chaignon, chargé des affaires de France, me fit mille amitiés: à Genève, M. de la Cloſure m'en fit autant. J'y renouvelai connoiſſance avec M. de Gauffecourt dont j'avois quelque argent à recevoir. J'avois traverſé Nyon ſans voir mon père, non qu'il ne m'en coûtât extrêmement, mais je n'avois pu me réſoudre à me montrer à ma belle-mère après mon déſaſtre, certain qu'elle me jugeroit ſans vouloir m'écouter. Le libraire Du Villard,

ancien

ancien ami de mon père, me reprocha vivement ce tort. Je lui en dis la cause, & pour le réparer sans m'exposer à voir ma belle-mère, je pris une chaise, & nous fûmes ensemble à Nyon descendre au cabaret. Du Villard s'en fut chercher mon pauvre père, qui vint tout courant m'embrasser. Nous soupâmes ensemble, & après avoir passé une soirée bien douce à mon cœur, je retournai le lendemain matin à Genève avec Du Villard, pour qui j'ai toujours conservé de la reconnoissance du bien qu'il me fit en cette occasion.

Mon plus court chemin n'étoit pas par Lyon, mais j'y voulus passer pour vérifier une friponnerie bien basse de M. de M....... J'avois fait venir de Paris une petite caisse contenant une veste brodée en or, quelques paires de manchettes & six paires de bas de soie blancs; rien de plus. Sur la proposition qu'il m'en fit lui-même, je fis ajouter cette caisse, ou plutôt cette boîte, à son bagage. Dans le mémoire d'apothicaire qu'il voulut me donner en paiement de mes appointemens, & qu'il avoit écrit de sa main, il avoit mis que cette boîte, qu'il appeloit ballot, pesoit onze quintaux, & il m'en avoit passé le port à un prix énorme. Par les soins de M. Boy-de-la-Tour auquel j'étois recommandé par M. Roguin son oncle, il fut vérifié sur les registres des douanes de Lyon & de Marseille, que ledit ballot ne pesoit que quarante-cinq livres, & n'avoit payé le port qu'à raison de ce poids. Je joignis cet extrait authentique au mémoire de M. de M......., & muni de ces pièces & de plusieurs autres de la même force, je me rendis à Paris,

très-impatient d'en faire ufage. J'eus durant toute cette longue route de petites aventures à Côme, en Valais & ailleurs. Je vis plufieurs chofes, entr'autres les isles Boromées, qui mériteroient d'être décrites. Mais le temps me gagne, les efpions m'obsèdent; je fuis forcé de faire à la hâte & mal un travail qui demanderoit le loifir & la tranquillité qui me manquent. Si jamais la providence, jetant les yeux fur moi, me procure enfin des jours plus calmes, je les deftine à refondre, fi je puis, cet ouvrage, ou à y faire au moins un fupplément dont je fens qu'il a grand befoin (*).

Le bruit de mon hiftoire m'avoit devancé, & en arrivant je trouvai que dans les bureaux & dans le public, tout le monde étoit fcandalifé des folies de l'ambaffadeur. Malgré cela, malgré le cri public dans Venife, malgré les preuves fans replique que j'exhibois, je ne pus obtenir aucune juftice. Loin d'avoir ni fatisfaction, ni réparation, je fus même laiffé à la difcrétion de l'ambaffadeur pour mes appointemens, & cela par l'unique raifon que, n'étant pas François, je n'avois pas droit à la protection nationale, & que c'étoit une affaire particulière entre lui & moi. Tout le monde convint avec moi que j'étois offenfé, lézé, malheureux, que l'ambaffadeur étoit un extravagant cruel, inique, & que toute cette affaire le déshonoroit à jamais. Mais quoi? il étoit l'ambaffadeur; je n'étois, moi, que le fecrétaire.

Le bon ordre, ou ce qu'on appelle ainfi, vouloit que je n'obtinffe aucune juftice, & je n'en obtins aucune. Je m'imaginai qu'à force de crier & de traiter publiquement ce fou

(*) J'ai renoncé à ce projet.

comme il le méritoit, on me diroit à la fin de me taire, & c'étoit ce que j'attendois, bien résolu de n'obéir qu'après qu'on auroit prononcé. Mais il n'y avoit point alors de ministre des affaires étrangères. On me laissa clabauder, on m'encouragea même ; on faisoit chorus : mais l'affaire en resta toujours là, jusqu'à ce que, las d'avoir toujours raison & jamais justice, je perdis enfin courage, & plantai-là tout.

La seule personne qui me reçut mal, & dont j'aurois le moins attendu cette injustice, fut Mde. de B. . . . . . . l. Toute pleine des prérogatives du rang & de la noblesse, elle ne put jamais se mettre dans la tête qu'un ambassadeur pût avoir tort avec son secrétaire. L'accueil qu'elle me fit fut conforme à ce préjugé. J'en fus si piqué, qu'en sortant de chez elle, je lui écrivis une des fortes & vives lettres que j'aie peut-être écrites, & n'y suis jamais retourné. Le P. Castel me reçut mieux ; mais à travers le patelinage jésuitique, je le vis suivre assez fidellement une des grandes maximes de la société, qui est d'immoler toujours le plus foible au plus puissant. Le vif sentiment de la justice de ma cause, & ma fierté naturelle, ne me laissèrent pas endurer patiemment cette partialité. Je cessai de voir le P. Castel, & par-là d'aller aux Jésuistes, où je ne connoissois que lui seul. D'ailleurs, l'esprit tyrannique & intrigant de ses confrères, si différent de la bonhomie du bon père Hemet, me donnoit tant d'éloignement pour leur commerce, que je n'en ai vu aucun depuis ce temps-là, si ce n'est le P. Berthier que je vis deux ou trois fois chez M. D . . . n,

avec lequel il travailloit de toute ſa force à la réfutation de Monteſquieu.

Achevons, pour n'y plus revenir, ce qui me reſte à dire de M. de M........ Je lui avois dit dans nos démêlés qu'il ne lui falloit pas un ſecrétaire, mais un clerc de procureur. Il ſuivit cet avis, & me donna réellement pour ſucceſſeur un vrai procureur, qui, dans moins d'un an, lui vola vingt ou trente mille livres. Il le chaſſa, le fit mettre en priſon, chaſſa ſes gentilshommes avec eſclandre & ſcandale, ſe fit partout des querelles, reçut des affronts, qu'un valet n'endureroit pas, & finit, à force de folies, par ſe faire rappeler & renvoyer planter ſes choux. Apparemment que, parmi les réprimandes qu'il reçut à la cour, ſon affaire avec moi ne fut pas oubliée. Du moins, peu de temps après ſon retour, il m'envoya ſon maître-d'hôtel pour ſolder mon compte, & me donner de l'argent. J'en manquois dans ce moment-là; mes dettes de Veniſe, dettes d'honneur ſi jamais il en fut, me peſoient ſur le cœur. Je ſaiſis le moyen qui ſe préſentoit de les acquitter, de même que le billet de Z.....o N..i. Je reçus ce qu'on voulut me donner, je payai toutes mes dettes, & je reſtai ſans un ſol comme auparavant, mais ſoulagé d'un poids qui m'étoit inſupportable. Depuis lors je n'ai plus entendu parler de M. de M....... qu'à ſa mort que j'appris par la voix publique. Que Dieu faſſe paix à ce pauvre homme! Il étoit auſſi propre au métier d'ambaſſadeur que je l'avois été dans mon enfance à celui de grapignan. Cependant, il n'avoit tenu qu'à lui de ſe ſoutenir honora-

blement par mes ſervices, & de me faire avancer rapidement dans l'état auquel le comte de Gouvon m'avoit deſtiné dans ma jeuneſſe, & dont, par moi ſeul, je m'étois rendu capable dans un âge plus avancé.

La juſtice & l'inutilité de mes plaintes me laiſsèrent dans l'ame un germe d'indignation contre nos ſottes inſtitutions civiles, où le vrai bien public & la véritable juſtice ſont toujours ſacrifiés à je ne ſais quel ordre apparent, deſtructif en effet de tout ordre, & qui ne fait qu'ajouter la ſanction de l'autorité publique à l'oppreſſion du foible & à l'iniquité du fort. Deux choſes empêchèrent ce germe de ſe développer pour lors comme il a fait dans la ſuite : l'une qu'il s'agiſſoit de moi dans cette affaire, & que l'intérêt privé, qui n'a jamais rien produit de grand & de noble, ne ſauroit tirer de mon cœur les divins élans qu'il n'appartient qu'au plus pur amour du juſte & du beau, d'y produire. L'autre fut le charme de l'amitié qui tempéroit & calmoit ma colère par l'aſcendant d'un ſentiment plus doux. J'avois fait connoiſſance à Veniſe avec un Biſcayen, ami de mon ami de Carrio, & digne de l'être de tout homme de bien. Cet aimable jeune homme, né pour tous les talens, & pour toutes les vertus, venoit de faire le tour de l'Italie pour prendre le goût des beaux arts, & n'imaginant rien de plus à acquérir, il vouloit s'en retourner en droiture dans ſa patrie. Je lui dis que les arts n'étoient que le délaſſement d'un génie comme le ſien, fait pour cultiver les ſciences, & je lui conſeillai pour en prendre le goût, un voyage & ſix mois de ſéjour à Paris. Il me

crut & fut à Paris. Il y étoit & m'attendoit quand j'y arrivai. Son logement étoit trop grand pour lui ; il m'en offrit la moitié : je l'acceptai. Je le trouvai dans la ferveur des hautes connoiſſances. Rien n'étoit au-deſſus de ſa portée; il dévoroit & digéroit tout avec une prodigieuſe rapidité. Comme il me remercia d'avoir procuré cet aliment à ſon eſprit, que le beſoin de ſavoir tourmentoit ſans qu'il s'en doutât lui-même ! Quels tréſors de lumières & de vertus je trouvai dans cette ame forte ! Je ſentis que c'étoit l'ami qu'il me falloit : nous devînmes intimes. Nos goûts n'étoient pas les mêmes : nous diſputions toujours. Tous deux opiniâtres, nous n'étions jamais d'accord ſur rien. Avec cela nous ne pouvions nous quitter, & tout en nous contrariant ſans ceſſe, aucun des deux n'eût voulu que l'autre fût autrement.

Ignacio Emanuel de Altuna étoit un de ces hommes rares que l'Eſpagne ſeule produit, & dont elle produit trop peu pour ſa gloire. Il n'avoit pas ces violentes paſſions nationales communes dans ſon pays. L'idée de la vengeance ne pouvoit pas plus entrer dans ſon eſprit, que le déſir dans ſon cœur. Il étoit trop fier pour être vindicatif, & je lui ai ſouvent ouï dire avec beaucoup de ſang-froid, qu'un mortel ne pouvoit pas offenſer ſon ame. Il étoit galant ſans être tendre. Il jouoit avec les femmes comme avec de jolis enfans. Il ſe plaiſoit avec les maîtreſſes de ſes amis, mais je ne lui en ai jamais vu aucune, ni aucun déſir d'en avoir. Les flammes de la vertu, dont ſon cœur étoit dévoré, ne permirent jamais à celle de ſes ſens de naître.

Après ſes voyages il s'eſt marié, il eſt mort jeune, il a laiſſé des enfans; & je ſuis perſuadé comme de mon exiſtence, que ſa femme eſt la première & la ſeule qui lui ait fait connoître les plaiſirs de l'amour. A l'extérieur il étoit dévot comme un eſpagnol, mais en-dedans étoit la piété d'un ange. Hors moi, je n'ai vu que lui ſeul de tolérant depuis que j'exiſte. Il ne s'eſt jamais informé d'aucun homme comment il penſoit en matière de religion. Que ſon ami fut juif, proteſtant, turc, bigot, athée, peu lui importoit, pourvu qu'il fût honnête-homme. Obſtiné, têtu pour des opinions indifférentes, dès qu'il s'agiſſoit de religion, même de morale, il ſe recueilloit, ſe taiſoit, ou diſoit ſimplement: *je ne ſuis chargé que de moi.* Il eſt incroyable qu'on puiſſe aſſocier autant d'élévation d'ame avec un eſprit de détail porté juſqu'à la minutie. Il partageoit & fixoit d'avance l'emploi de ſa journée par heures, quarts-d'heure & minutes, & ſuivoit cette diſtribution avec un tel ſcrupule, que ſi l'heure eût ſonné tandis qu'il liſoit ſa phraſe, il eut fermé le livre ſans achever. De toutes ces meſures de temps ainſi rompues, il y en avoit pour telle étude, il y en avoit pour telle autre; il y en avoit pour la réflexion, pour la converſation, pour l'office, pour Locke, pour le roſaire, pour les viſites, pour la muſique, pour la peinture; & il n'y avoit ni plaiſir, ni tentation, ni complaiſance qui pût intervertir cet ordre. Un devoir à remplir, ſeul l'auroit pu. Quand il me faiſoit la liſte de ſes diſtributions afin que je m'y conformaſſe, je commençois par rire, & je finiſſois par pleurer d'admiration. Jamais il ne gênoit perſonne, ni ne ſupportoit la gêne; il

brufquoit les gens qui par politeffe vouloient le gêner. Il étoit emporté fans être boudeur. Je l'ai vu fouvent en colère, mais je ne l'ai jamais vu fâché. Rien n'étoit fi gai que fon humeur : il entendoit raillerie, & il aimoit à railler. Il y brilloit même, & il avoit le talent de l'épigramme. Quand on l'animoit il étoit bruyant & tapageur en paroles ; fa voix s'entendoit de loin. Mais tandis qu'il crioit on le voyoit fourire, & tout à-travers fes emportemens il lui venoit quelque mot plaifant qui faifoit éclatter tout le monde. Il n'avoit pas plus le teint efpagnol que le phlegme. Il avoit la peau blanche, les joues colorées, les cheveux d'un châtain prefque blond. Il étoit grand & bien fait. Son corps fut formé pour loger fon ame.

Ce fage de cœur ainfi que de tête, fe connoiffoit en hommes & fut mon ami. C'eft toute ma réponfe à quiconque ne l'eft pas. Nous nous liâmes fi bien que nous fîmes le projet de paffer nos jours enfemble. Je devois dans quelques années aller à Afcoytia pour vivre avec lui dans fa terre. Toutes les parties de ce projet furent arrangées entre nous la veille de fon départ. Il n'y manqua que ce qui ne dépend pas des hommes dans les projets les mieux concertés. Les événemens poftérieurs, mes défaftres, fon mariage, fa mort, enfin, nous ont féparés pour toujours. On diroit qu'il n'y a que les noirs complots des méchans qui réuffiffent : les projets innocens des bons n'ont prefque jamais d'accompliffement.

Ayant fenti l'inconvénient de la dépendance, je me promis bien de ne m'y plus expofer. Ayant vu renverfer dès leur naiffance les projets d'ambition que l'occafion m'avoit

fait

fait former, rebuté de rentrer dans la carrière que j'avois ſi bien commencée, & dont néanmoins je venois d'être expulſé, je réſolus de ne plus m'attacher à perſonne, mais de reſter dans l'indépendance, en tirant parti de mes talens dont enfin je commençois à ſentir la meſure, & dont j'avois trop modeſtement penſé juſqu'alors. Je repris le travail de mon opéra, que j'avois interrompu pour aller à Veniſe, & pour m'y livrer plus tranquillement : après le départ d'Altuna je retournai loger à mon ancien hôtel St. Quentin, qui dans un quartier ſolitaire & peu loin du Luxembourg, m'étoit plus commode pour travailler à mon aiſe, que la bruyante rue St. Honoré. Là m'attendoit la ſeule conſolation réelle que le ciel m'ait fait goûter dans ma misère, & qui ſeule me la rend ſupportable. Ceci n'eſt pas une connoiſſance paſſagère; je dois entrer dans quelque détail ſur la manière dont elle ſe fit.

Nous avions une nouvelle hôteſſe qui étoit d'Orléans. Elle prit pour travailler en linge une fille de ſon pays, d'environ vingt-deux à vingt-trois ans, qui mangeoit avec nous ainſi que l'hôteſſe. Cette fille appelée Thérèſe le Vaſſeur, étoit de bonne famille. Son père étoit officier de la monnoie d'Orléans, ſa mère étoit marchande. Ils avoient beaucoup d'enfans. La monnoie d'Orléans n'allant plus, le père ſe trouva ſur le pavé; la mère ayant eſſuyé des banqueroutes, fit mal ſes affaires, quitta le commerce & vint à Paris avec ſon mari & ſa fille, qui les nourriſſoit tous trois de ſon travail.

La première fois que je vis paroître cette fille à table,

je fus frappé de son maintien modeste, & plus encore de son regard vif & doux, qui pour moi n'eut jamais son semblable. La table étoit composée, outre M. de Bonnefond, de plusieurs abbés Irlandois, Gascons, & autres gens de pareille étoffe. Notre hôtesse elle-même avoit rôti le balai : il n'y avoit là que moi seul qui parlât & se comportât décemment. On agaça la petite ; je pris sa défense. Aussitôt les lardons tombèrent sur moi. Quand je n'aurois eu naturellement aucun goût pour cette pauvre fille, la compassion, la contradiction m'en auroient donné. J'ai toujours aimé l'honnêteté dans les manières & dans les propos, surtout avec le sexe. Je devins hautement son champion. Je la vis sensible à mes soins, & ses regards animés par la reconnoissance qu'elle n'osoit exprimer de bouche, n'en devenoient que plus pénétrans.

Elle étoit très-timide ; je l'étois aussi. La liaison que cette disposition commune sembloit éloigner, se fit pourtant très-rapidement. L'hôtesse, qui s'en apperçut, devint furieuse, & ses brutalités avancèrent encore mes affaires auprès de la petite, qui, n'ayant d'appui que moi seul dans la maison, me voyoit sortir avec peine, & soupiroit après le retour de son protecteur. Le rapport de nos cœurs, le concours de nos dispositions, eurent bientôt leur effet ordinaire. Elle crut voir en moi un honnête homme ; elle ne se trompa pas. Je crus voir en elle une fille sensible, simple & sans coquetterie ; je ne me trompai pas non plus. Je lui déclarai d'avance que je ne l'abandonnerois ni ne l'épouserois jamais. L'amour, l'estime, la sincérité naïve furent les ministres de mon

triomphe, & c'étoit parce que ſon cœur étoit tendre & honnête, que je fus heureux ſans être entreprenant.

La crainte qu'elle eut que je ne me fâchaſſe de ne pas trouver en elle ce qu'elle croyoit que j'y cherchois, recula mon bonheur plus que toute autre choſe. Je la vis interdite & confuſe avant de ſe rendre, vouloir ſe faire entendre, & n'oſer s'expliquer. Loin d'imaginer la véritable cauſe de ſon embarras, j'en imaginai une bien fauſſe & bien inſultante pour ſes mœurs, & croyant qu'elle m'avertiſſoit que ma ſanté couroit des riſques, je tombai dans des perplexités qui ne me retinrent pas, mais qui, durant pluſieurs jours, empoiſonnèrent mon bonheur. Comme nous ne nous entendions point l'un l'autre, nos entretiens, à ce ſujet, étoient autant d'énigmes & d'amphigouris plus que riſibles. Elle fut prête à me croire abſolument fou; je fus prêt à ne ſavoir plus que penſer d'elle. Enfin, nous nous expliquâmes: elle me fit en pleurant l'aveu d'une faute unique au ſortir de l'enfance, fruit de ſon ignorance & de l'adreſſe de ſon ſéducteur. Sitôt que je la compris, je fis un cri de joie. Pucelage! m'écriai-je; c'eſt bien à Paris, c'eſt bien à vingt ans qu'on en cherche! Ah! ma Thérèſe, je ſuis trop heureux de te poſſéder ſage & ſaine, & de ne pas trouver ce que je ne cherchois pas.

Je n'avois cherché d'abord qu'à me donner un amuſement. Je vis que j'avois plus fait, & que je m'étois donné une compagne. Un peu d'habitude avec cette excellente fille, un peu de réflexion ſur ma ſituation, me firent ſentir qu'en ne ſongeant qu'à mes plaiſirs, j'avois beaucoup fait pour

mon bonheur. Il me falloit à la place de l'ambition éteinte un ſentiment vif qui remplit mon cœur. Il falloit, pour tout dire, un ſucceſſeur à maman; puiſque je ne devois plus vivre avec elle, il me falloit quelqu'un qui vécût avec ſon élève, & en qui je trouvaſſe la ſimplicité, la docilité de cœur qu'elle avoit trouvée en moi. Il falloit que la douceur de la vie privée & domeſtique me dédommageât du ſort brillant auquel je renonçois. Quand j'étois abſolument ſeul, mon cœur étoit vide, mais il n'en falloit qu'un pour le remplir. Le ſort m'avoit ôté, m'avoit aliéné du moins en partie celui pour lequel la nature m'avoit fait. Dès-lors j'étois ſeul, car il n'y eut jamais pour moi d'intermédiaire entre tout & rien. Je trouvois dans Thérèſe le ſupplément dont j'avois beſoin; par elle je vécus heureux autant que je pouvois l'être, ſelon le cours des événemens.

Je voulus d'abord former ſon eſprit. J'y perdis ma peine. Son eſprit eſt ce que l'a fait la nature; la culture & les ſoins n'y prennent pas. Je ne rougis point d'avouer qu'elle n'a jamais bien ſu lire, quoiqu'elle écrive paſſablement. Quand j'allai loger dans la rue neuve des Petits-Champs, j'avois à l'hôtel de Pontchartrain, vis-à-vis mes fenêtres, un cadran ſur lequel je m'efforçai, durant plus d'un mois, à lui faire connoître les heures. A peine les connoît-elle encore à préſent. Elle n'a jamais pu ſuivre l'ordre des douze mois de l'année, & ne connoît pas un ſeul chiffre, malgré tous les ſoins que j'ai pris pour les lui montrer. Elle ne ſait ni compter l'argent ni le prix d'aucune choſe. Le mot qui lui vient en parlant eſt ſouvent l'oppoſé de celui qu'elle veut dire. Autrefois

j'avois fait un dictionnaire de ſes phraſes pour amuſer Mde. de Luxembourg, & ſes qui-pro-quo ſont devenus célèbres dans les ſociétés où j'ai vécu. Mais cette perſonne ſi bornée, &, ſi l'on veut, ſi ſtupide, eſt d'un conſeil excellent dans les occaſions difficiles. Souvent en Suiſſe, en Angleterre, en France, dans les cataſtrophes où je me trouvois, elle a vu ce que je ne voyois pas moi-même; elle m'a donné les avis les meilleurs à ſuivre; elle m'a tiré des dangers où je me précipitois aveuglément, & devant les dames du plus haut rang, devant les grands & les princes, ſes ſentimens, ſon bon ſens, ſes réponſes & ſa conduite lui ont attiré l'eſtime univerſelle, & à moi, ſur ſon mérite, des complimens dont je ſentois la ſincérité.

Auprès des perſonnes qu'on aime le ſentiment nourrit l'eſprit ainſi que le cœur, & l'on a peu beſoin de chercher ailleurs des idées.

Je vivois avec ma Thérèſe auſſi agréablement qu'avec le plus beau génie de l'univers. Sa mère, fière d'avoir été jadis élevée auprès de la marquiſe de Monpipeau, faiſoit le bel eſprit, vouloit diriger le ſien, & gâtoit par ſon aſtuce la ſimplicité de notre commerce.

L'ennui de cette importunité me fit un peu ſurmonter la ſotte honte de n'oſer me montrer avec Thérèſe en public; & nous faiſions, tête-à-tête, de petites promenades champêtres & de petits goûtés qui m'étoient délicieux. Je voyois qu'elle m'aimoit ſincèrement, & cela redoubloit ma tendreſſe. Cette douce intimité me tenoit lieu de tout: l'avenir ne me touchoit plus, ou ne me touchoit que comme le préſent

prolongé : je ne désirois rien que d'en assurer la durée.

Cet attachement me rendit toute autre dissipation superflue & insipide. Je ne sortois plus que pour aller chez Thérèse; sa demeure devint presque la mienne. Cette vie retirée devint si avantageuse pour mon travail, qu'en moins de trois mois mon opéra tout entier fut fait; paroles & musique. Il restoit seulement quelques accompagnemens & remplissages à faire. Ce travail de manœuvre m'ennuyoit fort. Je proposai à Philidor de s'en charger, en lui donnant part au bénéfice. Il vint deux fois, & fit quelques remplissages dans l'acte d'Ovide : mais il ne put se captiver à ce travail assidu pour un profit éloigné, & même incertain. Il ne revint plus, & j'achevai ma besogne moi-même.

Mon opéra fait, il s'agit d'en tirer parti : c'étoit un autre opéra bien plus difficile. On ne vient à bout de rien à Paris quand on y vit isolé. Je pensai à me faire jour par M. de la Poplinière, chez qui Gauffecourt, de retour de Genève, m'avoit introduit. M. de la Poplinière étoit le Mécène de Rameau : Mde. de la Poplinière étoit sa très-humble écolière. Rameau faisoit, comme on dit, la pluie & le beau temps dans cette maison. Jugeant qu'il protégeroit avec plaisir l'ouvrage d'un de ses disciples, je voulus lui montrer le mien. Il refusa de le voir, disant qu'il ne pouvoit lire des partitions, & que cela le fatiguoit trop. La Poplinière dit là-dessus, qu'on pouvoit le lui faire entendre, & m'offrit de rassembler des musiciens pour en exécuter des morceaux : je ne demandois pas mieux. Rameau consentit en grommelant & répétant sans cesse que ce devoit être une belle chose que de la com-

position d'un homme qui n'étoit pas enfant de la balle, & qui avoit appris la musique tout seul. Je me hâtai de tirer en parties cinq ou six morceaux choisis. On me donna une dixaine de symphonistes, & pour chanteurs Albert, Bérard, & Mlle. Bourbonnois. Rameau commença, dès l'ouverture, à faire entendre, par ses éloges outrés, qu'elle ne pouvoit être de moi. Il ne laissa passer aucun morceau sans donner des signes d'impatience : mais à un air de haute-contre, dont le chant étoit mâle & sonore, & l'accompagnement très-brillant, il ne put plus se contenir; il m'apostropha avec une brutalité qui scandalisa tout le monde, soutenant qu'une partie de ce qu'il venoit d'entendre, étoit d'un homme consommé dans l'art, & le reste d'un ignorant qui ne savoit pas même la musique; & il est vrai que mon travail inégal & sans règle, étoit tantôt sublime & tantôt très-plat, comme doit être celui de quiconque ne s'élève que par quelques élans de génie & que la science ne soutient point. Rameau prétendit ne voir en moi qu'un petit pillard sans talent & sans goût. Les assistans, & surtout le maître de la maison, ne pensèrent pas de même. M. de Richelieu qui, dans ce temps-là voyoit beaucoup M. & Mde. de la Poplinière, ouit parler de mon ouvrage & voulut l'entendre en entier, avec le projet de le faire donner à la cour, s'il en étoit content. Il fut exécuté à grand chœur & en grand orchestre, aux frais du Roi, chez M. de Bonneval, intendant des menus. Francœur dirigeoit l'exécution. L'effet en fut surprenant : M. le duc ne cessoit de s'écrier & d'applaudir, & à la fin d'un chœur, dans l'acte du Tasse, il se leva, vint à moi, & me serrant la

main: M. Rouſſeau, me dit-il, voilà de l'harmonie qui transporte. Je n'ai jamais rien entendu de plus beau : je veux faire donner cet ouvrage à Verſailles.

Mde. de la Poplinière, qui étoit là, ne dit pas un mot. Rameau, quoiqu'invité, n'y avoit pas voulu venir. Le lendemain Mde. de la Poplinière me fit, à ſa toilette, un accueil fort dur, affecta de rabaiſſer ma pièce, & me dit que, quoiqu'un peu de clinquant eût d'abord ébloui M. de Richelieu, il en étoit bien revenu, & qu'elle ne me conſeilloit pas de compter ſur mon opéra. M. le duc arriva peu après & me tint un tout autre langage, me dit des choſes flatteuſes ſur mes talens, & me parut toujours diſpoſé à faire donner ma pièce devant le Roi. Il n'y a, dit-il, que l'acte du Taſſe qui ne peut paſſer à la Cour : il en faut faire un autre. Sur ce ſeul mot j'allai m'enfermèr chez moi & dans trois ſemaines j'eus fait, à la place du Taſſe, un autre acte, dont le ſujet étoit Héſiode inſpiré par une muſe. Je trouvai le ſecret de faire paſſer dans cet acte une partie de l'hiſtoire de mes talens, & de la jalouſie dont Rameau vouloit bien les honorer. Il y avoit dans ce nouvel acte une élévation moins giganteſque, & mieux ſoutenue que celle du Taſſe. La muſique en étoit auſſi noble & beaucoup mieux faite, & ſi les deux autres actes avoient valu celui-là, la pièce entière eut avantageuſement ſoutenu la repréſentation: mais tandis que j'achevois de la mettre en état, une autre entrepriſe ſuſpendit l'exécution de celle-là.

L'hiver, qui ſuivit la bataille de Fontenoi, il y eut beaucoup de fêtes à Verſailles, entr'autres pluſieurs opéra au théâtre des

des petites écuries. De ce nombre fut le drame de Voltaire, intitulé : *la Princeſſe de Navarre*, dont Rameau avoit fait la muſique, & qui venoit d'être changé & réformé ſous le nom des fêtes de Ramire. Ce nouveau ſujet demandoit pluſieurs changemens aux divertiſſemens de l'ancien, tant dans les vers que dans la muſique.

Il s'agiſſoit de trouver quelqu'un qui pût remplir ce double objet. Voltaire, alors en Lorraine, & Rameau, tous deux occupés pour lors à l'opéra du temple de la gloire, ne pouvant donner des ſoins à celui-là; M. de Richelieu penſa à moi, me fit propoſer de m'en charger, & pour que je puſſe examiner mieux ce qu'il y avoit à faire il m'envoya ſéparément le poëme & la muſique. Avant toute choſe, je ne voulus toucher aux paroles que de l'aveu de l'auteur, & je lui écrivis à ce ſujet une lettre très - honnête & même reſpectueuſe, comme il convenoit. Voici ſa Réponſe.

15 *Décembre* 1745.

« Vous réuniſſez, Monſieur, deux talens qui ont toujours » été ſéparés juſqu'à préſent. Voilà déjà deux bonnes rai- » ſons pour moi de vous eſtimer, & de chercher à vous » aimer. Je ſuis fâché pour vous que vous employiez ces » deux talens à un ouvrage qui n'en eſt pas trop digne. » Il y a quelques mois que M. le duc de Richelieu m'or- » donna abſolument de faire en un clin-d'œil une petite » & mauvaiſe eſquiſſe de quelques ſcènes inſipides & tron- » quées, qui devoient s'ajuſter à des divertiſſemens qui ne » ſont point faits pour elles. J'obéis avec la plus grande

„ exactitude, je fis très-vîte & très-mal. J'envoyai ce misé-
„ rable croquis à M. le duc de Richelieu, comptant qu'il
„ ne serviroit pas, ou que je le corrigerois. Heureusement
„ il est entre vos mains, vous en êtes le maître absolu;
„ j'ai perdu entièrement tout cela de vue. Je ne doute pas
„ que vous n'ayez rectifié toutes les fautes échappées néces-
„ sairement dans une composition si rapide d'une simple
„ esquisse, que vous n'ayez suppléé à tout.

„ Je me souviens qu'entre autres balourdises, il n'est pas
„ dit dans ces scènes qui lient les divertissemens, comment
„ la princesse Grenadine passe tout-d'un-coup d'une prison
„ dans un jardin ou dans un palais. Comme ce n'est point
„ un magicien qui lui donne des fêtes, mais un seigneur
„ Espagnol, il me semble que rien ne doit se faire par
„ enchantement. Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien
„ revoir cet endroit, dont je n'ai qu'une idée confuse.

„ Voyez s'il est nécessaire que la prison s'ouvre, & qu'on
„ fasse passer notre Princesse de cette prison dans un beau
„ palais doré & verni, préparé pour elle. Je sais très-bien
„ que tout cela est fort misérable, & qu'il est au-dessous
„ d'un être pensant de faire une affaire sérieuse de ces baga-
„ telles; mais enfin, puisqu'il s'agit de déplaire le moins
„ qu'on pourra, il faut mettre le plus de raison qu'on
„ peut, même dans un mauvais divertissement d'opéra.

„ Je me rapporte de tout à vous & à M. Ballod, & je
„ compte avoir bientôt l'honneur de vous faire mes remer-
„ cîmens, & de vous assurer, Monsieur, à quel point j'ai
„ celui d'être, &c. „

Qu'on ne ſoit pas ſurpris de la grande politeſſe de cette lettre comparée aux autres lettres demi-cavalières qu'il m'a écrites depuis ce temps-là. Il me crut en grande faveur auprès de M. de Richelieu, & la ſoupleſſe courtiſane qu'on lui connoît, l'obligeoit à beaucoup d'égards pour un nouveau venu juſqu'à ce qu'il connût mieux la meſure de ſon crédit.

Autoriſé par M. de Voltaire & diſpenſé de tous égards pour Rameau, qui ne cherchoit qu'à me nuire, je me mis au travail, & en deux mois ma beſogne fut faite. Elle ſe borna, quant aux vers, à très-peu de choſe. Je tâchai ſeulement qu'on n'y ſentît pas la différence des ſtyles, & j'eus la préſomption de croire avoir réuſſi. Mon travail en muſique fut plus long & plus pénible. Outre que j'eus à faire pluſieurs morceaux d'appareil, & entr'autres l'ouverture, tout le récitatif dont j'étois chargé, ſe trouva d'une difficulté extrême, en ce qu'il falloit lier, ſouvent en peu de vers, & par des modulations très-rapides, des ſymphonies & des chœurs dans des tons fort éloignés ; car pour que Rameau ne m'accusât pas d'avoir défiguré ſes airs, je n'en voulus changer ni tranſpoſer aucun. Je réuſſis à ce récitatif. Il étoit bien accentué, plein d'énergie, & ſurtout excellement modulé. L'idée des deux hommes ſupérieurs auxquels on daignoit m'aſſocier m'avoit élevé le génie, & je puis dire que dans ce travail ingrat & ſans gloire, dont le public ne pouvoit pas même être informé, je me tins preſque toujours à côté de mes modèles.

La pièce, dans l'état où je l'avois miſe, fut répétée au

grand théâtre de l'opéra. Des trois auteurs, je m'y trouvai ſeul. Voltaire étoit abſent, & Rameau n'y vint pas, ou ſe cacha. Les paroles du premier monologue étoient très-lugubres; en voici le début :

O mort! viens terminer les malheurs de ma vie.

Il avoit bien fallu faire une muſique aſſortiſſante. Ce fut pourtant là-deſſus que Mde. de la Poplinière fonda ſa cenſure, en m'accuſant avec beaucoup d'aigreur, d'avoir fait une muſique d'enterrement. M. de Richelieu commença judicieuſement par s'informer de qui étoient les vers de ce monologue. Je lui préſentai le manuſcrit qu'il m'avoit envoyé, & qui faiſoit foi qu'ils étoient de Voltaire. En ce cas, dit-il, c'eſt Voltaire ſeul qui a tort. Durant la répétition tout ce qui étoit de moi fut ſucceſſivement improuvé par Mde. de la Poplinière & juſtifié par M. de Richelieu. Mais enfin j'avois à faire à trop forte partie, & il me fut ſignifié qu'il y avoit à refaire à mon travail pluſieurs choſes ſur leſquelles il falloit conſulter M. Rameau. Navré d'une concluſion pareille, au lieu des éloges que j'attendois, & qui certainement m'étoient dûs, je rentrai chez moi la mort dans le cœur. J'y tombai malade, épuiſé de fatigue, dévoré de chagrin, & de ſix ſemaines je ne fus en état de ſortir.

Rameau, qui fut chargé des changemens indiqués par Mde. de la Poplinière, m'envoya demander l'ouverture de mon grand opéra, pour la ſubſtituer à celle que je venois de faire. Heureuſement je ſentis le croc-en-jambe, & je la refuſai. Comme il n'y avoit plus que cinq ou ſix jours juſ-

qu'à la repréſentation, il n'eut pas le temps d'en faire une, & il fallut laiſſer la mienne. Elle étoit à l'italienne & d'un ſtyle très-nouveau pour lors en France. Cependant elle fut goûtée, & j'appris par M. de Valmalette, maître-d'hôtel du roi & gendre de M. Muſſard mon parent & mon ami, que les amateurs avoient été très-contens de mon ouvrage, & que le public ne l'avoit pas diſtingué de celui de Rameau : mais celui-ci, de concert avec Mde. de la Poplinière, prit des meſures pour qu'on ne sût pas même que j'y avois travaillé. Sur les livres qu'on diſtribue aux ſpectateurs & où les auteurs ſont toujours nommés, il n'y eut de nommé que Voltaire, & Rameau aima mieux que ſon nom fût ſupprimé, que d'y voir aſſocier le mien.

Sitôt que je fus en état de ſortir, je voulus aller chez M. de Richelieu : il n'étoit plus temps. Il venoit de partir pour Dunkerque, où il devoit commander le débarquement deſtiné pour l'Ecoſſe. A ſon retour, je me dis, pour autoriſer ma pareſſe, qu'il étoit trop tard. Ne l'ayant plus revu depuis lors, j'ai perdu l'honneur que méritoit mon ouvrage, l'honoraire qu'il devoit me produire; & mon temps, mon travail, mon chagrin, ma maladie & l'argent qu'elle me coûta, tout cela fut à mes frais, ſans me rendre un ſol de bénéfice, ou plutôt de dédommagement. Il m'a cependant toujours paru que M. de Richelieu avoit naturellement de l'inclination pour moi, & penſoit avantageuſement de mes talens. Mais mon malheur & Mde. de la Poplinière empêchèrent tout l'effet de ſa bonne volonté.

Je ne pouvois rien comprendre à l'averſion de cette femme,

à qui je m'étois efforcé de plaire, & à qui je faisois assez régulièrement ma cour. Gauffecourt m'en expliqua les causes. D'abord, me dit-il, son amitié pour Rameau, dont elle est la prôneuse en titre, & qui ne veut souffrir aucun concurrent; & de plus, un péché originel qui vous damne auprès d'elle, & qu'elle ne vous pardonnera jamais, c'est d'être Genevois. Là-dessus il m'expliqua que l'abbé Hubert qui l'étoit, & sincère ami de M. de la Poplinière, avoit fait ses efforts pour l'empêcher d'épouser cette femme qu'il connoissoit bien, & qu'après le mariage elle lui avoit voué une haine implacable, ainsi qu'à tous les Genevois. Quoique la Poplinière, ajouta-t-il, ait de l'amitié pour vous, & que je le sache, ne comptez pas sur son appui. Il est amoureux de sa femme; elle vous hait; elle est méchante; elle est adroite; vous ne ferez jamais rien dans cette maison. Je me le tins pour dit.

Ce même Gauffecourt me rendit à-peu-près dans le même temps un service dont j'avois grand besoin. Je venois de perdre mon vertueux père, âgé d'environ soixante ans. Je sentis moins cette perte que je n'aurois fait en d'autre temps où les embarras de ma situation m'auroient moins occupé. Je n'avois point voulu réclamer de son vivant ce qui restoit du bien de ma mère, & dont il tiroit le petit revenu. Je n'eus plus là-dessus de scrupule après sa mort. Mais le défaut de preuve juridique de la mort de mon frère, faisoit une difficulté que Gauffecourt se chargea de lever, & qu'il leva en effet par les bons offices de l'avocat de Lolme. Comme j'avois le plus grand besoin de cette petite ressource, & que

l'événement étoit douteux, j'en attendois la nouvelle définitive avec le plus vif empreſſement.

Un ſoir, en rentrant chez moi, je trouvai la lettre qui devoit contenir cette nouvelle, & je la pris pour l'ouvrir avec un tremblement d'impatience, dont j'eus honte au-dedans de moi. Eh quoi! me dis-je avec dédain, Jean-Jaques ſe laiſſera-t-il ſubjuguer à ce point par l'intérêt & par la curioſité? Je remis ſur le champ la lettre ſur ma cheminée. Je me déshabillai, me couchai tranquillement, dormis mieux qu'à mon ordinaire, & me levai le lendemain aſſez tard, ſans plus penſer à ma lettre. En m'habillant je l'apperçus, je l'ouvris ſans me preſſer, j'y trouvai une lettre-de-change. J'eus bien des plaiſirs à la fois; mais je puis jurer que le plus vif fut celui d'avoir ſu me vaincre.

J'aurois vingt traits pareils à citer en ma vie, mais je ſuis trop preſſé pour pouvoir tout dire. J'envoyai une petite partie de cet argent à ma pauvre maman, regrettant avec larmes l'heureux temps où j'aurois mis le tout à ſes pieds. Toutes ſes lettres ſe ſentoient de ſa détreſſe. Elle m'envoyoit des tas de recettes & de ſecrets dont elle prétendoit que je fiſſe ma fortune & la ſienne. Déjà le ſentiment de ſa misère lui reſſerroit le cœur & lui rétréciſſoit l'eſprit. Le peu que je lui envoyai fut la proie des fripons qui l'obſédoient. Elle ne profita de rien. Cela me dégoûta de partager mon néceſſaire avec ces miſérables, ſurtout après l'inutile tentative que je fis pour la leur arracher, comme il ſera dit ci-après. Le temps s'écouloit & l'argent avec lui. Nous étions deux, même quatre, ou, pour mieux dire, nous étions ſept ou huit. Car,

quoique Thérèſe fut d'un déſintéreſſement qui a peu d'exemples, ſa mère n'étoit pas comme elle. Sitôt qu'elle ſe vit un peu remontée par mes ſoins, elle fit venir toute ſa famille pour en partager le fruit. Sœurs, fils, filles, petites-filles, tout vint, hors ſa fille aînée, mariée au directeur des caroſſes d'Angers. Tout ce que je faiſois pour Thérèſe étoit détourné par ſa mère en faveur de ces affamés. Comme je n'avois pas à faire à une perſonne avide, & que je n'étois pas ſubjugué par une paſſion folle, je ne faiſois pas des folies. Content de tenir Thérèſe honnêtement, mais ſans luxe, à l'abri des preſſans beſoins, je conſentois que ce qu'elle gagnoit par ſon travail fût tout entier au profit de ſa mère, & je ne me bornois pas à cela; mais par une fatalité qui me pourſuivoit, tandis que maman étoit en proie à ſes croquans, Thérèſe étoit en proie à ſa famille, & je ne pouvois rien faire d'aucun côté qui profitât à celle pour qui je l'avois deſtiné. Il étoit ſingulier que la cadette des enfans de Mde. le Vaſſeur, la ſeule qui n'eût point été dotée, la ſeule qui nourriſſoit ſon père & ſa mère, & qu'après avoir été long-temps battue par ſes frères, par ſes ſœurs, même par ſes nièces, cette pauvre fille en étoit maintenant pillée ſans qu'elle pût mieux ſe défendre de leurs vols que de leurs coups. Une ſeule de ſes nièces, appelée Goton le Duc, étoit aſſez aimable & d'un caractère aſſez doux, quoique gâtée par l'exemple & les leçons des autres. Comme je les voyois ſouvent enſemble, je leur donnois les noms qu'elles s'entre-donnoient: j'appelois la nièce *ma nièce*, & la tante *ma tante*. Toutes deux m'appeloient leur oncle. De-là le nom de *tante*

duquel

duquel j'ai continué d'appeler Thérèse, & que mes amis répétoient quelquefois en plaisantant. On sent que dans une pareille situation, je n'avois pas un moment à perdre pour tâcher de m'en tirer. Jugeant que M. de Richelieu m'avoit oublié, & n'espérant plus rien du côté de la cour, je fis quelques tentatives pour faire passer à Paris mon opéra; mais j'éprouvai des difficultés qui demandoient bien du temps pour les vaincre, & j'étois de jour en jour plus pressé. Je m'avisai de présenter ma petite comédie de Narcisse aux Italiens : elle y fut reçue, & j'eus les entrées, qui me firent grand plaisir. Mais ce fut tout. Je ne pus jamais parvenir à faire jouer ma pièce, & ennuyé de faire ma cour à des comédiens, je les plantai-là. Je revins enfin au dernier expédient qui me restoit, & le seul que j'aurois dû prendre. En fréquentant la maison de M. de la Poplinière, je m'étois éloigné de celle de M. D...n. Les deux dames, quoique parentes, étoient mal ensemble, & ne se voyoient point. Il n'y avoit aucune société entre les deux maisons, & Thieriot seul vivoit dans l'une & dans l'autre. Il fut chargé de tâcher de me ramener chez M. D . . . n. M. de F.......l suivoit alors l'histoire naturelle & la chymie, & faisoit un cabinet. Je crois qu'il aspiroit à l'académie des sciences; il vouloit pour cela faire un livre, & il jugeoit que je pouvois lui être utile dans ce travail. Mde. D . . . n, qui, de son côté, méditoit un autre livre, avoit sur moi des vues à-peu-près semblables. Ils auroient voulu m'avoir en commun pour un espèce de secrétaire, & c'étoit-là l'objet des semonces de Thieriot.

J'exigeai préalablement que M. de F.......l emploieroit ſon crédit, avec celui de Jelyote, pour faire répéter mon ouvrage à l'opéra ; il y conſentit. Les Muſes galantes furent répétées d'abord pluſieurs fois au magaſin, puis au grand théâtre. Il y avoit beaucoup de monde à la grande répétition, & pluſieurs morceaux furent très-applaudis; cependant je ſentis moi-même durant l'exécution, fort mal conduite par Rebel, que la pièce ne paſſeroit pas, & même qu'elle n'étoit pas en état de paroître ſans de grandes corrections. Ainſi je la retirai, ſans mot dire, & ſans m'expoſer au refus : mais je vis clairement, par pluſieurs indices, que l'ouvrage, eût-il été parfait, n'auroit pas paſſé. M. de F.......l m'avoit bien promis de le faire répéter, mais non pas de le faire recevoir. Il me tint exactement parole. J'ai toujours cru voir, dans cette occaſion & dans beaucoup d'autres, que ni lui, ni Mde. D...n ne ſe ſoucioient de me laiſſer acquérir une certaine réputation dans le monde, de peur peut-être qu'on ne ſupposât, en voyant leurs livres, qu'ils avoient greffé leurs talens ſur les miens. Cependant comme Mde. D...n m'en a toujours ſuppoſé de très-médiocres, & qu'elle ne m'a jamais employé qu'à écrire ſous ſa dictée, ou à des recherches de pure érudition; ce reproche, ſurtout à ſon égard, eut été bien injuſte.

Ce dernier mauvais ſuccès acheva de me décourager; j'abandonnai tout projet d'avancement & de gloire, & ſans plus ſonger à des talens vrais ou vains qui me proſpéroient ſi peu, je conſacrai mon temps & mes ſoins à me procurer ma ſubſiſtance & celle de ma Thérèſe, comme il plai-

roit à ceux qui se chargeroient d'y pourvoir. Je m'attachai donc tout à fait à Mde. D...n & à M. de F........l. Cela ne me jeta pas dans une grande opulence; car avec huit à neuf cent francs par an, que j'eus les deux premières années, à peine avois-je de quoi fournir à mes premiers besoins, forcé de me loger à leur voisinage, en chambre garnie, dans un quartier assez cher, & payant un autre loyer à l'extrémité de Paris, tout au haut de la rue St. Jaques, où, quelque temps qu'il fît, j'allois souper presque tous les soirs. Je pris bientôt le train & même le goût de mes nouvelles occupations. Je m'attachai à la chymie; j'en fis plusieurs cours avec M. de F.......l chez M. Rouelle, & nous nous mîmes à barbouiller du papier tant bien que mal, sur cette science, dont nous possédions à peine les élémens. En 1747 nous allâmes passer l'automne en Touraine, au château de Chenonceaux, maison royale sur le Cher, bâtie par Henri second, pour Diane de Poitiers, dont on y voit encore les chiffres, & maintenant possédée par M. D...n fermier-général. On s'amusa beaucoup dans ce beau lieu; on y faisoit très-bonne chère; j'y devins gras comme un moine. On y fit beaucoup de musique. J'y composai plusieurs trios à chanter, pleins d'une assez forte harmonie & dont je reparlerai peut-être dans mon supplément, si jamais j'en fais un. On y joua la comédie; j'y en fis, en quinze jours, une en trois actes, intitulée l'*Engagement téméraire*, qu'on trouvera parmi mes papiers, & qui n'a d'autre mérite que beaucoup de gaieté. J'y composai d'autres petits ouvrages, entr'autres une pièce, en vers, intilulée l'*Allée de Sylvie*, du nom d'une

allée du Parc qui bordoit le Cher, & cela se fit sans discontinuer mon travail sur la chymie & celui que je faisois auprès de Mde. D...n.

Tandis que j'engraissois à Chenonceaux, ma pauvre Thérèse engraissoit à Paris d'une autre manière, & quand j'y revins, je trouvai l'ouvrage que j'avois mis sur le métier plus avancé que je ne l'avois cru. Cela m'eut jeté, vu ma situation, dans un embarras extrême, si des camarades de table ne m'eussent fourni la seule ressource qui pouvoit m'en tirer. C'est un de ces récits essentiels que je ne puis faire avec trop de simplicité, parce qu'il faudroit, en les commentant, m'excuser ou me charger, & que je ne dois faire ici ni l'un ni l'autre.

Durant le séjour d'Altuna à Paris, au lieu d'aller manger chez un traiteur, nous mangions ordinairement lui & moi à notre voisinage, presque vis-à-vis le cul-de-sac de l'opéra, chez Mde. la Selle femme d'un tailleur, qui donnoit assez mal à manger, mais dont la table ne laissoit pas d'être recherchée, à cause de la bonne & sûre compagnie qui s'y trouvoit; car on n'y recevoit aucun inconnu, & il falloit être introduit par quelqu'un de ceux qui y mangeoient d'ordinaire. Le commandeur de G......e, vieux débauché, plein de politesse & d'esprit, mais ordurier, y logeoit, & y attiroit une folle & brillante jeunesse en officiers aux gardes & mousquetaires. Le commandeur de N.....t, chevalier de toutes les filles de l'opéra, y apportoit journellement toutes les nouvelles de ce tripot. MM, du Plessis lieutenant-colo-

nel retiré, bon & ſage vieillard, & Ancelet (*) officier des mouſquetaires, y maintenoient un certain ordre parmi ces jeunes gens. Il y venoit auſſi des commerçans, des financiers, des vivriers, mais polis, honnêtes & de ceux qu'on diſtinguoit dans leur métier. M. de Beſſe, M. de Forcade & d'autres dont j'ai oublié les noms. Enfin l'on y voyoit des gens de miſe de tous les états, excepté des abbés & des gens de robe que je n'y ai jamais vus, & c'étoit une convention de n'y en point introduire. Cette table aſſez nombreuſe étoit très-gaie ſans être bruyante, & l'on y poliſſonnoit beaucoup ſans groſſièreté. Le vieux commandeur avec tous ſes contes gras, quant à la ſubſtance, ne perdoit jamais ſa politeſſe de la vieille cour, & jamais un mot de gueule ne ſortoit de ſa bouche, qu'il ne fût ſi plaiſant que des femmes l'auroient pardonné. Son ton ſervoit de règle à toute la table: tous ces jeunes gens contoient leurs aventures galantes avec autant de licence que de grâce, & les contes de filles manquoient d'autant moins, que le magaſin étoit à la porte: car l'allée par où l'on alloit chez Mde. la Selle étoit la même où donnoit la boutique de la Duchapt, célè-

(*) Ce fut à ce M. Ancelet que je donnai une petite comédie de ma façon, intitulée les *Priſonniers de Guerre*, que j'avois faite après les déſaſtres des François en Bavière & en Bohême, & que je n'oſai jamais avouer ni montrer, & cela par la ſingulière raiſon que jamais le Roi, ni la France, ni les François ne furent peut-être mieux loués ni de meilleur cœur que dans cette pièce, & que, Républicain & frondeur en titre, je n'oſois m'avouer panégyriſte d'une nation dont toutes les maximes étoient contraires aux miennes. Plus navré des malheurs de la France que les François mêmes, j'avois peur qu'on ne taxât de flatterie & de lâcheté, les marques d'un ſincère attachement dont j'ai dit l'époque & la cauſe dans ma première partie, & que j'étois honteux de montrer.

bre marchande de modes qui avoit alors de très-jolies filles, avec lesquelles nos Messieurs alloient causer avant ou après dîné. Je m'y serois amusé comme les autres, si j'eusse été plus hardi. Il ne falloit qu'entrer comme eux; je n'osai jamais. Quant à Mde. la Selle, je continuai d'y aller manger assez souvent après le départ d'Altuna. J'y apprenois des foules d'anecdotes très-amusantes, & j'y pris aussi peu-à-peu, non grâces au ciel jamais les mœurs, mais les maximes que j'y vis établies. D'honnêtes personnes mises à mal, des maris trompés, des femmes séduites, des accouchemens clandestins étoient là les textes les plus ordinaires, & celui qui peuploit le mieux les Enfans-trouvés étoit toujours le plus applaudi. Cela me gagna; je formai ma façon de penser sur celle que je voyois en règne chez des gens très-aimables, & dans le fond très-honnêtes gens, & je me dis: puisque c'est l'usage du pays, quand on y vit on peut le suivre, voilà l'expédient que je cherchois. Je m'y déterminai gaillardement, sans le moindre scrupule, & le seul que j'eus à vaincre, fut celui de Thérèse à qui j'eus toutes les peines du monde de faire adopter cet unique moyen de sauver son honneur. Sa mère qui de plus, craignoit un nouvel embarras de marmaille, étant venue à mon secours, elle se laissa vaincre. On choisit une sage-femme prudente & sûre, appelée Mlle. Gouin, qui demeuroit à la pointe St. Eustache, pour lui confier ce dépôt, & quand le temps fut venu, Thérèse fut menée par sa mère chez la Gouin pour y faire ses couches. J'allai l'y voir plusieurs fois, & je lui portai un chiffre que j'avois fait à double sur deux cartes dont une fut mise dans

ſes langes de l'enfant, & il fut dépoſé par la ſage-femme au bureau des enfans-trouvés dans la forme ordinaire. L'année ſuivante même inconvénient & même expédient, au chiffre près qui fut négligé. Pas plus de réflexion de ma part, pas plus d'approbation de celle de la mère; elle obéit en gémiſſant. On verra ſucceſſivement toutes les viciſſitudes que cette fatale conduite a produites dans ma façon de penſer ainſi que dans ma deſtinée. Quant à préſent tenons-nous à cette première époque. Ses ſuites auſſi cruelles qu'imprévues ne me forceront que trop d'y revenir.

Je marque ici celle de ma première connoiſſance avec Mde. D'.....y dont le nom reviendra ſouvent dans ces mémoires. Elle s'appeloit Mlle. des C.......s, & venoit d'épouſer M. D'.....y, fils de M. de L....e de B.......e, fermier-général. Son mari étoit muſicien, ainſi que M. de F.......l. Elle étoit muſicienne auſſi, & la paſſion de cet art mit entre ces trois perſonnes une grande intimité. M. de F.......l m'introduiſit chez Mde. D'.....y; j'y ſoupois quelquefois avec lui. Elle étoit aimable, avoit de l'eſprit, des talens, c'étoit aſſurément une bonne connoiſſance à faire. Mais elle avoit une amie, appelée Mlle. d'E..e, qui paſſoit pour méchante, & qui vivoit avec le chevalier de V...y, qui ne paſſoit pas pour bon. Je crois que le commerce de ces deux perſonnes fit tort à Mde. D'.....y, à qui la nature avoit donné, avec un tempérament très-exigeant, des qualités excellentes pour en régler ou racheter les écarts. M. de F.......l lui communiqua une partie de l'amitié qu'il avoit pour moi, & m'avoua ſes liaiſons

avec elle, dont, par cette raiſon, je ne parlerois pas ici, ſi elles ne fuſſent devenues publiques, au point de n'être pas même cachées à M. D' . . . . . y. M. de F. . . . . . .l me fit même ſur cette dame des confidences bien ſingulières, qu'elle ne m'a jamais faites elle-même, & dont elle ne m'a jamais cru inſtruit; car je n'en ouvris ni n'en ouvrirai de ma vie la bouche, ni à elle, ni à qui que ce ſoit. Toute cette confiance de part & d'autre rendoit ma ſituation très-embarraſſante, ſurtout avec Mde. de F. . . . . . .l, qui me connoiſſoit aſſez pour ne pas ſe défier de moi, quoiqu'en liaiſon avec ſa rivale. Je conſolois de mon mieux cette pauvre femme, à qui ſon mari ne rendoit aſſurément pas l'amour qu'elle avoit pour lui. J'écoutois ſéparément ces trois perſonnes; je gardois leurs ſecrets avec la plus grande fidélité, ſans qu'aucune des trois m'en arrachât jamais aucun de ceux des deux autres, & ſans diſſimuler à chacune des deux femmes mon attachement pour ſa rivale. Mde. de F . . . . l qui vouloit ſe ſervir de moi pour bien des choſes, eſſuya des refus formels, & Mde. D' . . . . . y, m'ayant voulu charger une fois d'une lettre pour M. F . . . . l, non-ſeulement en reçut un pareil, mais encore une déclaration très-nette que ſi elle vouloit me chaſſer pour jamais de chez elle, elle n'avoit qu'à me faire une ſeconde fois pareille propoſition.

Il faut rendre juſtice à Mde. D' . . . . . y. Loin que ce procédé parût lui déplaire, elle en parla à F. . . . . . l avec éloge, & ne m'en reçut pas moins bien. C'eſt ainſi que dans des relations orageuſes entre trois perſonnes que j'avois à ménager, dont je dépendois en quelque ſorte, & pour qui

qui j'avois de l'attachement, je conſervai juſqu'à la fin leur amitié, leur eſtime, leur confiance, en me conduiſant avec douceur & complaiſance, mais toujours avec droiture & fermeté. Malgré ma bêtiſe & ma gaucherie, Mde. d'E . . . . y voulut me mettre des amuſemens de la Chevrette, château près de St. Denis, appartenant à M. de B. . . . . e. Il y avoit un théâtre où l'on jouoit ſouvent des pièces. On me chargea d'un rôle que j'étudiai ſix mois ſans relâche, & qu'il fallut me ſouffler d'un bout à l'autre à la repréſentation. Après cette épreuve, on ne me propoſa plus de rôle.

En faiſant la connoiſſance de Mde. d'E . . . . y, je fis auſſi celle de ſa belle-ſœur, Mlle. de B. . . . . e, qui devint bientôt comteſſe de H. . . . . . . t. La première fois que je la vis elle étoit à la veille de ſon mariage; elle me cauſa long-temps avec cette familiarité charmante qui lui eſt naturelle. Je la trouvai très-aimable, mais j'étois bien éloigné de prévoir que cette jeune perſonne feroit un jour le deſtin de ma vie, & m'entraîneroit, quoique bien innocemment, dans l'abîme où je ſuis aujourd'hui.

Quoique je n'aie pas parlé de Diderot depuis mon retour de Veniſe, non plus que de mon ami M. Roguin, je n'avois pourtant négligé ni l'un ni l'autre, & je m'étois ſurtout lié de jour en jour plus intimément avec le premier. Il avoit une Nannette, ainſi que j'avois une Thérèſe; c'étoit entre nous une conformité de plus. Mais la différence étoit que ma Thérèſe, auſſi bien de figure que ſa Nannette, avoit une humeur douce & un caractère aimable, fait pour attacher un honnête homme, au lieu que la ſienne, pigrièche &

harangère, ne montroit rien aux yeux des autres qui put racheter la mauvaise éducation. Il l'épousa toutefois : ce fut fort bien fait s'il l'avoit promis. Pour moi, qui n'avois rien promis de semblable, je ne me pressai pas de l'imiter.

Je m'étois aussi lié avec l'abbé de Condillac, qui n'étoit rien, non plus que moi, dans la littérature, mais qui étoit fait pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. Je suis le premier peut-être qui ait vu sa portée & qui l'ait estimé ce qu'il valoit. Il paroissoit aussi se plaire avec moi, & tandis qu'enfermé dans ma chambre rue Jean St. Denis près l'opéra, je faisois mon acte d'Hésiode; il venoit quelquefois dîner avec moi tête-à-tête en pic-nic. Il travailloit alors à l'essai sur l'origine des connoissances humaines, qui est son premier ouvrage. Quand il fut achevé, l'embarras fut de trouver un libraire qui voulût s'en charger. Les libraires de Paris sont durs pour tout homme qui commence, & la métaphysique, alors très-peu à la mode, n'offroit pas un sujet bien attrayant. Je parlai à Diderot de Condillac & de son ouvrage; je leur fis faire connoissance. Ils étoient faits pour se convenir, ils se convinrent. Diderot engagea le libraire Durand à prendre le manuscrit de l'abbé, & ce grand métaphysicien eut de son premier livre, & presque par grâce, cent écus qu'il n'auroit peut-être pas trouvés sans moi. Comme nous demeurions dans des quartiers fort éloignés les uns les autres, nous nous rassemblions tous trois une fois la semaine au Palais-royal, & nous allions dîner ensemble à l'hôtel du panier fleuri. Il falloit que ces petits dînés hebdomadaires plussent extrêmement à Diderot; car lui, qui manquoit presque à tous ses

rendez-vous, ne manqua jamais aucun de ceux-là. Je formai là le projet d'une feuille périodique, intitulée *le Persiffleur*, que nous devions faire alternativement Diderot & moi. J'en esquissai la première feuille, & cela me fit faire connoissance avec d'Alembert, à qui Diderot en avoit parlé. Des événemens imprévus nous barrèrent, & ce projet en demeura-là.

Ces deux auteurs venoient d'entreprendre le Dictionnaire encyclopédique, qui ne devoit d'abord être qu'une espèce de traduction de *Chambers*, semblable à-peu-près à celle du Dictionnaire de médecine de James, que Diderot venoit d'achever. Celui-ci voulut me faire entrer pour quelque chose dans cette seconde entreprise, & me proposa la partie de la musique, que j'acceptai, & que j'exécutai très à la hâte & très-mal dans les trois mois qu'il m'avoit donnés, comme à tous les auteurs qui devoient concourir à cette entreprise. Mais je fus le seul qui fut prêt au terme prescrit. Je lui remis mon manuscrit que j'avois fait mettre au net par un laquais de M. de F.......l, appelé Dupont, qui écrivoit très-bien, & à qui je payai dix écus tirés de ma poche, qui ne m'ont jamais été remboursés. Diderot m'avoit promis, de la part des libraires, une rétribution dont il ne m'a jamais reparlé, ni moi à lui.

Cette entreprise de l'Encyclopédie fut interrompue par sa détention. Les *Pensées philosophiques* lui avoient attiré quelques chagrins, qui n'eurent point de suite. Il n'en fut pas de même de la *Lettre sur les aveugles*, qui n'avoit rien de répréhensible que quelques traits personnels dont Mde. du Pré de St. Maur & M. de Réaumur furent choqués, & pour

O 2

lesquels il fut mis au Donjon de Vincennes. Rien ne peindra jamais les angoiffes que me fit fentir le malheur de mon ami. Ma funefte imagination, qui porte toujours le mal au pis, s'effaroucha. Je le crus là pour le refte de fa vie. La tête faillit à m'en tourner. J'écrivis à Mde. de P. . . . . . . r pour la conjurer de le faire relâcher ou d'obtenir qu'on m'enfermât avec lui. Je n'eus aucune réponfe à ma lettre : elle étoit trop peu raifonnable pour être efficace, & je ne me flatte pas qu'elle ait contribué aux adouciffemens qu'on mit quelque temps après à la captivité du pauvre Diderot. Mais fi elle eut duré quelque temps encore avec la même rigueur, je crois que je ferois mort de défefpoir aux pieds de ce malheureux donjon. Au refte, fi ma lettre a produit peu d'effet, je ne m'en fuis pas, non plus, beaucoup fait valoir; car je n'en parlai qu'à très-peu de gens, & jamais à Diderot lui-même.

Fin du feptième Livre.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE HUITIÈME.

J'AI dû faire une pause à la fin du précédent livre. Avec celui-ci commence, dans sa première origine, la longue chaîne de mes malheurs.

Ayant vécu dans deux des plus brillantes maisons de Paris, je n'avois pas laissé, malgré mon peu d'entregent, d'y faire quelques connoissances. J'avois fait entr'autres chez Mde. D...n celle du jeune prince héréditaire de Saxe-Gotha & du baron de Thun son gouverneur. J'avois fait chez M. de la P........e celle de M. Seguy, ami du baron de Thun, & connu dans le monde littéraire par sa belle édition de Rousseau. Le baron nous invita, M. Seguy & moi, d'aller passer un jour ou deux à Fontenai sous bois, où le prince avoit une maison. Nous y fûmes. En passant devant Vincennes, je sentis à la vue du donjon un déchirement de cœur dont le baron remarqua l'effet sur mon visage. A souper, le prince parla de la détention de Diderot. Le baron, pour me faire parler,

accuſa le priſonnier d'imprudence: j'en mis dans la manière impétueuſe dont je le défendis. L'on pardonna cet excès de zèle à celui qu'inſpire un ami malheureux, & l'on parla d'autre choſe. Il y avoit là deux allemands attachés au prince. L'un appelé M. Klupffel, homme de beaucoup d'eſprit, étoit ſon chapelain, & enſuite ſon gouverneur après avoir ſupplanté le baron. L'autre étoit un jeune homme appelé M. G..., qui lui ſervoit de lecteur en attendant qu'il trouvât quelque place, & dont l'équipage très-mince annonçoit le preſſant beſoin de la trouver. Dès ce même ſoir Kulpffel & moi commençâmes une liaiſon qui bientôt devint amitié. Celle avec le Sr. G.... n'alla pas tout-à-fait ſi vîte. Il ne ſe mettoit guère en avant, bien éloigné de ce ton avantageux que la proſpérité lui donna dans la ſuite. Le lendemain à dîné l'on parla de muſique; il en parla bien. Je fus tranſporté d'aiſe en apprenant qu'il accompagnoit du clavecin. Après le dîné on fit apporter de la muſique. Nous muſicâmes tout le jour au clavecin du prince, & ainſi commença cette amitié qui d'abord me fut ſi douce, enfin ſi funeſte, & dont j'aurai tant à parler déſormais.

En revenant à Paris j'y appris l'agréable nouvelle que Diderot étoit ſorti du donjon, & qu'on lui avoit donné le château & le parc de Vincennes pour priſon ſur ſa parole, avec permiſſion de voir ſes amis. Qu'il me fut dur de n'y pouvoir courir à l'inſtant même! mais retenu deux ou trois jours chez Mde. D...n par des ſoins indiſpenſables, après trois ou quatre ſiècles d'impatience, je volai dans les bras de mon ami. Moment inexprimable! Il n'étoit pas ſeul.

D'Alembert & le tréſorier de la Ste. Chapelle étoient avec lui. En entrant je ne vis que lui, je ne fis qu'un ſaut, qu'un cri, je collai mon viſage ſur le ſien, je le ſerrai étroitement ſans lui parler autrement que par mes pleurs & par mes ſanglots; j'étouffois de tendreſſe & de joie. Son premier mouvement, ſorti de mes bras, fut de ſe tourner vers l'eccléſiaſtique & de lui dire : vous voyez, Monſieur, comment m'aiment mes amis.

Tout entier à mon émotion, je ne réfléchis pas alors à cette manière d'en tirer avantage. Mais en y penſant quelquefois depuis ce temps-là, j'ai toujours jugé qu'à la place de Diderot, ce n'eût pas été là la première idée qui me feroit venue.

Je le trouvai très-affecté de ſa priſon. Le donjon lui avoit fait une impreſſion terrible, & quoiqu'il fût fort agréablement au château, & maître de ſes promenades dans un parc qui n'eſt pas même fermé de murs, il avoit beſoin de la ſociété de ſes amis, pour ne pas ſe livrer à ſon humeur noire. Comme j'étois aſſurément celui qui compatiſſoit le plus à ſa peine, je crus être auſſi celui dont la vue lui feroit la plus conſolante, & tous les deux jours au plus tard, malgré des occupations très-exigeantes, j'allois, ſoit ſeul, ſoit avec ſa femme, paſſer avec lui les après-midi.

Cette année 1749, l'été fut d'une chaleur exceſſive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après midi j'allois à pied, quand j'étois ſeul, & j'allois vîte pour arriver plutôt. Les

arbres de la route toujours élagués, à la mode du pays, ne donnoient presque aucune ombre, & souvent rendu de chaleur & de fatigue, je m'étendois par terre, n'en pouvant plus. Je m'avisai, pour modérer mon pas, de prendre quelque livre. Je pris un jour le mercure de France, & tout en marchant & le parcourant, je tombai sur cette question, proposée par l'académie de Dijon pour le prix de l'année suivante : *Si le progrès des sciences & des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?*

A l'instant de cette lecture, je vis un autre univers, & je devins un autre homme. Quoique j'aie un souvenir vif de l'impression que j'en reçus, les détails m'en sont échappés depuis que je les ai déposés dans une de mes quatre lettres à M. de Malesherbes. C'est une des singularités de ma mémoire qui mérite d'être dite. Quand elle me sert, ce n'est qu'autant que je me suis reposé sur elle, sitôt que j'en confie le dépôt au papier, elle m'abandonne, & dès qu'une fois j'ai écrit une chose, je ne m'en souviens plus du tout. Cette singularité me suit jusques dans la musique. Avant de l'apprendre, je savois par cœur des multitudes de chansons : sitôt que j'ai su chanter des airs notés, je n'en n'ai pu retenir aucun, & je doute que de ceux que j'ai le plus aimés, j'en pusse aujourd'hui redire un seul tout entier.

Ce que je me rappelle bien distinctement dans cette occasion, c'est qu'arrivant à Vincennes, j'étois dans une agitation qui tenoit du délire. Diderot l'apperçut; je lui en dis la cause, & je lui lus la prosopopée de Fabricius, écrite en

en crayon ſous un chêne. Il m'exhorta de donner l'eſſor à mes idées, & de concourir au prix. Je le fis, & dès cet inſtant je fus perdu. Tout le reſte de ma vie & de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet inſtant d'égarement.

Mes ſentimens ſe montèrent avec la plus inconcevable rapidité au ton de mes idées. Toutes mes petites paſſions furent étouffées par l'enthouſiaſme de la vérité, de la liberté, de la vertu; & ce qu'il y a de plus étonnant, eſt que cette efferveſcence ſe ſoutint dans mon cœur durant plus de quatre ou cinq ans, à un auſſi haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme. Je travaillai ce diſcours d'une façon bien ſingulière, & que j'ai preſque toujours ſuivie dans mes autres ouvrages. Je lui conſacrois les inſomnies de mes nuits. Je méditois dans mon lit à yeux fermés, & je tournois & retournois mes périodes dans ma tête avec des peines incroyables; puis quand j'étois parvenu à en être content, je les dépoſois dans ma mémoire juſqu'à ce que je puſſe les mettre ſur le papier: mais le temps de me lever & de m'habiller me faiſoit tout perdre, & quand je m'étois mis à mon papier, il ne me venoit preſque plus rien de ce que j'avois composé. Je m'aviſai de prendre pour ſecrétaire, Mde. le Vaſſeur. Je l'avois logée avec ſa fille & ſon mari plus près de moi, & c'étoit elle qui, pour m'épargner un domeſtique, venoit tous les matins allumer mon feu & faire mon petit ſervice. A ſon arrivée je lui dictois de mon lit mon travail de la nuit, & cette pratique, que j'ai long-temps ſuivie, m'a ſauvé bien des oublis.

Quand ce discours fut fait je le montrai à Diderot, qui en fut content, & m'indiqua quelques corrections. Cependant cet ouvrage plein de chaleur & de force, manque absolument de logique & d'ordre ; de tous ceux qui sont sortis de ma plume c'est le plus foible de raisonnement, & le plus pauvre de nombre & d'harmonie ; mais avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout-d'un-coup.

Je fis partir cette pièce sans en parler à personne autre ; si ce n'est, je pense à G...., avec lequel depuis son entrée chez le comte de F..... je commençois à vivre dans la plus grande intimité. Il avoit un clavecin qui nous servoit de point de réunion, & autour duquel je passois avec lui tous les momens que j'avois de libres, à chanter des airs italiens & des barcarolles sans trève & sans relâche du matin au soir, ou plutôt du soir au matin, & sitôt qu'on ne me trouvoit pas chez Mde. D...n, on étoit sûr de me trouver chez M. G...., ou du moins avec lui, soit à la promenade, soit au spectacle. Je cessai d'aller à la comédie itálienne où j'avois mes entrées, mais qu'il n'aimoit pas ; pour aller avec lui, en payant, à la comédie françoise dont il étoit passionné. Enfin un attrait si puissant me lioit à ce jeune homme, & j'en devins tellement inséparable, que la pauvre tante elle-même en étoit négligée, c'est-à-dire, que je la voyois moins ; car jamais un moment de ma vie mon attachement pour elle ne s'est affoibli.

Cette impossibilité de partager à mes inclinations le peu de temps que j'avois de libre, renouvela plus vivement que

jamais le désir que j'avois depuis long-temps de ne faire qu'un ménage avec Thérèse : mais l'embarras de sa nombreuse famille, & surtout le défaut d'argent pour acheter des meubles, m'avoit jusqu'alors retenu. L'occasion de faire un effort se présenta, & j'en profitai. M. de F.......l & Mde. D...n sentent bien que huit à neuf cent francs par an ne pouvoient me suffire, portèrent de leur propre mouvement mon honoraire annuel jusqu'à cinquante louis, & de plus, Mde. D...n apprenant que je cherchois à me mettre dans mes meubles, m'aida de quelques secours pour cela ; avec les meubles qu'avoit déjà Thérèse nous mîmes tout en commun, & ayant loué un petit appartement à l'hôtel de Languedoc, rue de Grenelle St. Honoré, chez de très-bonnes gens, nous nous y arrangeâmes comme nous pûmes, & nous y avons demeuré paisiblement & agréablement pendant sept ans, jusqu'à mon délogement pour l'Hermitage.

Le père de Thérèse étoit un vieux bon-homme, très-doux, qui craignoit extrêmement sa femme, & qui lui avoit donné pour cela le surnom de lieutenant criminel, que G.... par plaisanterie transporta dans la suite à la fille. Mde. le Vasseur ne manquoit pas d'esprit, c'est-à-dire d'adresse, elle se piquoit même de politesse & d'airs du grand monde ; mais elle avoit un patelinage mystérieux qui m'étoit insupportable, donnant d'assez mauvais conseils à sa fille, cherchant à la rendre dissimulée avec moi, & cajolant séparément mes amis aux dépens les uns des autres & aux miens : du reste assez bonne mère, parce qu'elle

trouvoit ſon compte à l'être, & couvrant les fautes de ſa fille, parce qu'elle en profitoit. Cette femme, que je comblois d'attentions, de ſoins, de petits cadeaux, & dont j'avois extrêmement à cœur de me faire aimer, étoit, par l'impoſſibilité que j'éprouvois d'y parvenir, la ſeule cauſe de peine que j'euſſe dans mon petit ménage; & du reſte, je puis dire avoir goûté durant ces ſix ou ſept ans le plus parfait bonheur domeſtique que la foibleſſe humaine puiſſe comporter. Le cœur de ma Thérèſe étoit celui d'un ange: notre attachement croiſſoit avec notre intimité, & nous ſentions davantage de jour en jour combien nous étions faits l'un pour l'autre. Si nos plaiſirs pouvoient ſe décrire, ils feroient rire par leur ſimplicité. Nos promenades tête-à-tête hors de la ville où je dépenſois magnifiquement huit ou dix ſols à quelque guinguette. Nos petits ſoupés à la croiſée de ma fenêtre, aſſis en vis-à-vis ſur deux petites chaiſes, poſées ſur une malle qui tenoit la largeur de l'embraſure. Dans cette ſituation la fenêtre nous ſervoit de table, nous reſpirions l'air, nous pouvions voir les environs, les paſſans, &, quoiqu'au quatrième étage, plonger dans la rue tout en mangeant.

Qui décrira, qui ſentira les charmes de ces repas, compoſés pour tout mets, d'un quartier de gros pain, de quelques ceriſes, d'un petit morceau de fromage, & d'un demi-ſeptier de vin que nous buvions à nous deux? Amitié, confiance, intimité, douceur d'ame, que vos aſſaiſonnemens ſont délicieux! Quelquefois nous reſtions-là juſqu'à minuit ſans y ſonger, & ſans nous douter de

l'heure, ſi la vieille maman ne nous en eût avertis. Mais laiſſons ces détails qui paroîtront inſipides ou riſibles : je l'ai toujours dit & ſenti, la véritable jouiſſance ne ſe décrit point.

J'en eus à-peu-près dans le même temps une plus groſſière, la dernière de cette eſpèce que j'aie eu à me reprocher. J'ai dit que le miniſtre Klupffell étoit aimable ; mes liaiſons avec lui n'étoient guères moins étroites qu'avec G...., & devinrent auſſi familières ; ils mangeoient quelquefois chez moi. Ces repas, un peu plus que ſimples, étoient égayés par les fines & folles poliſſonneries de Klupffell & par les plaiſans germaniſmes de G...., qui n'étoit pas encore devenu puriſte.

La ſenſualité ne préſidoit pas à nos petites orgies, mais la joie y ſuppléoit, & nous nous trouvions ſi bien enſemble, que nous ne pouvions plus nous quitter. Klupffell avoit mis dans ſes meubles une petite fille qui ne laiſſoit pas d'être à tout le monde, parce qu'il ne pouvoit l'entretenir à lui ſeul. Un ſoir, en entrant au café, nous le trouvâmes qui en ſortoit pour aller ſouper avec elle. Nous le raillâmes ; il s'en vengea galamment en nous mettant du même ſouper, & puis nous raillant à ſon tour. Cette pauvre créature me parut d'un aſſez bon naturel, très-douce, & peu faite à ſon métier, auquel une ſorcière, qu'elle avoit avec elle, la ſtyloit de ſon mieux. Les propos & le vin nous égayèrent au point que nous nous oubliâmes. Le bon Klupffell ne voulut pas faire ſes honneurs à demi, & nous paſſâmes tous trois ſucceſſivement dans la chambre voiſine avec la

pauvre petite, qui ne favoit fi elle devoit rire ou pleurer. G.... a toujours affirmé qu'il ne l'avoit pas touchée : c'étoit donc pour s'amufer à nous impatienter qu'il refta fi long-temps avec elle ; & s'il s'en abftint, il eft peu probable que ce fut par fcrupule, puifqu'avant d'entrer chez le comte de F..... il logeoit chez des filles au même quartier St. Roch.

Je fortis de la rue des Moineaux, où logeoit cette fille, auffi honteux que St. Preux fortit de la maifon où on l'avoit enivré, & je me rappelai bien mon hiftoire en écrivant la fienne. Thérèfe s'apperçut à quelque figne & furtout à mon air confus, que j'avois quelque reproche à me faire; j'en allégeai le poids par ma franche & prompte confeffion. Je fis bien, car dès le lendemain G.... vint en triomphe lui raconter mon forfait en l'aggravant, & depuis lors il n'a jamais manqué de lui en rappeler malignement le fouvenir; en cela d'autant plus coupable, que l'ayant mis librement & volontairement dans ma confidence, j'avois droit d'attendre de lui qu'il ne m'en feroit pas repentir. Jamais je ne fentis mieux qu'en cette occafion la bonté de cœur de ma Thérèfe : car elle fut plus choquée du procédé de G.... qu'offenfée de mon infidélité, & je n'effuyai de fa part que des reproches touchans & tendres dans lefquels je n'apperçus jamais la moindre trace de dépit.

La fimplicité d'efprit de cette excellente fille égaloit fa bonté de cœur, c'eft tout dire ; mais un exemple qui fe préfente mérite pourtant d'être ajouté. Je lui avois dit que Klupffell étoit miniftre & chapelain du prince de Saxe-Gotha.

Un miniſtre étoit pour elle un homme ſi ſingulier, que, confondant comiquement les idées les plus diſparates, elle s'aviſa de prendre Klupffell pour le pape; je la crus folle la première fois qu'elle me dit, comme je rentrois, que le pape m'étoit venu voir. Je la fis expliquer, & je n'eus rien de plus preſſé que d'aller conter cette hiſtoire à G.... & à Klupffell, à qui le nom de pape en reſta parmi nous. Nous donnâmes à la fille de la rue des Moineaux, le nom de papeſſe Jeanne. C'étoient des rires inextinguibles; nous étouffions. Ceux qui, dans une lettre qu'il leur a plû de m'attribuer, m'ont fait dire que je n'avois ri que deux fois en ma vie, ne m'ont pas connu dans ce temps-là ni dans ma jeuneſſe: car aſſurément cette idée n'auroit jamais pu leur venir.

L'année ſuivante 1750, comme je ne ſongeois plus à mon diſcours, j'appris qu'il avoit remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avoient dicté, les anima d'une nouvelle force & acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïſme & de vertu, que mon père & ma patrie & Plutarque y avoient mis dans mon enfance. Je ne trouvai plus rien de grand & de beau que d'être libre & vertueux, au-deſſus de la fortune & de l'opinion, & de ſe ſuffire à ſoi-même. Quoique la mauvaiſe honte & la crainte des ſifflets m'empêchaſſent de me conduire d'abord ſur ces principes, & de rompre bruſquement en viſière aux maximes de mon ſiècle, j'en eus dès-lors la volonté décidée, & je ne tardai à l'exécuter qu'autant de temps qu'il en falloit aux contradictions pour l'irriter & la rendre triomphante.

Tandis que je philofophois fur les devoirs de l'homme ; un événement vint me faire mieux réfléchir fur les miens. Thérèfe devint groffe pour la troifième fois. Trop fincère avec moi, trop fier en-dedans pour vouloir démentir mes principes par mes œuvres, je me mis à examiner la deftination de mes enfans, & mes liaifons avec leur mère fur les lois de la nature, de la juftice & de la raifon, & fur celles de cette religion pure, fainte, éternelle comme fon auteur, que les hommes ont fouillée en feignant de vouloir la purifier, & dont ils n'ont plus fait par leurs formules qu'une religion de mots, vu qu'il en coûte peu de prefcrire l'impoffible, quand on fe difpenfe de le pratiquer.

Si je me trompai dans mes réfultats, rien n'eft plus étonnant que la fécurité d'ame avec laquelle je m'y livrai. Si j'étois de ces hommes mal nés, fourds à la douce voix de la nature, au-dedans defquels aucun vrai fentiment de juftice & d'humanité ne germa jamais, cet endurciffement feroit tout fimple. Mais cette chaleur de cœur, cette fenfibilité fi vive, cette facilité à former des attachemens; cette force avec laquelle ils me fubjuguent; ces déchiremens cruels quand il les faut rompre; cette bienveillance innée pour mes femblables; cet amour ardent du grand, du vrai, du beau, du jufte; cette horreur du mal en tout genre; cette impoffibilité de haïr, de nuire & même de le vouloir; cet attendriffement, cette vive & douce émotion que je fens à l'afpect de tout ce qui eft vertueux, généreux, aimable: tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même ame avec la dépravation qui fait fouler aux pieds fans fcrupule le plus

doux

doux des devoirs? Non, je le ſens, & le dis hautement; cela n'eſt pas poſſible. Jamais un ſeul inſtant de ſa vie J. J. n'a pu être un homme ſans ſentiment, ſans entrailles, un père dénaturé. J'ai pu me tromper, mais non m'endurcir. Si je diſois mes raiſons, j'en dirois trop. Puiſqu'elles ont pu me ſéduire, elles en ſéduiroient bien d'autres: je ne veux pas expoſer les jeunes gens qui pourroient me lire à ſe laiſſer abuſer par la même erreur. Je me contenterai de dire qu'elle fut telle, qu'en livrant mes enfans à l'éducation publique, faute de pouvoir les élever moi-même; en les deſtinant à devenir ouvriers & payſans, plutôt qu'aventuriers & coureurs de fortunes, je crus faire un acte de citoyen & de père; & je me regardai comme un membre de la république de Platon. Plus d'une fois depuis lors, les regrets de mon cœur m'ont appris que je m'étois trompé, mais loin que ma raiſon m'ait donné le même avertiſſement, j'ai ſouvent béni le ciel de les avoir garanti par-là du ſort de leur père, & de celui qui les menaçoit quand j'aurois été forcé de les abandonner. Si je les avois laiſſés à Mde. D'.....y ou à Mde. de L.........g, qui, ſoit par amitié, ſoit par générofité, ſoit par quelqu'autre motif, ont voulu s'en charger dans la ſuite, auroient-ils été plus heureux, auroient-ils été élevés du moins en honnêtes gens? Je l'ignore; mais je ſuis sûr qu'on les auroit portés à haïr, peut-être à trahir leurs parens: il vaut mieux cent fois qu'ils ne les ayent point connus.

Mon troiſième enfant fut donc mis aux Enfans-trouvés, ainſi que les premiers, & il en fut de même des deux ſui-

vans; car j'en ai eu cinq en tout. Cet arrangement me parut ſi bon, ſi ſenſé, ſi légitime, que ſi je ne m'en vantai pas ouvertement, ce fut uniquement par égard pour la mère; mais je le dis à tous ceux à qui j'avois déclaré nos liaiſons; je le dis à Diderot, à G...., je l'appris dans la ſuite à Mde. D'.....y, & dans la ſuite encore à Mde. de L........g, & cela librement, franchement, ſans aucune eſpèce de néceſſité, & pouvant aiſément le cacher à tout le monde; car la Gouin étoit une honnête femme, très-diſcrète & ſur laquelle je comptois parfaitement. Le ſeul de mes amis à qui j'eus quelqu'intérêt de m'ouvrir, fut le médecin Thyerri, qui ſoigna ma pauvre tante dans une de ſes couches où elle ſe trouva fort mal. En un mot, je ne mis aucun myſtère à ma conduite, non-ſeulement parce que je n'ai jamais rien ſu cacher à mes amis, mais parce qu'en effet je n'y voyois aucun mal. Tout peſé, je choiſis pour mes enfans le mieux, ou ce que je crus l'être. J'aurois voulu, je voudrois encore avoir été élevé & nourri comme ils l'ont été.

Tandis que je faiſois ainſi mes confidences, Mde. le Vaſſeur les faiſoit auſſi de ſon côté, mais dans des vues moins déſintéreſſées. Je les avois introduites, elle & ſa fille, chez Mde. D...n, qui, par amitié pour moi, avoit mille bontés pour elles. La mère la mit dans le ſecret de ſa fille. Mde. D...n, qui eſt bonne & généreuſe, & à qui elle ne diſoit pas combien, malgré la modicité de mes reſſources, j'étois attentif à pourvoir à tout, y pourvoyoit de ſon côté avec une libéralité, que par l'ordre de la mère, la fille m'a

toujours cachée durant mon féjour à Paris, & dont elle ne me fit l'aveu qu'à l'Hermitage, à la fuite de plufieurs autres épanchemens de cœur. J'ignorois que Mde. D...n, qui ne m'en a jamais fait le moindre femblant, fut fi bien inftruite : j'ignore encore fi Mde. de C.........x fa bru le fut auffi : mais Mde. de F.......l fa belle-fille le fut, & ne put s'en taire. Elle m'en parla l'année fuivante, lorfque j'avois déjà quitté leur maifon. Cela m'engagea à lui écrire à ce fujet une lettre qu'on trouvera dans mes recueils, & dans laquelle j'expofe celles de mes raifons que je pouvois dire fans compromettre Mde. le Vaffeur & fa famille ; car les plus déterminantes venoient de-là, & je les tus.

Je fuis sûr de la difcrétion de Mde. D...n & de l'amitié de Mde. de C.........x; je l'étois de celle de Mde. de F.......l, qui, d'ailleurs, mourut long-temps avant que mon fecret fût ébruité. Jamais il n'a pu l'être que par les gens mêmes à qui je l'avois confié, & ne l'a été en effet qu'après ma rupture avec eux. Par ce feul fait, ils font jugés : fans vouloir me difculper du blâme que je mérite, j'aime mieux en être chargé que de celui que mérite leur méchanceté. Ma faute eft grande, mais c'eft une erreur : j'ai négligé mes devoirs, mais le défir de nuire n'eft pas entré dans mon cœur, & les entrailles de père ne fauroient parler bien puiffamment pour des enfans qu'on n'a jamais vus : mais trahir la confiance de l'amitié, violer le plus faint de tous les pactes, publier les fecrets verfés dans notre fein, déshonorer à plaifir l'ami qu'on a trompé, & qui nous refpecte encore en nous

quittant, ce ne font pas là des fautes, ce font des baffeffes d'ame & des noirceurs.

J'ai promis ma confeffion, non ma juftification ; ainfi je m'arrête ici fur ce point. C'eft à moi d'être vrai, c'eft au lecteur d'être jufte. Je ne lui demanderai jamais rien de plus.

Le mariage de M. de C.........x me rendit la maifon de fa mère encore plus agréable par le mérite & l'efprit de la nouvelle mariée, jeune perfonne très-aimable, & qui parut me diftinguer parmi les fcribes de M. D...n. Elle étoit fille unique de Mde. la vicomteffe de R..........t, grande amie du comte de F....., & par contre-coup de G.... qui lui étoit attaché. Ce fut pourtant moi qui l'introduifis chez fa fille; mais leurs humeurs ne fe convenant pas, cette liaifon n'eut point de fuite, & G..., qui dès-lors vifoit au folide, préféra la mère, femme du grand monde, à la fille, qui vouloit des amis sûrs & qui lui convinffent, fans fe mêler d'aucune intrigue, ni chercher du crédit parmi les grands. Mde. D...n, ne trouvant pas dans Mde. de C.........x toute la docilité qu'elle en attendoit, lui rendit fa maifon fort trifte, & Mde. de C.........x, fière de fon mérite, peut-être de fa naiffance, aima mieux renoncer aux agrémens de la fociété, & refter prefque feule dans fon appartement que de porter un joug pour lequel elle ne fe fentoit pas faite. Cette efpèce d'exil augmenta mon attachement pour elle, par cette pente naturelle qui m'attire vers les malheureux. Je lui trouvai l'efprit métaphyfique & penfeur, quoique par fois un peu fophiftique. Sa converfation, qui n'étoit point du tout celle d'une jeune femme qui fort du couvent, étoit pour moi très-attrayante.

Cependant elle n'avoit pas vingt ans. Son teint étoit d'une blancheur éblouiſſante ; ſa taille eut été grande & belle, ſi elle ſe fût mieux tenue. Ses cheveux d'un blond cendré & d'une beauté peu commune, me rappeloient ceux de ma pauvre maman dans ſon bel âge, & m'agitoient vivement le cœur. Mais les principes ſévères que je venois de me faire, & que j'étois réſolu de ſuivre à tout prix, me garantirent d'elle & de ſes charmes. J'ai paſſé, durant tout un été, trois ou quatre heures par jour tête-à-tête avec elle, à lui montrer gravement l'arithmétique, & à l'ennuyer de mes chiffres éternels, ſans lui dire un ſeul mot galant, ni lui jeter un œillade. Cinq ou ſix ans plus tard, je n'aurois pas été ſi ſage ou ſi fou ; mais il étoit écrit que je ne devois aimer d'amour qu'une fois en ma vie, & qu'une autre qu'elle auroit les premiers & les derniers ſoupirs de mon cœur.

Depuis que je vivois chez Mde. D...n je m'étois toujours contenté de mon ſort, ſans marquer aucun déſir de le voir améliorer. L'augmentation qu'elle avoit faite à mes honoraires, conjointement avec M. de F.......l, étoit venue uniquement de leur propre mouvement. Cette année M. de F.......l qui me prenoit de jour en jour plus en amitié, ſongea à me mettre un peu plus au large & dans une ſituation moins précaire. Il étoit receveur-général des finances. M. Dudoyer ſon caſſier étoit vieux, riche, & vouloit ſe retirer. M. de F.......l m'offrit cette place, & pour me mettre en état de la remplir, j'allai pendant quelques ſemaines chez M. Dudoyer prendre les inſtructions néceſſaires. Mais, ſoit que j'euſſe peu de talent pour cet emploi, ſoit que Dudoyer, qui me parut

vouloir se donner un autre successeur, ne m'instruisit pas de bonne foi, j'acquis lentement & mal les connoissances dont j'avois besoin, & tout cet ordre de compte, embrouillés à dessein, ne put jamais bien m'entrer dans la tête. Cependant, sans avoir saisi le fin du métier, je ne laissai pas d'en prendre la marche courante, assez pour pouvoir l'exercer rondement. J'en commençai même les fonctions; je tenois les registres & la caisse; je donnois & recevois de l'argent, des récépissés, & quoique j'eusse aussi peu de goût que de talent pour ce métier, la maturité des ans commençant à me rendre sage, j'étois déterminé à vaincre ma répugnance pour me livrer tout entier à mon emploi. Malheureusement, comme je commençois à me mettre en train, M. de F.......l fit un petit voyage, durant lequel je restai chargé de sa caisse, où il n'y avoit cependant pour lors que vingt-cinq à trente mille francs. Les soucis, l'inquiétude d'esprit que me donna ce dépôt, me firent sentir que je n'étois point fait pour être caissier, & je ne doute point que le mauvais sang que je me fis durant cette absence, n'ait contribué à la maladie où je tombai après son retour.

J'ai dit dans ma première partie que j'étois né mourant. Un vice de conformation dans la vessie me fit éprouver durant mes premières années une rétention presque continuelle, & ma tante Suson, qui prit soin de moi, eut des peines incroyables à me conserver. Elle en vint à bout cependant, ma robuste constitution prit enfin le dessus, & ma santé s'affermit tellement durant ma jeunesse, qu'excepté la maladie de langueur dont j'ai raconté l'histoire, & de fré-

quentes ardeurs dans la veſſie, que le moindre échauffement me rendit toujours incommodes, je parvins jusqu'à l'âge de trente ans, ſans preſque me ſentir de ma première infirmité. Le premier reſſentiment que j'en eus, fut à mon arrivée à Veniſe. La fatigue du voyage & les terribles chaleurs que j'avois ſouffertes renouvelèrent ces ardeurs, & me donnèrent des maux de reins que je gardai juſqu'à l'entrée de l'hiver. Après avoir vu la Padoana, je me crus mort, & n'eus pas la moindre incommodité. Après m'être épuiſé plus d'imagination que de corps pour ma Zulietta, je me portai mieux que jamais. Ce ne fut qu'après la détention de Diderot, que l'échauffement contracté dans mes courſes de Vincennes, durant les terribles chaleurs qu'il faiſoit alors, me donna une violente néphrétique, depuis laquelle je n'ai jamais recouvré ma première ſanté.

Au moment dont je parle, m'étant peut-être un peu fatigué au mauſſade travail de cette maudite caiſſe, je retombai plus bas qu'auparavant, & je demeurai dans mon lit cinq ou ſix ſemaines dans le plus triſte état que l'on puiſſe imaginer. Mde. D...n m'envoya le célèbre Morand qui, malgré ſon habileté & la délicateſſe de ſa main, me fit ſouffrir des maux incroyables. Il me conſeilla de recourir à Daran, qui parvint en effet à me ſoulager ; mais en rendant compte à Mde. D...n de mon état, Morand lui déclara que dans ſix mois je ne ſerois pas en vie. Ce diſcours qui me parvint, me fit faire de ſérieuſes réflexions ſur mon état, & ſur la bêtiſe de ſacrifier le repos & l'agrément du peu de jours qui me reſtoient à vivre à l'aſſujettiſſement d'un emploi pour

lequel je ne me sentois que du dégoût. D'ailleurs comment accorder les sévères principes que je venois d'adopter avec un état qui s'y rapportoit si peu? & n'aurois-je pas bonne grâce, caissier d'un receveur-général des finances, à prêcher le désintéressement & la pauvreté? Ces idées fermentèrent si bien dans ma tête avec la fièvre, elles s'y combinèrent avec tant de force, que rien depuis lors ne les en put arracher, & durant ma convalescence je me confirmai de sens-froid dans les résolutions que j'avois prises dans mon délire. Je renonçai pour jamais à tout projet de fortune & d'avancement. Déterminé à passer, dans l'indépendance & la pauvreté, le peu de temps qu'il me restoit à vivre, j'appliquai toutes les forces de mon ame à briser les fers de l'opinion, & à faire avec courage tout ce qui me paroissoit bien, sans m'embarrasser aucunement du jugement des hommes. Les obstacles que j'eus à combattre & les efforts que je fis pour en triompher sont incroyables. Je réussis autant qu'il étoit possible, & plus que je n'avois espéré moi-même. Si j'avois aussi bien secoué le joug de l'amitié que celui de l'opinion, je venois à bout de mon dessein, le plus grand peut-être ou du moins le plus utile à la vertu, que mortel ait jamais conçu; mais tandis que je foulois aux pieds les jugemens insensés de la tourbe vulgaire des soi-disant grands, & des soi-disant sages, je me laissois subjuguer & mener comme un enfant par de soi-disant amis, qui jaloux de me voir marcher seul dans une route nouvelle, tout en paroissant s'occuper beaucoup à me rendre heureux, ne s'occupoient en effet qu'à me rendre ridicule, & commencèrent par

travailler

travailler à m'avilir, pour parvenir dans la ſuite à me diffamer. Ce fut moins ma célébrité littéraire que ma réforme perſonnelle, dont je marque ici l'époque, qui m'attira leur jalouſie : ils m'auroient pardonné peut-être de briller dans l'art d'écrire ; mais ils ne purent me pardonner de donner par ma conduite un exemple qui ſembloit les importuner. J'étois né pour l'amitié, mon humeur facile & douce la nourriſſoit ſans peine. Tant que je vécus ignoré du public, je fus aimé de tous ceux qui me connurent, & je n'eus pas un ſeul ennemi. Mais ſitôt que j'eus un nom, je n'eus plus d'amis. Ce fut un très-grand malheur, un plus grand encore fut d'être environné de gens qui prenoient ce nom, & qui n'usèrent des droits qu'il leur donnoit que pour m'entraîner à ma perte. La ſuite de ces mémoires développera cette odieuſe trame; je n'en montre ici que l'origine : on en verra bientôt former le premier nœud.

Dans l'indépendance où je voulois vivre, il falloit cependant ſubſiſter. J'en imaginai un moyen très-ſimple : ce fut de copier de la muſique à tant la page. Si quelque occupation plus ſolide eût rempli le même but, je l'aurois priſe; mais ce talent étant de mon goût & le ſeul qui, ſans aſſujettiſſement perſonnel, put me donner du pain au jour le jour, je m'y tins. Croyant n'avoir plus beſoin de prévoyance, & faiſant taire la vanité de caiſſier d'un financier, je me fis copiſte de muſique. Je crus avoir gagné beaucoup à ce choix, & je m'en ſuis ſi peu repenti que je n'ai quitté ce métier que par force, pour le reprendre auſſitôt que je pourrai.

Le ſuccès de mon premier diſcours me rendit l'exécution

de cette résolution plus facile. Quand il eut remporté le prix, Diderot se chargea de le faire imprimer. Tandis que j'étois dans mon lit, il m'écrivit un billet pour m'en annoncer la publication & l'effet. *Il prend*, me marquoit-il, *tout par dessus les nues; il n'y a pas d'exemple d'un succès pareil.*

Cette faveur du public, nullement briguée & pour un auteur inconnu, me donna la première assurance véritable de mon talent, dont malgré le sentiment interne, j'avois toujours douté jusqu'alors. Je compris tout l'avantage que j'en pouvois tirer pour le parti que j'étois prêt à prendre, & je jugeai qu'un copiste de quelque célébrité dans les lettres, ne manqueroit vraisemblablement pas de travail.

Sitôt que ma résolution fut bien prise & bien confirmée, j'écrivis un billet à M. de F.......l pour lui en faire part, pour le remercier, ainsi que Mde. D...n, de toutes leurs bontés, & pour leur demander leur pratique. F.......l ne comprenant rien à ce billet, & me croyant encore dans le transport de la fièvre, accourut chez moi; mais il trouva ma résolution si bien prise qu'il ne put parvenir à l'ébranler. Il alla dire à Mde. D...n & à tout le monde que j'étois devenu fou; je laissai dire, & j'allai mon train. Je commençai ma réforme par ma parure; je quittai la dorure & les bas blancs, je pris une perruque ronde, je posai l'épée, je vendis ma montre, en me disant avec une joie incroyable: Grâce au ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est. M. de F.......l eut l'honnêteté d'attendre assez long-temps encore avant de disposer de sa caisse. Enfin, voyant mon parti bien pris, il la remit à M. d'Alibard, jadis gouverneur

du jeune C.........x, & connu dans la botanique par sa *flora parisiensis* (*). Quelqu'austère que fût ma réforme somptuaire, je ne l'étendis pas d'abord jusqu'à mon linge, qui étoit beau & en quantité, reste de mon équipage de Venise, & pour lequel j'avois un attachement particulier. A force d'en faire un objet de propreté, j'en avois fait un objet de luxe qui ne laissoit pas de m'être coûteux. Quelqu'un me rendit le bon office de me délivrer de cette servitude. La veille de Noël, tandis que les gouverneurs étoient à vêpres & que j'étois au concert spirituel, on força la porte d'un grenier où étoit étendu tout notre linge après une lessive qu'on venoit de faire. On vola tout, & entr'autres quarante-deux chemises à moi de très-belle toile, & qui faisoient le fonds de ma garde-robe en linge. A la façon dont les voisins dépeignirent un homme qu'on avoit vu sortir de l'hôtel portant des paquets à la même heure, Thérèse & moi soupçonnâmes son frère, qu'on savoit être un très-mauvais sujet. La mère repoussa vivement ce soupçon, mais tant d'indices le confirmèrent, qu'il nous resta malgré qu'elle en eut. Je n'osai faire d'exactes recherches, de peur de trouver plus que je n'aurois voulu. Ce frère ne se montra plus chez moi, & disparut enfin tout-à-fait. Je déplorai le sort de Thérèse & le mien, de tenir à une famille si mêlée, & je l'exhortai plus que jamais de secouer un joug aussi dangereux. Cette aventure me guérit de la passion du beau linge, & je n'en ai plus eu depuis

(*) Je ne doute pas que tout ceci ne soit maintenant conté bien différemment par F.......l & ses consorts : mais je m'en rapporte à ce qu'il en dit alors & long-temps après à tout le monde jusqu'à la formation du complot, & dont les gens de bon sens & de bonne foi ont dû conserver le souvenir.

lors que de très-commun, plus assortissant au reste de mon équipage.

Ayant ainsi completté ma réforme, je ne songeai plus qu'à la rendre solide & durable, en travaillant à déraciner de mon cœur tout ce qui tenoit encore au jugement des hommes, tout ce qui pouvoit me détourner par la crainte du blâme de ce qui étoit bon & raisonnable en soi. A l'aide du bruit que faisoit mon ouvrage, ma résolution fit du bruit aussi, & m'attira des pratiques; de sorte que je commençai mon métier avec assez de succès. Plusieurs causes, cependant, m'empêchèrent d'y réussir comme j'aurois pu faire en d'autres circonstances. D'abord ma mauvaise santé. L'attaque que je venois d'essuyer eut des suites qui ne m'ont laissé jamais aussi bien portant qu'auparavant, & je crois que les médecins auxquels je me livrai, me firent bien autant de mal que la maladie. Je vis successivement Morand, Daran, Helvétius, Malouin, Thyerri, qui, tous très-savans, tous mes amis, me traitèrent chacun à sa mode, ne me soulagèrent point, & m'affoiblirent considérablement. Plus je m'asservissois à leur direction, plus je devenois jaune, maigre, foible. Mon imagination, qu'ils effarouchoient, mesurant mon état sur l'effet de leurs drogues, ne me montroit avant la mort qu'une suite de souffrances, les rétentions, la gravelle, la pierre. Tout ce qui soulage les autres, les tisannes, les bains, la saignée, empiroit mes maux. M'étant apperçu que les sondes de Daran qui seules me faisoient quelqu'effet, & sans lesquelles je ne croyois plus pouvoir vivre, ne me donnoient cependant qu'un sou-

lagement momentané, je me mis à faire à grands frais d'immenſes proviſions de ſondes pour pouvoir en porter toute ma vie, même au cas que Daran vînt à manquer. Pendant huit ou dix ans que je m'en ſuis ſervi ſi ſouvent, il faut avec tout ce qui m'en reſte, que j'en aye acheté pour cinquante louis.

On ſent qu'un traitement ſi coûteux, ſi douloureux, ſi pénible, ne me laiſſoit pas travailler ſans diſtraction, & qu'un mourant ne met pas une ardeur bien vive à gagner ſon pain quotidien.

Les occupations littéraires firent une autre diſtraction non moins préjudiciable à mon travail journalier. A peine mon diſcours eut-il paru que les défenſeurs des lettres fondirent ſur moi comme de concert. Indigné de voir tant de petits Meſſieurs Joſſe, qui n'entendoient pas même la queſtion, vouloir en décider en maîtres, je pris la plume, & j'en traitai quelques-uns de manière à ne pas laiſſer les rieurs de leur côté. Un certain M. Gautier, de Nancy, le premier qui tomba ſous ma plume, fut rudement mal-mené dans une lettre à M. G.... Le ſecond fut le roi Stanislas lui-même, qui ne dédaigna pas d'entrer en lice avec moi. L'honneur qu'il me fit me força de changer de ton pour lui répondre; j'en pris un plus grave, mais non moins fort, & ſans manquer de reſpect à l'auteur, je réfutai pleinement l'ouvrage. Je ſavois qu'un Jéſuite, appelé le P. de Menon, y avoit mis la main; je me fiai à mon tact pour démêler ce qui étoit du prince & ce qui étoit du moine, & tombant ſans ménagement ſur toutes les phraſes jéſuitiques, je relevai chemin faiſant

un anachorisme, que je crus ne pouvoir venir que du révérend. Cette pièce qui, je ne sais pourquoi, a fait moins de bruit que mes autres écrits, est jusqu'à présent un ouvrage unique dans son espèce. J'y saisis l'occasion qui m'étoit offerte d'apprendre au public comment un particulier pouvoit défendre la cause de la vérité contre un souverain même. Il est difficile de prendre en même temps un ton plus fier & plus respectueux que celui que je pris pour lui répondre. J'avois le bonheur d'avoir à faire à un adversaire pour lequel mon cœur plein d'estime pouvoit, sans adulation, la lui témoigner; c'est ce que je fis avec assez de succès, mais toujours avec dignité. Mes amis, effrayés pour moi, croyoient déjà me voir à la Bastille. Je n'eus pas cette crainte un seul moment, & j'eus raison. Ce bon prince, après avoir vu ma réponse, dit: *J'ai mon compte, je ne m'y frotte plus.* Depuis lors je reçus de lui diverses marques d'estime & de bienveillance, dont j'aurai quelques-unes à citer, & mon écrit courut tranquillement la France & l'Europe, sans que personne y trouvât rien à blâmer.

J'eus peu de temps après un autre adversaire auquel je ne m'étois pas attendu: ce même M. Bordes, de Lyon, qui dix ans auparavant, m'avoit fait beaucoup d'amitiés & rendu plusieurs services. Je ne l'avois pas oublié, mais je l'avois négligé par paresse, & je ne lui avois pas envoyé mes écrits faute d'occasion toute trouvée pour les lui faire passer. J'avois donc tort, & il m'attaqua, honnêtement toutefois, & je répondis de même. Il repliqua sur un ton plus décidé. Cela donna lieu à ma dernière réponse, après laquelle il ne

dit plus rien; mais il devint mon plus ardent ennemi, ſaiſit le temps de mes malheurs pour faire contre moi d'affreux libelles, & fit un voyage à Londres exprès pour m'y nuire.

Toute cette polémique m'occupoit beaucoup, avec beaucoup de perte de temps pour ma copie, peu de progrès pour la vérité & peu de profit pour ma bourſe. Piſſot, alors mon libraire, me donnant toujours très-peu de choſe de mes brochures, ſouvent rien du tout; &, par exemple, je n'eus pas un liard de mon premier diſcours; Diderot le lui donna gratuitement. Il falloit attendre long-temps, en tirer ſou à ſou le peu qu'il me donnoit; cependant la copie n'alloit point. Je faiſois deux métiers, c'étoit le moyen de faire mal l'un & l'autre.

Ils ſe contrarioient encore d'une autre façon par les diverſes manières de vivre auxquelles ils m'aſſujettiſſoient. Le ſuccès de mes premiers écrits m'avoit mis à la mode. L'état que j'avois pris excitoit la curioſité : l'on vouloit connoître cet homme biſarre qui ne recherchoit perſonne, & ne ſe foucioit de rien que de vivre libre & heureux à ſa manière : c'en étoit aſſez pour qu'il ne le pût point. Ma chambre ne déſempliſſoit pas de gens qui, ſous divers prétextes, venoient s'emparer de mon temps. Les femmes employoient mille ruſes pour m'avoir à dîner. Plus je bruſquois les gens, plus ils s'obſtinoient. Je ne pouvois refuſer tout le monde. En me faiſant mille ennemis par mes refus, j'étois inceſſamment ſubjugué par ma complaiſance, & de quelque façon que je m'y priſſe, je n'avois pas par jour une heure de temps à moi.

Je ſentis alors qu'il n'eſt pas toujours auſſi aiſé qu'on ſe l'imagine d'être pauvre & indépendant. Je voulois vivre de mon métier ; le public ne le vouloit pas. On imaginoit mille petits moyens de me dédommager du temps qu'on me faiſoit perdre. Bientôt il auroit fallu me montrer comme Polichinelle, à tant par perſonne. Je ne connois pas d'aſſujettiſſement plus aviliſſant & plus cruel que celui-là. Je n'y vis de remède que de refuſer les cadeaux grands & petits, & de ne faire d'exception pour qui que ce fût. Tout cela ne fit qu'attirer les donneurs, qui vouloient avoir la gloire de vaincre ma réſiſtance & me forcer de leur être obligé malgré moi. Tel qui ne m'auroit pas donné un écu ſi je l'avois demandé, ne ceſſoit de m'importuner de ſes offres, & pour ſe venger de les voir rejetées, taxoit mes refus d'arrogance & d'oſtentation.

On ſe doutera bien que le parti que j'avois pris, & le ſyſtême que je voulois ſuivre, n'étoient pas du goût de Mde. le Vaſſeur. Tout le déſintéreſſement de la fille ne l'empêchoit pas de ſuivre les directions de ſa mère, & les *gouverneuſes*, comme les appeloit Gauffecourt, n'étoient pas toujours auſſi fermes que moi dans leurs refus. Quoiqu'on me cachât bien des choſes, j'en vis aſſez pour juger que je ne voyois pas tout, & cela me tourmenta moins par l'accuſation de connivence, qu'il m'étoit aiſé de prévoir, que par l'idée cruelle de ne pouvoir jamais être maître chez moi ni de moi. Je priois, je conjurois, je me fâchois, le tout ſans ſuccès ; la Maman me faiſoit paſſer pour un grondeur éternel, pour un bourru. C'étoient avec mes amis des

chuchoteries

chuchoteries continuelles ; tout étoit myftère & fecret pour moi dans mon ménage, & pour ne pas m'expofer fans-ceffe à des orages, je n'ofois plus m'informer de ce qui s'y paffoit. Il auroit fallu pour me tirer de tous ces tracas, une fermeté dont je n'étois pas capable. Je favois crier & non pas agir; on me laiffoit dire & l'on alloit fon train.

Ces tiraillemens continuels & les importunités journalières auxquelles j'étois affujetti me rendirent enfin ma demeure & le féjour de Paris défagréables. Quand mes incommodités me permettoient de fortir, & que je ne me laiffois pas entraîner ici ou là par mes connoiffances, j'allois me promener feul, je rêvois à mon grand fyftême, j'en jetois quelque chofe fur le papier à l'aide d'un livret blanc & d'un crayon que j'avois toujours dans ma poche. Voilà comment les défagrémens imprévus d'un état de mon choix, me jetèrent par diverfion tout-à-fait dans la littérature, & voilà comment je portai dans tous mes premiers ouvrages la bile & l'humeur qui m'en faifoient occuper.

Une autre chofe y contribuoit encore. Jeté malgré moi dans le monde fans en avoir le ton, fans être en état de le prendre & de m'y pouvoir affujettir, je m'avifai d'en prendre un à moi qui m'en difpensât. Ma fotte & mauffade timidité que je ne pouvois vaincre, ayant pour principe la crainte de manquer aux bienféances, je pris pour m'enhardir, le parti de les fouler aux pieds. Je me fis cynique & cauftique par honte; j'affectai de méprifer la politeffe que je ne favois pas pratiquer. Il eft vrai que cette âpreté conforme à mes nouveaux principes s'ennobliffoit dans mon ame, y prenoit

l'intrépidité de la vertu, & c'eſt, je l'oſe dire, ſur cette auguſte baſe qu'elle s'eſt ſoutenue mieux & plus long-temps qu'on auroit dû l'attendre d'un effet ſi contraire à mon naturel. Cependant malgré la réputation de miſantropie que mon extérieur & quelques mots heureux me donnèrent dans le monde, il eſt certain que dans le particulier je ſoutins toujours mal mon perſonnage, que mes amis & mes connoiſſances menoient cet ours ſi farouche comme un agneau, & que, bornant mes ſarcaſmes à des vérités dures, mais générales, je n'ai jamais ſu dire un mot déſobligeant à qui que ce fut.

Le Devin du village acheva de me mettre à la mode, & bientôt il n'y eut pas d'homme plus recherché que moi dans Paris. L'hiſtoire de cette pièce, qui fait époque, tient à celle des liaiſons que j'avois pour lors. C'eſt un détail dans lequel je dois entrer pour l'intelligence de ce qui doit ſuivre.

J'avois un aſſez grand nombre de connoiſſances, mais deux ſeuls amis de choix, Diderot & G..... Par un effet du déſir que j'ai de raſſembler tout ce qui m'eſt cher, j'étois trop l'ami de tous les deux pour qu'ils ne le fuſſent pas bientôt l'un de l'autre. Je les liai; ils ſe convinrent, & s'unirent encore plus étroitement entr'eux qu'avec moi. Diderot avoit des connoiſſances ſans nombre, mais G.... étranger & nouveau venu avoit beſoin d'en faire. Je ne demandois pas mieux que de lui en procurer. Je lui avois donné Diderot; je lui donnai Gauffecourt. Je le menai chez Mde. de C.........x, chez Mde. D'.....y, chez le baron d'H.....k, avec lequel je me trouvois lié preſque malgré moi. Tous mes amis

devinrent les ſiens, cela étoit tout ſimple : mais aucun des ſiens ne devint jamais le mien; voilà ce qui l'étoit moins. Tandis qu'il logeoit chez le comte de F....., il nous donnoit ſouvent à dîner chez lui ; mais jamais je n'ai reçu aucun témoignage d'amitié ni de bienveillance du comte de F....., ni du comte de S.......g ſon parent, très-familier avec G...., ni d'aucune des perſonnes tant hommes que femmes avec leſquelles G.... eut par eux des liaiſons. J'excepte le ſeul abbé Raynal, qui, quoique ſon ami, ſe montra des miens, & m'offrit dans l'occaſion ſa bourſe avec une généroſité peu commune. Mais je connoiſſois l'abbé Raynal long-temps avant que G.... le connût lui-même, & je lui avois toujours été attaché depuis un procédé plein de délicateſſe & d'honnêteté qu'il eut pour moi dans une occaſion bien légère, mais que je n'oubliai jamais.

Cet abbé Raynal eſt certainement un ami chaud. J'en eus la preuve à-peu-près au temps dont je parle, envers le même G.... avec lequel il étoit très-étroitement lié. G...., après avoir vu quelque temps de bonne amitié Mlle. F.., s'aviſa tout d'un coup d'en devenir éperdument amoureux & de vouloir ſupplanter C.....c. La belle, ſe piquant de conſtance, éconduiſit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique & s'aviſa d'en vouloir mourir. Il tomba tout ſubitement dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait ouï parler. Il paſſoit les jours & les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien battant, mais ſans parler, ſans manger, ſans bouger, paroiſſant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas

méme par ſigne, & du reſte ſans agitation, ſans douleur, ſans fiévre, & reſtant là comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal & moi nous partageâmes ſa garde : l'abbé plus robuſte & mieux portant y paſſoit les nuits, moi les jours, ſans le quitter jamais enſemble, & l'un ne partoit jamais que l'autre ne fut arrivé. Le comte de F..... allarmé lui amena Senac, qui, après l'avoir bien examiné, dit que ce ne feroit rien, & n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit obſerver avec ſoin la contenance du médecin, & je le vis ſourire en ſortant. Cependant le malade reſta pluſieurs jours immobile, ſans prendre ni bouillon ni quoique ce fût que des ceriſes confites que je lui mettois de temps en temps ſur la langue, & qu'il avaloit fort bien. Un beau matin il ſe leva, s'habilla & reprit ſon train de vie ordinaire, ſans que jamais il m'ait reparlé, ni, que je ſache, à l'abbé Raynal, ni à perſonne de cette ſingulière léthargie, ni des ſoins que nous lui avions rendus tandis qu'elle avoit duré.

Cette aventure ne laiſſa pas de faire du bruit, & c'eut été réellement une anecdote merveilleuſe que la cruauté d'une fille d'opéra eut fait mourir un homme de déſeſpoir. Cette belle paſſion mit G.... à la mode; bientôt il paſſa pour un prodige d'amour, d'amitié, d'attachement de toute eſpèce. Cette opinion le fit rechercher & fêter dans le grand monde, & par-là l'éloigna de moi, qui jamais n'avois été pour lui qu'un pis-aller. Je le vis prêt à m'échapper tout-à-fait; car tous les ſentimens vifs dont il faiſoit parade étoient ceux qu'avec moins de bruit j'avois pour lui. J'étois bien aiſe qu'il réuſſit dans le monde, mais je n'aurois pas voulu que ce

fût en oubliant ſon ami. Je lui dis un jour : G...., vous me négligez, je vous le pardonne : quand la première ivreſſe des ſuccès bruyans aura fait ſon effet & que vous ſentirez le vide, j'eſpère que vous reviendrez à moi, & vous me retrouverez toujours : quant à préſent ne vous gênez point ; je vous laiſſe libre & je vous attends. Il me dit que j'avois raiſon, s'arrangea en conſéquence, & ſe mit ſi bien à ſon aiſe que je ne le vis plus qu'avec nos amis communs.

Notre principal point de réunion, avant qu'il fut auſſi lié avec Mde. D'.....y, qu'il le fut dans la ſuite, étoit la maiſon du baron d'H.....k. Ce dit baron étoit un fils de parvenu, qui jouiſſoit d'une aſſez grande fortune dont il uſoit noblement, recevant chez lui des gens de lettres & de mérite, & par ſon ſavoir & ſes lumières tenant bien ſa place au milieu d'eux. Lié depuis long-temps avec Diderot, il m'avoit recherché par ſon entremiſe, même avant que mon nom fût connu. Une répugnance naturelle m'empêcha long-temps de prétendre à ſes avances. Un jour qu'il m'en demanda la raiſon, je lui dis : Vous êtes trop riche. Il s'obſtina, & vainquit enfin. Mon plus grand malheur fut toujours de ne pouvoir réſiſter aux careſſes : je ne me ſuis jamais bien trouvé d'y avoir cédé.

Une autre connoiſſance qui devint amitié, ſitôt que j'eus un titre pour y prétendre, fut celle de M. Duclos. Il y avoit pluſieurs années que je l'avois vu pour la première fois à la C.......e chez Mde. D'....y, avec laquelle il étoit très-bien. Nous ne fîmes que dîner enſemble, il repartit le même jour. Mais nous causâmes quelques momens après le dîné. Mde.

D'....y lui avoit parlé de moi & de mon opéra des Muſes galantes. Duclos, doué de trop grands talens pour ne pas aimer ceux qui en avoient, s'étoit prévenu pour moi, m'avoit invité à l'aller voir. Malgré mon ancien penchant, renforcé par la connoiſſance, ma timidité, ma pareſſe me retinrent tant que je n'eus aucun paſſe-port auprès de lui que ſa complaiſance : mais encouragé par mon premier ſuccès & par ſes éloges qui me revinrent, je fus le voir, il vint me voir; & ainſi commencèrent entre nous des liaiſons qui me le rendront toujours cher, & à qui je dois de ſavoir, outre le témoignage de mon propre cœur, que la droiture & la probité peuvent s'allier quelquefois avec la culture des lettres.

Beaucoup d'autres liaiſons moins ſolides, & dont je ne fais pas ici mention, furent l'effet de mes premiers ſuccès, & durèrent juſqu'à ce que la curioſité fût ſatisfaite. J'étois un homme ſitôt vu qu'il n'y avoit rien à voir de nouveau dès le lendemain. Une femme, cependant, qui me rechercha dans ce temps-là, tint plus ſolidement que toutes les autres : ce fut Mde. la marquiſe de Créqui, nièce de M. le bailli de Froulay, ambaſſadeur de Malte, dont le frère avoit précédé M. de M....... dans l'ambaſſade de Veniſe, & que j'avois été voir à mon retour de ce pays-là. Mde. de Créqui m'écrivit; j'allai chez elle : elle me prit en amitié. J'y dînois quelquefois; j'y vis pluſieurs gens de lettres, & entr'autres M. S....., l'auteur de Spartacus, de Barnevelt, &c. devenu depuis lors mon implacable ennemi, ſans que j'en puiſſe imaginer d'autre cauſe, ſinon que je porte le nom d'un homme que ſon père a bien cruellement perſécuté.

On voit que pour un copiſte qui devoit être occupé de ſon métier du matin juſqu'au ſoir, j'avois bien des diſtractions qui ne rendoient pas ma journée fort lucrative, & qui m'empêchoient d'être aſſez attentif à ce que je faiſois, pour le bien faire ; auſſi perdois-je à effacer ou gratter mes fautes ou à recommencer ma feuille, plus de la moitié du temps qu'on me laiſſoit. Cette importunité me rendoit de jour en jour Paris plus inſupportable, & me faiſoit rechercher la campagne avec ardeur. J'allai pluſieurs fois paſſer quelques jours à Marcouſſis, dont Mde. le Vaſſeur connoiſſoit le vicaire, chez lequel nous nous arrangions tous, de façon qu'il ne s'en trouvoit pas mal. G.... y vint une fois avec nous (*). Le vicaire avoit de la voix, chantoit bien, & quoiqu'il ne ſut pas la muſique, il apprenoit ſa partie avec beaucoup de facilité & de préciſion. Nous y paſſions le temps à chanter les trios que j'avois compoſés à C.........x. J'y en fis deux ou trois nouveaux ſur des paroles que G.... & le vicaire bâtiſſoient tant bien que mal. Je ne puis m'empêcher de regretter ces trios faits & chantés dans des momens de bien pure joie, & que j'ai laiſſés à Wootton avec toute ma muſique. Mlle. Davenport en a peut-être déjà fait des papillottes ; mais ils méritoient d'être conſervés, & ſont pour la plupart d'un très-bon contre-point. Ce fut après quelqu'un de ces petits voyages où j'avois le plaiſir de voir la tante à ſon aiſe, bien

(*) Puiſque j'ai négligé de raconter ici une petite, mais mémorable aventure, que j'eus-là avec ledit M. G...., un matin que nous devions aller dîner à la fontaine de St. Vandrille, je n'y reviendrai pas ; mais en y repenſant dans la ſuite, j'en ai conclu qu'il couvoit dès-lors au fond de ſon cœur, le complot qu'il a exécuté depuis avec un ſi prodigieux ſuccès.

gaie, & où je m'égayois fort auſſi, que j'écrivis au vicaire fort rapidement & fort mal une épître en vers qu'on trouvera parmi mes papiers.

J'avois, plus près de Paris, une autre ſtation fort de mon goût, chez M. Muſſard, mon compatriote, mon parent & mon ami, qui s'étoit fait à Paſſy une retraite charmante, où j'ai coulé de bien paiſibles momens. M. Muſſard étoit un joaillier, homme de bon ſens, qui, après avoir acquis dans ſon commerce une fortune honnête, & avoir marié ſa fille unique à M. de Valmalette, fils d'un agent-de-change, & maître d'hôtel du roi, prit le ſage parti de quitter ſur ſes vieux jours le négoce & les affaires, & de mettre un intervalle de repos & de jouiſſance entre les tracas de la vie & la mort. Le bon homme Muſſard, vrai philoſophe de pratique, vivoit ſans ſouci dans une maiſon très-agréable, qu'il s'étoit bâtie, & dans un très-joli jardin, qu'il avoit bâti de ſes mains. En fouillant à fond de cuve les terraſſes de ce jardin, il trouva des coquillages foſſiles, & il en trouva en ſi grande quantité que ſon imagination exaltée ne vit plus que coquilles dans la nature, & qu'il crut enfin tout de bon que l'univers n'étoit que coquilles, débris de coquilles, & que la terre entière n'étoit que du cron. Toujours occupé de cet objet & de ſes ſingulières découvertes, il s'échauffa ſi bien ſur ces idées qu'elles ſe ſeroient enfin tournées dans ſa tête en ſyſtême, c'eſt-à-dire, en folie, ſi très-heureuſement pour ſa raiſon, mais bien malheureuſement pour ſes amis, auxquels il étoit cher, & qui trouvoient chez lui l'aſyle le plus agréable, la mort ne fut venu le leur enlever par la

plus

plus étrange & cruelle maladie. C'étoit une tumeur dans l'estomac, toujours croissante, qui l'empêchoit de manger, sans que, durant très-long-temps, on en trouvât la cause, & qui finit, après plusieurs années de souffrances, par le faire mourir de faim. Je ne puis me rappeler sans des serremens de cœur les derniers temps de ce pauvre & digne homme, qui nous recevant encore avec tant de plaisir Lenieps & moi, les seuls amis que le spectacle des maux qu'il souffroit n'écarta pas de lui jusqu'à sa dernière heure; qui, dis-je, étoit réduit à dévorer des yeux les repas qu'il nous faisoit servir, sans pouvoir presque humer quelques gouttes d'un thé bien léger, qu'il falloit rejeter un moment après. Mais avant ces temps de douleurs, combien j'en ai passé chez lui d'agréables avec les amis d'élite qu'il s'étoit faits! A leur tête, je mets l'abbé Prévôt, homme très-aimable & très-simple, dont le cœur vivifioit ses écrits, dignes de l'immortalité, & qui n'avoit rien dans l'humeur ni dans sa société du sombre coloris qu'il donnoit à ses ouvrages; le médecin Procope, petit Esope à bonnes fortunes; Boulanger, le célèbre auteur posthume du despotisme oriental, & qui, je crois, étendoit les systêmes de Mussard sur la durée du monde. En femmes, Mde. D...., nièce de V......., qui, n'étant alors qu'une bonne femme, ne faisoit pas encore du bel esprit; Mde. Vanloo, non pas belle assurément, mais charmante, qui chantoit comme un ange; Mde. de Valmalette elle-même, qui chantoit aussi, & qui, quoique fort maigre, eut été fort aimable, si elle en eût moins eu la prétention. Telle étoit à-peu-près la société de M. Mussard,

qui m'auroit affez plu, fi fon tête-à-tête avec fa conchyliomanie ne m'avoit plu davantage, & je puis dire que pendant plus de fix mois j'ai travaillé à fon cabinet avec autant de plaifir que lui-même.

Il y avoit long-temps qu'il prétendoit que pour mon état les eaux de Paffy me feroient falutaires, & qu'il m'exhortoit à les venir prendre chez lui. Pour me tirer un peu de l'urbaine cohue, je me rendis à la fin, & je fus paffer à Paffy huit à dix jours, qui me firent plus de bien, parce que j'étois à la campagne, que parce que j'y prenois les eaux. Muffard jouoit du violoncelle, & aimoit paffionnément la mufique italienne. Un foir nous en parlâmes beaucoup avant que de nous coucher, & furtout des *opere buffe* que nous avions vues l'un & l'autre en Italie, & dont nous étions tous deux tranfportés. La nuit ne dormant pas, j'allai rêver comment on pourroit faire pour donner en France l'idée d'un drame de ce genre; car les amours de Ragonde n'y reffembloient point du tout. Le matin en me promenant & prenant les eaux, je fis quelques manières de vers très à la hâte; & j'y adaptai des chants qui me vinrent en les faifant. Je barbouillai le tout dans une efpèce de fallon voûté qui étoit au haut du jardin, & au thé je ne pus m'empêcher de montrer ces airs à Muffard & à Mlle. Du Vernois fa gouvernante, qui étoit en vérité une très-bonne & aimable fille. Les trois morceaux que j'avois efquiffés étoient le premier monologue: *J'ai perdu mon ferviteur*; l'air du Devin: *l'Amour croît s'il s'inquiète*; & le dernier duo: *A jamais, Colin, je t'engage*, &c. J'imaginois fi peu que cela valut la peine d'être fuivi,

que, ſans les applaudiſſemens & les encouragemens de l'un & de l'autre, j'allois jeter au feu mes chiffons & n'y plus penſer, comme j'ai fait tant de fois pour des choſes du moins auſſi bonnes : mais ils m'excitèrent ſi bien, qu'en ſix jours mon drame fut écrit à quelques vers près, & toute ma muſique eſquiſſée, tellement que je n'eus plus à faire à Paris qu'un peu de récitatif & tout le rempliſſage, & j'achevai le tout avec une telle rapidité, qu'en trois ſemaines mes ſcènes furent miſes au net & en état d'être repréſentées. Il n'y manquoit que le divertiſſement, qui ne fut fait que long-temps après.

Echauffé de la compoſition de cet ouvrage, j'avois une grande paſſion de l'entendre, & j'aurois donné tout au monde pour le voir repréſenter à ma fantaiſie, à portes fermées, comme on dit que Lulli fit une fois jouer Armide pour lui ſeul. Comme il ne m'étoit pas poſſible d'avoir ce plaiſir qu'avec le public, il falloit néceſſairement pour jouir de ma pièce la faire paſſer à l'opéra. Malheureuſement elle étoit dans un genre abſolument neuf, auquel les oreilles n'étoient point accoutumées ; & d'ailleurs, le mauvais ſuccès des Muſes galantes, me faiſoient prévoir celui du Devin, ſi je le préſentois ſous mon nom. Duclos me tira de peine, & ſe chargea de faire eſſayer l'ouvrage en laiſſant ignorer l'auteur. Pour ne pas me déceler, je ne me trouvai point à cette répétition, & les *petits violons* (*) qui la dirigèrent ne ſurent eux-mêmes quel en étoit l'auteur, qu'après qu'une acclamation générale

(*) C'eſt ainſi qu'on appeloit Rebel & Francœur, qui s'étoient fait connoître dès leur jeuneſſe en allant enſemble jouer du violon dans les maiſons.

eut attesté la bonté de l'ouvrage. Tous ceux qui l'entendirent en étoient enchantés, au point que dès le lendemain dans toutes les sociétés on ne parloit d'autre chose. M. de Cury, intendant des Menus, qui avoient assisté à la répétition, demanda l'ouvrage pour être donné à la cour. Duclos qui savoit mes intentions, jugeant que je serois moins le maître de ma pièce à la cour qu'à Paris, la refusa. Cury la réclama d'autorité, Duclos tint bon, & le débat entr'eux devint si vif, qu'un jour à l'opéra ils alloient sortir ensemble, si on ne les eût séparés. On voulut s'adresser à moi; je renvoyai la décision de la chose à M. Duclos. Il fallut retourner à lui. M. le duc d'Aumont s'en mêla. Duclos crut enfin devoir céder à l'autorité, & la pièce fut donnée pour être jouée à Fontainebleau.

La partie à laquelle je m'étois le plus attaché & où je m'éloignois le plus de la route commune, étoit le récitatif. Le mien étoit accentué d'une façon toute nouvelle & marchoit avec le débit de la parole. On n'osa laisser cette horrible innovation, l'on craignoit qu'elle ne révoltât les oreilles moutonnières. Je consentis que Francueil & Jelyotte fissent un autre récitatif, mais je ne voulus pas m'en mêler.

Quand tout fut prêt & le jour fixé pour la représentation, l'on me proposa le voyage de Fontainebleau pour voir au moins la dernière répétition. J'y fus avec Mlle. F.., G...., & je crois l'abbé Raynal, dans une voiture de la cour. La répétition fut passable; j'en fus plus content que je ne m'y étois attendu. L'orchestre étoit nombreux, composé de ceux de l'opéra & de la musique du roi. Jelyotte faisoit

Colin, Mlle. Fel Colette, Cuvillier le Divin; les chœurs étoient ceux de l'opéra. Je dis peu de chose; c'étoit Jelyotte qui avoit tout dirigé; je ne voulus pas contrôler ce qu'il avoit fait, & malgré mon ton romain, j'étois honteux comme un écolier au milieu de tout ce monde.

Le lendemain, jour de la repréſentation j'allai déjeûner au café du grand commun. Il y avoit-là beaucoup de monde. On parloit de la répétition de la veille, & de la difficulté qu'il y avoit d'y entrer. Un officier qui étoit-là dit qu'il y étoit entré ſans peine, conta au long ce qui s'y étoit paſſé, dépeignit l'auteur, rapporta ce qu'il avoit fait, ce qu'il avoit dit; mais ce qui m'émerveilla de ce récit aſſez long, fait avec autant d'aſſurance que de ſimplicité, fut qu'il ne s'y trouva pas un ſeul mot de vrai. Il m'étoit très-clair que celui qui parloit ſi ſavamment de cette répétition n'y avoit point été, puiſqu'il avoit devant les yeux ſans le connoître, cet auteur qu'il diſoit avoir tant vu. Ce qu'il y eut de plus ſingulier dans cette ſcène fut l'effet qu'elle fit ſur moi. Cet homme étoit d'un certain âge; il n'avoit point l'air ni le ton fat & avantageux; ſa phyſionomie annonçoit un homme de mérite, ſa croix de St. Louis annonçoit un ancien officier. Il m'intéreſſoit malgré ſon impudence & malgré moi: tandis qu'il débitoit ſes menſonges, je rougiſſois, je baiſſois les yeux, j'étois ſur les épines; je cherchois quelquefois en moi-même s'il n'y auroit pas moyen de le croire dans l'erreur & de bonne foi. Enfin tremblant que quelqu'un ne me reconnût & ne lui en fît l'affront, je me hâtai d'achever mon chocolat ſans

rien dire, & baiſſant la tête en paſſant devant lui, je ſortis le plutôt qu'il me fut poſſible, tandis que les aſſiſtans péroroient ſur ſa relation. Je m'apperçus dans la rue que j'étois en ſueur, & je ſuis sûr que ſi quelqu'un m'eût reconnu & nommé avant ma ſortie, on m'auroit vu la honte & l'embarras d'un coupable, par le ſeul ſentiment de la peine que ce pauvre homme auroit à ſouffrir ſi ſon menſonge étoit reconnu.

Me voici dans un de ces momens critiques de ma vie où il eſt difficile de ne faire que narrer, parce qu'il eſt preſque impoſſible que la narration même ne porte empreinte de cenſure ou d'apologie. J'eſſayerai toutefois de rapporter comment & ſur quels motifs je me conduiſis, ſans y ajouter ni louanges ni blâme.

J'étois ce jour-là dans le même équipage négligé qui m'étoit ordinaire; grande barbe & perruque aſſez mal peignée. Prenant ce défaut de décence pour un acte de courage, j'entrai de cette façon dans la même ſalle où devoient arriver peu de temps après le roi, la reine, la famille royale & toute la cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduiſit M. de Cury, & qui étoit la ſienne. C'étoit une grande loge ſur le théâtre, vis-à-vis une petite loge plus élevée, où ſe place le roi avec Mde. de Pompadour. Environné de dames & ſeul d'homme ſur le devant de la loge, je ne pouvois douter qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous exceſſivement parés, je commençai d'être mal à mon aiſe; je me demandai ſi j'étois à ma

place ? si j'y étois mis convenablement ? & après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis : oui, avec une intrépidité qui venoit peut-être plus de l'impossibilité de m'en dédire que de la force de mes raisons. Je me dis : je suis à ma place, puisque je vois jouer ma pièce, que j'y suis invité, que je ne l'ai faite que pour cela, & qu'après tout, personne n'a plus de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail & de mes talens. Je suis mis à mon ordinaire, ni mieux ni pis, si je recommence à m'asservir à l'opinion dans quelque chose, m'y voilà bientôt asservi derechef en tout. Pour être toujours moi-même, je ne dois rougir en quelque lieu que ce soit d'être mis selon l'état que j'ai choisi ; mon extérieur est simple & négligé, mais non crasseux, ni mal-propre ; la barbe ne l'est point en elle-même, puisque c'est la nature qui nous la donne, & que selon les temps & les modes elle est quelquefois un ornement. On me trouvera ridicule, impertinent ; eh que m'importe ! je dois savoir endurer le ridicule & le blâme, pourvu qu'ils ne soient pas mérités. Après ce petit soliloque je me raffermis si bien que j'aurois été intrépide si j'eusse eu besoin de l'être. Mais soit effet de la présence du maître, soit naturelle disposition des cœurs, je n'apperçus rien que d'obligeant & d'honnête dans la curiosité dont j'étois l'objet. J'en fus touché jusqu'à recommencer d'être inquiet sur moi-même & sur le sort de ma pièce, craignant d'effacer des préjugés si favorables, qui sembloient ne chercher qu'à m'applaudir. J'étois armé contre leur raillerie ; mais leur air caressant, auquel je ne m'étois pas attendu, me subjugua si bien

que je tremblois comme un enfant quand on commença. J'eus bientôt de quoi me raſſurer. La pièce fut très-mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée & bien exécutée quant à la muſique. Dès la première ſcène, qui véritablement eſt d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de ſurpriſe & d'applaudiſſement, juſqu'alors inoui dans ce genre de pièces. La fermentation croiſſante alla bientôt au point d'être ſenſible dans toute l'aſſemblée, & pour parler à la Monteſquieu, d'augmenter ſon effet par ſon effet même. A la ſcène des deux petites bonnes gens, cet effet fut à ſon comble. On ne claque point devant le roi; cela fit qu'on entendit tout; la pièce & l'auteur y gagnèrent. J'entendis autour de moi un chuchotement de femmes qui me ſembloient belles comme des anges, & qui s'entrediſoient à demi-voix: cela eſt charmant, cela eſt raviſſant; il n'y a pas un ſon là qui ne parle au cœur. Le plaiſir de donner de l'émotion à tant d'aimables perſonnes m'émut moi-même juſqu'aux larmes, & je ne les put contenir au premier duo, en remarquant que je n'étois pas ſeul à pleurer. J'eus un moment de retour ſur moi-même, en me rappelant le concert de M. de Treitorens. Cette réminiſcence eut l'effet de l'eſclave qui tenoit la couronne ſur la tête des triomphateurs, mais elle fut courte, & je me livrai bientôt pleinement & ſans diſtraction au plaiſir de ſavourer ma gloire. Je ſuis pourtant sûr qu'en ce moment la volupté du ſexe y entroit beaucoup plus que la vanité d'auteur, & ſurement s'il n'y eut eu là que des hommes, je n'aurois pas été dévoré comme je l'étois ſans
ceſſe

ceſſe du déſir de recueillir de mes lèvres les délicieuſes larmes que je faiſois couler. J'ai vu des pièces exciter de plus vifs tranſports d'admiration, mais jamais une ivreſſe auſſi pleine, auſſi douce, auſſi touchante régner dans tout un ſpectacle, & ſurtout à la cour, un jour de première repréſentation. Ceux qui ont vu celle-là doivent s'en ſouvenir; car l'effet en fut unique.

Le même ſoir M. le duc d'Aumont me fit dire de me trouver au château le lendemain ſur les onze heures, & qu'il me préſenteroit au roi. M. de Cury qui me fit ce meſſage, ajouta qu'on croyoit qu'il s'agiſſoit d'une penſion, & que le roi vouloit me l'annoncer lui-même. Croira-t-on que la nuit qui ſuivit une auſſi brillante journée fut une nuit d'angoiſſe & de perplexité pour moi? Ma première idée après celle de cette préſentation, ſe porta ſur un fréquent beſoin de ſortir qui m'avoit fait beaucoup ſouffrir le ſoir même au ſpectacle; & qui pouvoit me tourmenter le lendemain quand je ſerois dans la gallerie ou dans les appartemens du roi parmi tous ces grands, attendant le paſſage de ſa Majeſté. Cette infirmité étoit la principale cauſe qui me tenoit écarté des cercles, & qui m'empêchoit d'aller m'emfermer chez des femmes. L'idée ſeule de l'état où ce beſoin pouvoit me mettre, étoit capable de me le donner au point de m'en trouver mal, à moins d'un eſclandre auquel j'aurois préféré la mort. Il n'y a que les gens qui connoiſſent cet état qui puiſſent juger de l'effroi d'en courir le riſque.

Je me figurois enſuite devant le roi, préſenté à ſa Majeſté qui daignoit s'arrêter & m'adreſſer la parole. C'étoit-là qu'il

falloit de la justesse & de la présence d'esprit pour répondre. Ma maudite timidité qui me trouble devant le moindre inconnu, m'auroit-elle quitté devant le roi de France, ou m'auroit-elle permis de bien choisir à l'instant ce qu'il falloit dire ? Je voulois sans quitter l'air & le ton sévère que j'avois pris, me montrer sensible à l'honneur que me faisoit un si grand monarque. Il falloit envelopper quelque grande & utile vérité dans une louange belle & méritée. Pour préparer d'avance une réponse heureuse, il auroit fallu prévoir juste ce qu'il pourroit me dire, & j'étois sûr après cela de ne pas retrouver en sa présence un mot de ce que j'aurois médité. Que deviendrois-je en ce moment & sous les yeux de toute la cour, s'il alloit m'échapper dans mon trouble quelqu'une de mes balourdises ordinaires ? Ce danger m'allarma, m'effraya, me fit frémir au point de me déterminer à tout risque à ne m'y pas exposer.

Je perdois, il est vrai, la pension qui m'étoit offerte en quelque sorte ; mais je m'exemptois aussi du joug qu'elle m'eut imposé. Adieu la vérité, la liberté, le courage. Comment oser désormais parler d'indépendance & de désintéressement ? Il ne falloit plus que flatter ou me taire en recevant cette pension : encore qui m'assuroit qu'elle me seroit payée ? Que de pas à faire, que de gens à solliciter ! Il m'en coûteroit plus de soins & bien plus désagréables pour la conserver que pour m'en passer. Je crus donc en y renonçant prendre un parti très-conséquent à mes principes, & sacrifier l'apparence à la réalité. Je dis ma résolution à G.... qui n'y opposa rien. Aux autres j'alléguai ma santé, & je partis le matin même.

Mon départ fit du bruit, & fut généralement blâmé. Mes raiſons ne pouvoient être ſenties par tout le monde, m'accuſer d'un ſot orgueil étoit bien plutôt fait, & contentoit mieux la jalouſie de quiconque ſentoit en lui-même qu'il ne ſe ſeroit pas conduit ainſi. Le lendemain Jelyotte m'écrivit un billet où il me détailla les ſuccès de ma pièce & l'engouement où le roi lui-même en étoit. Toute la journée, me marquoit-il, Sa Majeſté ne ceſſe de chanter, avec la voix la plus fauſſe de ſon royaume : *J'ai perdu mon ſerviteur; j'ai perdu tout mon bonheur.* Il ajoutoit que dans la quinzaine on devoit donner une ſeconde repréſentation du Devin, qui conſtatoit aux yeux de tout le public le plein ſuccès de la première.

Deux jours après, comme j'entrois le ſoir ſur les neuf heures chez Mde. D'.....y, où j'allois ſouper, je me vis croiſé par un fiacre à la porte. Quelqu'un qui étoit dans ce fiacre me fit ſigne d'y monter ; j'y monte : c'étoit Diderot. Il me parla de la penſion avec un feu que, ſur pareil ſujet, je n'aurois pas attendu d'un philoſophe. Il ne me fit pas un crime de n'avoir pas voulu être préſenté au roi, mais il m'en fit un terrible de mon indifférence pour la penſion. Il me dit que ſi j'étois déſintéreſſé pour mon compte, il ne m'étoit pas permis de l'être pour celui de Mde. le Vaſſeur & de ſa fille ; que je leur devois de n'omettre aucun moyen poſſible & honnête de leur donner du pain ; & comme on ne pouvoit pas dire après tout que j'euſſe refuſé cette penſion, il ſoutint que puiſqu'on avoit paru diſpoſé à me l'accorder, je devois la ſolliciter & l'obtenir à quelque prix

que ce fût. Quoique je fusse touché de son zèle, je ne pus goûter ses maximes, & nous eûmes à ce sujet une dispute très-vive, la première que j'aie eue avec lui; & nous n'en avons jamais eu que de cette espèce, lui me prescrivant ce qu'il prétendoit que je devois faire, & moi m'en défendant, parce que je croyois ne le devoir pas.

Il étoit tard quand nous nous quittâmes. Je voulus le mener souper chez Mde. D'.....y, il ne le voulut point; & quelqu'effort que le désir d'unir tous ceux que j'aime m'ait fait faire en divers temps pour l'engager à la voir, jusqu'à la mener à sa porte, qu'il nous tint fermée, il s'en est toujours défendu, ne parlant d'elle qu'en termes très-méprisans. Ce ne fut qu'après ma brouillerie avec elle & avec lui, qu'ils se lièrent, & qu'il commença d'en parler avec honneur.

Depuis lors Diderot & G.... semblèrent prendre à tâche d'aliéner de moi les gouverneuses, leur faisant entendre que si elles n'étoient pas plus à leur aise, c'étoit mauvaise volonté de ma part, & qu'elles ne feroient jamais rien avec moi. Ils tâchoient de les engager à me quitter, leur promettant un regrat de sel, un bureau à tabac, & je ne sais quoi encore, par le crédit de Mde. D'.....y. Ils voulurent même entraîner Duclos, ainsi que d'H.....*k*, dans leur ligue; mais le premier s'y refusa toujours. J'eus alors quelque vent de tout ce manège; mais je ne l'appris bien distinctement que long-temps après, & j'eus souvent à déplorer le zèle aveugle & peu discret de mes amis, qui cherchant à me réduire, incommodé comme j'étois, à la plus triste solitude,

travailloient dans leur idée à me rendre heureux par les moyens les plus propres en effet à me rendre miférable.

Le carnaval fuivant 1753 le Devin fut joué à Paris, & j'eus le temps, dans cet intervalle, d'en faire l'ouverture & le divertiffement. Ce divertiffement, tel qu'il eft gravé, devoit être en action d'un bout à l'autre, & dans un fujet fuivi, qui, felon moi, fourniffoit des tableaux très-agréables. Mais quand je propofai cette idée à l'opéra, on ne m'entendit feulement pas, & il fallut coudre des chants & des danfes à l'ordinaire: cela fit que ce divertiffement, quoique plein d'idées charmantes, qui ne déparent point les fcènes, réuffit très-médiocrement. J'ôtai le récitatif de Jelyotte, & je rétablis le mien, tel que je l'avois fait d'abord & qu'il eft gravé; & ce récitatif, un peu francifé, je l'avoue, c'eft-à-dire, traîné par les acteurs, loin de choquer perfonne, n'a pas moins réuffi que les airs, & a paru, même au public, tout auffi bien fait pour le moins. Je dédiai ma pièce à M. Duclos qui l'avoit protégée, & je déclarai que ce feroit ma feule dédicace. J'en ai pourtant fait une feconde avec fon confentement; mais il a dû fe tenir encore plus honoré de cette exception que fi je n'en avois fait aucune.

J'ai fur cette pièce beaucoup d'anecdotes fur lefquelles des chofes plus importantes à dire ne me laiffent pas le loifir de m'étendre ici. J'y reviendrai peut-être un jour dans le fupplément. Je n'en faurois pourtant omettre une qui peut avoir trait à tout ce qui fuit. Je vifitois un jour dans le cabinet du baron d'H.....k fa mufique; après en avoir parcouru de

beaucoup d'eſpèces, il me dit en me montrant un recueil de pièces de clavecin : voilà des pièces qui ont été compoſées pour moi ; elles ſont pleines de goût, bien chantantes, perſonne ne les connoît ni ne les verra que moi ſeul. Vous en devriez choiſir quelqu'une pour l'inſérer dans votre divertiſſement. Ayant dans la tête des ſujets d'airs & de ſymphonies, beaucoup plus que je n'en pouvois employer, je me ſouciois très-peu des ſiens. Cependant il me preſſa tant, que par complaiſance je choiſis une paſtorelle que j'abrégeai, & que je mis en trio pour l'entrée des compagnes de Colette. Quelques mois après, & tandis qu'on repréſentoit le Devin, entrant un jour chez G...., je trouvai du monde autour de ſon clavecin, d'où il ſe leva bruſquement à mon arrivée. En regardant machinalement ſur ſon pupitre, j'y vis ce même recueil du baron d'H.....k ouvert préciſément à cette même pièce qu'il m'avoit preſſée de prendre, en m'aſſurant qu'elle ne ſortiroit jamais de ſes mains. Quelque temps après je vis encore ce même recueil ouvert ſur le clavecin de M. D'.....y, un jour qu'il y avoit muſique chez lui. G.... ni perſonne ne m'a jamais parlé de cet air, & je n'en parle ici moi-même que parce qu'il ſe répandit quelque-temps après un bruit, que je n'étois pas l'auteur du Devin du village. Comme je ne fus jamais un grand croque-note, je ſuis perſuadé que ſans mon dictionnaire de muſique, on auroit dit à la fin que je ne la ſavois pas. (*)

Quelque temps avant qu'on donnât le Devin du village,

(*) Je ne prévoyois guère encore qu'on le diroit enfin, malgré le dictionnaire.

il étoit arrivé à Paris des bouffons italiens qu'on fit jouer ſur le théâtre de l'opéra, ſans prévoir l'effet qu'ils y alloient faire. Quoiqu'ils fuſſent déteſtables & que l'orcheſtre, alors très-ignorant, eſtropiât à plaiſir les pièces qu'ils donnèrent, elles ne laiſsèrent pas de faire à l'opéra françois un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaiſon de ces deux muſiques, entendues le même jour ſur le même théâtre déboucha les oreilles françoiſes; il n'y eut perſonne qui pût endurer la traînerie de leur muſique après l'accent vif & marqué de l'italienne; ſitôt que les bouffons avoient fini, tout s'en alloit. On fut forcé de changer l'ordre & de mettre les bouffons à la fin. On donnoit Eglé, Pigmalion, le Sylphe; rien ne tenoit. Le ſeul Devin du village ſoutint la comparaiſon, & plut encore après la *Serva Padrona.* Quand je compoſai mon Intermède j'avois l'eſprit rempli de ceux-là; ce furent eux qui m'en donnèrent l'idée, & j'étois bien éloigné de prévoir qu'on les paſſeroit en revue à côté de lui. Si j'euſſe été un pillard, que de vols ſeroient alors devenus manifeſtes, & combien on eut pris ſoin de les faire ſentir! Mais rien: on a eu beau faire, on n'a pas trouvé dans ma muſique la moindre réminiſcence d'aucune autre, & tous mes chants comparés aux prétendus originaux, ſe ſont trouvés auſſi neufs que le caractère de muſique que j'avois créé. Si l'on eut mis Mondonville ou Rameau à pareille épreuve, ils n'en ſeroient ſortis qu'en lambeaux.

Les bouffons firent à la muſique italienne des ſectateurs très-ardens. Tout Paris ſe diviſa en deux partis plus échauffés que s'il ſe fût agi d'une affaire d'état ou de religion. L'un

plus puiſſant, plus nombreux, compoſé des grands, des riches & des femmes, ſoutenoit la muſique françoiſe; l'autre plus vif, plus fier, plus enthouſiaſte, étoit compoſé des vrais connoiſſeurs, des gens à talens, des hommes de génie. Son petit pelotton ſe raſſembloit à l'opéra ſous la loge de la reine. L'autre parti rempliſſoit le reſte du parterre & de la ſalle; mais ſon foyer principal étoit ſous la loge du roi. Voilà d'où vinrent ces noms de partis célèbres dans ce temps-là, de *Coin du Roi* & de *Coin de la Reine.* La diſpute en s'animant produiſit des brochures. Le Coin du roi voulut plaiſanter; il fut moqué par le *Petit Prophête*; il voulut ſe mêler de raiſonner; il fut écraſé par la *Lettre ſur la muſique françoiſe.* Ces deux petits écrits, l'un de G.... & l'autre de moi, ſont les ſeuls qui ſurvivent à cette querelle; tous les autres ſont déjà morts.

Mais le Petit Prophête, qu'on s'obſtina long-temps à m'attribuer malgré moi, fut pris en plaiſanterie, & ne fit pas la moindre peine à ſon auteur; au lieu que la Lettre ſur la muſique fut priſe au ſérieux, & ſouleva contre moi toute la nation, qui ſe crut offenſée dans ſa muſique. La deſcription de l'incroyable effet de cette brochure ſeroit digne de la plume de Tacite. C'étoit le temps de la grande querelle du parlement & du clergé. Le parlement venoit d'être exilé; la fermentation étoit au comble: tout menaçoit d'un prochain ſoulèvement. La brochure parut; à l'inſtant toutes les autres querelles furent oubliées: on ne ſongea qu'au péril de la muſique françoiſe, & il n'y eut plus de ſoulèvement que contre moi. Il fut tel que la nation n'en eſt jamais bien

revenue.

revenue. A la cour on ne balançoit qu'entre la Bastille & l'exil, & la lettre-de-cachet alloit être expédiée, si M. de Voyer n'en eut fait sentir le ridicule. Quand on lira que cette brochure a peut-être empêché une révolution dans l'état, on croira rêver. C'est pourtant une vérité bien réelle, que tout Paris peut encore attester, puisqu'il n'y a pas aujourd'hui plus de quinze ans de cette singulière anecdote.

Si l'on n'attenta pas à ma liberté, l'on ne m'épargna pas du moins les insultes; ma vie même fut en danger. L'orchestre de l'opéra fit l'honnête complot de m'assassiner quand j'en sortirois. On me le dit; je n'en fus que plus assidu à l'opéra, & je ne sus que long-temps après que M. Ancelet, officier des mousquetaires, qui avoit de l'amitié pour moi, avoit détourné l'effet du complot, en me faisant escorter à mon insçu à la sortie du spectacle. La v lle venoit d'avoir la direction de l'opéra. Le premier exploit du prévôt des marchands fut de me faire ôter mes entrées, & cela de la façon la plus malhonnête qu'il fut possible; c'est-à-dire, en me les faisant refuser publiquement à mon passage; de sorte que je fus obligé de prendre un billet d'amphithéâtre pour n'avoir pas l'affront de m'en retourner ce jour-là. L'injustice étoit d'autant plus criante que le seul prix que j'avois mis à ma pièce, en la leur cédant, étoit mes entrées à perpétuité: car, quoique ce fût un droit pour tous les auteurs, & que j'eusse ce droit à double titre, je ne laissai pas de le stipuler expressément en présence de M. Duclos. Il est vrai qu'on m'envoya pour mes honoraires, par le caissier de l'opéra, cinquante louis que je n'avois pas demandés; mais outre

que ces cinquante louis ne faisoient pas même la somme qui me revenoit dans les règles, ce paiement n'avoit rien de commun avec le droit d'entrées formellement stipulé, & qui en étoit entièrement indépendant. Il y avoit dans ce procédé une telle complication d'iniquité & de brutalité, que le public, alors dans sa plus grande animosité contre moi, ne laissa pas d'en être unanimement choqué, & tel qui m'avoit insulté la veille crioit le lendemain tout haut dans la salle qu'il étoit honteux d'ôter ainsi les entrées à un auteur qui les avoit si bien méritées, & qui pouvoit même les réclamer pour deux. Tant est juste le proverbe italien: *qu' ogn' un ama la giustizia in casa d' altrui.*

Je n'avois là-dessus qu'un parti à prendre ; c'étoit de réclamer mon ouvrage, puisqu'on m'en ôtoit le prix convenu. J'écrivis pour cet effet à M. d'A......., qui avoit le département de l'opéra, & je joignis à ma lettre un mémoire qui étoit sans replique, & qui demeura sans réponse & sans effet, ainsi que ma lettre. La silence de cet homme injuste me resta sur le cœur, & ne contribua pas à augmenter l'estime très-médiocre que j'eus toujours pour son caractère & pour ses talens. C'est ainsi qu'on a gardé ma pièce à l'opéra en me frustrant du prix pour lequel je l'avois cédée. Du foible au fort ce seroit voler; du fort au foible c'est seulement s'approprier le bien d'autrui.

Quant au produit pécuniaire de cet ouvrage, quoiqu'il ne m'ait pas rapporté le quart de ce qu'il auroit rapporté dans les mains d'un autre, il ne laissa pas d'être assez grand pour me mettre en état de subsister plusieurs années, & sup-

pléer à la copie qui alloit toujours assez mal. J'eus cent louis du roi, cinquante de Mde. de Pompadour pour la représentation de Bellevue, où elle fit elle-même le rôle de Colin, cinquante de l'opéra, & cinq cent francs de Pissot pour la gravure; ensorte que cet intermède, qui ne me coûta jamais que cinq ou six semaines de travail, me rapporta presque autant d'argent, malgré mon malheur & ma balourdise, que m'en a depuis rapporté l'Emile, qui m'avoit coûté vingt ans de méditation & trois ans de travail: mais je payai bien l'aisance pécuniaire où me mit cette pièce par les chagrins infinis qu'elle m'attira. Elle fut le germe des secrètes jalousies qui n'ont éclaté que long-temps après. Depuis son succès, je ne remarquai plus ni dans G.... ni dans Diderot ni dans presque aucun des gens de lettres de ma connoissance cette cordialité, cette franchise, ce plaisir de me voir que j'avois cru trouver en eux jusqu'alors. Dès que je paroissois chez le baron, la conversation cessoit d'être générale. On se rassembloit par petits pelotons, on se chuchotoit à l'oreille, & je restois seul sans savoir avec qui parler. J'endurai long-temps ce choquant abandon, & voyant que Mde. d'H.....k, qui étoit douce & aimable, me recevoit toujours bien, je supportois les grossiéretés de son mari tant qu'elles furent supportables. Mais un jour il m'entreprit sans sujet, sans prétexte, & avec une telle brutalité devant Diderot, qui ne dit pas un mot, & devant Margency, qui m'a dit souvent depuis lors avoir admiré la douceur & la modération de mes réponses; qu'enfin chassé de chez lui par ce traitement indigne, j'en sortis résolu de n'y plus rentrer. Cela ne m'em-

pêcha pas de parler toujours honorablement de lui & de sa maison; tandis qu'il ne s'exprimoit jamais sur mon compte qu'en termes outrageans, méprisans, sans me désigner autrement que par ce *petit cuistre*, & sans pouvoir cependant articuler aucun tort d'aucune espèce que j'aie eu jamais avec lui ni avec personne à laquelle il prit intérêt. Voilà comment il finit par vérifier mes prédictions & mes craintes. Pour moi, je crois que mesdits amis m'auroient pardonné de faire des livres, & d'excellens livres, parce que cette gloire ne leur étoit pas étrangère, mais qu'ils ne purent me pardonner d'avoir fait un opéra, ni les succès brillans qu'eut cet ouvrage, parce qu'aucun d'eux n'étoit en état de courir la même carrière, ni d'aspirer aux mêmes honneurs. Duclos seul, au-dessus de cette jalousie, parut même augmenter d'amitié pour moi, & m'introduisit chez Mlle. Quinault, où je trouvai autant d'attentions, d'honnêtetés, de caresses, que j'avois peu trouvé tout cela chez M. d'H.....k.

Tandis qu'on jouoit le Devin du village à l'opéra, il étoit aussi question de son auteur à la comédie françoise, mais un peu moins heureusement. N'ayant pu dans sept ou huit ans faire jouer mon Narcisse aux italiens, je m'étois dégoûté de ce théâtre, par le mauvais jeu des acteurs dans le françois, & j'aurois bien voulu avoir fait passer ma pièce aux françois plutôt que chez eux. Je parlai de ce désir au comédien La Noue, avec lequel j'avois fait connoissance, & qui, comme on sait, étoit homme de mérite & auteur. Narcisse lui plut, il se chargea de le faire jouer anonyme, & en attendant, il me procura les entrées, qui me furent d'un

grand agrément; car j'ai toujours préféré le théâtre françois aux deux autres. La pièce fut reçue avec applaudiſſement, & repréſentée ſans qu'on en nommât l'auteur; mais j'ai lieu de croire que les comédiens & bien d'autres ne l'ignoroient pas. Les demoiſelles Gauſſin & Grandval jouoient les rôles d'amoureuſes, & quoique l'intelligence du tout fût manquée à mon avis, on ne pouvoit pas appeler cela une pièce abſolument mal jouée. Toutefois je fus ſurpris & touché de l'indulgence du public, qui eut la patience de l'entendre tranquillement d'un bout à l'autre, & d'en ſouffrir même une ſeconde repréſentation, ſans donner le moindre ſigne d'impatience. Pour moi, je m'ennuyai tellement à la première, que je ne pus tenir juſqu'à la fin, & ſortant du ſpectacle j'entrai au café de Procope où je trouvai Boiſſi & quelques autres, qui probablement s'étoient ennuyés comme moi. Là je dis hautement mon *peccavi*, m'avouant humblement ou fièrement l'auteur de la pièce, & en parlant comme tout le monde en penſoit. Cet aveu public de l'auteur d'une mauvaiſe pièce qui tombe, fut fort admiré, & me parut très-peu pénible. J'y trouvai même un dédommagement d'amour-propre dans le courage avec lequel il fut fait, & je crois qu'il y eut en cette occaſion plus d'orgueil à parler, qu'il n'y auroit eu de ſotte honte à ſe taire. Cependant, comme il étoit sûr que la pièce, quoique glacée à la repréſentation ſoutenoit la lecture, je la fis imprimer, & dans la préface, qui eſt un de mes bons écrits, je commençai de mettre à découvert mes principes un peu plus que je n'avois fait juſqu'alors.

J'eus bientôt occaſion de les développer tout-à-fait dans un

ouvrage de plus grande importance; car ce fut, je penſe, en cette année 1753 que parut le Programme de l'académie de Dijon ſur l'origine de l'inégalité parmi les hommes. Frappé de cette grande queſtion, je fus ſurpris que cette académie eût oſé la propoſer; mais puiſqu'elle avoit eu ce courage, je pouvois bien avoir celui de la traiter, & je l'entrepris.

Pour méditer à mon aiſe ce grand ſujet je fis à St. Germain un voyage de ſept ou huit jours avec Thérèſe, notre hôteſſe, qui étoit une bonne femme, & une de ſes amies. Je compte cette promenade pour une des plus agréables de ma vie. Il faiſoit très-beau; ces bonnes femmes ſe chargèrent des ſoins & de la dépenſe; Thérèſe s'amuſoit avec elles, & moi, ſans ſouci de rien, je venois m'égayer ſans gêne aux heures des repas. Tout le reſte du jour, enfoncé dans la forêt, j'y cherchois, j'y trouvois l'image des premiers temps, dont je traçois fièrement l'hiſtoire; je faiſois main-baſſe ſur les petits menſonges des hommes, j'oſois dévoiler à nud leur nature, ſuivre le progrès du temps & des choſes qui l'ont défigurée, & comparant l'homme de l'homme avec l'homme naturel, leur montrer dans ſon perfectionnement prétendu la véritable ſource de ſes misères. Mon ame exaltée par ces contemplations ſublimes s'élevoit auprès de la divinité, & voyant de-là mes ſemblables ſuivre dans l'aveugle route de leurs préjugés, celle de leurs erreurs, de leurs malheurs, de leurs crimes, je leur criois d'une foible voix qu'ils ne pouvoient entendre: inſenſés, qui vous plaignez ſans ceſſe de la nature, apprenez que tous vos maux vous viennent de vous.

De ces méditations réſulta le Diſcours ſur l'inégalité,

ouvrage qui fut plus du goût de Diderot que tous mes autres écrits, & pour lequel ses conseils me furent le plus utiles, (*) mais qui ne trouva dans toute l'Europe que peu de lecteurs qui l'entendissent, & aucun de ceux-là qui voulût en parler. Il avoit été fait pour concourir au prix, je l'envoyai donc, mais sûr d'avance qu'il ne l'auroit pas, & sachant bien que ce n'est pas pour des prix de cette étoffe que sont fondés les prix des académies.

Cette promenade & cette occupation firent du bien à mon humeur & à ma santé. Il y avoit déjà plusieurs années que, tourmenté de mon mal, je m'étois livré tout-à-fait aux médecins, qui, sans l'alléger avoient épuisé mes forces & détruit mon tempérament. Au retour de St. Germain je me trouvai plus de forces & me sentis beaucoup mieux. Je suivis cette indication, & résolu de guérir ou mourir sans médecins & sans remèdes, je leur dis adieu pour jamais, & je me mis à vivre au jour la journée, restant coi quand je ne pouvois aller, & marchant sitôt que j'en avois la force. Le train de Paris parmi les gens à prétentions étoit si peu de mon goût; les cabales des gens de lettres, leurs honteuses

(*) Dans le temps que j'écrivois ceci, je n'avois encore aucun soupçon du grand complot de Diderot & de G...., sans quoi j'aurois aisément reconnu combien le premier abusoit de ma confiance, pour donner à mes écrits ce ton dur & cet air noir qu'ils n'eurent plus quand il cessa de me diriger. Le morceau du philosophe qui s'argumente en se bouchant les oreilles pour s'endurcir aux plaintes d'un malheureux, est de sa façon, & il m'en avoit fourni d'autres plus forts encore que je ne pus me résoudre à employer. Mais attribuant cette humeur noire à celle que lui avoit donné le donjon de Vincennes, & dont on retrouve dans son Clairval une assez forte dose, il ne me vint jamais à l'esprit d'y soupçonner la moindre méchanceté.

querelles, leur peu de bonne-foi dans leurs livres, leurs airs tranchans dans le monde m'étoient ſi odieux, ſi antipathiques, je trouvois ſi peu de douceur, d'ouverture de cœur, de franchiſe dans le commerce même de mes amis, que rebuté de cette vie tumultueuſe, je commençois à ſoupirer ardemment après le ſéjour de la campagne, & ne voyant pas que mon métier me permit de m'y établir, j'y courois du moins, paſſer les heures que j'avois de libres. Pendant pluſieurs mois, d'abord après mon dîné, j'allois me promener ſeul au bois de Boulogne, méditant des ſujets d'ouvrages, & je ne revenois qu'à la nuit.

G.........t avec lequel j'étois alors extrêmement lié, ſe voyant obligé d'aller à Genève pour ſon emploi, me propoſa ce voyage, j'y conſentis. Je n'étois pas aſſez bien pour me paſſer des ſoins de la gouverneuſe : il fut décidé qu'elle ſeroit du voyage, que ſa mère garderoit la maiſon, & tous nos arrangemens pris, nous partîmes tous trois enſemble le premier Juin 1754.

Je dois noter ce voyage comme l'époque de la première expérience, qui juſqu'à l'âge de quarante-deux ans que j'avois alors, ait porté atteinte au naturel pleinement confiant avec lequel j'étois né, & auquel je m'étois toujours livré ſans réſerve & ſans inconvénient. Nous avions un caroſſe bourgeois qui nous menoit avec les mêmes chevaux à très-petites journées. Je deſcendois & marchois ſouvent à pied. A peine étions-nous à la moitié de notre route, que Thérèſe marqua la plus grande répugnance à reſter ſeule dans la voiture avec G.........t, & que quand, malgré ſes prières, je voulois deſ-

cendre, elle defcendoit & marchoit auffi. Je la grondai long-temps de ce caprice & même je m'y oppofai tout-à-fait, jufqu'à-ce qu'elle fe vît forcée enfin à m'en déclarer la caufe. Je crus rêver, je tombai des nues quand j'appris que mon ami G.........t, âgé de plus de foixante ans, podagre, impotent, ufé de plaifirs & de jouiffances, travailloit depuis notre départ à corrompre une perfonne qui n'étoit plus ni belle ni jeune, qui appartenoit à fon ami, & cela par les moyens les plus bas, les plus honteux, jufqu'à lui préfenter fa bourfe, jufqu'à tenter de l'émouvoir par la lecture d'un livre abominable, & par la vue des figures infâmes dont il étoit plein. Thérèfe indignée lui lança une fois fon vilain livre par la portière, & j'appris que le premier jour, une violente migraine m'ayant fait coucher fans fouper, il avoit employé tout le temps de ce tête-à-tête à des tentatives & des manœuvres plus dignes d'un fatyre ou d'un bouc que d'un honnête-homme, auquel j'avois confié ma compagne & moi-même. Quelle furprife! quel ferrement de cœur tout nouveau pour moi! Moi qui jufqu'alors avois crus l'amitié inféparable de tous les fentimens aimables & nobles qui font tout fon charme, pour la première fois de ma vie je me vois forcé de l'allier au dédain, & d'ôter ma confiance & mon eftime à un homme que j'aime & dont je me crois aimé! Le malheureux me cachoit fa turpitude; pour ne pas expofer Thérèfe, je me vis forcé de lui cacher mon mépris, & de receler au fond de mon cœur des fentimens qu'il ne devoit pas connoître. Douce & fainte illufion de l'amitié! G.........t

leva le premier ton voile à mes yeux. Que de mains cruelles l'ont empêché depuis lors de retomber!

A Lyon, je quittai G.........t pour prendre ma route par la Savoie, ne pouvant me résoudre à passer derechef si près de maman sans la revoir. Je la revis.... dans quel état, mon Dieu! quel avilissement! que lui restoit-il de sa vertu première? Etoit-ce la même Mde. de Warens, jadis si brillante, à qui le curé Pontverre m'avoit adressé? Que mon cœur fut navré! Je ne vis pour elle d'autre ressource que de se dépayser. Je lui réitérai vivement & vainement les instances que je lui avois faites dans mes lettres de venir vivre paisiblement avec moi, qui voulois consacrer mes jours & ceux de Thérèse à rendre les siens heureux. Attachée à sa pension, dont, cependant, quoiqu'exactement payée, elle ne tiroit rien depuis long-temps, elle ne m'écouta pas. Je lui fis encore quelque légère part de ma bourse, bien moins que je n'aurois dû, bien moins que je n'aurois fait si je n'eusse été parfaitement sûr qu'elle n'en profiteroit pas d'un sou. Durant mon séjour à Genève, elle fit un voyage en Chablais, & vint me voir à Grange-canal. Elle manquoit d'argent pour achever son voyage; je n'avois pas sur moi ce qu'il falloit pour cela; je le lui envoyai une heure après par Thérèse. Pauvre maman! Que je dise encore ce trait de son cœur. Il ne lui restoit pour dernier bijou qu'une petite bague. Elle l'ôta de son doigt pour la mettre à celui de Thérèse, qui la remit à l'instant au sien, en baisant cette noble main qu'elle arrosa de ses pleurs. Ah! c'étoit alors le moment d'acquitter ma dette! Il falloit tout quitter pour la suivre, m'attacher à elle

jusqu'à sa dernière heure, & partager son sort quel qu'il fût. Je n'en fis rien. Distrait par un autre attachement, je sentis relâcher le mien pour elle, faute de pouvoir le lui rendre utile. Je gémis sur elle, & ne la suivis pas. De tous les remords que j'ai sentis en ma vie, voilà le plus vif & le plus permanent. Je méritai par-là les châtimens terribles qui depuis lors n'ont cessé de m'accabler; puissent-ils avoir expié mon ingratitude! Elle fut dans ma conduite, mais elle a trop déchiré mon cœur pour que jamais ce cœur ait été celui d'un ingrat.

Avant mon départ de Paris j'avois esquissé la dédicace de mon discours sur l'inégalité. Je l'achevai à Chambéry, & la datai du même lieu, jugeant qu'il étoit mieux, pour éviter toute chicane, de ne la dater ni de France ni de Genève. Arrivé dans cette ville, je me livrai à l'enthousiasme républicain qui m'y avoit amené. Cet enthousiasme augmenta par l'accueil que j'y reçus. Fêté, caressé dans tous les états, je me livrai tout entier au zèle patriotique, & honteux d'être exclus de mes droits de citoyen par la profession d'un autre culte que celui de mes pères, je résolus de reprendre ouvertement ce dernier. Je pensois que l'Evangile étant le même pour tous les Chrétiens, & le fond du dogme n'étant différent qu'en ce qu'on se mêloit d'expliquer ce qu'on ne pouvoit entendre, il appartenoit en chaque pays au seul souverain de fixer & le culte & ce dogme inintelligible, & qu'il étoit par conséquent du devoir du citoyen d'admettre le dogme & de suivre le culte prescrit par la loi. La fréquentation des Encyclopédistes, loin d'ébranler ma foi,

l'avoit affermie par mon averſion naturelle pour la diſpute & pour les partis. L'étude de l'homme & de l'univers m'avoit montré partout les cauſes finales & l'intelligence qui les dirigeoit. La lecture de la bible, & ſurtout de l'évangile, à laquelle je m'appliquois depuis quelques années, m'avoit fait mépriſer les baſſes & ſottes interprétations que donnoient à Jéſus-Chriſt les gens les moins dignes de l'entendre. En un mot, la philoſophie, en m'attachant à l'eſſentiel de la religion, m'avoit détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offuſquée. Jugeant qu'il n'y avoit pas pour un homme raiſonnable deux manières d'être Chrétien, je jugeois auſſi que tout ce qui eſt forme & diſcipline étoit dans chaque pays du reſſort des lois. De ce principe ſi ſenſé, ſi ſocial, ſi pacifique, & qui m'a attiré de ſi cruelles perſécutions, il s'enſuivoit que voulant être citoyen, je devois être proteſtant & rentrer dans le culte établi dans mon pays. Je m'y déterminai; je me ſoumis même aux inſtructions du paſteur de la paroiſſe où je logeois, laquelle étoit hors de la ville. Je déſirai ſeulement de n'être pas obligé de paroître en conſiſtoire. L'édit eccléſiaſtique, cependant, y étoit formel; on voulut bien y déroger en ma faveur, & l'on nomma une commiſſion de cinq ou ſix membres pour recevoir en particulier ma profeſſion de foi. Malheureuſement, le miniſtre Perdriau, homme aimable & doux, avec qui j'étois lié, s'aviſa de me dire qu'on ſe réjouiſſoit de m'entendre parler dans cette petite aſſemblée. Cette attente m'effraya ſi fort, qu'ayant étudié jour & nuit pendant trois ſemaines un petit diſcours que j'avois préparé,

je me troublai lorſqu'il fallut le réciter, au point de n'en pouvoir pas dire un ſeul mot, & je fis dans cette conférence le rôle du plus ſot écolier. Les commiſſaires parloient pour moi, je répondois bêtement *oui* & *non* : enſuite je fus admis à la communion & réintégré dans mes droits de citoyen : je fus inſcrit comme tel dans le rôle des gardes que payent les ſeuls citoyens & bourgeois, & j'aſſiſtai à un conſeil-général *extraordinaire* pour recevoir le ſerment du ſyndic Muſſard. Je fus ſi touché des bontés que me témoignèrent en cette occaſion le conſeil, le conſiſtoire, & des procédés obligeans & honnêtes de tous les magiſtrats, miniſtres & citoyens que, preſſé par le bon-homme De Luc qui m'obſédoit ſans ceſſe, & encore plus par mon propre penchant; je ne ſongeai à retourner à Paris que pour diſſoudre mon ménage, mettre en règle mes petites affaires, placer Mde. le Vaſſeur & ſon mari, ou pourvoir à leur ſubſiſtance, & revenir avec Thérèſe m'établir à Genève pour le reſte de mes jours.

Cette réſolution priſe, je fis trève aux affaires ſérieuſes pour m'amuſer avec mes amis juſqu'au temps de mon départ. De tous ces amuſemens celui qui me plut davantage fut une promenade autour du lac que je fis en bateau avec De Luc père, ſa bru, ſes deux fils, & ma Thérèſe. Nous mîmes ſept jours à cette tournée par le plus beau temps du monde. J'en gardai le vif ſouvenir des ſites qui m'avoient frappé à l'autre extrêmité du lac, & dont je fis la deſcription quelques années après, dans la nouvelle Héloïſe.

Les principales liaiſons que je fis à Genève, outre les

De Luc dont j'ai parlé, furent le jeune V..... que j'avois déjà connu à Paris & dont j'augurois mieux alors que je n'ai fait dans la suite; M. Perdriau, alors pasteur de campagne, aujourd'hui professeur de belles-lettres, dont la société pleine de douceur & d'aménité me sera toujours regrettable, quoiqu'il ait cru du bel air de se détacher de moi; M. Jalabert, alors professeur de physique, depuis conseiller & syndic, auquel je lus mon discours sur l'inégalité (mais non pas la dédicace) & qui en parut transporté; le professeur Lullin avec lequel jusqu'à sa mort je suis resté en correspondance, & qui m'avoit même chargé d'emplettes de livres pour la bibliothèque; le professeur V.....t, qui me tourna le dos comme tout le monde, après que je lui eus donné des preuves d'attachement & de confiance qui l'auroient dû toucher si un t......... pouvoit être touché de quelque chose; C....... commis & successeur de Gauffecourt qu'il voulut supplanter, & qui bientôt fut supplanté lui-même; M..... de M....... ancien ami de mon père & qui s'étoit aussi montré le mien; mais qui, après avoir jadis bien mérité de la patrie, s'étant fait auteur dramatique & prétendant au Deux-cent, changea de maximes & devint ridicule avant sa mort. Mais celui de tous dont j'attendis d'avantage, fut M......, jeune homme de la plus grande espérance par ses talens, par son esprit plein de feu, que j'ai toujours aimé, quoique sa conduite à mon égard ait été souvent équivoque, & qu'il ait des liaisons avec mes plus cruels ennemis, mais qu'avec tout cela je ne puis m'empêcher de regarder encore comme appelé à être un jour le défenseur de ma mémoire, & le vengeur de son ami.

Au milieu de ces dissipations je ne perdis ni le goût, ni l'habitude de mes promenades solitaires, & j'en faisois souvent d'assez grandes sur les bords du lac, durant lesquelles ma tête accoutumée au travail ne demeuroit pas oisive. Je digérois le plan déjà formé de mes institutions politiques, dont j'aurai bientôt à parler; je méditois une histoire du Valais, un plan de tragédie en prose, dont le sujet qui n'étoit pas moins que Lucrèce, ne m'ôtoit pas l'espoir d'atterrer les rieurs, quoique j'osasse laisser paroître encore cette infortunée, quand elle ne le peut plus sur aucun théâtre françois. Je m'essayois en même temps sur Tacite, & je traduisis le premier livre de son histoire qu'on trouvera parmi mes papiers.

Après quatre mois de séjour à Genève je retournai au mois d'Octobre à Paris, & j'évitai de passer par Lyon pour ne pas me retrouver en route avec G.........t. Comme il entroit dans mes arrangemens de ne revenir à Genève que le printemps suivant, je repris pendant l'hiver mes habitudes & mes occupations, dont la principale fut de voir les épreuves de mon Discours sur l'inégalité, que je faisois imprimer en Hollande par le libraire Rey, dont je venois de faire la connoissance à Genève. Comme cet ouvrage étoit dédié à la République, & que cette dédicace pouvoit ne pas plaire au conseil, je voulois attendre l'effet qu'elle feroit à Genève avant que d'y retourner. Cet effet ne me fut pas favorable, & cette dédicace que le plus pur patriotisme m'avoit dictée, ne fit que m'attirer des ennemis dans le conseil, & des jaloux dans la bourgeoisie. M. Chouet, alors premier syndic,

m'écrivit une lettre honnête, mais froide, qu'on trouvera dans mes recueils. Je reçus des particuliers, entr'autres de De Luc & de Jalabert quelques complimens, & ce fut-là tout : je ne vis point qu'aucun Genevois me fut un vrai gré du zèle de cœur qu'on sentoit dans cet ouvrage. Cette indifférence scandalisa tous ceux qui la remarquèrent. Je me souviens que dînant un jour à Clichy chez Mde. D...n avec C........n résident de la république & avec M. de Mairan, celui-ci dit en pleine table que le conseil me devoit un présent & des honneurs publics pour cet ouvrage, & qu'il se déshonoroit s'il y manquoit. C........n qui étoit un petit homme noir & méchant, n'osa rien répondre en ma présence, mais il fit une grimace effroyable qui fit sourire Mde. D...n. Le seul avantage que me procura cet ouvrage, outre celui d'avoir satisfait mon cœur, fut le titre de citoyen qui me fut donné par mes amis, puis par le public à leur exemple, & que j'ai perdu dans la suite pour l'avoir trop bien mérité.

Ce mauvais succès ne m'auroit pourtant pas détourné d'exécuter ma retraite à Genève, si des motifs plus puissans sur mon cœur n'y avoient concouru. M. D'.....y voulant ajouter une aîle qui manquoit au château de la C.......e, faisoit une dépense immense pour l'achever. Etant allé voir un jour avec Mde. D'.....y ces ouvrages, nous poussâmes notre promenade un quart de lieue plus loin jusqu'au réservoir des eaux du parc qui touchoit la forêt de Montmorency, & où étoit un joli potager avec une petite loge fort délabrée qu'on appeloit l'Hermitage. Ce lieu solitaire & très-
agréable

agréable m'avoit frappé quand je le vis pour la première fois avant mon voyage de Genève. Il m'étoit échappé de dire dans mon transport : Ah, Madame, quelle habitation délicieuse ! voilà un asyle tout fait pour moi. Mde. D'.....y ne releva pas beaucoup mon discours ; mais à ce second voyage je fus tout surpris de trouver au lieu de la vieille masure, une petite maison presque entièrement neuve, fort bien distribuée & très-logeable pour un petit ménage de trois personnes. Mde. D'.....y avoit fait faire cet ouvrage en silence & à très-peu de frais, en détachant quelques matériaux & quelques ouvriers de ceux du château. Au second voyage elle me dit en voyant ma surprise : mon ours, voilà votre asyle ; c'est vous qui l'avez choisi ; c'est l'amitié qui vous l'offre ; j'espère qu'elle vous ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi. Je ne crois pas avoir été de mes jours plus vivement, plus délicieusement ému ; je mouillai de pleurs la main bienfaisante de mon amie, & si je ne fus pas vaincu dès cet instant même, je fus extrêmement ébranlé. Mde. D'.....y qui ne vouloit pas en avoir le démenti, devint si pressante, employa tant de moyens, tant de gens pour me circonvenir, jusqu'à gagner pour cela Mde. le Vasseur & sa fille, qu'enfin elle triompha de mes résolutions. Renonçant au séjour de ma patrie, je résolus, je promis d'habiter l'Hermitage, & en attendant que le bâtiment fut sec, elle prit soin d'en préparer les meubles, ensorte que tout fut prêt pour y entrer le printemps suivant.

Une chose qui aida beaucoup à me déterminer fut l'établissement de Voltaire auprès de Genève ; je compris que

cet homme y feroit révolution, que j'irois retrouver dans ma patrie le ton, les airs, les mœurs qui me chaſſoient de Paris; qu'il me faudroit batailler ſans ceſſe, & que je n'aurois d'autre choix dans ma conduite, que celui d'être un pédant inſupportable, ou un lâche & mauvais citoyen. La lettre que Voltaire m'écrivit ſur mon dernier ouvrage me donna lieu d'inſinuer mes craintes dans ma réponſe; l'effet qu'elle produiſit les confirma. Dès-lors je tins Genève perdue, & je ne me trompai pas. J'aurois dû peut-être faire tête à l'orage ſi je m'en étois ſenti le talent. Mais qu'euſſai-je fait ſeul, timide & parlant très-mal, contre un homme arrogant, opulent, étayé du crédit des grands, d'une brillante faconde (*), & déjà l'idole des femmes & des jeunes gens? Je craignis d'expoſer inutilement au péril mon courage; je n'écoutai que mon naturel paiſible, que mon amour du repos, qui, s'il me trompa, me trompe encore aujourd'hui ſur le même article. En me retirant à Genève j'aurois pu m'épargner de grands malheurs à moi-même; mais je doute qu'avec tout mon zèle ardent & patriotique, j'euſſe fait rien de grand & d'utile pour mon pays.

T....... qui dans le même temps à-peu-près fut s'établir à Genève, vint quelque temps après à Paris, & en emporta des tréſors. A ſon arrivée il me vint voir avec le chevalier de Jaucourt. Mde. D'.....y ſouhaitoit fort de le conſulter en particulier, mais la preſſe n'étoit pas facile à percer. Elle eut recours à moi. J'engageai T....... à l'aller voir. Ils commencèrent ainſi ſous mes auſpices des liaiſons qu'ils reſſerrè-

(*) Vieux mot qui ſignifie éloquence. *Note de l'Editeur.*

rent ensuite à mes dépens. Telle a toujours été ma destinée : sitôt que j'ai rapproché l'un de l'autre deux amis que j'avois séparément, ils n'ont jamais manqué de s'unir contre moi. Quoique dans le complot que formoient dès-lors les T.......s .... leur patrie, ils dussent tous me haïr mortellement, le D.....r pourtant continua long-temps à me témoigner de la bienveillance. Il m'écrivit même après son retour à Genève pour m'y proposer la place de bibliothécaire honoraire. Mais mon parti étoit pris, & cette offre ne m'ébranla pas.

Je retournois dans ce temps-là chez M. d'H.....k. L'occasion en avoit été la mort de sa femme, arrivée, ainsi que celle de Mde. de F.......l durant mon séjour à Genève. Diderot, en me la marquant, me parla de la profonde affliction du mari. Sa douleur émut mon cœur. Je regrettois vivement moi-même cette aimable femme. J'écrivis sur ce sujet à M. d'H.....k. Ce triste événement me fit oublier tous ses torts, & lorsque je fus de retour de Genève, & qu'il fut de retour lui-même d'un tour de France, qu'il avoit fait pour se distraire, avec G...., & d'autres amis, j'allai le voir, & je continuai jusqu'à mon départ pour l'Hermitage. Quand on sut dans sa cotterie que Mde. D'.....y, qu'il ne voyoit point encore, m'y préparoit un logement, les sarcasmes tombèrent sur moi comme la grêle, fondés sur ce qu'ayant besoin de l'encens & des amusemens de la ville, je ne soutiendrois pas la solitude seulement quinze jours. Sentant en moi ce qu'il en étoit, je laissai dire & j'allai mon train. M. d'H . . . . . k ne laissa pas de m'être

utile (*) pour placer le vieux bon-homme le Vaſſeur qui avoit plus de quatre-vingt ans, & dont ſa femme, qui s'en ſentoit ſurchargée, ne ceſſoit de me prier de la débarraſſer. Il fut mis dans une maiſon de charité où l'âge & le regret de ſe voir loin de ſa famille, le mirent au tombeau preſque en arrivant. Sa femme & ſes autres enfans le regrettèrent peu. Mais Thérèſe, qui l'aimoit tendrement, n'a jamais pu ſe conſoler de ſa perte, & d'avoir ſouffert que ſi près de ſon terme, il allât loin d'elle achever ſes jours.

J'eus à-peu-près dans le même temps une viſite à laquelle je ne m'attendois guères, quoique ce fut une bien ancienne connoiſſance. Je parle de mon ami Venture, qui vint me ſurprendre un beau matin lorſque je ne penſois à rien moins. Un autre homme étoit avec lui. Qu'il me parut changé! Au lieu de ſes anciennes grâces, je ne lui trouvai plus qu'un air crapuleux, qui m'empêcha de m'épanouir avec lui. Ou mes yeux n'étoient plus les mêmes, ou la débauche avoit abruti ſon eſprit, ou tout ſon premier éclat tenoit à celui de la jeuneſſe qu'il n'avoit plus. Je le vis preſque avec indifférence, & nous nous ſéparâmes aſſez froidement. Mais quand il fut parti, le ſouvenir de nos anciennes liaiſons me rappela ſi vivement celui de mes jeunes ans, ſi doucement, ſi ſagement conſacrés à cette femme angelique, qui maintenant

(*) Voici un exemple des tours que me joue ma mémoire. Long-temps après avoir écrit ceci, je viens d'apprendre en cauſant avec ma femme de ſon vieux bon-homme de père, que ce ne fut point M. d'H.....k, mais M. de Chenonceaux, alors un des adminiſtrateurs de l'Hôtel-Dieu, qui le fit placer. J'en avois ſi totalement perdu l'idée, & j'avois celle de M. d'H.....k ſi préſente, que j'aurois juré pour ce dernier.

n'étoit guères moins changée que lui, les petites anecdotes de cet heureux temps, la romanefque journée de *Toune*, paffée avec tant d'innocence & de jouiffance entre ces deux charmantes filles, dont une main baifée avoit été l'unique faveur, & qui, malgré cela, m'avoit laiffé des regrets fi vifs, fi touchans, fi durables, tous ces raviffans délires d'un jeune cœur, que j'avois fentis alors dans toute leur force, & dont je croyois le temps paffé pour jamais : toutes ces tendres réminifcences me firent verfer des larmes fur ma jeuneffe écoulée & fur fes tranfports déformais perdus pour moi. Ah! combien j'en aurois verfé fur leur retour tardif & funefte, fi j'avois prévu les maux qu'il m'alloit coûter!

Avant de quitter Paris j'eus pendant l'hiver qui précéda ma retraite un plaifir bien felon mon cœur, & que je goûtai dans toute fa pureté. Paliffot, académicien de Nancy, connu par quelques drames, venoit d'en donner un à Luneville devant le roi de Pologne. Il crut apparemment faire fa cour, en jouant dans ce drame un homme qui avoit ofé fe mefurer avec le roi la plume à la main. Stanislas, qui étoit généreux & qui n'aimoit pas la fatyre, fut indigné qu'on osât ainfi perfonnalifer en fa préfence. M. le comte de Treffan écrivit par l'ordre de ce prince, à d'Alembert & à moi pour m'informer que l'intention de Sa Majefté étoit que le fieur Paliffot fût chaffé de fon académie. Ma réponfe fut une vive prière à M. de Treffan d'intercéder auprès du roi de Pologne pour obtenir la grâce du fieur Paliffot. La grâce fut accordée, & M. de Treffan, en me le marquant au nom du roi, ajouta que ce fait feroit infcrit fur les regiftres de l'académie. Je

repliquai que c'étoit moins accorder une grâce que perpétuer un châtiment. Enfin j'obtins à force d'instances qu'il ne seroit fait mention de rien dans les regiſtres, & qu'il ne reſteroit aucune trace publique de cette affaire. Tout cela fut accompagné, tant de la part du roi que de celle de M. de Treſſan, de témoignages d'eſtime & de conſidération dont je fus extrêmement flatté, & je ſentis en cette occaſion que l'eſtime des hommes qui en ſont dignes eux-mêmes produit dans l'ame un ſentiment bien plus doux & plus noble que celui de la vanité. J'ai tranſcrit dans mon recueil les lettres de M. de Treſſan avec mes réponſes, & l'on en trouvera les originaux dans mes papiers.

Je ſens bien que ſi jamais ces mémoires parviennent à voir le jour, je perpétue ici moi-même le ſouvenir d'un fait dont je voulois effacer la trace; mais j'en tranſmets bien d'autres malgré moi. Le grand objet de mon entrepriſe, toujours préſent à mes yeux, l'indiſpenſable devoir de la remplir dans toute ſon étendue, ne m'en laiſſeront point détourner par de plus foibles conſidérations qui m'écarteroient de mon but. Dans l'étrange, dans l'unique ſituation où je me trouve, je me dois trop à la vérité pour devoir rien de plus à autrui. Pour me bien connoître, il faut me connoître dans tous mes rapports bons & mauvais. Mes confeſſions ſont néceſſairement liées avec celles de beaucoup de gens: je fais les unes & les autres avec la même franchiſe en tout ce qui ſe rapporte à moi, ne croyant devoir à qui que ce ſoit plus de ménagemens que je n'en ai pour moi-même, & voulant toutefois en avoir beaucoup plus. Je veux être toujours juſte

& vrai, dire d'autrui le bien tant qu'il me sera possible, ne dire jamais que le mal qui me regarde, & qu'autant que j'y suis forcé. Qui est-ce qui, dans l'état où l'on m'a mis, a droit d'exiger de moi davantage? Mes confessions ne sont point faites pour paroître de mon vivant ni de celui des personnes qui y sont péniblement intéressées. Si j'étois le maître de ma destinée & de celle de cet écrit, il ne verroit le jour qu'après ma mort & la leur. Mais les efforts que la terreur de la vérité fait faire à mes puissans oppresseurs pour en effacer les traces, me forcent à faire pour les conserver tout ce que me permettent le droit le plus exact & la plus sévère justice. Si ma mémoire devoit s'éteindre avec moi, plutôt que de compromettre personne, je souffrirois un opprobre injuste & passager sans murmure : mais puisqu'enfin mon nom doit vivre, je dois tâcher de transmettre avec lui le souvenir de l'homme infortuné qui le porta, tel qu'il fut réellement, & non tel que d'injustes ennemis travaillent sans relâche à le peindre.

Fin du huitième Livre.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE NEUVIÈME.

L'IMPATIENCE d'habiter l'Hermitage ne me permit pas d'attendre le retour de la belle ſaiſon, & ſitôt que mon logement fut prêt, je me hâtai de m'y rendre, aux grandes hûées de la cotterie H...chique, qui prédiſoit hautement que je ne ſupporterois pas trois mois de ſolitude, & qu'on me reverroit dans peu revenir avec ma courte honte vivre comme eux à Paris. Pour moi, qui depuis quinze ans hors de mon élément, me voyois prêt d'y rentrer, je ne faiſois pas même attention à leurs plaiſanteries. Depuis que je m'étois, malgré moi, jeté dans le monde, je n'avois ceſſé de regretter mes chères Charmettes & la douce vie que j'y avois menée. Je me ſentois fait pour la retraite & la campagne; il m'étoit impoſſible de vivre heureux ailleurs : à Veniſe, dans le train des affaires publiques, dans la dignité d'une eſpèce de repréſentation, dans l'orgueil des projets d'avancement. A Paris, dans le tourbillon de la grande ſociété, dans la ſenſualité des

des ſoupers, dans l'éclat des ſpectacles, dans la fumée de la gloriole; toujours mes boſquets, mes ruiſſeaux, mes promenades ſolitaires, venoient par leur ſouvenir me diſtraire, me contriſter, m'arracher des ſoupirs & des déſirs. Tous les travaux auxquels j'avois pu m'aſſujettir, tous les projets d'ambition qui, par accès, avoient animé mon zèle, n'avoient d'autre but que d'arriver un jour à ces bienheureux loiſirs champêtres, auxquels en ce moment je me flattois de toucher. Sans m'être mis dans l'honnête aiſance que j'avois cru ſeule pouvoir m'y conduire, je jugeois par ma ſituation particulière être en état de m'en paſſer, & pouvoir arriver au même but par un chemin tout contraire. Je n'avois pas un ſou de rente, mais j'avois un nom, des talens; j'étois ſobre, & je m'étois ôté les beſoins les plus diſpendieux, tous ceux de l'opinion. Outre cela, quoique pareſſeux, j'étois laborieux cependant quand je voulois l'être, & ma pareſſe étoit moins celle d'un fainéant que celle d'un homme indépendant, qui n'aime à travailler qu'à ſon heure. Mon métier de copiſte de muſique n'étoit ni brillant ni lucratif, mais il étoit ſûr. On me ſavoit gré dans le monde d'avoir eu le courage de le choiſir. Je pouvois compter que l'ouvrage ne me manqueroit pas, & il pouvoit me ſuffire pour vivre en bien travaillant. Deux mille francs qui me reſtoient du produit du Devin du village & de mes autres écrits, me faiſoient une avance pour n'être pas à l'étroit, & pluſieurs ouvrages que j'avois ſur le métier me promettoient, ſans rançonner les libraires, des ſupplémens ſuffiſans pour travailler à mon aiſe, ſans m'excéder, & même en mettant à profit les loiſirs de la

promenade. Mon petit ménage, composé de trois personnes qui toutes s'occupoient utilement, n'étoit pas d'un entretien fort coûteux. Enfin mes ressources, proportionnées à mes besoins & à mes désirs, pouvoient raisonnablement me promettre une vie heureuse & durable dans celle que mon inclination m'avoit fait choisir.

J'aurois pu me jeter tout-à-fait du côté le plus lucratif, & au lieu d'asservir ma plume à la copie, la dévouer entière à des écrits, qui, du vol que j'avois pris & que je me sentois en état de soutenir, pouvoient me faire vivre dans l'abondance & même dans l'opulence, pour peu que j'eusse voulu joindre des manœuvres d'auteur au soin de publier de bons livres. Mais je sentois qu'écrire pour avoir du pain, eut bientôt étouffé mon génie & tué mon talent qui étoit moins dans ma plume que dans mon cœur, & né uniquement d'une façon de penser élevée & fière, qui seule pouvoit le nourrir. Rien de vigoureux, rien de grand ne peut partir d'une plume toute vénale. La nécessité, l'avidité peut-être, m'eut fait faire plus vîte que bien. Si le besoin du succès ne m'eut pas plongé dans les cabales, il m'eut fait chercher à dire moins des choses utiles & vraies que des choses qui plussent à la multitude, & d'un auteur distingué que je pouvois être, je n'aurois été qu'un barbouilleur de papier. Non, non, j'ai toujours senti que l'état d'auteur n'étoit, ne pouvoit être illustre & respectable qu'autant qu'il n'étoit pas un métier. Il est trop difficile de penser noblement quand on ne pense que pour vivre. Pour pouvoir, pour oser dire de grandes vérités, il ne faut pas dépendre de son succès. Je jetois mes

livres dans le public avec la certitude d'avoir parlé pour le bien commun, ſans aucun ſouci du reſte. Si l'ouvrage étoit rebuté, tant pis pour ceux qui n'en vouloient pas profiter. Pour moi je n'avois pas beſoin de leur approbation pour vivre. Mon métier pouvoit me nourrir ſi mes livres ne ſe vendoient pas, & voilà préciſément ce qui les faiſoit vendre.

Ce fut le 9 Août 1756 que je quittai la ville pour n'y plus habiter; car je ne compte pas pour habitation quelques courts ſéjours que j'ai fait depuis, tant à Paris qu'à Londres & dans d'autres villes, mais toujours de paſſage, ou toujours malgré moi. Mde. D'.....y vint nous prendre tous trois dans ſon caroſſe; ſon fermier vint charger mon petit bagage, & je fus inſtallé dès le même jour. Je trouvai ma petite retraite arrangée & meublée ſimplement, mais proprement & même avec goût. La main qui avoit donné ſes ſoins à cet ameublement le rendoit à mes yeux d'un prix ineſtimable, & je trouvois délicieux d'être l'hôte de mon amie, dans une maiſon de mon choix qu'elle avoit bâtie exprès pour moi.

Quoiqu'il fit froid & qu'il y eut même encore de la neige, la terre commençoit à végéter; on voyoit des violettes & des prime-vères, les bourgeons des arbres commençoient à poindre, & la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du roſſignol, qui ſe fit entendre preſque à ma fenêtre dans un bois qui touchoit la maiſon. Après un léger ſommeil, oubliant à mon réveil ma tranſplantation je me croyois encore dans la rue Grenelle, quand tout-à-coup ce ramage me fit treſſaillir, & je m'écriai dans mon tranſport : enfin tous mes vœux ſont accomplis. Mon premier ſoin

fut de me livrer à l'impreſſion des objets champêtres dont j'étois entouré. Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, & il n'y eut pas un ſentier, pas un taillis, pas un boſquet, pas un réduit autour de ma demeure, que je n'euſſe parcouru dès le lendemain. Plus j'examinois cette charmante retraite, plus je la ſentois faite pour moi. Ce lieu ſolitaire plutôt que ſauvage me tranſportoit en idée au bout du monde. Il avoit de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guère auprès des villes, & jamais en s'y trouvant tranſporté tout d'un coup, on n'eut pu ſe croire à quatre lieues de Paris.

Après quelques jours livrés à mon délire champêtre, je ſongeai à ranger mes paperaſſes & à régler mes occupations. Je deſtinai, comme j'avois toujours fait, mes matinées à la copie, & mes après-dînées à la promenade, muni de mon petit livret blanc & de mon crayon : car n'ayant jamais pu écrire & penſer à mon aiſe que *ſub dio*, je n'étois pas tenté de changer de méthode, & je comptois bien que la forêt de Montmorency qui étoit preſque à ma porte, ſeroit déſormais mon cabinet de travail. J'avois pluſieurs écrits commencés; j'en fis la revue. J'étois aſſez magnifique en projets, mais dans les tracas de la ville, l'exécution juſqu'alors avoit marché lentement. J'y comptois mettre un peu plus de diligence quand j'aurois moins de diſtraction. Je crois avoir aſſez bien rempli cette attente, & pour un homme ſouvent malade, ſouvent à la C.......e, à E....y, à Eaubonne, au château de Montmorency, ſouvent obſédé chez lui de curieux déſœuvrés,

& toujours occupé la moitié de la journée à la copie, ſi l'on compte & meſure les écrits que j'ai faits dans les ſix ans que j'ai paſſés tant à l'Hermitage qu'à Montmorency, l'on trouvera, je m'aſſure, que ſi j'ai perdu mon temps durant cet intervalle, ce n'a pas été du moins dans l'oiſiveté.

Des divers ouvrages que j'avois ſur le chantier, celui que je méditois depuis long-temps, dont je m'occupois avec le plus de goût, auquel je voulois travailler toute ma vie, & qui devoit, ſelon moi, mettre le ſceau à ma réputation, étoit mes *Inſtitutions politiques.* Il y avoit treize à quatorze ans que j'en avois conçu la première idée, lorſqu'étant à Veniſe, j'avois eu quelqu'occaſion de remarquer les défauts de ce gouvernement ſi vanté. Depuis lors, mes vues s'étoient beaucoup étendues par l'étude hiſtorique de la morale. J'avois vu que tout tenoit radicalement à la politique, & que, de quelque façon qu'on s'y prît, aucun peuple ne ſeroit jamais que ce que la nature de ſon gouvernement le feroit être ; ainſi cette grande queſtion du meilleur gouvernement poſſible me paroiſſoit ſe réduire à celle-ci : Quelle eſt la nature de gouvernement propre à former un peuple le plus vertueux, le plus éclairé, le plus ſage, le meilleur enfin, à prendre ce mot dans ſon plus grand ſens ? J'avois cru voir que cette queſtion tenoit de bien près à cette autre-ci, ſi même elle en étoit différente : Quel eſt le gouvernement qui par ſa nature ſe tient toujours le plus près de la loi? De-là, qu'eſt-ce que la loi? & une chaîne de queſtions de cette importance. Je voyois que tout cela me menoit à de grandes vérités, utiles au bonheur du genre humain, mais ſurtout à celui de ma

patrie, où je n'avois pas trouvé dans le voyage que je venois d'y faire, les notions des lois & de la liberté assez justes, ni assez nettes à mon gré, & j'avois cru cette manière indirecte de les leur donner, la plus propre à ménager l'amour-propre de ses membres, & à me faire pardonner d'avoir pu voir là-dessus un peu plus loin qu'eux.

Quoiqu'il y eût déjà cinq ou six ans que je travaillois à cet ouvrage, il n'étoit encore guère avancé. Les livres de cette espèce demandent de la méditation, du loisir, de la tranquillité. De plus, je faisois celui-là, comme on dit, en bonne fortune, & je n'avois voulu communiquer mon projet à personne, pas même à Diderot. Je craignois qu'il ne parut trop hardi pour le siècle & le pays où j'écrivois, & que l'effroi de mes amis (*) ne me gênât dans l'exécution. J'ignorois encore s'il seroit fait à temps, & de manière à pouvoir paroître de mon vivant. Je voulois pouvoir sans contrainte donner à mon sujet tout ce qu'il me demandoit; bien sûr que, n'ayant point l'humeur satyrique, & ne voulant jamais chercher d'application, je serois toujours irrépréhensible en toute équité. Je voulois user pleinement, sans doute, du droit de penser que j'avois par ma naissance; mais toujours en respectant le gouvernement sous lequel j'avois à

(*) C'étoit surtout la sage sévérité de Duclos qui m'inspiroit cette crainte: car pour Diderot, je ne sais comment toutes mes conférences avec lui tendoient toujours à me rendre satyrique & mordant plus que mon naturel ne me portoit à l'être. Ce fut cela même qui me détourna de le consulter sur une entreprise où je voulois mettre uniquement toute la force du raisonnement, sans aucun vestige d'humeur & de partialité. On peut juger du ton que j'avois pris dans cet ouvrage, par celui du Contrat Social qui en est tiré.

vivre, ſans jamais déſobéir à ſes lois, & très-attentif à ne pas violer le droit des gens, je ne voulois pas non plus renoncer par crainte à ſes avantages.

J'avoue même qu'étranger & vivant en France, je trouvois ma poſition très-favorable pour oſer dire la vérité; ſachant bien que continuant comme je voulois faire à ne rien imprimer dans l'Etat ſans permiſſion, je n'y devois compte à perſonne de mes maximes & de leur publication partout ailleurs. J'aurois été bien moins libre à Genève même, où, dans quelque lieu que mes livres fuſſent imprimés, le magiſtrat avoit droit d'épiloguer ſur leur contenu. Cette conſidération avoit beaucoup contribué à me faire céder aux inſtances de Mde. D'.....y, & renoncer au projet d'aller m'établir à Genève. Je ſentois, comme je l'ai dit dans l'Emile, qu'à moins d'être homme d'intrigues, quand on veut conſacrer des livres au vrai bien de la patrie, il ne faut point les compoſer dans ſon ſein.

Ce qui me faiſoit trouver ma poſition plus heureuſe étoit la perſuaſion où j'étois, que le gouvernement de France, ſans peut-être me voir de fort bon œil, ſe feroit un honneur, ſinon de me protéger, au moins de me laiſſer tranquille. C'étoit, ce me ſembloit, un trait de politique très-ſimple & cependant très-adroite, de ſe faire un mérite de tolérer ce qu'on ne pouvoit empêcher; puiſque ſi l'on m'eut chaſſé de France, ce qui étoit tout ce qu'on avoit droit de faire; mes livres n'auroient pas moins été faits, & peut-être avec moins de retenue; au lieu qu'en me laiſſant en repos on gardoit l'auteur pour caution de ſes ouvrages, & de plus, on

effaçoit des préjugés bien enracinés dans le reste de l'Europe, en se donnant la réputation d'avoir un respect éclairé pour le droit des gens.

Ceux qui jugeront sur l'événement, que ma confiance m'a trompé, pourroient bien se tromper eux-mêmes. Dans l'orage qui m'a submergé, mes livres ont servi de prétexte, mais c'étoit à ma personne qu'on en vouloit. On se soucioit très-peu de l'auteur, mais on vouloit perdre Jean-Jaques, & le plus grand mal qu'on ait trouvé dans mes écrits, étoit l'honneur qu'ils pouvoient me faire. N'enjambons point sur l'avenir. J'ignore si ce mystère qui en est encore un pour moi, s'éclaircira dans la suite aux yeux des lecteurs, je sais seulement que si mes principes manifestés avoient dû m'attirer les traitemens que j'ai soufferts, j'aurois tardé moins long-temps à en être la victime, puisque celui de tous mes écrits où ces principes sont manifestés avec le plus de hardiesse, pour ne pas dire d'audace, avoit paru avoir son effet, même avant ma retraite à l'hermitage, sans que personne eut songé, je ne dis pas à me chercher querelle, mais à empêcher seulement la publication de l'ouvrage en France, où il se vendoit aussi publiquement qu'en Hollande. Depuis lors la nouvelle Héloïse parut encore avec la même facilité, j'ose dire avec le même applaudissement, &, ce qui semble même incroyable, la profession de foi de cette même Héloïse mourante est exactement la même que celle du vicaire Savoyard. Tout ce qu'il y a de hardi dans le Contrat Social étoit auparavant dans le Discours sur l'inégalité; tout ce qu'il y a de hardi dans l'Emile étoit auparavant dans la Julie. Or

ces

ces choſes hardies n'excitèrent aucune rumeur contre les deux premiers ouvrages; donc ce ne furent pas elles qui l'excitèrent contre les derniers.

Une autre entrepriſe à-peu-près du même genre, mais dont le projet étoit plus récent, m'occupoit davantage en ce moment : c'étoit l'extrait des ouvrages de l'abbé de St. Pierre, dont, entraîné par le fil de ma narration, je n'ai pu parler juſqu'ici. L'idée m'en avoit été ſuggérée, depuis mon retour de Genève, par l'abbé de Mably, non pas immédiatement, mais par l'entremiſe de Mde. D...n, qui avoit une ſorte d'intérêt à me la faire adopter. Elle étoit une des trois ou quatre jolies femmes de Paris dont le vieux abbé de St. Pierre avoit été l'enfant gâté, & ſi elle n'avoit pas eu décidément la préférence, elle l'avoit partagée au moins avec Mde. d'A.......n. Elle conſervoit pour la mémoire du bonhomme un reſpect & une affection qui faiſoient honneur à tous deux, & ſon amour-propre eut été flatté de voir reſſuſciter par ſon ſecrétaire les ouvrages morts-nés de ſon ami. Ces mêmes ouvrages ne laiſſoient pas de contenir d'excellentes choſes, mais ſi mal dites, que la lecture en étoit difficile à ſoutenir, & il eſt étonnant que l'abbé de St. Pierre qui regardoit ſes lecteurs comme de grands enfans, leur parlât cependant comme à des hommes, par le peu de ſoin qu'il prenoit de s'en faire écouter. C'étoit pour cela qu'on m'avoit propoſé ce travail comme utile en lui-même, & comme très-convenable à un homme laborieux en manœuvre, mais pareſſeux comme auteur, qui trouvant la peine de penſer très-fatigante, aimoit mieux en choſes de ſon goût,

éclaircir & pouſſer les idées d'un autre que d'en créer. D'ailleurs en ne me bornant pas à la fonction de traducteur, il ne m'étoit pas défendu de penſer quelquefois par moi-même, & je pouvois donner telle forme à mon ouvrage, que bien d'importantes vérités y paſſeroient ſous le manteau de l'abbé de St. Pierre, encore plus heureuſement que ſous le mien. L'entrepriſe, au reſte, n'étoit pas légère : il ne s'agiſſoit de rien moins que de lire, de méditer, d'extraire vingt-trois volumes diffus, confus, pleins de longueurs, de redites, de petites vues courtes ou fauſſes, parmi leſquelles il en falloit pêcher quelques-unes grandes, belles, & qui donnoient le courage de ſupporter ce pénible travail. Je l'aurois moi-même ſouvent abandonné ſi j'euſſe honnêtement pu m'en dédire ; mais en recevant les manuſcrits de l'abbé, qui me furent donnés par ſon neveu le comte de St. Pierre, à la ſollicitation de St. Lambert, je m'étois en quelque ſorte engagé d'en faire uſage, & il falloit ou les rendre, ou tâcher d'en tirer parti. C'étoit dans cette dernière intention que j'avois apporté ces manuſcrits à l'Hermitage, & c'étoit là le premier ouvrage auquel je comptois donner mes loiſirs.

J'en méditois un troiſième dont je devois l'idée à des obſervations faites ſur moi-même, & je me ſentois d'autant plus de courage à l'entreprendre que j'avois lieu d'eſpérer de faire un livre vraiment utile aux hommes, & même un des plus utiles qu'on pût leur offrir, ſi l'exécution répondoit dignement au plan que je m'étois tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes ſont dans le cours de leur vie ſouvent diſſemblables à eux-mêmes, & ſemblent ſe tranſ-

former en des hommes tout différens. Ce n'étoit pas pour établir une chofe auffi connue que je voulois faire un livre : j'avois un objet plus neuf & même plus important. C'étoit de chercher les caufes de ces variations, & de m'attacher à celles qui dépendoient de nous, pour montrer comment elles pouvoient être dirigées par nous-mêmes pour nous rendre meilleurs & plus sûrs de nous. Car il eft, fans contredit, plus pénible à l'honnête-homme de réfifter à des défirs déjà tout formés qu'il doit vaincre, que de prévenir, changer ou modifier ces mêmes défirs dans leur fource, s'il étoit en état d'y remonter. Un homme tenté réfifte une fois, parce qu'il eft fort, & fuccombe une autre fois, parce qu'il eft foible ; s'il eût été le même qu'auparavant, il n'auroit pas fuccombé.

En fondant en moi-même & en recherchant dans les autres à quoi tenoient ces diverfes manières d'être, je trouvai qu'elles dépendoient en grande partie de l'impreffion antérieure des objets extérieurs, & que modifiés continuellement par nos fens & par nos organes, nous portions fans nous en appercevoir dans nos idées, dans nos fentimens, dans nos actions mêmes l'effet de ces modifications. Les frappantes & nombreufes obfervations que j'avois recueillies étoient au-deffus de toute difpute, & par leurs principes phyfiques, elles me paroiffoient propres à fournir un régime extérieur qui, varié felon les circonftances, pouvoit mettre ou maintenir l'ame dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écarts on fouveroit à la raifon, que de vices on empêcheroit de naître, fi l'on favoit forcer l'économie ani-

male à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent ! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les ténèbres, les élémens, les alimens, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine & sur notre ame par conséquent ; tout nous offre mille prises presque assurées pour gouverner dans leur origine les sentimens dont nous nous laissons dominer. Telle étoit l'idée fondamentale dont j'avois déjà jeté l'esquisse sur le papier, & dont j'espérois un effet d'autant plus sûr pour les gens biens nés qui, aimant sincèrement la vertu, se défient de leur foiblesse, qu'il me paroissoit aisé d'en faire un livre agréable à lire, comme il l'étoit à composer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage, dont le titre étoit *la Morale sensitive*, ou *le matérialisme du sage*. Des distractions, dont on apprendra bientôt la cause, m'empêchèrent de m'en occuper, & l'on saura aussi quel fut le sort de mon esquisse, qui tient au mien de plus près qu'il ne sembleroit.

Outre tout cela, je méditois depuis quelque temps un systême d'éducation dont Mde. de C.........x, que celle de son mari faisoit trembler pour son fils, m'avoit prié de m'occuper. L'autorité de l'amitié faisoit que cet objet, quoique moins de mon goût en lui-même, me tenoit au cœur plus que tous les autres. Aussi de tous les sujets dont je viens de parler, celui-là est-il le seul que j'ai conduit à sa fin. Celle que je m'étois proposée, en y travaillant, méritoit, ce semble, à l'auteur une autre destinée. Mais n'anticipons pas ici sur ce triste sujet. Je ne serai que trop forcé d'en parler dans la suite de cet écrit.

Tous ces divers projets m'offroient des ſujets de méditations pour mes promenades : car, comme je crois l'avoir dit, je ne puis méditer qu'en marchant; ſitôt que je m'arrête, je ne penſe plus, & ma tête ne va qu'avec mes pieds. J'avois cependant eu la précaution de me pourvoir auſſi d'un travail de cabinet pour les jours de pluie. C'étoit mon Dictionnaire de muſique, dont les matériaux épars, mutilés, informes, rendoient l'ouvrage néceſſaire à reprendre preſque à neuf. J'apportois quelques livres dont j'avois beſoin pour cela; j'avois paſſé deux mois à faire l'extrait de beaucoup d'autres qu'on me prêtoit à la bibliothéque du Roi, & dont on me permit même d'emporter quelques-uns à l'Hermitage. Voilà mes proviſions pour compiler au logis, quand le temps ne me permettoit pas de ſortir, & que je m'ennuyois de ma copie. Cet arrangement me convenoit ſi bien, que j'en tirai parti tant à l'Hermitage qu'à Montmorenci, & même enſuite à Motiers, où j'achevai ce travail tout en en faiſant d'autres, & trouvant toujours qu'un changement d'ouvrage eſt un véritable délaſſement.

Je ſuivis aſſez exactement, pendant quelque temps, la diſtribution que je m'étois preſcrite, & je m'en trouvois très-bien; mais quand la belle ſaiſon ramena plus fréquemment Mde. D'.....y à E....y ou à la C.......e, je trouvai que des ſoins qui, d'abord, ne me coûtoient pas, mais que je n'avois pas mis en ligne de compte, dérangeoient beaucoup mes autres projets. J'ai déjà dit que Mde. D'.....y avoit des qualités très-aimables : elle aimoit bien ſes amis, elle les ſervoit avec beaucoup de zèle, & n'épargnant pour

eux ni ſon temps ni ſes ſoins, elle méritoit aſſurément bien qu'en retour ils euſſent des attentions pour elle. Juſqu'alors j'avois rempli ce devoir ſans ſonger que c'en étoit un ; mais enfin je compris que je m'étois chargé d'une chaîne dont l'amitié ſeule m'empêchoit de ſentir le poids : j'avois aggravé ce poids par ma répugnance pour les ſociétés nombreuſes. Mde. D'.....y s'en prévalut pour me faire une propoſition qui paroiſſoit m'arranger, & qui l'arrangeoit davantage. C'étoit de me faire avertir toutes les fois qu'elle ſeroit ſeule ou à-peu-près. J'y conſentis, ſans voir à quoi je m'engageois. Il s'enſuivit de-là que je ne lui faiſois plus de viſite à mon heure, mais à la ſienne, & que je n'étois jamais ſûr de pouvoir diſpoſer de moi-même un ſeul jour. Cette gêne altéra beaucoup le plaiſir que j'avois pris juſqu'alors à l'aller voir. Je trouvai que cette liberté qu'elle m'avoit tant promiſe, ne m'étoit donnée qu'à condition de ne m'en prévaloir jamais, & pour une fois ou deux que j'en voulus eſſayer, il y eut tant de meſſages, tant de billets, tant d'allarmes ſur ma ſanté, que je vis bien qu'il n'y avoit que l'excuſe d'être à plat de lit qui put me diſpenſer de courir à ſon premier mot. Il falloit me ſoumettre à ce joug ; je le fis, & même aſſez volontiers pour un auſſi grand ennemi de la dépendance, l'attachement ſincère que j'avois pour elle, m'empêchant en grande partie de ſentir le bien qui s'y joignoit. Elle rempliſſoit ainſi tant bien que mal les vides que l'abſence de ſa cour ordinaire laiſſoit dans ſes amuſemens. C'étoit pour elle un ſupplément bien mince, mais qui valoit encore mieux qu'une ſolitude abſolue qu'elle

ne pouvoit ſupporter. Elle avoit cependant de quoi la remplir bien plus aiſément, depuis qu'elle avoit voulu tâter de la littérature, & qu'elle s'étoit fourrée dans la tête de faire bon gré malgré, des romans, des lettres, des comédies, des contes, & d'autres fadaiſes comme cela. Mais ce qui l'amuſoit n'étoit pas tant de les écrire que de les lire, & s'il lui arrivoit de barbouiller de ſuite deux ou trois pages, il falloit qu'elle fût ſûre au moins de deux ou trois auditeurs bénévoles, au bout de cet immenſe travail. Je n'avois guères l'honneur d'être au nombre des élus qu'à la faveur de quelque autre. Seul, j'étois preſque toujours compté pour rien en toute choſe, & cela non-ſeulement dans la ſociété de Mde. D'.....y, mais dans celle de M. d'H.....k, & partout où M. G.... donnoit le ton. Cette nullité m'accommodoit fort partout ailleurs que dans le tête-à-tête, où je ne ſavois quelle contenance tenir, n'oſant parler de littérature, dont il ne m'appartenoit pas de juger, ni de galanterie, étant trop timide & craignant plus que la mort le ridicule d'un vieux galant; outre que cette idée ne me vint jamais près de Mde. D'.....y, & ne m'y ſeroit peut-être pas venue une ſeule fois en ma vie, quand je l'aurois paſſée entière auprès d'elle : non que j'euſſe pour ſa perſonne aucune répugnance; au contraire, je l'aimois peut-être trop comme ami pour pouvoir l'aimer comme amant. Je ſentois du plaiſir à la voir, à cauſer avec elle. Sa converſation, quoiqu'aſſez agréable en cercle, étoit aride en particulier; la mienne qui n'étoit pas plus fleurie, n'étoit pas pour elle d'un grand ſecours. Honteux d'un trop long ſilence, je m'évertuois

pour relever l'entretien, & quoiqu'il me fatiguât ſouvent il ne m'ennuyoit jamais. J'étois fort aiſe de lui rendre de petits ſoins, de lui donner de petits baiſers bien fraternels, qui ne me paroiſſoient pas plus ſenſuels pour elle, c'étoit-là tout. Elle étoit fort maigre, fort blanche, de la gorge comme ſur ma main. Ce défaut ſeul eut ſuffi pour me glacer : jamais mon cœur ni mes ſoins n'ont ſu voir une femme dans quelqu'un qui n'eut pas des tetons, & d'autres cauſes inutiles à dire m'ont toujours fait oublier ſon ſexe auprès d'elle.

Ayant ainſi pris mon parti ſur un aſſujettiſſement néceſſaire, je m'y livrai ſans réſiſtance, & le trouvai, du moins la première année, moins onéreux que je ne m'y ſerois attendu. Mde. D'.....y qui d'ordinaire paſſoit l'été preſque entier à la campagne, n'y paſſa qu'une partie de celui-ci; ſoit que ſes affaires la retinſſent davantage à Paris, ſoit que l'abſence de G.... lui rendît moins agréable le ſéjour de la C.......e. Je profitai des intervalles qu'elle n'y paſſoit pas, ou durant leſquels elle y avoit beaucoup de monde, pour jouir de ma ſolitude avec ma bonne Thérèſe & ſa mère, de manière à m'en bien faire ſentir le prix. Quoique depuis quelques années j'allaſſe aſſez fréquemment à la campagne, c'étoit preſque ſans la goûter, & ces voyages, toujours faits avec des gens à prétentions, toujours gâtés par la gêne, ne faiſoient qu'aiguiſer en moi le goût des plaiſirs ruſtiques dont je n'entrevoyois de plus près l'image que pour mieux ſentir leur privation. J'étois ſi ennuyé de ſalons, de jets-d'eau, de boſquets, de parterres & des plus ennuyeux montreurs

de

de tout cela : j'étois ſi excédé de brochures, de clavecin, de trios, de nœuds, de ſots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs & de grands ſoupés, que quand je lorgnois du coin de l'œil un ſimple pauvre buiſſon d'épines, une haie, une grange, un pré, quand je humois en traverſant un hameau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil, quand j'entendois de loin le ruſtique refrein de la chanſon des biſquières, je donnois au diable & le rouge & les falbalas & l'ambre, & regrettant le dîné de la ménagère & le vin du cru, j'aurois de bon cœur paumé la gueule à Monſieur le chef & à Monſieur le maître, qui me faiſoient dîner à l'heure où je ſoupe, ſouper à l'heure où je dors, mais ſurtout à Meſſieurs les laquais qui dévoroient des yeux mes morceaux, & ſous peine de mourir de ſoif, me vendoient le vin drogué de leur maître dix fois plus cher que je n'en aurois payé de meilleur au cabaret.

Me voilà donc enfin chez moi, dans un aſyle agréable & ſolitaire, maître d'y couler mes jours dans cette vie indépendante, égale & paiſible, pour laquelle je me ſentois né. Avant de dire l'effet que cet état, ſi nouveau pour moi, fit ſur mon cœur, il convient d'en récapituler les affections ſecrètes, afin qu'on ſuive mieux dans ſes cauſes le progrès de ces nouvelles modifications.

J'ai toujours regardé le jour qui m'unit à ma Thérèſe comme celui qui fixa mon être moral. J'avois beſoin d'un attachement, puiſqu'enfin celui qui devoit me ſuffire avoit été ſi cruellement rompu. La ſoif du bonheur ne s'éteint point dans le cœur de l'homme. Maman vieilliſſoit & s'avi-

liſſoit ! Il m'étoit prouvé qu'elle ne pouvoit plus être heureuſe ici-bas. Reſtoit à chercher un bonheur qui me fut propre, ayant perdu tout eſpoir de jamais partager le ſien. Je flottai quelque temps d'idée en idée & de projet en projet. Mon voyage de Veniſe m'eût jeté dans les affaires publiques, ſi l'homme avec qui j'allai me fourrer, avoit eu le ſens commun. Je ſuis facile à décourager, ſurtout dans les entrepriſes pénibles & de longue haleine. Le mauvais ſuccès de celle-ci me dégoûta de toute autre, & regardant, ſelon mon ancienne maxime, les objets lointains comme des leurres de dupe, je me déterminai à vivre déſormais au jour la journée, ne voyant plus rien dans la vie qui me tentât de m'évertuer.

Ce fut précisément alors que ſe fit notre connoiſſance. Le doux caractère de cette bonne fille me parut ſi bien convenir au mien, que je m'unis à elle d'un attachement à l'épreuve du temps & des torts, & que tout ce qui l'aurois dû rompre n'a jamais fait qu'augmenter. On connoîtra la force de cet attachement dans la ſuite, quand je découvrirai les plaies, les déchirures dont elle a navré mon cœur dans le fort de mes misères, ſans que juſqu'au moment où j'écris ceci, il m'en ſoit échappé jamais un ſeul mot de plainte à perſonne.

Quand on ſaura qu'après avoir tout fait, tout bravé pour ne m'en point ſéparer, qu'après vingt-cinq ans paſſés avec elle, en dépit du ſort & des hommes, j'ai fini ſur mes vieux jours par l'épouſer, ſans attente & ſans ſollicitation de ſa part, ſans engagement ni promeſſe de la mienne, on

croira qu'un amour forcené, m'ayant dès le premier jour tourné la tête, n'a fait que m'amener par degré à la dernière extravangance; & on le croira bien plus encore, quand on ſaura les raiſons particulières & fortes qui devoient m'empêcher d'en jamais venir là. Que penſera donc le lecteur, quand je lui dirai dans toute la vérité qu'il doit maintenant me connoître, que du premier moment que je la vis, juſqu'à ce jour, je n'ai jamais ſenti la moindre étincelle d'amour pour elle, que je n'ai pas plus déſiré de la poſſéder que Mde. de Warens, & que les beſoins des ſens, que j'ai ſatisfaits auprès d'elle, ont uniquement été pour moi ceux du ſexe, ſans avoir rien de propre à l'individu? Il croira qu'autrement conſtitué qu'un autre homme, je fus incapable de ſentir l'amour, puiſqu'il n'entroit point dans les ſentimens qui m'attachoient aux femmes qui m'ont été les plus chères. Patience, ô mon lecteur! le moment funeſte approche où vous ne ſerez que trop bien déſabuſé.

Je me répète, on le ſait; il le faut. Le premier de mes beſoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, étoit tout entier dans mon cœur: c'étoit le beſoin d'une ſociété intime & auſſi intime qu'elle pouvoit l'être: c'étoit ſurtout pour cela qu'il me falloit une femme plutôt qu'un homme, une amie plutôt qu'un ami. Ce beſoin ſingulier étoit tel, que la plus étroite union des corps ne pouvoit encore y ſuffire: il m'auroit fallu deux ames dans le même corps; ſans cela je ſentois toujours du vide. Je me crus au moment de n'en plus ſentir. Cette jeune perſonne, aimable par mille excellentes qualités, & même alors par la figure,

ſans ombre d'art ni de coquetterie, eut borné dans elle ſeule mon exiſtence, ſi j'avois pu borner la ſienne en moi, comme je l'avois eſpéré. Je n'avois rien à craindre de la part des hommes; je ſuis ſûr d'être le ſeul qu'elle ait véritablement aimé, & ſes tranquilles ſens ne lui en ont guères demandé d'autres, même quand j'ai ceſſé d'en être un pour elle à cet égard. Je n'avois point de famille; elle en avoit une; & cette famille dont tous les naturels différoient trop du ſien, ne ſe trouva pas telle que j'en puſſe faire la mienne. Là fut la première cauſe de mon malheur. Que n'aurois-je point donné pour me faire l'enfant de ſa mère! Je fis tout pour y parvenir, & n'en pus venir à bout. J'eus beau vouloir unir tous nos intérêts; cela me fut impoſſible. Elle s'en fit toujours un différent du mien, contraire au mien, & même à celui de ſa fille, qui déjà n'en étoit plus ſéparé. Elle & ſes autres enfans & petits-enfans devinrent autant de ſang-ſues, dont le moindre mal qu'ils fiſſent à Thérèſe étoit de la voler. La pauvre fille, accoutumée à fléchir, même ſous ſes nièces, ſe laiſſoit dévaliſer & gouverner ſans mot dire; & je voyois avec douleur qu'épuiſant ma bourſe & mes leçons, je ne faiſois rien pour elle dont elle pût profiter. J'eſſayai de la détacher de ſa mère; elle y réſiſta toujours. Je reſpectai ſa réſiſtance & l'en eſtimois davantage: mais ſon refus n'en tourna pas moins à ſon préjudice & au mien. Livrée à ſa mère & aux ſiens, elle fut à eux plus qu'à moi, plus qu'à elle-même. Leur avidité lui fut moins ruineuſe que leurs conſeils ne lui furent pernicieux; enfin ſi, grâce à ſon amour pour moi, ſi, grâce à ſon bon naturel,

elle ne fut pas tout-à-fait ſubjuguée; c'en fut aſſez, du moins, pour empêcher en grande partie l'effet des bonnes maximes que je m'efforçois de lui inſpirer; c'en fut aſſez pour que, de quelque façon que je m'y ſois pu prendre, nous ayons toujours continué d'être deux.

Voilà comment dans un attachement ſincère & réciproque, où j'avois mis toute la tendreſſe de mon cœur, le vide de ce cœur ne fut pourtant jamais bien rempli. Les enfans, par leſquels il l'eût été, vinrent; ce fut encore pis. Je frémis de les livrer à cette famille mal élevée pour en être élevés encore plus mal. Les riſques de l'éducation des Enfans-trouvés étoient beaucoup moindres. Cette raiſon du parti que je pris, plus forte que toutes celles que j'énonçai dans ma lettre à Mde. de F.......l fut pourtant la ſeule que je n'oſai lui dire. J'aimai mieux être moins diſculpé d'un blâme auſſi grave, & ménager la famille d'une perſonne que j'aimois. Mais on peut juger par les mœurs de ſon malheureux frère, ſi jamais, quoiqu'on en pût dire, je devois expoſer mes enfans à recevoir une éducation ſemblable à la ſienne.

Ne pouvant goûter dans ſa plénitude cette intime ſociété dont je ſentois le beſoin, j'y cherchois des ſupplémens qui n'en rempliſſoient pas le vide, mais qui me le laiſſoient moins ſentir. Faute d'un ami qui fut à moi tout entier, il me falloit des amis dont l'impulſion ſurmontât mon inertie: c'eſt ainſi que je cultivai, que je reſſerrai mes liaiſons avec Diderot, avec l'abbé de Condillac, que j'en fis avec G.... une nouvelle, plus étroite encore, & qu'enfin je me trouvai par ce malheureux diſcours, dont j'ai raconté l'hiſtoire,

rejeté ſans y ſonger dans la littérature dont je me croyois ſorti pour toujours.

Mon début me mena par une route nouvelle dans un autre monde intellectuel, dont je ne pus ſans enthouſiaſme enviſager la ſimple & fière économie. Bientôt à force de m'en occuper, je ne vis plus qu'erreur & folie dans la doctrine de nos ſages, qu'oppreſſion & misère dans notre ordre ſocial. Dans l'illuſion de mon ſot orgueil, je me crus fait pour diſſiper tous ces preſtiges; & jugeant que pour me faire écouter, il falloit mettre ma conduite d'accord avec mes principes, je pris l'allure ſingulière qu'on ne m'a pas permis de ſuivre, dont mes prétendus amis ne m'ont pu pardonner l'exemple, qui, d'abord, me rendit ridicule, & qui m'eut enfin rendu reſpectable, s'il m'eut été poſſible d'y perſévérer.

Juſques-là j'avois été bon: dès-lors je devins vertueux, ou du moins enivré de la vertu. Cette ivreſſe avoit commencé dans ma tête, mais elle avoit paſſé dans mon cœur. Le plus noble orgueil y germa ſur les débris de la vanité déracinée. Je ne jouai rien; je devins en effet tel que je parus, & pendant quatre ans au moins que dura cette effervefcence dans toute ſa force, rien de grand & de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme, dont je ne fuſſe capable entre le ciel & moi. Voilà d'où nâquit ma ſubite éloquence, voilà d'où ſe répandit dans mes premiers livres ce feu vraiment céleſte qui m'embraſoit, & dont pendant quarante ans il ne s'étoit pas échappé la moindre étincelle, parce qu'il n'étoit pas encore allumé.

J'étois vraiment transformé; mes amis, mes connoiſſances ne me reconnoiſſoient plus. Je n'étois plus ce homme timide & plutôt honteux que modeſte, qui n'oſoit ni ſe préſenter ni parler; qu'un mot badin déconcertoit, qu'un regard de femme faiſoit rougir. Audacieux, fier, intrépide, je portois partout une aſſurance d'autant plus ferme qu'elle étoit ſimple & réſidoit dans mon ame plus que dans mon maintien. Le mépris que mes profondes méditations m'avoient inſpiré pour les mœurs, les maximes & les préjugés de mon ſiècle, me rendoit inſenſible aux railleries de ceux qui les avoient, & j'écraſois leurs petits bons-mots avec mes ſentences, comme j'écraſerois un inſecte entre mes doigts. Quel changement! tout Paris répétoit les âcres & mordans ſarcaſmes de ce même homme, qui deux ans auparavant & dix ans après n'a jamais ſu trouver la choſe qu'il avoit à dire, ni le mot qu'il devoit employer. Qu'on cherche l'état du monde le plus contraire à mon naturel; on trouvera celui-là. Qu'on ſe rappelle un de ces courts momens de ma vie où je devenois un autre, & ceſſois d'être moi; on le trouve encore dans le temps dont je parle; mais au lieu de durer ſix jours, ſix ſemaines, il dura près de ſix ans, & dureroit peut-être encore, ſans les circonſtances particulières qui le firent ceſſer, & me rendirent à la nature, au-deſſus de laquelle j'avois voulu m'élever.

Ce changement commença ſitôt que j'eus quitté Paris, & que le ſpectacle des vices de cette grande ville ceſſa de nourrir l'indignation qu'il m'avoit inſpirée. Quand je ne vis plus les hommes, je ceſſai de les mépriſer; quand je ne vis

plus les méchans, je cessai de les haïr. Mon cœur peu fait pour la haine, ne fit plus que déplorer leur misère & n'en distinguoit pas leur méchanceté. Cet état plus doux, mais bien moins sublime, amortit bientôt l'ardent enthousiasme qui m'avoit tranporté si long-temps; & sans qu'on s'en apperçut, sans presque m'en appercevoir moi-même, je redevins craintif, complaisant, timide, en un mot le même Jean-Jaques que j'avois été auparavant.

Si la révolution n'eût fait que me rendre à moi-même & s'arrêter-là, tout étoit bien; mais malheureusement elle alla plus loin & m'emporta rapidement à l'autre extrême. Dès-lors mon ame en branle, n'a plus fait que passer par la ligne de repos, & ses oscillations toujours renouvelées ne lui ont jamais permis d'y rester. Entrons dans le détail de cette seconde révolution : époque terrible & fatale d'un sort qui n'a point d'exemple chez les mortels.

N'étant que trois dans notre retraite, le loisir & la solitude devoient naturellement resserrer notre intimité. C'est aussi ce qu'ils firent entre Thérèse & moi. Nous passions tête-à-tête sous les ombrages des heures charmantes dont je n'avois jamais si bien senti la douceur. Elle me parut la goûter elle-même encore plus qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Elle m'ouvrit son cœur sans réserve, & m'apprit de sa mère & de sa famille des choses qu'elle avoit eu la force de me taire pendant long-temps. L'une & l'autre avoient reçu de Mde. D...n des multitudes de présens faits à mon intention, mais que la vieille madrée, pour ne pas me fâcher, s'étoit appropriés pour elle & pour ses autres enfans, sans

en

en rien laiſſer à Thérèſe, & avec très-ſévères défenſes de m'en parler; ordre que la pauvre fille avoit ſuivi avec une obéiſſance incroyable.

Mais une choſe qui me ſurprit beaucoup davantage, fut d'apprendre qu'outre les entretiens particuliers que Diderot & G.... avoient eu ſouvent avec l'une & l'autre pour les détacher de moi, & qui n'avoient pas réuſſi par la réſiſtance de Thérèſe, tous deux avoient eu depuis lors de fréquens & ſecrets colloques avec ſa mère, ſans qu'elle eût pu rien ſavoir de ce qui ſe braſſoit entr'eux. Elle ſavoit ſeulement que les petits préſens s'en étoient mêlés, & qu'il y avoit de petites allées & venues dont on tâchoit de lui faire myſtère, & dont elle ignoroit abſolument le motif. Quand nous partîmes de Paris il y avoit déjà long-temps que Mde. le Vaſſeur étoit dans l'uſage d'aller voir M. G.... deux ou trois fois par mois, & d'y paſſer quelques heures à des converſations ſi ſecrètes que le laquais de G.... étoit toujours renvoyé.

Je jugeai que ce motif n'étoit autre que le même projet dans lequel on avoit tâché de faire entrer la fille, en promettant de leur procurer par Mde. D'.....y un regrat de ſel, un bureau à tabac, & les tentant en un mot par l'appât du gain. On leur avoit repréſenté qu'étant hors d'état de rien faire pour elles, je ne pouvois pas même à cauſe d'elle parvenir à rien faire pour moi. Comme je ne voyois à tout cela que de la bonne intention, je ne leur en ſavois pas abſolument mauvais gré. Il n'y avoit que le myſtère qui me révoltât, ſurtout de la part de la vieille, qui, de plus,

devenoit de jour en jour plus flagorneuſe & plus pateline avec moi ; ce qui ne l'empêchoit pas de reprocher ſans ceſſe en ſecret à ſa fille qu'elle m'aimoit trop, qu'elle me diſoit tout, qu'elle n'étoit qu'une bête, & qu'elle en ſeroit la dupe.

Cette femme poſſédoit au ſuprême degré l'art de tirer d'un ſac dix moutures, de cacher à l'un ce qu'elle recevoit de l'autre, & à moi ce qu'elle recevoit de tous. J'aurois pu lui pardonner ſon avidité, mais je ne pouvois lui pardonner ſa diſſimulation. Que pouvoit-elle avoir à me cacher, à moi qu'elle ſavoit ſi bien qui faiſoit mon bonheur preſque unique de celui de ſa fille & du ſien? Ce que j'avois fait pour ſa fille je l'avois fait pour moi, mais ce que j'avois fait pour elle, méritoit de ſa part quelque reconnoiſſance ; elle en auroit dû ſavoir gré, du moins à ſa fille, & m'aimer pour l'amour d'elle qui m'aimoit. Je l'avois tirée de la plus complète misère, elle tenoit de moi ſa ſubſiſtance, elle me devoit toutes ces connoiſſances dont elle tiroit ſi bon parti. Thérèſe l'avoit long-temps nourrie de ſon travail, & la nourriſſoit maintenant de mon pain. Elle tenoit tout de cette fille pour laquelle elle n'avoit rien fait, & ſes autres enfans qu'elle avoit dotés, pour leſquels elle s'étoit ruinée, loin de lui aider à ſubſiſter, dévoroient encore ſa ſubſiſtance & la mienne. Je trouvois que dans une pareille ſituation, elle devoit me regarder comme ſon unique ami, ſon plus sûr protecteur, & loin de me faire un ſecret de mes propres affaires, loin de comploter contre moi dans ma propre maiſon, m'avertir fidellement de tout ce qui pouvoit m'intéreſſer,

quand elle l'apprenoit plutôt que moi. De quel œil pouvois-je donc voir sa conduite fausse & mystérieuse ? Que devois-je penser surtout des sentimens qu'elle s'efforçoit de donner à sa fille ? Quelle monstrueuse ingratitude devoit être la sienne, quand elle cherchoit à lui en inspirer ?

Toutes ces réflexions aliénèrent enfin mon cœur de cette femme, au point de ne pouvoir plus la voir sans dédain. Cependant je ne cessai jamais de traiter avec respect la mère de ma compagne, & de lui marquer en toutes choses presque les égards & la considération d'un fils ; mais il est vrai que je n'aimois pas à rester long-temps avec elle, & il n'est guère en moi de savoir me gêner.

C'est encore ici un de ces courts momens de ma vie où j'ai vu le bonheur de bien près sans pouvoir l'atteindre, & sans qu'il y eût de ma faute à l'avoir manqué. Si cette femme se fut trouvée d'un bon caractère, nous étions heureux tous les trois jusqu'à la fin de nos jours ; le dernier vivant seul fut resté à plaindre. Au lieu de cela, vous allez voir la marche des choses, & vous jugerez si j'ai pu la changer.

Mde. le Vasseur, qui vit que j'avois gagné du terrain sur le cœur de sa fille, & qu'elle en avoit perdu, s'efforça de le reprendre ; & au lieu de revenir à moi par elle, tenta de me l'aliéner tout-à-fait. Un des moyens qu'elle employa fut d'appeler sa famille à son aide. J'avois prié Thérèse de n'en faire venir personne à l'Hermitage, elle me le promit. On les fit venir en mon absence, sans la consulter, & puis on lui fit promettre de n'en rien dire. Le premier pas fait, tout le reste fut facile ; quand une fois on fait à quelqu'un qu'on

aime un ſecret de quelque choſe, on ne ſe fait bientôt plus guères de ſcrupule de lui en faire ſur tout. Sitôt que j'étois à la C.......e, l'Hermitage étoit plein de monde qui s'y réjouiſſoit aſſez bien. Une mère eſt toujours bien forte ſur une fille d'un bon naturel ; cependant de quelque façon que s'y prit la vieille, elle ne put jamais faire entrer Thérèſe dans ſes vues, & l'engager à ſe liguer contre moi. Pour elle, elle ſe décida ſans retour, & voyant d'un côté ſa fille & moi, chez qui l'on pouvoit vivre, mais c'étoit tout; de l'autre, Diderot, G...., d'H.....k, Mde. D'.....y, qui promettoient beaucoup & donnoient quelque choſe, elle n'eſtima pas qu'on put jamais avoir tort dans le parti d'une fermière générale & d'un baron. Si j'euſſe eu de meilleurs yeux, j'aurois vu dès-lors que je nourriſſois un ſerpent dans mon ſein. Mais mon aveugle confiance, que rien encore n'avoit altérée, étoit telle, que je n'imaginois pas même qu'on put vouloir nuire à quelqu'un qu'on devoit aimer ; en voyant ourdir autour de moi mille trames, je ne ſavois me plaindre que de la tyrannie de ceux que j'appelois mes amis, & qui vouloient, ſelon moi, me forcer d'être heureux à leur mode, plutôt qu'à la mienne.

Quoique Thérèſe refuſât d'entrer dans la ligue avec ſa mère, elle lui garda derechef le ſecret : ſon motif étoit louable; je ne dirai pas ſi elle fit bien ou mal. Deux femmes qui ont des ſecrets aiment à babiller enſemble ; cela les rapprochoit, & Thérèſe, en ſe partageant, me laiſſoit ſentir quelquefois que j'étois ſeul; car je ne pouvois plus compter pour ſociété celle que nous avions tous trois enſemble. Ce

fut alors que je sentis vivement le tort que j'avois eu, durant nos premières liaisons, de ne pas profiter de la docilité que lui donnoit son amour, pour l'orner de talens & de connoissances, qui, nous tenant plus rapprochés dans notre retraite, auroient agréablement rempli son temps & le mien, sans jamais nous laisser sentir la longueur du tête-à-tête. Ce n'étoit pas que l'entretien tarit entre nous, & qu'elle parut s'ennuyer dans nos promenades; mais enfin nous n'avions pas assez d'idées communes pour nous faire un grand magasin: nous ne pouvions plus parler sans cesse de nos projets bornés désormais à celui de jouir. Les objets qui se présentoient m'inspiroient des réflexions qui n'étoient pas à sa portée. Un attachement de douze ans n'avoit plus besoin de paroles; nous nous connoissions trop pour avoir plus rien à nous apprendre. Restoit la ressource des caillettes, médire & dire des quolibets. C'est surtout dans la solitude qu'on sent l'avantage de vivre avec quelqu'un qui sait penser. Je n'avois pas besoin de cette ressource pour me plaire avec elle; mais elle en auroit eu besoin pour se plaire toujours avec moi. Le pis étoit qu'il falloit avec cela prendre nos tête-à-têtes en bonne fortune: sa mère qui m'étoit devenue importune, me forçoit à les épier. J'étois gêné chez moi; c'est tout dire; l'air de l'amour gâtoit la bonne amitié. Nous avions un commerce intime, sans vivre dans l'intimité.

Dès que je crus voir que Thérèse cherchoit quelquefois des prétextes pour éluder les promenades que je lui proposois, je cessai de lui en proposer, sans lui savoir mauvais gré de ne pas s'y plaire autant que moi. Le plaisir n'est point

une chofe qui dépende de la volonté. J'étois sûr de fon cœur, ce m'étoit affez. Tant que mes plaifirs étoient les fiens, je les goûtois avec elle : quand cela n'étoit pas, je préférois fon contentement au mien.

Voilà comment à demi-trompé dans mon attente, menant une vie de mon goût, dans un féjour de mon choix, avec une perfonne qui m'étoit chère, je parvins pourtant à me fentir prefque ifolé. Ce qui me manquoit m'empêchoit de goûter ce que j'avois. En fait de bonheur & de jouiffances il me falloit tout ou rien. On verra pourquoi ce détail m'a paru néceffaire. Je reprends à préfent le fil de mon récit.

Je croyois avoir des tréfors dans les manufcrits que m'avoit donnés le comte de St. Pierre. En les examinant, je vis que ce n'étoit prefque que le recueil des ouvrages imprimés de fon oncle, annotés & corrigés de fa main, avec quelques autres petites pièces qui n'avoient pas vu le jour. Je me confirmai par fes écrits de morale dans l'idée que m'avoient donnés quelques lettres de lui que Mde. de Créqui m'avoient montrées, qu'il avoit beaucoup plus d'ef-prit que je n'avois cru; mais l'examen approfondi de fes ouvrages de politique ne me montra que des vues fuperfi-cielles, des projets utiles, mais impraticables par l'idée dont l'auteur n'a jamais pu fortir, que les hommes fe conduifoient par leurs lumières, plutôt que par leurs paffions. La haute opinion qu'il avoit des connoiffances modernes lui avoit fait adopter ce faux principe de la raifon perfectionnée, bafe de tous les établiffemens qu'il propofoit, & fource de tous fes fophifmes politiques. Cet homme rare, l'honneur de fon

ſiècle & de ſon eſpèce, & le ſeul peut-être depuis l'exiſtence du genre humain qui n'eut d'autre paſſion que celle de la raiſon, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ſes ſyſtêmes, pour avoir voulu rendre les hommes ſemblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils ſont, & qu'ils continueront d'être. Il n'a travaillé que pour des êtres imaginaires en penſant travailler pour ſes contemporains.

Tout cela vu, je me trouvai dans quelque embarras ſur la forme à donner à mon ouvrage. Paſſer à l'auteur ſes viſions, c'étoit ne rien faire d'utile : les réfuter à la rigueur étoit faire une choſe malhonnête, puiſque le dépôt de ſes manuſcrits, que j'avois accepté & même demandé, m'impoſoit l'obligation d'en traiter honorablement l'auteur. Je pris enfin le parti qui me parut le plus décent, le plus judicieux & le plus utile. Ce fut de donner ſéparément les idées de l'auteur & les miennes, & pour cela d'entrer dans ſes vues, de les éclaircir, de les étendre, & de ne rien épargner pour leur faire valoir tout leur prix.

Mon ouvrage devoit donc être compoſé de deux parties abſolument ſéparées ; l'une, deſtinée à expoſer de la façon que je viens de dire les divers projets de l'auteur. Dans l'autre, qui ne devoit paroître qu'après que la première auroit fait ſon effet, j'aurois porté mon jugement ſur ces mêmes projets, ce qui, je l'avoue, eut pu les expoſer quelquefois au ſort du ſonnet du miſantrope. A la tête de tout l'ouvrage devoit être une vie de l'auteur, pour laquelle j'avois ramaſſé d'aſſez bons matériaux, que je me flattois de ne pas

gâter en les employant. J'avois un peu vu l'abbé de St. Pierre dans sa vieillesse, & la vénération que j'avois pour sa mémoire m'étoit garant, qu'à tout prendre, M. le comte ne seroit pas mécontent de la manière dont j'aurois traité son parent.

Je fis mon essai sur la paix perpétuelle, le plus considérable & le plus travaillé de tous les ouvrages qui composoient ce recueil, & avant de me livrer à mes réflexions, j'eus le courage de lire absolument tout ce que l'abbé avoit écrit sur ce beau sujet, sans jamais me rebuter par ses longueurs & par ses redites. Le public a vu cet extrait, ainsi je n'ai rien à en dire. Quant au jugement que j'en ai porté, il n'a point été imprimé, & j'ignore s'il le sera jamais : mais il fut fait en même temps que l'extrait. Je passai de-là à la polysynodie, ou pluralité des conseils; ouvrage fait sous le Régent pour favoriser l'administration qu'il avoit choisie, & qui fit chasser de l'académie françoise l'abbé de St. Pierre, pour quelques traits contre l'administration précédente dont la duchesse du Maine & le cardinal de Polignac furent fâchés. J'achevai ce travail comme le précédent, tant le jugement que l'extrait : mais je m'en tins-là, sans vouloir continuer cette entreprise, que je n'aurois pas dû commencer.

La réflexion qui m'y fit renoncer se présente d'elle-même, & il étoit étonnant qu'elle ne me fût pas venue plutôt. La plupart des écrits de l'abbé de St. Pierre étoient ou contenoient des observations critiques sur quelques parties du gouvernement de France, & il y en avoit même de si libres qu'il étoit heureux pour lui de les avoir faites impunément.

Mais

Mais dans les bureaux des miniſtres on avoit de tout temps regardé l'abbé de St. Pierre comme une eſpèce de prédicateur plutôt que comme un vrai politique, & on le laiſſoit dire tout à ſon aiſe, parce qu'on voyoit bien que perſonne ne l'écoutoit. Si j'étois parvenu à le faire écouter, le cas eut été différent. Il étoit François, je ne l'étois pas, & en m'aviſant de répéter ſes cenſures, quoique ſous ſon nom, je m'expoſois à me faire demander un peu rudement, mais ſans injuſtice, de quoi je me mêlois. Heureuſement avant d'aller plus loin, je vis la priſe que j'allois donner ſur moi, & me retirai bien vîte. Je ſavois que vivant ſeul au milieu des hommes, & d'hommes tous plus puiſſans que moi, je ne pouvois jamais, de quelque façon que je m'y priſſe, me mettre à l'abri du mal qu'ils voudroient me faire. Il n'y avoit qu'une choſe en cela qui dépendit de moi; c'étoit de faire enſorte au moins que quand ils m'en voudroient faire, ils ne le puſſent qu'injuſtement. Cette maxime qui me fit abandonner l'abbé de St. Pierre, m'a fait ſouvent renoncer à des projets beaucoup plus chéris. Ces gens toujours prompts à faire un crime de l'adverſité, feroient bien ſurpris s'ils ſavoient tous les ſoins que j'ai pris en ma vie, pour qu'on ne put jamais me dire avec vérité dans mes malheurs : *tu les as bien mérité.*

Cet ouvrage abandonné me laiſſa quelque temps incertain ſur celui que j'y ferois ſuccéder, & cet intervalle de déſœuvrement fut ma perte, en me laiſſant tourner mes réflexions ſur moi-même, faute d'objet étranger qui m'occupât; je n'avois plus de projet pour l'avenir qui put amuſer mon

imagination. Il ne m'étoit pas même poſſible d'en faire, puiſque la ſituation où j'étois étoit précifément celle où s'étoient réunis tous mes déſirs : Je n'en avois plus à former, & j'avois encore le cœur vide. Cet état étoit d'autant plus cruel que je n'en voyois point à lui préférer. J'avois raſſemblé mes plus tendres affections dans une perſonne ſelon mon cœur, qui me les rendoit. Je vivois avec elle ſans gêne, & pour ainſi dire à diſcrétion. Cependant un ſecret ſerrement de cœur ne me quittoit ni près ni loin d'elle. En la poſſédant je ſentois qu'elle me manquoit encore, & la ſeule idée que je n'étois pas tout pour elle, faiſoit qu'elle n'étoit preſque rien pour moi.

J'avois des amis des deux ſexes auxquels j'étois attaché par la plus pure amitié, par la plus parfaite eſtime; je comptois ſur le plus vrai retour de leur part, & il ne m'étoit pas même venu dans l'eſprit de douter une ſeule fois de leur ſincérité, cependant cette amitié m'étoit plus tourmentante que douce, par leur obſtination, par leur affectation même à contrarier tous mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, tellement qu'il me ſuffiſoit de paroître déſirer une choſe qui n'intéreſſoit que moi ſeul, & qui ne dépendoit pas d'eux, pour les voir tous ſe liguer à l'inſtant même, pour me contraindre d'y renoncer. Cette obſtination de me contrôler en tout dans mes fantaiſies, d'autant plus injuſte que loin de contrôler les leurs je ne m'en informois pas même, me devint ſi cruellement onéreuſe, qu'enfin je ne recevois pas une de leurs lettres ſans ſentir en l'ouvrant un certain effroi qui n'étoit que trop juſtifié par ſa lecture.

Je trouvois que pour des gens tous plus jeunes que moi, & qui tous auroient eu grand befoin pour eux-mêmes des leçons qu'ils me prodiguoient, c'étoit auffi trop me traiter en enfant. Aimez-moi, leur difois-je, comme je vous aime, & du refte, ne vous mêlez pas plus de mes affaires que je ne me mêle des vôtres; voilà tout ce que je vous demande. Si de ces deux chofes ils m'en ont accordé une, ce n'a pas été du moins la dernière.

J'avois une demeure ifolée, dans une folitude charmante, maître chez moi, j'y pouvois vivre à ma mode fans que perfonne eut à m'y contrôler. Mais cette habitation m'impofoit des devoirs doux à remplir, mais indifpenfables. Toute ma liberté n'étoit que précaire; plus affervi que par des ordres, je devois l'être par ma volonté : je n'avois pas un feul jour dont, en me levant, je puffe dire : j'employerai ce jour comme il me plaira. Bien plus; outre ma dépendance des arrangemens de Mde. D'.....y, j'en avois une autre, bien plus importune, du public & des furvenans. La diftance où j'étois de Paris n'empêchoit pas qu'il ne me vînt journellement des tas de défœuvrés, qui, ne fachant que faire de leur temps, prodiguoient le mien fans aucun fcrupule. Quand j'y penfois le moins j'étois impitoyablement affailli, & rarement j'ai fait un joli projet pour ma journée, fans le voir renverfer par quelque arrivant.

Bref; au milieu des biens que j'avois le plus convoités, ne trouvant point de pure jouiffance, je revenois par élans aux jours fereins de ma jeuneffe, & je m'écriois quelquefois en foupirant : Ah! ce ne font pas encore ici les Charmettes!

Les ſouvenirs des divers temps de ma vie m'amenèrent à réfléchir ſur le point où j'étois parvenu, & je me vis déjà ſur le déclin de l'âge, en proie à des maux douloureux, & croyant approcher du terme de ma carrière, ſans avoir goûté dans ſa plénitude preſque aucun des plaiſirs dont mon cœur étoit avide, ſans avoir donné l'eſſor aux vifs ſentimens que j'y ſentois en réſerve, ſans avoir ſavouré, ſans avoir effleuré du moins cette enivrante volupté que je ſentois dans mon ame en puiſſance, & qui faute d'objet s'y trouvoit toujours comprimée ſans pouvoir s'exhaler autrement que par mes ſoupirs.

Comment ſe pouvoit-il qu'avec une ame naturellement expanſive, pour qui vivre c'étoit aimer, je n'euſſe pas trouvé juſqu'alors un ami tout à moi, un véritable ami, moi qui me ſentois ſi bien fait pour l'être? Comment ſe pouvoit-il qu'avec des ſens ſi combuſtibles, avec un cœur tout pétri d'amour, je n'euſſe pas du moins une fois brûlé de ſa flamme pour un objet déterminé? Dévoré du beſoin d'aimer ſans l'avoir jamais pu bien ſatisfaire, je me voyois atteindre aux portes de la vieilleſſe, & mourir ſans avoir vécu.

Ces réflexions triſtes, mais attendriſſantes me faiſoient replier ſur moi-même avec un regret qui n'étoit pas ſans douceur. Il me ſembloit que la deſtinée me devoit quelque choſe qu'elle ne m'avoit pas donné.

A quoi bon m'avoir fait naître avec des facultés exquiſes, pour les laiſſer juſqu'à la fin ſans emploi? Le ſentiment de mon prix interne en me donnant celui de cette injuſtice m'en dédommageoit en quelque ſorte, & me faiſoit verſer des larmes que j'aimois à laiſſer couler.

Je faifois ces méditations dans la plus belle faifon de l'année, au mois de Juin, fous des ombrages frais, au chant du roffignol, au gazouillement des ruiffeaux. Tout concourut à me replonger dans cette molleffe trop féduifante pour laquelle j'étois né, mais dont le ton dur & févère où venoit de me monter une longue effervefcence m'auroit dû délivrer pour toujours. J'allai malheureufement me rappeler le dîner du château de Toune, & ma rencontre avec ces deux charmantes filles dans la même faifon & dans des lieux à-peu-près femblables à ceux où j'étois dans ce moment. Ce fouvenir, que l'innocence qui s'y joignoit me rendoit plus doux encore, m'en rappela d'autres de la même efpèce. Bientôt je vis raffemblés autour de moi tous les objets qui m'avoient donné de l'émotion dans ma jeuneffe, Mlle. Galley, Mlle. de G..........d, Mlle. de Breil, Mde. Bazile, Mde. de L.....e, mes jolies écolières, & jufqu'à la piquante Zulietta, que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un férail d'Houris, de mes anciennes connoiffances pour qui le goût le plus vif ne m'étoit pas un fentiment nouveau. Mon fang s'allume & pétille, la tête me tourne malgré mes cheveux déjà grifonnans, & voilà le grave citoyen de Genève, l'auftère Jean-Jaques à près de quarante-cinq ans, redevenu tout-à-coup le berger extravagant. L'ivreffe dont je fus faifi, quoique fi prompte & fi folle, fut fi durable & fi forte, qu'il n'a pas moins fallu, pour m'en guérir, que la crife imprévue & terrible des malheurs où elle m'a précipité.

Cette ivreffe, à quelque point qu'elle fut portée, n'alla pourtant pas jufqu'à me faire oublier mon âge & ma fitua-

tion, jusqu'à me flatter de pouvoir inspirer de l'amour encore, jusqu'à tenter de communiquer enfin ce feu dévorant, mais stérile, dont depuis mon enfance je sentois en vain consumer mon cœur. Je ne l'espérai point, je ne le désirai pas même. Je savois que le temps d'aimer étoit passé, je sentois trop le ridicule des galans surannés, pour y tomber, & je n'étois pas homme à devenir avantageux & confiant sur mon déclin, après l'avoir été si peu durant mes belles années. D'ailleurs, ami de la paix, j'aurois craint les orages domestiques, & j'aimois trop sincèrement ma Thérèse pour l'exposer au chagrin de me voir porter à d'autres des sentimens plus vifs que ceux qu'elle m'inspiroit.

Que fis-je en cette occasion? Déjà mon lecteur l'a deviné pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici. L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels, me jeta dans le pays des chimères, & ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos & ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases je m'enivrois à torrens des plus délicieux sentimens qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout-à-fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidelles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée au milieu des objets charmans dont je m'étois entouré, que j'y passai les heures, les jours sans compter, & perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avois-je

mangé un morceau à la hâte, que je brûlois de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets. Quand, prêt à partir pour le monde enchanté, je voyois arriver de malheureux mortels qui venoient me retenir sur la terre, je ne pouvois ni modérer, ni cacher mon dépit, & n'étant plus maître de moi, je leur faisois un accueil si brusque, qu'il pouvoit porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misantropie, par tout ce qui m'en eut acquis une bien contraire, si l'on eut mieux lu dans mon cœur.

Au fort de ma plus grande exaltation, je fus retiré tout d'un coup par le cordon comme un cerf-volant, & remis à ma place par la nature, à l'aide d'une attaque assez vive de mon mal. J'employai le seul remède qui m'eut soulagé, & cela fit trève à mes angeliques amours : car, outre qu'on n'est guère amoureux quand on souffre, mon imagination qui s'anime à la campagne & sous les arbres, languit & meurt dans la chambre & sous les solives d'un plancher. J'ai souvent regretté qu'il n'existât pas des Driades ; c'eut infailliblement été parmi elles que j'aurois fixé mon attachement.

D'autres tracas domestiques vinrent en même temps augmenter mes chagrins. Mde. le Vasseur, en me faisant les plus beaux complimens du monde, aliénoit de moi sa fille tant qu'elle pouvoit. Je reçus des lettres de mon ancien voisinage, qui m'apprirent que la bonne vieille avoit fait à mon insçu plusieurs dettes au nom de Thérèse, qui le savoit, & qui ne m'en avoit rien dit. Les dettes à payer me fâchoient beaucoup moins que le secret qu'on m'en avoit fait. Eh!

comment celle pour qui je n'eus jamais aucun ſecret, pouvoit-elle en avoir pour moi? Peut-on diſſimuler quelque choſe aux gens qu'on aime? La cotterie H.........e, qui ne me voyoit faire aucun voyage à Paris, commençoit à craindre tout de bon que je ne me pluſſe en campagne, & que je ne fuſſe aſſez fou pour y demeurer.

Là, commencèrent les tracaſſeries par leſquelles on cherchoit à me rappeler indirectement à la ville. Diderot, qui ne voulut pas ſe montrer ſitôt lui-même, commença par me détacher De Leyre, à qui j'avois procuré ſa connoiſſance, lequel recevoit & me tranſmettoit les impreſſions que vouloit lui donner Diderot, ſans que De Leyre en vit le vrai but.

Tout ſembloit concourir à me tirer de ma douce & folle rêverie. Je n'étois pas guéri de mon attaque, quand je reçus un exemplaire du poëme ſur la ruine de Lisbonne, que je ſuppoſai m'être envoyé par l'auteur. Cela me mit dans l'obligation de lui écrire & de lui parler de ſa pièce. Je le fis par une lettre qui a été imprimée long-temps après ſans mon aveu, comme il ſera dit ci-après.

Frappé de voir ce pauvre homme accablé, pour ainſi dire, de proſpérités & de gloire, déclamer toutefois amèrement contre les misères de cette vie, & trouver toujours que tout étoit mal; je formai l'inſenſé projet de le faire rentrer en lui-même, & de lui prouver que tout étoit bien. Voltaire, en paroiſſant croire en Dieu, n'a réellement jamais cru qu'au Diable; puiſque ſon dieu prétendu n'eſt qu'un être malfaiſant qui, ſelon lui, ne prend de plaiſir qu'à nuire. L'abſurdité de cette doctrine, qui ſaute aux yeux, eſt ſurtout

révoltante

révoltante dans un homme comblé des biens de toute espèce qui, du sein du bonheur, cherche à désespérer ses semblables par l'image affreuse & cruelle de toutes les calamités dont il est exempt. Autorisé plus que lui à compter & peser tous les maux de la vie humaine, j'en fis l'équitable examen, & je lui prouvai que de tous ces maux, il n'y en avoit pas un dont la providence ne fût disculpée, & qui n'eût sa source dans l'abus que l'homme fait de ses facultés plus que dans la nature elle-même. Je le traitai dans cette lettre avec tous les égards, toute la considération, tout le ménagement, & je puis dire avec tout le respect possibles. Cependant lui connoissant un amour-propre extrêmement irritable, je ne lui envoyai pas cette lettre à lui-même, mais au docteur Tronchin son médecin & son ami, avec plein-pouvoir de la donner ou supprimer, selon ce qu'il trouveroit le plus convenable. Tronchin donna la lettre. Voltaire me répondit en peu de lignes, qu'étant malade & garde-malade lui-même, il remettoit à un autre temps sa réponse, & ne dit pas un mot sur la question. Tronchin, en m'envoyant cette lettre, en joignit une, où il marquoit peu d'estime pour celui qui la lui avoit remise.

Je n'ai jamais publié ni même montré ces deux lettres, n'aimant point à faire parade de ces sortes de petits triomphes; mais elles sont en originaux dans mes recueils. Depuis lors Voltaire a publié cette réponse qu'il m'avoit promise, mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est autre que le roman de Candide, dont je ne puis parler, parce que je ne l'ai pas lu.

Toutes ces diſtractions m'auroient dû guérir radicalement de mes fantaſques amours, & c'étoit peut-être un moyen que le ciel m'offroit d'en prévenir les ſuites funeſtes; mais ma mauvaiſe étoile fut la plus forte, & à peine recommençai-je à ſortir, que mon cœur, ma tête & mes pieds reprirent les mêmes routes. Je dis les mêmes, à certains égards; car mes idées, un peu moins exaltées, reſtèrent cette fois ſur la terre, mais avec un choix ſi exquis de tout ce qui pouvoit s'y trouver d'aimable en tout genre, que cette élite n'étoit guères moins chimérique que le monde imaginaire que j'avois abandonné.

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, ſous les plus raviſſantes images. Je me plûs à les orner de tous les charmes du ſexe que j'avois toujours adoré. J'imaginai deux amies, plutôt que deux amis, parce que ſi l'exemple eſt plus rare, il eſt auſſi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différens, de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animoient la bienveillance & la ſenſibilité. Je fis l'une brune & l'autre blonde, l'une vive & l'autre douce, l'une ſage & l'autre foible, mais d'une foibleſſe ſi touchante que la vertu ſembloit y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fut la tendre amie, & même quelque choſe de plus, mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalouſie, parce que tout ſentiment pénible me coûte à imaginer, & que je ne voulois ternir ce riant tableau par rien qui dégradât la nature. Epris de mes deux charmans modèles, je m'identifiois avec l'amant & l'ami le plus qu'il m'étoit poſſible; mais je le fis

aimable & jeune, lui donnant au ſurplus les vertus & les défauts que je me ſentois.

Pour placer mes perſonnages dans un ſéjour qui leur convînt, je paſſai ſucceſſivement en revue les plus beaux lieux que j'euſſe vus dans mes voyages. Mais je ne trouvai point de bocage aſſez frais, point de payſage aſſez touchant à mon gré. Les vallées de la Theſſalie m'auroient pu contenter ſi je les avois vues; mais mon imagination fatiguée à inventer, vouloit quelque lieu réel qui put lui ſervir de point d'appui, & me faire illuſion ſur la réalité des habitans que j'y voulois mettre. Je ſongeai long-temps aux isles Boromées, dont l'aſpect délicieux m'avoit tranſporté, mais j'y trouvai trop d'ornement & d'art pour mes perſonnages. Il me falloit cependant un lac, & je finis par choiſir celui autour duquel mon cœur n'a jamais ceſſé d'errer. Je me fixai ſur la partie des bords de ce lac à laquelle depuis long-temps mes vœux ont placé ma réſidence dans le bonheur imaginaire auquel le ſort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avoit encore pour moi un attrait de prédilection. Le contraſte des poſitions, la richeſſe & la variété des ſites, la magnificence, la majeſté de l'enſemble qui ravit les ſens, émeut le cœur, élève l'ame, achevèrent de me déterminer, & j'établis à Vevey mes jeunes pupilles. Voilà ce que j'imaginai du premier bond; le reſte n'y fut ajouté que dans la ſuite.

Je me bornai long-temps à un plan ſi vague, parce qu'il ſuffiſoit pour remplir mon imagination d'objets agréables, & mon cœur de ſentimens dont il aime à ſe nourrir. Ces fictions, à force de revenir, prirent enfin plus de conſiſtence,

& ſe fixèrent dans mon cerveau ſous une forme déterminée. Ce fut alors que la fantaiſie me prit d'exprimer ſur le papier quelques-unes des ſituations qu'elles m'offroient, & rappelant tout ce que j'avois ſenti dans ma jeuneſſe, de donner ainſi l'eſſor en quelque ſorte au déſir d'aimer que je n'avois pu ſatisfaire, & dont je me ſentois dévoré.

Je jetai d'abord ſur le papier quelques lettres éparſes ſans ſuite & ſans liaiſon, & lorſque je m'aviſai de les vouloir coudre, j'y fus ſouvent fort embarraſſé. Ce qu'il y a de peu croyable & de très-vrai, eſt que les deux premières parties ont été écrites preſque en entier de cette manière, ſans que j'euſſe aucun plan bien formé, & même ſans prévoir qu'un jour je ſerois tenté d'en faire un ouvrage en règle. Auſſi voit-on que ces deux parties, formées après coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent, ſont pleines d'un rempliſſage verbeux qu'on ne trouve pas dans les autres.

Au plus fort de mes rêveries, j'eus une viſite de Mde. d'H......., la première qu'elle m'eût faite en ſa vie, mais qui malheureuſement ne fut pas la dernière, comme on verra ci-après. La comteſſe d'H....... étoit fille de feu M. de B........e, fermier-général, ſœur de M. D'.....y & de MM. de L..... & de la B....., qui, depuis, ont été tous deux introducteurs des ambaſſadeurs. J'ai parlé de la connoiſſance que je fis avec elle étant fille. Depuis ſon mariage, je ne la vis qu'aux fêtes de la C.......e chez Mde. D'.....y ſa belle-ſœur. Ayant ſouvent paſſé pluſieurs jours avec elle, tant à la C........e qu'à E....y, non-ſeulement je la trouvai toujours

très-aimable, mais je crus lui voir aussi pour moi de la bienveillance. Elle aimoit assez à se promener avec moi; nous étions marcheurs l'un & l'autre, & l'entretien ne tarissoit pas entre nous. Cependant, je n'allai jamais la voir à Paris, quoiqu'elle m'en eût prié & même sollicité plusieurs fois. Ses liaisons avec M. de St. L.....t, avec qui je commençois d'en avoir, me la rendirent encore plus intéressante, & c'étoit pour m'apporter des nouvelles de cet ami, qui, pour lors, étoit, je crois, à Mahon, qu'elle vint me voir à l'Hermitage.

Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route. Son cocher, quittant le chemin qui tournoit, voulut traverser en droiture du moulin de Clairvaux à l'Hermitage: son carrosse s'embourba dans le fond du vallon; elle voulut descendre & faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée; elle enfonçoit dans la crotte, ses gens eurent toutes les peines du monde à la dégager, & enfin elle arriva à l'Hermitage en bottes, & perçant l'air d'éclats de rire auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver: il fallut changer de tout; Thérèse y pourvut, & je l'engageai d'oublier sa dignité pour faire une collation rustique, dont elle se trouva fort bien. Il étoit tard, elle resta peu; mais l'entrevue fut si gaie qu'elle y prit goût, & parut disposée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce projet que l'année suivante; mais, hélas! ce retard ne me garantit de rien.

Je passai l'automne à une occupation dont on ne se douteroit pas, à la garde des fruits de M. D'.....y. L'Hermitage

étoit le réſervoir des eaux du parc de la C.......e : il y avoit un jardin clos de murs & garni d'eſpaliers, & d'autres arbres, qui donnoient plus de fruits à M. D'.....y que ſon potager de la C.......e, quoiqu'on lui en volât les trois quarts. Pour n'être pas un hôte abſolument inutile, je me chargeai de la direction du jardin & de l'inſpection du jardinier. Tout alla bien juſqu'au temps des fruits; mais à meſure qu'ils mûriſſoient je les voyois diſparoître, ſans ſavoir ce qu'ils étoient devenus. Le jardinier m'aſſura que c'étoient les loirs qui mangeoient tout. Je fis la guerre aux loirs, j'en détruiſis beaucoup, & le fruit n'en diſparoiſſoit pas moins. Je guettai ſi bien qu'enfin je trouvai que le jardinier lui-même étoit le grand loir. Il logeoit à Montmorenci, d'où il venoit les nuits avec ſa femme & ſes enfans, enlever les dépôts de fruits qu'il avoit fait pendant la journée, & qu'il faiſoit vendre à la halle à Paris auſſi publiquement que s'il eut eu un jardin à lui. Ce miſérable que je comblois de bienfaits, dont Thérèſe habilloit les enfans, & dont je nourriſſois preſque le père, qui étoit mendiant, nous dévaliſoit auſſi aiſément qu'effrontément, aucun des trois n'étant aſſez vigilant pour y mettre ordre, & dans une ſeule nuit il parvint à vider ma cave, où je ne trouvai rien le lendemain. Tant qu'il ne parut s'adreſſer qu'à moi, j'endurai tout; mais voulant rendre compte du fruit, je fus obligé d'en dénoncer le voleur. Mde. D'.....y me pria de le payer, de le mettre dehors, & d'en chercher un autre; ce que je fis. Comme ce grand coquin rôdoit toutes les nuits autour de l'Hermitage, armé d'un gros bâton ferré

qui avoit l'air d'une maſſue, & ſuivi d'autres vauriens de ſon eſpèce ; pour raſſurer les gouverneuſes que cet homme effrayoit terriblement, je fis coucher ſon ſucceſſeur toutes les nuits à l'Hermitage ; & cela ne les tranquilliſant pas encore, je fis demander à Mde. D'.....y un fuſil que je tins dans la chambre du jardinier, avec charge à lui de ne s'en ſervir qu'au beſoin, ſi l'on tentoit de forcer la porte ou d'eſcalader le jardin, & de ne tirer qu'à poudre, uniquement pour effrayer les voleurs. C'étoit aſſurément la moindre précaution que put prendre pour la sûreté commune un homme incommodé, ayant à paſſer l'hiver au milieu des bois, ſeul avec deux femmes timides. Enfin, je fis l'acquiſition d'un petit chien pour ſervir de ſentinelle. De Leyre m'étant venu voir dans ce temps-là, je lui contai mon cas, & ris avec lui de mon appareil militaire. De retour à Paris il en voulut amuſer Diderot à ſon tour, & voilà comment la cotterie H.........e apprit que je voulois tout de bon paſſer l'hiver à l'Hermitage. Cette conſtance qu'ils n'avoient pu ſe figurer les déſorienta, & en attendant qu'ils imaginaſſent quelqu'autre tracaſſerie pour me rendre mon ſéjour déplaiſant, ils me détachèrent par Diderot ce même De Leyre, qui d'abord ayant trouvé mes précautions toutes ſimples, finit par les trouver inconſéquentes à mes principes, & pis que ridicules, dans des lettres où il m'accabloit de plaiſanteries amères, & aſſez piquantes pour m'offenſer, ſi mon humeur eut été tournée de ce côté-là. Mais alors ſaturé de ſentimens affectueux & tendres, & n'étant ſuſceptible d'aucun autre, je ne voyois dans ſes aigres ſarcaſmes que le mot pour rire,

& ne le trouvois que folâtre, où tout autre l'eut trouvé extravagant.

A force de vigilance & de soins, je parvins à garder si bien le jardin, que quoique la récolte du fruit eût presque manqué cette année, le produit fut triple de celui des années précédentes, & il est vrai que je ne m'épargnois point pour le préserver, jusqu'à escorter les envois que je faisois à la C.......e & à E....y, jusqu'à porter des paniers moi-même, & je me souviens que nous en portâmes un si lourd la Tante & moi, que prêts à succomber sous le faix, nous fûmes contraits de nous reposer de dix en dix pas, & n'arrivâmes que tout en nage.

Quand la mauvaise saison commença de me renfermer au logis, je voulus reprendre mes occupations casanières; il ne me fut pas possible. Je ne voyois partout que les deux charmantes amies, que leur ami, leurs entours, le pays qu'elles habitoient, qu'objets créés ou embellis pour elles par mon imagination. Je n'étois plus un moment à moi-même, le délire ne me quittoit plus. Après beaucoup d'efforts inutiles, pour écarter de moi toutes ces fictions, je fus enfin tout-à-fait séduit par elles, & je ne m'occupai plus qu'à tâcher d'y mettre quelque ordre & quelque suite pour en faire une espèce de roman.

Mon grand embarras étoit la honte de me démentir ainsi moi-même si nettement & si hautement. Après les principes sévères que je venois d'établir avec tant de fracas, après les maximes austères que j'avois si fortement prêchées, après tant d'invectives mordantes contre les livres efféminés qui respiroient

refpiroient l'amour & la molleffe, pouvoit-on rien imaginer de plus inattendu, de plus choquant que de me voir tout-d'un-coup m'infcrire de ma propre main parmi les auteurs de ces livres, que j'avois fi durement cenfurés ? Je fentois cette inconféquence dans toute fa force, je me la reprochois, j'en rougiffois, je m'en dépitois : mais tout cela ne put fuffire pour me ramener à la raifon. Subjugué complètement, il fallut me foumettre à tout rifque, & me réfoudre à braver le qu'en dira-t-on ; fauf à délibérer dans la fuite fi je me réfoudrois à montrer mon ouvrage ou non : car je ne fuppofois pas encore que j'en vinffe à le publier.

Ce parti pris, je me jette à plein collier dans mes rêveries, & à force de les tourner & retourner dans ma tête, j'en forme enfin l'efpèce de plan dont on a vu l'exécution. C'étoit affurément le meilleur parti qui fe put tirer de mes folies : l'amour du bien, qui n'eft jamais forti de mon cœur, les tourna vers des objets utiles, & dont la morale eut pu faire fon profit. Mes tableaux voluptueux auroient perdu toutes leurs grâces, fi le doux coloris de l'innocence y eut manqué.

Une fille foible eft un objet de pitié, que l'amour peut rendre intéreffant & qui fouvent n'eft pas moins aimable : mais qui peut fupporter fans indignation le fpectacle des mœurs à la mode, & qu'y a-t-il de plus révoltant que l'orgueil d'une femme infidelle, qui foulant ouvertement aux pieds tous fes devoirs, prétend que fon mari foit pénétré de reconnoiffance de la grâce qu'elle lui accorde de vouloir bien ne pas fe laiffer prendre fur le fait ? Les êtres parfaits

ne ſont pas dans la nature, & leurs leçons ne ſont pas aſſez près de nous. Mais qu'une jeune perſonne née avec un cœur auſſi tendre qu'honnête, ſe laiſſe vaincre à l'amour étant fille, & retrouve étant femme des forces pour le vaincre à ſon tour, & redevenir vertueuſe : quiconque vous dira que ce tableau dans ſa totalité eſt ſcandaleux & n'eſt pas utile, eſt un menteur & un hypocrite ; ne l'écoutez pas.

Outre cet objet de mœurs & d'honnêteté conjugale, qui tient radicalement à tout l'ordre ſocial, je m'en fis un plus ſecret de concorde & de paix publique, objet plus grand, plus important peut-être en lui-même, & du moins pour le moment où l'on ſe trouvoit. L'orage excité par l'Encyclopédie, loin de ſe calmer, étoit alors dans ſa plus grande force. Les deux partis déchaînés l'un contre l'autre avec la dernière fureur, reſſembloient plutôt à des loups enragés, acharnés à s'entre-déchirer qu'à des chrétiens & des philoſophes qui veulent réciproquement s'éclairer, ſe convaincre, & ſe ramener dans la voie de la vérité. Il ne manquoit peut-être à l'un & à l'autre que des chefs remuans qui euſſent du crédit, pour dégénérer en guerre civile, & Dieu ſait ce qu'eut produit une guerre civile de religion, où l'intolérance la plus cruelle étoit au fond la même des deux côtés! Ennemi né de tout eſprit de parti, j'avois dit franchement aux uns & aux autres des vérités dures qu'ils n'avoient pas écoutées. Je m'aviſai d'un autre expédient, qui dans ma ſimplicité me parut admirable : c'étoit d'adoucir leur haine réciproque en détruiſant leurs préjugés, & de montrer à chaque parti le mérite & la vertu dans l'autre, dignes de l'eſtime publique

& du respect de tous les mortels. Ce projet peu sensé, qui supposoit de la bonne foi dans les hommes, & par lequel je tombois dans le défaut que je reprochois à l'abbé de St. Pierre, eut le succès qu'il devoit avoir; il ne rapprocha point les partis, & ne les réunit que pour m'accabler. En attendant que l'expérience m'eut fait sentir ma folie, je m'y livrai, j'ose le dire, avec un zèle digne du motif qui me l'inspiroit, & je dessinai les deux caractères de Volmar & de Julie, dans un ravissement qui me faisoit espérer de les rendre aimables tous les deux &, qui plus est, l'un par l'autre.

Content d'avoir grossièrement esquissé mon plan, je revins aux situations de détail que j'avois tracées, & de l'arrangement que je leur donnai résultèrent les deux premières parties de la Julie, que je fis & mis au net durant cet hiver avec un plaisir inexprimable, employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur & d'argent pour sécher l'écriture, de la nompareille bleue pour coudre mes cahiers; enfin ne trouvant rien d'assez galant, rien d'assez mignon pour les charmantes filles dont je raffolois comme un autre Pigmalion. Tous les soirs au coin de mon feu, je lisois & relisois ces deux parties aux gouverneuses. La fille, sans rien dire, sanglottoit avec moi d'attendrissement; la mère qui, ne trouvant point là de complimens, n'y comprenoit rien, restoit tranquille, & se contentoit dans les momens de silence de me répéter toujours: *Monsieur, cela est bien beau.*

Mde. D'.....y, inquiète de me savoir seul en hiver au milieu des bois dans une maison isolée, envoyoit très-sou-

vent ſavoir de mes nouvelles. Jamais je n'eus de ſi vrais témoignages de ſon amitié pour moi, & jamais la mienne n'y répondit plus vivement. J'aurois tort de ne pas ſpécifier parmi ces témoignages, qu'elle m'envoya ſon portrait, & qu'elle me demanda des inſtructions pour avoir le mien, peint par La Tour, & qui avoit été expoſé au ſallon. Je ne dois pas non plus omettre une autre de ſes attentions, qui paroîtra riſible, mais qui fait trait à l'hiſtoire de mon caractère par l'impreſſion qu'elle fit ſur moi. Un jour qu'il geloit très-fort, en ouvrant un paquet qu'elle m'envoyoit de pluſieurs commiſſions dont elle s'étoit chargée, j'y trouvai un petit jupon de deſſous de flanelle d'Angleterre, qu'elle me marquoit avoir porté, & dont elle vouloit que je fiſſe un gilet. Ce ſoin, plus qu'amical, me parut ſi tendre, comme ſi elle ſe fut dépouillée pour me vêtir, que dans mon émotion, je baiſai vingt fois en pleurant le billet & le jupon: Thérèſe me croyoit devenu fou. Il eſt ſingulier que de toutes les marques d'amitié que Mde. D'.....y m'a prodiguées, aucune ne m'a jamais touché comme celle-là, & que même depuis notre rupture, je n'y ai jamais repenſé ſans attendriſſement. J'ai long-temps conſervé ſon petit billet, & je l'aurois encore, s'il n'eût eu le ſort de mes autres billets du même temps.

Quoique mes maux me laiſſaſſent alors peu de relâche en hiver, & qu'une partie de celui-ci, je fuſſe occupé d'y chercher du ſoulagement, ce fut pourtant à tout prendre, la ſaiſon que depuis ma demeure en France, j'ai paſſée avec le plus de douceur & de tranquillité. Durant quatre ou cinq

mois que le mauvais temps me tint davantage à l'abri des ſurvenans, je ſavourai plus que je n'ai fait avant & depuis, cette vie indépendante, égale & ſimple, dont la jouiſſance ne faiſoit pour moi qu'augmenter le prix, ſans autre compagnie que celle des deux gouverneuſes en réalité, & celle des deux couſines en idée. C'eſt alors ſurtout que je me félicitois chaque jour davantage du parti que j'avois eu le bon ſens de prendre, ſans égard aux clameurs de mes amis, fâchés de me voir affranchi de leur tyrannie; & quand j'appris l'attentat d'un forcené; quand De Leyre & Mde. D'.....y me parloient dans leurs lettres du trouble & de l'agitation qui régnoient dans Paris, combien je remerciai le ciel de m'avoir éloigné de ces ſpectacles d'horreurs & de crimes, qui n'euſſent fait que nourrir, qu'aigrir l'humeur bilieuſe que l'aſpect des déſordres publics m'avoit donnée; tandis que ne voyant plus autour de ma retraite que des objets rians & doux, mon cœur ne ſe livroit qu'à des ſentimens aimables.

Je note ici avec complaiſance le cours des derniers momens paiſibles qui m'ont été laiſſés. Le printemps qui ſuivit cet hiver ſi calme, vit éclore le germe des malheurs qui me reſtent à décrire, & dans le tiſſu deſquels on ne verra plus d'intervalle ſemblable où j'aie eu le loiſir de reſpirer.

Je crois pourtant me rappeler que durant cet intervalle de paix, & juſqu'au fond de ma ſolitude, je ne reſtai pas tout-à-fait tranquille de la part des H.........s. Diderot me ſuſcita quelque tracaſſerie, & je ſuis fort trompé ſi ce n'eſt durant cet hiver que parut le *Fils naturel*, dont j'aurai

bientôt à parler. Outre que par des causes qu'on saura dans la suite, il m'est resté peu de monumens sûrs de cette époque, ceux mêmes qu'on m'a laissés sont très-peu précis quant aux dates. Diderot ne datoit jamais ses lettres. Mde. D'.....y, Mde. d'H....... ne datoient guères les leurs que du jour de la semaine, & De Leyre faisoit comme elles le plus souvent. Quand j'ai voulu ranger ces lettres dans leur ordre, il a fallu suppléer en tâtonnant des dates incertaines sur lesquelles je ne puis compter. Ainsi ne pouvant fixer avec certitude le commencement de ces brouilleries, j'aime mieux rapporter ci-après dans un seul article tout ce que je puis m'en rappeler.

Le retour du printemps avoit redoublé mon tendre délire, & dans mes érotiques transports, j'avois composé pour les dernières parties de la Julie, plusieurs lettres qui se sentent du ravissement dans lequel je les écrivis. Je puis citer entr'autres celle de l'Elysée, & de la promenade sur le lac, qui, si je m'en souviens bien, sont à la fin de la quatrième partie. Quiconque, en lisant ces deux lettres, ne sent pas amollir & fondre son cœur dans l'attendrissement qui me les dicta, doit fermer le livre, il n'est pas fait pour juger des choses de sentiment.

Précisément dans le même temps j'eus de Mde. d'H....... une seconde visite imprévue. En l'absence de son mari, qui étoit capitaine de gendarmerie, & de son amant, qui servoit aussi, elle étoit venue à Eaubonne, au milieu de la vallée de Montmorenci, où elle avoit loué une assez jolie maison. Ce fut de-là qu'elle vint faire à l'Hermitage une nouvelle

excurſion. A ce voyage elle étoit à cheval & en homme. Quoique je n'aime guères ces ſortes de maſcarades, je fus pris à l'air romaneſque de celle-là, & pour cette fois, ce fut de l'amour. Comme il fut le premier & l'unique en toute ma vie, & que ſes ſuites le rendront à jamais mémorable & terrible à mon ſouvenir, qu'il me ſoit permis d'entrer dans quelque détail ſur cet article.

Mde. la comteſſe d'H....... approchoit de la trentaine, & n'étoit point belle, ſon viſage étoit marqué de la petite-vérole, ſon teint manquoit de fineſſe, elle avoit la vue baſſe & les yeux un peu ronds; mais elle avoit de grands cheveux noirs, naturellement bouclés, qui lui tomboient au jarret : ſa taille étoit mignonne, & elle mettoit dans tous ſes mouvemens de la gaucherie & de la grâce tout-à-la-fois. Elle avoit l'eſprit très-naturel & très-agréable; la gaieté, l'étourderie & la naïveté s'y marioient heureuſement : elle abondoit en ſaillies charmantes qu'elle ne recherchoit point, & qui partoient quelquefois malgré elle. Elle avoit pluſieurs talens agréables, jouoit du clavecin, danſoit bien, faiſoit d'aſſez jolis vers. Pour ſon caractère, il étoit angelique; la douceur d'ame en faiſoit le fond, mais hors la prudence & la force, il raſſembloit toutes les vertus. Elle étoit ſurtout d'une telle ſûreté dans le commerce, d'une telle fidélité dans la ſociété, que ſes ennemis mêmes n'avoient pas beſoin de ſe cacher d'elle. J'entends par ſes ennemis ceux, ou plutôt celles qui la haïſſoient, car pour elle, elle n'avoit pas un cœur qui put haïr, & je crois que cette conformité contribua beaucoup à me paſſionner pour elle. Dans les confidences de la plus

intime amitié, je ne lui ai jamais ouï parler mal des absens, pas même de sa belle-sœur. Elle ne pouvoit ni déguiser ce qu'elle pensoit à personne, ni même contraindre aucun de ses sentimens, & je suis persuadé qu'elle parloit de son amant à son mari même, comme elle en parloit à ses amis, à ses connoissances & à tout le monde indifféremment. Enfin, ce qui prouve sans replique la pureté, la sincérité de son excellent naturel, c'est qu'étant sujette aux plus énormes distractions & aux plus risibles étourderies, il lui en échappoit souvent de très-imprudentes pour elle-même, mais jamais d'offensantes pour qui que ce fut.

On l'avoit mariée très-jeune & malgré elle au comte d'H......., homme de condition, bon militaire, mais joueur, chicaneur, très-peu aimable, & qu'elle n'a jamais aimé. Elle trouva dans M. de St. L.....t tous les mérites de son mari avec des qualités plus agréables, de l'esprit, des vertus, des talens. S'il faut pardonner quelque chose aux mœurs du siècle, c'est sans doute un attachement que sa durée épure, que ses effets honorent & qui ne s'est cimenté que par une estime réciproque. C'étoit un peu par goût, à ce que j'ai pu croire, mais beaucoup pour complaire à St. L . . . . . t qu'elle venoit me voir. Il l'y avoit exhortée, & il avoit raison de croire que l'amitié qui commençoit à s'établir entre nous, rendroit cette société agréable à tous les trois. Elle savoit que j'étois instruit de leurs liaisons, & pouvant me parler de lui sans gêne, il étoit naturel qu'elle se plut avec moi. Elle vint, je la vis, j'étois ivre d'amour sans objets, cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur

elle,

elle, je vis ma Julie en Mde. d'H......., & bientôt je ne vis plus que Mde. d'H......., mais revêtue de toutes les perfections dont je venois d'orner l'idôle de mon cœur. Pour m'achever, elle me parla de St. L.....t en amante passionnée. Force contagieuse de l'amour! en l'écoutant, en me sentant auprès d'elle, j'étois saisi d'un frémissement délicieux, que je n'avois éprouvé jamais auprès de personne. Elle parloit & je me sentois ému; je croyois ne faire que m'intéresser à ses sentimens quand j'en prenois de semblables; j'avalois à longs traits la coupe empoisonnée dont je ne sentois encore que la douceur. Enfin sans que je m'en apperçusse & sans qu'elle s'en apperçut, elle m'inspira pour elle-même, tout ce qu'elle exprimoit pour son amant. Hélas! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse, pour une femme dont le cœur étoit plein d'un autre amour!

Malgré les mouvemens extraordinaires que j'avois éprouvés auprès d'elle, je ne m'apperçus pas d'abord de ce qui m'étoit arrivé : ce ne fut qu'après son départ que, voulant penser à Julie, je fus frappé de ne pouvoir plus penser qu'à Mde. d'H....... Alors mes yeux se dessillèrent; je sentis mon malheur, j'en gémis, mais je n'en prévis pas les suites.

J'hésitai long-temps sur la manière dont je me conduirois avec elle, comme si l'amour véritable laissoit assez de raison pour suivre des délibérations. Je n'étois pas déterminé quand elle revint me prendre au dépourvu. Pour lors j'étois instruit. La honte, compagne du mal, me rendit muet, tremblant devant elle; je n'osois ouvrir la bouche ni lever

les yeux ; j'étois dans un trouble inexprimable , qu'il étoit impoſſible qu'elle ne vit pas. Je pris le parti de le lui avouer , & de lui en laiſſer deviner la cauſe : c'étoit la lui dire aſſez clairement.

Si j'euſſe été jeune & aimable, & que dans la ſuite Mde. d'H....... eut été foible, je blâmerois ici ſa conduite ; mais tout cela n'étoit pas , je ne puis que l'applaudir & l'admirer. Le parti qu'elle prit, étoit également celui de la générosité & de la prudence. Elle ne pouvoit s'éloigner bruſquement de moi, ſans en dire la cauſe à St. L.....t qui l'avoit lui-même engagée à me voir ; c'étoit expoſer deux amis à une rupture, & peut-être à un éclat qu'elle vouloit éviter. Elle avoit pour moi de l'eſtime & de la bienveillance. Elle eut pitié de ma folie, ſans la flatter elle la plaignit & tâcha de m'en guérir. Elle étoit bien aiſe de conſerver à ſon amant & à elle-même un ami dont elle faiſoit cas : elle ne parloit de rien avec plus de plaiſir que de l'intime & douce ſociété que nous pourrions former entre nous trois, quand je ſerois devenu raiſonnable ; elle ne ſe bornoit pas toujours à ces exhortations amicales, & ne m'épargnoit pas au beſoin les reproches plus durs que j'avois bien mérités.

Je me les épargnois encore moins moi-même ; ſitôt que je fus ſeul je revins à moi ; j'étois plus calme après avoir parlé : l'amour connu de celle qui l'inſpire en devient plus ſupportable.

La force avec laquelle je me reprochois le mien m'en eut dû guérir, ſi la choſe eut été poſſible. Quels puiſſans motifs n'appelai-je point à mon aide pour l'étouffer ! Mes

mœurs, mes fentimens, mes principes, la honte, l'infidélité, le crime, l'abus d'un dépôt confié par l'amitié, le ridicule enfin de brûler à mon âge de la paffion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvoit, ni me rendre aucun retour, ni me laiffer aucun efpoir : paffion de plus, qui loin d'avoir rien à gagner par la conftance, devenoit moins fouffrable de jour en jour.

Qui croiroit que cette dernière confidération qui devoit ajouter du poids à toutes les autres, fut celle qui les éluda? quel fcrupule, penfai-je, puis-je me faire d'une folie nuifible à moi feul? Suis-je donc un jeune cavalier fort à craindre pour Mde. d'H.......? Ne diroit-on pas à mes préfomptueux remords, que ma galanterie, mon air, ma parure vont la féduire? Eh! pauvre Jean-Jaques, aime à ton aife en sûreté de confcience, & ne crains pas que tes foupirs nuifent à St. L.....t.

On a vu que jamais je ne fus avantageux, même dans ma jeuneffe. Cette façon de penfer étoit dans mon tour d'efprit, elle flattoit ma paffion; c'en fut affez pour m'y livrer fans réferve, & rire même de l'impertinent fcrupule que je croyois m'être fait par vanité plus que par raifon. Grande leçon pour les ames honnêtes, que le vice n'attaque jamais à découvert, mais qu'il trouve le moyen de furprendre, en fe mafquant toujours de quelque fophifme, & fouvent de quelque vertu.

Coupable fans remords, je le fus bientôt fans mefure; & de grâce, qu'on voie comment ma paffion fuivit la trace de mon naturel pour m'entraîner enfin dans l'abîme. D'abord

Hh 2

elle prit un air humble pour me raſſurer, & pour me rendre entreprenant, elle pouſſa cette humilité juſqu'à la défiance. Mde. d'H......., ſans ceſſer de me rappeler à mon devoir, à la raiſon, ſans jamais flatter un moment ma folie, me traitoit au reſte avec la plus grande douceur, & prit avec moi le ton de l'amitié la plus tendre. Cette amitié m'eut ſuffi, je le proteſte, ſi je l'avois crue ſincère; mais la trouvant trop vive pour être vraie, n'allai-je pas me fourrer dans la tête que l'amour déſormais ſi peu convenable à mon âge, à mon maintien, m'avoit avili aux yeux de Mde. d'H......., que cette jeune folle ne vouloit que ſe divertir de moi & de mes douceurs ſurannées, qu'elle en avoit fait confidence à St. L.....t, & que l'indignation de mon infidélité ayant fait entrer ſon amant dans ſes vues, ils s'entendoient tous les deux pour achever de me faire tourner la tête & me perſiffler. Cette bêtiſe qui m'avoit fait extravaguer à vingt-ſix ans, auprès de Mde. de L.....e, que je ne connoiſſois pas, m'eut été pardonnable à quarante-cinq, auprès de Mde. d'H......., ſi j'euſſe ignoré qu'elle & ſon amant étoient trop honnêtes gens l'un & l'autre, pour ſe faire un auſſi barbare amuſement.

Mde. d'H....... continuoit à me faire des viſites que je ne tardai pas à lui rendre. Elle aimoit à marcher ainſi que moi: nous faiſions de longues promenades dans un pays enchanté. Content d'aimer & de l'oſer dire, j'aurois été dans la plus douce ſituation, ſi mon extravagance n'en eut détruit tout le charme. Elle ne comprit rien d'abord à la ſotte humeur avec laquelle je recevois ſes careſſes: mais mon cœur, inca-

pable de favoir jamais rien cacher de ce qui s'y paffe, ne lui laiffa pas long-temps ignorer mes foupçons ; elle en voulut rire ; cet expédient ne réuffit pas ; des tranfports de rage en auroient été l'effet : elle changea de ton. Sa compatiffante douceur fut invincible ; elle me fit des reproches qui me pénétrèrent ; elle me témoigna fur mes injuftes craintes des inquiétudes dont j'abufai. J'exigeai des preuves qu'elle ne fe moquoit pas de moi. Elle vit qu'il n'y avoit nul autre moyen de me raffurer. Je devins preffant, le pas étoit délicat. Il eft étonnant, il eft unique peut-être qu'une femme ayant pu venir jufqu'à marchander, s'en foit tirée à fi bon compte. Elle ne me refufa rien de ce que la plus tendre amitié pouvoit accorder. Elle ne m'accorda rien qui put la rendre infidelle, & j'eus l'humiliation de voir que l'embrafement dont fes légères faveurs allumoient mes fens, n'en porta jamais aux fiens la moindre étincelle.

J'ai dit quelque part qu'il ne faut rien accorder aux fens quand on veut leur refufer quelque chofe. Pour connoître combien cette maxime fe trouva fauffe avec Mde. d'H......., & combien elle eut raifon de compter fur elle-même, il faudroit entrer dans les détails de nos longs & fréquens tête-à-têtes, & les fuivre dans toute leur vivacité durant quatre mois que nous pafsâmes enfemble, dans une intimité prefque fans exemple, entre deux amis de différens fexes, qui fe renferment dans les bornes dont nous ne fortîmes jamais. Ah! fi j'avois tardé fi long-temps à fentir le véritable amour, qu'alors mon cœur & mes fens lui payèrent bien l'arrérage! & quels font donc les tranfports qu'on doit

éprouver auprès d'un objet aimé qui nous aime, ſi même un amour non-partagé peut en inſpirer de pareils!

Mais j'ai tort de dire un amour non-partagé; le mien l'étoit en quelque ſorte; il étoit égal des deux côtés, quoiqu'il ne fût pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un & l'autre; elle pour ſon amant, moi pour elle; nos ſoupirs, nos délicieuſes larmes ſe confondoient. Tendres confidens l'un de l'autre, nos ſentimens avoient tant de rapport, qu'il étoit impoſſible qu'ils ne ſe mêlaſſent pas en quelque choſe; & toutefois au milieu de cette délicieuſe ivreſſe, jamais elle ne s'eſt oubliée un moment; & moi je proteſte, je jure, que ſi, quelquefois égaré par mes ſens, j'ai tenté de la rendre infidelle, jamais je ne l'ai véritablement déſiré. La véhémence de ma paſſion la contenoit par elle-même. Le devoir des privations avoit exalté mon ame. L'éclat de toutes les vertus ornoit à mes yeux l'idole de mon cœur; en ſouiller la divine image eut été l'anéantir. J'aurois pu commettre le crime, il a cent fois été commis dans mon cœur: mais avilir ma Sophie! ah cela ſe pouvoit-il jamais! non, non, je le lui ai cent fois dit à elle-même; euſſai-je été le maître de me ſatisfaire, ſa propre volonté l'eût-elle miſe à ma diſcrétion, hors quelques courts momens de délire, j'aurois refuſé d'être heureux à ce prix. Je l'aimois trop pour vouloir la poſſéder.

Il y a près d'une lieue de l'Hermitage à Eaubonne; dans mes fréquens voyages, il m'eſt arrivé quelquefois d'y coucher; un ſoir, après avoir ſoupé tête-à-tête, nous allâmes nous promener au jardin, par un très-beau clair de lune.

Au fond de ce jardin étoit un aſſez grand taillis par où nous fûmes chercher un joli boſquet, orné d'une caſcade dont je lui avois donné l'idée, & qu'elle avoit fait exécuter.

Souvenir immortel d'innocence & de jouiſſance ! Ce fut dans ce boſquet qu'aſſis auprès d'elle, ſur un banc de gazon, ſous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvemens de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première & l'unique fois de ma vie ; mais je fus ſublime, ſi l'on peut nommer ainſi tout ce que l'amour le plus tendre & le plus ardent peut porter d'aimable & de ſéduiſant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je verſai ſur ſes genoux ! que je lui en fis verſer malgré elle ! Enfin, dans un tranſport involontaire, elle s'écria : Non, jamais homme ne fut ſi aimable, & jamais amant n'aima comme vous ! Mais votre ami S. L.....t nous écoute, & mon cœur ne ſauroit aimer deux fois. Je me tus en ſoupirant ; je l'embraſſai : . . . . quel embraſſement ! Mais ce fut tout. Il y avoit ſix mois qu'elle vivoit ſeule, c'eſt-à-dire, loin de ſon amant & de ſon mari ; il y en avoit trois que je la voyois preſque tous les jours, & toujours l'amour en tiers entr'elle & moi. Nous avions ſoupé tête-à-tête, nous étions ſeuls, dans un boſquet au clair de la lune, & après deux heures de l'entretien le plus vif & le plus tendre, elle ſortit au milieu de la nuit de ce boſquet & des bras de ſon ami auſſi intacte, auſſi pure de corps & de cœur qu'elle y étoit entrée. Lecteur, peſez toutes ces circonſtances ; je n'ajouterai rien de plus.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ici mes ſens me laiſ-

foient tranquille, comme auprès de Thérèfe & de Maman. Je l'ai déjà dit, c'étoit de l'amour cette fois, & l'amour dans toute fon énergie & dans toutes fes fureurs. Je ne décrirai ni les agitations, ni les frémiffemens, ni les palpitations, ni les mouvemens convulfifs, ni les défaillances de cœur que j'éprouvois continuellement, on en pourra juger par l'effet que fa feule image faifoit fur moi. J'ai dit qu'il y avoit loin de l'Hermitage à Eaubonne : je paffois par les côteaux d'Andilly, qui font charmans. Je rêvois en marchant à celle que j'allois voir, à l'accueil careffant qu'elle me feroit, au baifer qui m'attendoit à mon arrivée. Ce feul baifer, ce baifer funefte, avant même de le recevoir, m'embrafoit le fang à tel point, que ma tête fe troubloit ; un éblouiffement m'aveugloit, mes genoux tremblans ne pouvoient me foutenir, j'étois forcé de m'arrêter, de m'affeoir; toute ma machine étoit dans un défordre inconcevable : j'étois prêt à m'évanouir. Inftruit du danger, je tâchois en partant de me diftraire & de penfer à autre chofe. Je n'avois pas fait vingt pas que les mêmes fouvenirs & tous les accidens qui en étoient la fuite, revenoient m'affaillir fans qu'il me fût poffible de m'en délivrer, & de quelque façon que je m'y fois pu prendre, je ne crois pas qu'il me foit jamais arrivé de faire feul ce trajet impunément. J'arrivois à Eaubonne foible, épuifé, rendu, me foutenant à peine. A l'inftant que je la voyois, tout étoit réparé; je ne fentois plus auprès d'elle que l'importunité d'une vigueur inépuifable & toujours inutile. Il y avoit fur ma route, à la vue d'Eaubonne, une terraffe agréable, appelée le mont Olimpe, où nous

nous nous rendions quelquefois, chacun de notre côté. J'arrivois le premier, j'étois fait pour l'attendre; mais que cette attente me coûtoit cher! Pour me diſtraire, j'eſſayois d'écrire avec mon crayon des billets que j'aurois pu tracer du plus pur de mon ſang : je n'en ai jamais pu achever un qui fût liſible. Quand elle en trouvoit quelqu'un dans la niche dont nous étions convenus, elle n'y pouvoit voir autre choſe que l'état vraiment déplorable où j'étois en l'écrivant. Cet état, & ſurtout ſa durée, pendant trois mois d'irritation continuelle & de privation, me jeta dans un épuiſement dont je n'ai pu me tirer de pluſieurs années, & finit par me donner une incommodité que j'emporterai, ou qui m'emportera au tombeau. Telle a été la ſeule jouiſſance amoureuſe de l'homme du tempérament le plus combuſtible, mais le plus timide en même temps, que peut-être la nature ait jamais produit. Tels ont été les derniers beaux jours qui m'ayent été comptés ſur la terre : ici commence le long tiſſu des malheurs de ma vie, où l'on verra peu d'interruption.

On a vu dans tout le cours de ma vie, que mon cœur tranſparent comme le criſtal n'a jamais ſu cacher, durant une minute entière, un ſentiment un peu vif qui s'y fût réfugié. Qu'on juge s'il me fut poſſible de cacher longtemps mon amour pour Mde. d'H....... Notre intimité frappoit tous les yeux, nous n'y mettions ni ſecret ni myſtère. Elle n'étoit pas de nature à en avoir beſoin, & comme Mde. d'H....... avoit pour moi l'amitié la plus tendre, qu'elle ne ſe reprochoit point; que j'avois pour elle une eſtime dont perſonne ne connoiſſoit mieux que moi toute la juſtice;

elle, franche, diſtraite, étourdie; moi, vrai, mal-adroit, fier, impatient, emporté, nous donnions encore ſur nous, dans notre trompeuſe ſécurité, beaucoup plus de priſes que nous n'aurions fait, ſi nous en euſſions été coupables. Nous allions l'un & l'autre à la C.......e; nous nous y trouvions ſouvent enſemble, quelquefois même par rendez-vous. Nous y vivions à notre ordinaire; nous promenant tous les jours tête-à-tête en parlant de nos amours, de nos devoirs, de notre ami, de nos innocens projets, dans le parc, vis-à-vis l'appartement de Mde. D'.....y, ſous ſes fenêtres, d'où, ne ceſſant de nous examiner, & ſe croyant bravée, elle aſſouviſſoit ſon cœur par ſes yeux, de rage & d'indignation.

Les femmes ont toutes l'art de cacher leur fureur, ſurtout quand elle eſt vive, Mde. D'.....y, violente mais réfléchie, poſsède ſurtout cet art éminemment. Elle feignit de ne rien voir, de ne rien ſoupçonner, & dans le même temps qu'elle redoubloit avec moi d'attentions, de ſoins, & preſque d'agaceries, elle affectoit d'accabler ſa belle-ſœur de procédés malhonnêtes, & de marques d'un dédain, qu'elle ſembloit vouloir me communiquer. On juge bien qu'elle ne réuſſiſſoit pas; mais j'étois au ſupplice. Déchiré de ſentimens contraires, en même temps que j'étois touché de ſes careſſes, j'avois peine à contenir ma colère quand je la voyois manquer à Mde. d'H....... La douceur angelique de celle-ci lui faiſoit tout endurer ſans ſe plaindre, & même ſans lui en ſavoir plus mauvais gré.

Elle étoit d'ailleurs ſouvent ſi diſtraite, & toujours ſi peu ſenſible à ces choſes-là, que la moitié du temps elle ne s'en appercevoit pas.

J'étois ſi préoccupé de ma paſſion, que ne voyant rien que Sophie, (c'étoit un des noms de Mde. d'H.......) je ne remarquois pas même que j'étois devenu la fable de toute la maiſon & des ſurvenans. Le baron d'H.....k qui n'étoit jamais venu que je ſache à la C.......e, fut au nombre de ces derniers. Si j'euſſe été auſſi défiant que je le ſuis devenu dans la ſuite, j'aurois fort ſoupçonné Mde. D'.....y d'avoir arrangé ce voyage, pour lui donner l'amuſant cadeau de voir le Citoyen amoureux. Mais j'étois alors ſi bête que je ne voyois pas même ce qui crevoit les yeux à tout le monde. Toute ma ſtupidité ne m'empêcha pourtant pas de trouver au baron l'air plus content, plus jovial qu'à ſon ordinaire. Au lieu de me regarder en noir ſelon ſa coutume, il me lâchoit cent propos goguenards, auxquels je ne comprenois rien. J'ouvrois de grands yeux ſans rien répondre : Mde. D'.....y ſe tenoit les côtés de rire; je ne ſavois ſur quelle herbe ils avoient marché. Comme rien ne paſſoit encore les bornes de la plaiſanterie, tout ce que j'aurois eu de mieux à faire, ſi je m'en étois apperçu, eut été de m'y prêter. Mais il eſt vrai qu'à travers la railleuſe gaieté du baron, l'on voyoit briller dans ſes yeux une maligne joie, qui m'auroit peut-être inquiété, ſi je l'euſſe auſſi bien remarquée alors que je me le rappelai dans la ſuite.

Un jour que j'allai voir Mde. d'H....... à Eaubonne au retour d'un ſes voyages de Paris, je la trouvai triſte, & je vis qu'elle avoit pleuré. Je fus obligé de me contraindre parce que Mde. de B........e, ſœur de ſon mari, étoit-là;

mais ſitôt que je pus trouver un moment je lui marquai mon inquiétude. Ah ! me dit-elle en ſoupirant, je crains bien que vos folies ne me coûtent le repos de mes jours. St. L.....t eſt inſtruit & mal inſtruit. Il me rend juſtice ; mais il a de l'humeur, dont, qui pis eſt, il me cache une partie. Heureuſement je ne lui ai rien tû de nos liaiſons, qui ſe ſont faites ſous ſes auſpices. Mes lettres étoient pleines de vous ainſi que mon cœur : je ne lui ai caché que votre amour inſenſé, dont j'eſpérois vous guérir, & dont, ſans m'en parler, je vois qu'il me fait un crime. On nous a deſſervi ; on m'a fait tort, mais n'importe. Ou rompons tout-à-fait, ou ſoyez tel que vous devez être. Je ne veux plus rien avoir à cacher à mon amant.

Ce fut-là le premier moment où je fus ſenſible à la honte de me voir humilié par le ſentiment de ma faute, devant une jeune femme dont j'éprouvois les juſtes reproches, & dont j'aurois dû être le Mentor. L'indignation que j'en reſſentis contre moi-même eut ſuffi peut-être pour ſurmonter ma foibleſſe, ſi la tendre compaſſion que m'en inſpiroit la victime, n'eut encore amolli mon cœur. Hélas ! étoit-ce le moment de pouvoir l'endurcir lorſqu'il étoit inondé par des larmes qui le pénétroient de toutes parts ? Cet attendriſſement ſe changea bientôt en colère contre les vils délateurs, qui n'avoient vu que le mal d'un ſentiment criminel, mais involontaire, ſans croire, ſans imaginer même la ſincère honnêteté de cœur qui le rachetoit. Nous ne reſtâmes pas long-temps en doute ſur la main d'où partoit le coup.

Nous ſavions l'un & l'autre que Mde. D'.....y étoit en

commerce de lettres avec St. L.....t. Ce n'étoit pas le premier orage qu'elle avoit suscité à Mde. d'H......., dont elle avoit fait mille efforts pour le détacher, & que les succès de quelques-uns de ces efforts faisoient trembler pour la suite. D'ailleurs, G...., qui, ce me semble, avoit suivi M. de C......s à l'armée, étoit en Westphalie aussi bien que St. L.....t; ils se voyoient quelquefois. G.... avoit fait auprès de Mde. d'H....... quelques tentatives qui n'avoient pas réussi. G.... très-piqué cessa tout-à-coup de la voir. Qu'on juge du sang-froid avec lequel, modeste comme on sait qu'il l'est, il lui supposoit des préférences pour un homme plus âgé que lui, & dont lui G...., depuis qu'il fréquentoit les grands, ne parloit plus que comme de son protégé.

Mes soupçons sur Mde. D'.....y se changèrent en certitude, quand j'appris ce qui s'étoit passé chez moi. Quand j'étois à la C.......e Thérèse y venoit souvent, soit pour m'apporter mes lettres, soit pour me rendre des soins nécessaires à ma mauvaise santé. Mde. D'.....y lui avoit demandé, si nous ne nous écrivions pas Mde. d'H....... & moi. Sur son aveu, Mde. D'.....y la pressa de lui remettre les lettres de Mde. d'H......., l'assurant qu'elle les recachetteroit si bien qu'il n'y paroîtroit pas. Thérèse sans montrer combien cette proposition la scandalisoit, & même sans m'avertir, se contenta de mieux cacher les lettres qu'elle m'apportoit : précaution très-heureuse, car Mde. D'.....y la faisoit guetter à son arrivée, & l'attendant au passage, poussa plusieurs fois l'audace jusqu'à chercher dans sa bavette. Elle fit plus : s'étant

un jour invitée à venir avec M. de M.......y dîner à l'Hermitage pour la première fois depuis que j'y demeurois, elle prit le temps que je me promenois avec M.......y pour entrer dans mon cabinet avec la mère & la fille, & les presser de lui montrer les lettres de Mde. d'H....... Si la mère eut su où elles étoient, les lettres étoient livrées; mais heureusement la fille seule le savoit, & nia que j'en eusse conservé aucune. Mensonge assurément plein d'honnêteté, de fidélité, de générosité, tandis que la vérité n'eut été qu'une perfidie. Mde. D'.....y voyant qu'elle ne pouvoit la séduire s'efforça de l'irriter par la jalousie, en lui reprochant sa facilité & son aveuglement. Comment pouvez-vous, lui dit-elle, ne pas voir qu'ils ont entr'eux un commerce criminel? Si, malgré tout ce qui frappe vos yeux, vous avez besoin d'autres preuves, prêtez-vous donc à ce qu'il faut faire pour les avoir: vous dites qu'il déchire les lettres de Mde. d'H....... aussitôt qu'il les a lues. Hé bien, recueillez avec soin les pièces & donnez-les moi; je me charge de les rassembler. Telles étoient les leçons que mon amie donnoit à ma compagne.

Thérèse eut la discrétion de me taire assez long-temps toutes ces tentatives; mais voyant mes perplexités, elle se crut obligée à me tout dire, afin que, sachant à qui j'avois à faire, je prisse mes mesures pour me garantir des trahisons qu'on me préparoit. Mon indignation, ma fureur ne peut se décrire. Au lieu de dissimuler avec Mde. D'.....y à son exemple, & de me servir de contre-ruses, je me livrai sans mesure à l'impétuosité de mon naturel, & avec mon étour-

derie ordinaire, j'éclatai tout ouvertement. On peut juger de mon imprudence par les lettres ſuivantes, qui montrent ſuffiſamment la manière de procéder de l'un & de l'autre en cette occaſion.

Billet de Mde. D'.....y.

« Pourquoi donc ne vous vois-je pas, mon cher ami?
» Je ſuis inquiète de vous. Vous m'aviez tant promis de ne
» faire qu'aller & venir de l'Hermitage ici. Sur cela, je vous
» ai laiſſé libre; & point du tout, vous laiſſez paſſer huit
» jours. Si on ne m'avoit pas dit que vous étiez en bonne
» ſanté, je vous croirois malade. Je vous attendois avant-
» hier ou hier, & je ne vous vois point arriver. Mon
» Dieu, qu'avez-vous donc? Vous n'avez point d'affaires:
» vous n'avez pas non plus de chagrins; car je me flatte
» que vous feriez venu ſur le champ me les confier. Vous
» êtes donc malade! tirez-moi d'inquiétude bien vîte, je
» vous en prie. Adieu mon cher ami: que cet adieu me
» donne un bon jour de vous.»

Réponſe.

« Je ne puis rien vous dire encore. J'attends d'être mieux
» inſtruit, & je le ſerai tôt ou tard. En attendant, ſoyez
» sûre que l'innocence accuſée trouvera un défenſeur aſſez
» ardent pour donner quelque repentir aux calomniateurs
» quels qu'ils ſoient.»

Second Billet de la même.

« Savez-vous que votre lettre m'effraie? Qu'eſt-ce qu'elle

» veut donc dire ? Je l'ai relue plus de vingt-cinq fois. En
» vérité, je n'y comprends rien. J'y vois feulement que vous
» êtes inquiet & tourmenté, & que vous attendez que
» vous ne le foyez plus pour m'en parler. Mon cher ami,
» eft-ce là ce dont nous étions convenus ? qu'eft donc
» devenue cette amitié, cette confiance, & comment l'ai-je
» perdue ? Eft-ce contre moi ou pour moi que vous êtes
» fâché ? Quoiqu'il en foit, venez dès ce foir, je vous en
» conjure ; fouvenez-vous que vous m'avez promis, il n'y
» a pas huit jours, de ne rien garder fur le cœur, & de
» me parler fur le champ. Mon cher ami, je vis dans cette
» confiance........ Tenez, je viens encore de lire votre
» lettre ; je n'y conçois pas davantage, mais elle me fait
» trembler. Il me femble que vous êtes cruellement agité.
» Je voudrois vous calmer, mais comme j'ignore le fujet
» de vos inquiétudes, je ne fais que vous dire, finon que
» me voilà tout auffi malheureufe que vous, jufqu'à-ce que
» je vous aie vu. Si vous n'êtes pas ici ce foir à fix heures,
» je pars demain pour l'Hermitage quelque temps qu'il faffe
» & dans quelqu'état que je fois ; car je ne faurois tenir à
» cette inquiétude. Bonjour, mon cher bon ami. A tout
» hafard, je rifque de vous dire, fans favoir fi vous en
» avez befoin ou non, de tâher de prendre garde & d'ar-
» rêter les progrès que fait l'inquiétude dans la folitude.
» Une mouche devient un monftre, je l'ai fouvent éprouvé. »

Réponfe.

» Je ne puis vous aller voir, ni recevoir votre vifite,

» tant

» tant que durera l'inquiétude où je ſuis. La confiance dont
» vous parlez, n'eſt plus, & il ne vous ſera pas aiſé de la
» recouvrer. Je ne vois à préſent dans votre empreſſement
» que le déſir de tirer des aveux d'autrui, quelqu'avantage
» qui convienne à vos vues, & mon cœur ſi prompt à
» s'épancher dans un cœur qui s'ouvre pour le recevoir, ſe
» ferme à la ruſe & à la fineſſe. Je reconnois votre adreſſe
» ordinaire dans la difficulté que vous trouvez à comprendre
» mon billet. Me croyez-vous aſſez dupe pour penſer que
» vous ne l'ayez pas compris? Non; mais je ſaurai vaincre
» vos ſubtilités à force de franchiſe. Je vais m'expliquer
» plus clairement, afin que vous m'entendiez encore moins.

» Deux amans bien unis & dignes de s'aimer, me ſont
» chers: je m'attends bien que vous ne ſaurez pas qui je
» veux dire, à moins que je ne vous les nomme. Je préſume
» qu'on a tenté de les déſunir, & que c'eſt de moi qu'on
» s'eſt ſervi pour donner de la jalouſie à l'un des deux. Le
» choix n'eſt pas fort adroit, mais il a paru commode à la
» méchanceté, & cette méchanceté, c'eſt vous que j'en
» ſoupçonne. J'eſpère que ceci devient plus clair.

» Ainſi donc la femme que j'eſtime le plus, auroit,
» de mon ſu, l'infamie de partager ſon cœur & ſa
» perſonne entre deux amans, & moi celle d'être un
» de ces deux lâches? Si je ſavois qu'un ſeul moment
» de la vie vous euſſiez pu penſer ainſi d'elle ou de moi,
» je vous haïrois juſqu'à la mort. Mais c'eſt de l'avoir
» dit, & non de l'avoir penſé que je vous taxe. Je ne
» comprends pas en pareil cas, auquel c'eſt des trois que

» vous avez voulu nuire ; mais ſi vous aimez le repos, crai-
» gnez d'avoir eu le malheur de réuſſir. Je n'ai caché ni à
» vous ni à elle tout le mal que je penſe de certaines liai-
» ſons, mais je veux qu'elles finiſſent par un moyen auſſi
» honnête que ſa cauſe, & qu'un amour illégitime ſe change
» en une éternelle amitié. Moi qui ne fis jamais de mal à
» perſonne, ſervirois-je innocemment à en faire à mes
» amis ? Non, je ne vous le pardonnerois jamais, je
» deviendrois votre irréconciliable ennemi. Vos ſecrets
» ſeuls ſeroient reſpectés ; car je ne ſerai jamais un homme
» ſans foi.

» Je n'imagine pas que les perplexités où je ſuis puiſſent
» durer bien long-temps. Je ne tarderai pas à ſavoir ſi je
» me ſuis trompé. Alors j'aurai peut-être de grands torts à
» réparer, & je n'aurai rien fait en ma vie de ſi bon cœur.
» Mais ſavez-vous comment je rachetterai mes fautes durant
» le peu de temps qui me reſte à paſſer près de vous ? En
» faiſant ce que nul autre ne fera que moi ; en vous diſant
» franchement ce qu'on penſe de vous dans le monde, &
» les brèches que vous avez à réparer à votre réputation.
» Malgré tous les prétendus amis qui vous entourent, quand
» vous m'aurez vu partir, vous pourrez dire adieu à la
» vérité ; vous ne trouverez plus perſonne qui vous la diſe. »

Troiſième Lettre de la même.

« Je n'entendois pas votre lettre de ce matin : je vous
» l'ai dit, parce que cela étoit. J'entends celle de ce ſoir,
» n'ayez pas peur que j'y réponde jamais ; je ſuis trop preſ-

» fée de l'oublier, & quoique vous me fassiez pitié, je n'ai
» pu me défendre de l'amertume dont elle me remplit l'ame.
» Moi! user de ruses, de finesses avec vous! moi! accusée
» de la plus noire des infamies! Adieu, je regrette que
» vous ayez la..... adieu, je ne sais ce que je dis.... adieu:
» je serai bien pressée de vous pardonner. Vous viendrez
» quand vous voudrez; vous serez reçu mieux que ne l'exige-
» roient vos soupçons. Dispensez-vous seulement de vous
» mettre en peine de ma réputation. Peu m'importe celle
» qu'on me donne. Ma conduite est bonne, & cela me
» suffit. Au surplus, j'ignorois absolument ce qui est arrivé
» aux deux personnes qui me sont aussi chères qu'à vous ».

Cette dernière lettre me tira d'un terrible embarras & me replongea dans un autre qui n'étoit guères moindre. Quoique toutes ces lettres & réponses fussent allées & venues dans l'espace d'un jour avec une extrême rapidité, cet intervalle avoit suffi pour en mettre entre mes transports de fureur, & pour me laisser réfléchir sur l'énormité de mon imprudence. Mde. d'H....... ne m'avoit rien tant recommandé que de rester tranquille, de lui laisser le soin de se tirer seule de cette affaire, & d'éviter, surtout dans le moment même, toute rupture & tout éclat; & moi, par les insultes les plus ouvertes & les plus atroces, j'allois achever de porter la rage dans le cœur d'une femme qui n'y étoit déjà que trop disposée. Je ne devois naturellement attendre de sa part qu'une réponse si fière, si dédaigneuse, si méprisante, que je n'aurois pu, sans la plus indigne lâcheté, m'abstenir de quitter sa maison sur le champ. Heureusement, plus adroite encore

que je n'étois emporté, elle évita par le tour de sa réponse de me réduire à cette extrêmité. Mais il falloit ou sortir ou l'aller voir sur le champ; l'alternative étoit inévitable. Je pris le dernier parti, fort embarrassé de ma contenance, dans l'explication que je prévoyois. Car comment m'en tirer sans compromettre ni Mde. d'H....... ni Thérèse ? & malheur à celle que j'aurois nommée ! il n'y avoit rien que la vengeance d'une femme implacable & intrigante, ne me fit craindre pour celle qui en seroit l'objet. C'étoit pour prévenir ce malheur que je n'avois parlé que de soupçons dans mes lettres, afin d'être dispensé d'énoncer mes preuves. Il est vrai que cela rendoit mes emportemens plus inexcusables, nuls simples soupçons ne pouvant m'autoriser à traiter une femme, & surtout une amie, comme je venois de traiter Mde. D'.....y. Mais ici commence la grande & noble tâche que j'ai dignement remplie, d'expier mes fautes & mes foiblesses cachées, en me chargeant de fautes plus graves dont j'étois incapable, & que je ne commis jamais.

Je n'eus pas à soutenir la prise que j'avois redoutée, & j'en fus quitte pour la peur. A mon abord, Mde. D'.....y me sauta au cou en fondant en larmes. Cet accueil inattendu, & de la part d'une ancienne amie, m'émut extrêmement; je pleurai beaucoup aussi. Je lui dis quelques mots qui n'avoient pas grand sens; elle m'en dit quelques-uns qui en avoient encore moins, & tout finit là. On avoit servi; nous allâmes à table, où dans l'attente de l'explication que je croyois remise après le soupé, je fis mauvaise figure; car je suis tellement subjugué par la moindre inquiétude qui m'occupe, que je ne la

ſaurois cacher aux moins clairvoyans. Mon air embarraſſé devoit lui donner du courage ; cependant elle ne riſqua point l'aventure : il n'y eut pas plus d'explication après ſoupé qu'avant. Il n'y en eut pas plus le lendemain, & nos ſilencieux tête-à-têtes ne furent remplis que de choſes indifférentes, ou de quelques propos honnêtes de ma part, par leſquels lui témoignant ne pouvoir encore rien prononcer ſur le fondement de mes ſoupçons, je lui proteſtois avec bien de la vérité, que s'ils ſe trouvoient mal fondés, ma vie entière ſeroit employée à réparer leur injuſtice. Elle ne marqua pas la moindre curioſité de ſavoir préciſément quels étoient ces ſoupçons, ni comment ils m'étoient venus, & tout notre raccommodement, tant de ſa part que de la mienne, conſiſta dans l'embraſſement du premier abord. Puiſqu'elle étoit ſeule offenſée, au moins dans la forme, il me parut que ce n'étoit pas à moi de chercher un éclairciſſement qu'elle ne cherchoit pas elle-même, & je m'en retournai comme j'étois venu. Continuant au reſte à vivre avec elle comme auparavant, j'oubliai bientôt preſque entièrement cette querelle, & je crus bêtement qu'elle l'oublioit elle-même, parce qu'elle paroiſſoit ne s'en plus ſouvenir.

Ce ne fut pas là, comme on verra bientôt, le ſeul chagrin que m'attira ma foibleſſe; mais j'en avois d'autres non moins ſenſibles que je ne m'étois point attirés, & qui n'avoient pour cauſe que le déſir de m'arracher de ma ſolitude (*) à

(*) C'eſt-à-dire d'en arracher la vieille, dont on avoit beſoin pour arranger le complot. Il eſt étonnant que, durant tout ce long orage, ma ſtupide confiance m'ait empêché de comprendre que ce n'étoit point moi, mais elle qu'on vouloit ravoir à Paris.

force de m'y tourmenter. Ceux-ci me venoient de la part de Diderot & des H.........s. Depuis mon établissement à l'Hermitage, Diderot n'avoit cessé de m'y harceler, soit par lui-même, soit par Deleyre, & je vis bientôt aux plaisanteries de celui-ci, sur mes courses boscaresques, avec quel plaisir ils avoient travesti l'hermite en galant berger. Mais il n'étoit pas question de cela dans mes prises avec Diderot; elles avoient des causes plus graves. Après la publication du *Fils naturel*, il m'en avoit envoyé un exemplaire, que j'avois lu avec l'intérêt & l'attention qu'on donne aux ouvrages d'un ami. En lisant l'espèce de Poëtique en dialogue qu'il y a jointe, je fus surpris & même un peu contristé, d'y trouver parmi plusieurs choses désobligeantes, mais tolérables contre les solitaires, cette âpre & dure sentence, sans aucun adoucissement: *Il n'y a que le méchant qui soit seul.* Cette sentence est équivoque & présente deux sens, ce me semble; l'un très-vrai, l'autre très-faux; puisqu'il est même impossible qu'un homme qui est, & veut être seul, puisse & veuille nuire à personne, & par conséquent qu'il soit un méchant. La sentence en elle-même, exigeoit donc une interprétation; elle l'exigeoit bien plus encore de la part d'un auteur, qui, lorsqu'il imprimoit cette sentence, avoit un ami retiré dans une solitude. Il me paroissoit choquant & malhonnête, ou d'avoir oublié en la publiant cet ami solitaire, ou s'il s'en étoit souvenu, de n'avoir pas fait, du moins en maxime générale, l'honorable & juste exception qu'il devoit, non-seulement à cet ami, mais à tant de sages respectés, qui dans tous les temps ont cherché

le calme & la paix dans la retraite, & dont, pour la première fois depuis que le monde existe, un écrivain s'avise avec un trait de plume, de faire indistinctement autant de scélérats.

J'aimois tendrement Diderot, je l'estimois sincèrement, & je comptois avec une entière confiance sur les mêmes sentimens de sa part. Mais excédé de son infatigable obstination à me contrarier éternellement sur mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, sur tout ce qui n'intéressoit que moi seul; révolté de voir un homme plus jeune que moi vouloir à toute force me gouverner comme un enfant; rebuté de sa facilité à promettre, & de sa négligence à tenir; ennuyé de tant de rendez-vous donnés & manqués de sa part, & de sa fantaisie d'en donner toujours de nouveaux pour y manquer derechef; gêné de l'attendre inutilement trois ou quatre fois par mois les jours marqués par lui-même, & de dîner seul le soir, après être allé au-devant de lui jusqu'à St. Denis, & l'avoir attendu toute la journée, j'avois déjà le cœur plein de ses torts multipliés. Ce dernier me parut plus grave & me navra davantage. Je lui écrivis pour m'en plaindre, mais avec une douceur & un attendrissement qui me fit inonder mon papier de mes larmes, & ma lettre étoit assez touchante pour avoir dû lui en tirer. On ne devineroit jamais qu'elle fut sa réponse sur cet article; la voici mot pour mot. « Je suis bien aise que mon ouvrage vous » ait plû, qu'il vous ait touché. Vous n'êtes pas de mon » avis sur les hermites; dites-en tant de bien qu'il vous » plaira, vous serez le seul au monde dont j'en penserai:

„ encore y auroit-il bien à dire là-dessus, si l'on pouvoit „ vous parler sans vous fâcher. Une femme de quatre-vingt „ ans ! &c. On m'a dit une phrase d'une lettre du fils de „ Mde. D'.....y qui a dû vous peiner beaucoup, ou je con- „ nois mal le fond de votre ame. „

Il faut expliquer les deux dernières phrases de cette lettre.

Au commencement de mon séjour à l'Hermitage, Mde. le Vasseur parut s'y déplaire & trouver l'habitation trop seule. Ses propos là-dessus m'étant revenus, je lui offris de la renvoyer à Paris si elle s'y plaisoit davantage, d'y payer son loyer, & d'y prendre le même soin d'elle que si elle étoit encore avec moi. Elle rejeta mon offre, me protesta qu'elle se plaisoit fort à l'Hermitage, que l'air de la campagne lui faisoit du bien; & l'on voyoit que cela étoit vrai, car elle y rajeunissoit, pour ainsi dire, & s'y portoit beaucoup mieux qu'à Paris. Sa fille m'assura même qu'elle eut été dans le fond très-fâchée que nous quittassions l'Hermitage, qui réellement étoit un séjour charmant; aimant fort le petit tripotage du jardin & des fruits dont elle avoit le maniement, mais qu'elle avoit dit ce qu'on lui avoit fait dire, pour m'engager à retourner à Paris.

Cette tentative n'ayant pas réussi, ils tâchèrent d'obtenir par le scrupule l'effet que la complaisance n'avoit pas produit, & me firent un crime de garder là cette vieille femme, loin des secours dont elle pouvoit avoir besoin à son âge; sans songer qu'elle & beaucoup d'autres vieilles gens, dont l'excellent air du pays prolongeoit la vie, pouvoient tirer ces secours

ſecours de Montmorenci, que j'avois à ma porte, & comme s'il n'y avoit des vieillards qu'à Paris, & que partout ailleurs ils fuſſent hors d'état de vivre. Mde. le Vaſſeur qui mangeoit beaucoup & avec une extrême voracité, étoit ſujette à des débordemens de bile & à de fortes diarrhées, qui lui duroient quelques jours & lui ſervoient de remède. A Paris, elle n'y faiſoit jamais rien, & laiſſoit agir la nature. Elle en uſoit de même à l'Hermitage, ſachant bien qu'il n'y avoit rien de mieux à faire. N'importe, parce qu'il n'y avoit pas des médecins & des apothicaires à la campagne, c'étoit vouloir ſa mort que de l'y laiſſer, quoiqu'elle s'y portât très-bien. Diderot auroit dû déterminer à quel âge il n'eſt plus permis, ſous peine d'homicide, de laiſſer vivre les vieilles gens hors de Paris.

C'étoit-là une des deux accuſations atroces ſur leſquelles il ne m'exceptoit pas de ſa ſentence : qu'il n'y avoit que le méchant qui fût ſeul, & c'étoit ce que ſignifioit ſon exclamation pathétique & l'*et cætera* qu'il y avoit bénignement ajouté : *Une femme de quatre-vingt ans ! &c.*

Je crus ne pouvoir mieux répondre à ce reproche qu'en m'en rapportant à Mde. le Vaſſeur elle-même. Je la priai d'écrire naturellemenr ſon ſentiment à Mde. D'.....y. Pour la mettre plus à ſon aiſe, je ne voulus point voir ſa lettre, & je lui montrai celle que je vais tranſcrire, & que j'écrivis à Mde. D'.....y au ſujet d'une réponſe que j'avois voulu faire à une autre lettre de Diderot encore plus dure, & qu'elle m'avoit empêché d'envoyer.

Le Jeudi.

« Mde. le Vaſſeur doit vous écrire, ma bonne amie ; je

» l'ai priée de vous dire ſincèrement ce qu'elle penſe. Pour
» la mettre bien à ſon aiſe, je lui ai dit que je ne voulois
» point voir ſa lettre, & je vous prie de ne me rien dire
» de ce qu'elle contient.

» Je n'enverrai pas ma lettre, puiſque vous vous y oppo-
» ſez, mais me ſentant très-grièvement offenſé, il y auroit
» à convenir que j'ai tort une baſſeſſe & une fauſſeté que je
» ne ſaurois me permettre. L'Evangile ordonne bien à celui
» qui reçoit un ſoufflet d'offrir l'autre joue, mais non pas
» de demander pardon. Vous ſouvenez-vous de cet homme
» de la comédie, qui crie en donnant des coups de bâton?
» Voilà le rôle du philoſophe.

» Ne vous flattez pas de l'empêcher de venir par le mau-
» vais temps qu'il fait. Sa colère lui donnera le temps &
» les forces que l'amitié lui refuſe, & ce ſera la première
» fois de ſa vie qu'il ſera venu le jour qu'il avoit promis.

» Il s'excèdera pour venir me répéter de bouche les
» injures qu'il me dit dans ſes lettres; je ne les endurerai
» rien moins que patiemment. Il s'en retournera être malade
» à Paris, & moi je ſerai, ſelon l'uſage, un homme fort
» odieux. Que faire? Il faut ſouffrir.

» Mais n'admirez-vous pas la ſageſſe de cet homme qui
» vouloit me venir prendre à St. Denis en fiacre, y dîner,
» me ramener en fiacre, & à qui, huit jours après, ſa
» fortune ne permet plus d'aller à l'Hermitage autrement
» qu'à pied? Il n'eſt pas abſolument impoſſible, pour parler
» ſon langage, que ce ſoit là le ton de la bonne foi; mais
» en ce cas il faut qu'en huit jours il ſoit arrivé d'étranges
» changemens dans ſa fortune.

„ Je prends part au chagrin que vous donne la maladie „ de Mde. votre mère; mais vous voyez que votre peine „ n'approche pas de la mienne. On souffre encore moins „ à voir malades, les personnes qu'on aime, qu'injustes & „ cruelles.

„ Adieu, ma bonne amie, voici la dernière fois que je „ vous parlerai de cette malheureuse affaire. Vous me parlez „ d'aller à Paris avec un sang-froid qui me réjouiroit dans „ un autre temps.„

J'écrivis à Diderot ce que j'avois fait au sujet de Mde. le Vasseur sur la proposition de Mde. D'.....y elle-même, & Mde. le Vasseur ayant choisi comme on peut bien croire, de rester à l'Hermitage, où elle se portoit très-bien, où elle avoit toujours compagnie, & où elle vivoit très-agréablement; Diderot ne sachant plus de quoi me faire un crime, m'en fit un de cette précaution de ma part, & ne laissa pas de m'en faire un autre, de la continuation du séjour de Mde. le Vasseur à l'Hermitage, quoique cette continuation fût de son choix, & qu'il n'eût tenu & ne tînt toujours qu'à elle de retourner vivre à Paris, avec les mêmes secours de ma part qu'elle avoit auprès de moi.

Voilà l'explication du premier reproche de la lettre de Diderot. Celle du second est dans la lettre suivante. “ Le Lettré (c'étoit un nom de plaisanterie donné par „ G.... au fils de Mde. D'.....y) a dû vous écrire qu'il y „ avoit sur le rempart vingt pauvres qui mouroient de faim „ & de froid, & qui attendoient le liard que vous leur „ donniez. C'est un échantillon de notre petit babil..... &

» ſi vous entendiez le reſte, il vous amuſeroit comme
» cela. »

Voici ma réponſe à ce terrible argument dont Diderot paroiſſoit ſi fier.

« Je crois avoir répondu au *lettré*, c'eſt-à-dire, au fermier-
» général, que je ne plaignois pas les pauvres qu'il avoit
» apperçus ſur le rempart en attendant mon liard; qu'apparem-
» ment il les en avoit amplement dédommagés; que je l'éta-
» bliſſois mon ſubſtitut; que les pauvres de Paris n'auroient
» pas à ſe plaindre de cet échange; que je n'en trouverois
» pas aiſément un auſſi bon pour ceux de Montmorenci qui en
» avoient beaucoup plus de beſoin. Il y a ici un bon vieil-
» lard reſpectable qui, après avoir paſſé ſa vie à travailler, ne
» le pouvant plus, meurt de faim ſur ſes vieux jours. Ma
» conſcience eſt plus contente des deux ſols que je lui donne
» tous les lundis, que de cent liards que j'aurois diſtribués à
» tous les gueux du rempart. Vous êtes plaiſans, vous autres
» philoſophes, quand vous regardez tous les habitans des
» villes comme les ſeuls hommes auxquels vos devoirs vous
» lient. C'eſt à la campagne qu'on apprend à aimer & ſervir
» l'humanité; on n'apprend qu'à la mépriſer dans les villes. »

Tels étoient les ſinguliers ſcrupules ſur leſquels un homme d'eſprit avoit l'imbécillité de me faire ſérieuſement un crime de mon éloignement de Paris, & prétendoit me prouver par mon propre exemple, qu'on ne pouvoit vivre hors de la capitale ſans être un méchant homme. Je ne comprends pas aujourd'hui comment j'eus la bêtiſe de lui répondre, & de me fâcher, au lieu de lui rire au nez pour toute réponſe.

Cependant les décisions de Mde. D'..... y & les clameurs de la cotterie H.........e avoient tellement fasciné les esprits en sa faveur, que je passois généralement pour avoir tort dans cette affaire, & que Mde. d'H....... elle-même, grande enthousiaste de Diderot, voulut que j'allasse le voir à Paris, & que je fisse toutes les avances d'un raccommodement, qui, tout sincère & entier qu'il fut de ma part, se trouva pourtant peu durable. L'argument victorieux sur mon cœur dont elle se servit, fut qu'en ce moment Diderot étoit malheureux. Outre l'orage excité contre l'Encyclopédie, il en essuyoit alors un très-violent au sujet de sa pièce, que, malgré la petite histoire qu'il avoit mise à la tête, on l'accusoit d'avoir prise en entier de Goldoni. Diderot, plus sensible encore aux critiques que Voltaire, en étoit alors accablé. Mde. de Grafigny avoit même eu la méchanceté de faire courir le bruit que j'avois rompu avec lui à cette occasion. Je trouvai qu'il y avoit de la justice & de la générosité de prouver publiquement le contraire, & j'allai passer deux jours, non-seulement avec lui, mais chez lui. Ce fut, depuis mon établissement à l'Hermitage, mon second voyage à Paris. J'avois fait le premier pour courir au pauvre Gauffecourt, qui eut une attaque d'apoplexie dont il n'a jamais été bien remis, & durant laquelle je ne quittai pas son chevet qu'il ne fut hors d'affaire.

Diderot me reçut bien. Que l'embrassement d'un ami peut effacer de torts! Quel ressentiment peut après cela rester dans le cœur! Nous eûmes peu d'explications. Il n'en est pas besoin pour des invectives réciproques. Il n'y a qu'une

chofe à faire, favoir de les oublier. Il n'y avoit point eu de procédés fouterrains, du moins qui fuffent à ma connoiffance: ce n'étoit pas comme avec Mde. D'.....y. Il me montra le plan du Père de famille. Voilà, lui dis-je, la meilleure défenfe du Fils naturel. Gardez le filence, travaillez cette pièce avec foin, & puis jetez-la tout-d'un-coup au nez de vos ennemis pour toute réponfe. Il le fit & s'en trouva bien. Il y avoit près de fix mois que je lui avois envoyé les deux premières parties de la Julie, pour m'en dire fon avis. Il ne les avoit pas encore lues. Nous en lûmes un cahier enfemble. Il trouva tout cela *feuillet*, ce fut fon terme; c'eft-à-dire, chargé de paroles & redondant. Je l'avois déjà bien fenti moi-même: mais c'étoit le bavardage de la fièvre; je ne l'ai jamais pu corriger. Les dernières parties ne font pas comme cela. La quatrième furtout, & la fixième font des chef-d'œuvres de diction.

Le fecond jour de mon arrivée, il voulut abfolument me mener fouper chez M. d'H.....k. Nous étions loin de compte; car je voulois même rompre l'accord du manufcrit de chymie, dont je m'indignois d'avoir l'obligation à cet homme-là. Diderot l'emporta fur tout. Il me jura que M. d'H.....k m'aimoit de tout fon cœur, qu'il falloit lui pardonner un ton qu'il prenoit avec tout le monde, & dont fes amis avoient plus à fouffrir que perfonne. Il me repréfenta que refufer le produit de ce manufcrit, après l'avoir accepté deux ans auparavant, étoit un affront au donateur, qu'il n'avoit pas mérité, & que ce refus pourroit même être méfinterprêté, comme un fecret reproche d'avoir attendu fi long-

temps d'en conclure le marché. Je vois d'H.....k tous les jours, ajouta-t-il ; je connois mieux que vous l'état de son ame. Si vous n'aviez pas lieu d'en être content, croyez-vous votre ami capable de vous conseiller une bassesse ? Bref, avec ma foiblesse ordinaire je me laissai subjuguer, & nous allâmes souper chez le baron qui me reçut à son ordinaire. Mais sa femme me reçut froidement, & presque malhonnêtement. Je ne reconnus plus cette aimable Caroline qui marquoit avoir pour moi tant de bienveillance étant fille. J'avois cru sentir dès long-temps auparavant que depuis que G.... fréquentoit la maison d'A..e, on ne m'y voyoit plus d'aussi bon œil.

Tandis que j'étois à Paris, St. L.....t y arriva de l'armée. Comme je n'en savois rien, je ne le vis qu'après mon retour en campagne, d'abord à la C.......e, & ensuite à l'Hermitage où il vint avec Mde. d'H....... me demander à dîner. On peut juger si je les reçus avec plaisir ! Mais j'en pris bien plus encore à voir leur bonne intelligence. Content de n'avoir pas troublé leur bonheur, j'en étois heureux moi-même, & je puis jurer que durant toute ma folle passion, mais surtout en ce moment, quand j'aurois pu lui ôter Mde. d'H....... je ne l'aurois pas voulu faire, & je n'en aurois pas même été tenté. Je la trouvois si aimable, aimant St. L.....t, que je m'imaginois à peine qu'elle eut pu l'être autant en m'aimant moi-même, & sans vouloir troubler leur union, tout ce que j'ai le plus véritablement désiré d'elle, dans mon délire, étoit qu'elle se laissât aimer. Enfin de quelque violente passion que j'aie brûlé pour elle, je trouvois

auſſi doux d'être le confident que l'objet de ſes amours, & je n'ai jamais un moment regardé ſon amant comme mon rival, mais toujours comme mon ami. On dira que ce n'étoit pas encore là de l'amour : ſoit, mais c'étoit donc plus.

Pour St. L.....t, il ſe conduiſit en honnête-homme & judicieux : comme j'étois le ſeul coupable, je fus auſſi le ſeul puni & même avec indulgence. Il me traita durement, mais amicalement, & je vis que j'avois perdu quelque choſe dans ſon eſtime mais rien dans ſon amitié. Je m'en conſolai, ſachant que l'une me ſeroit bien plus facile à recouvrer que l'autre, & qu'il étoit trop ſenſé pour confondre une foibleſſe involontaire & paſſagère avec un vice de caractère. S'il y avoit de ma faute dans tout ce qui s'étoit paſſé, il y en avoit bien peu. Etoit-ce moi qui avoit recherché ſa maîtreſſe? N'étoit-ce pas lui qui me l'avoit envoyée? N'étoit-ce pas elle qui m'avoit cherché? Pouvois-je éviter de la recevoir? Que pouvois-je faire? Eux ſeuls avoient fait le mal, & c'étoit moi qui l'avoit ſouffert. A ma place il en eut fait autant que moi, peut-être pis : car enfin quelque fidelle, quelque eſtimable que fut Mde. d'H....... elle étoit femme; il étoit abſent; les occaſions étoient fréquentes, les tentations étoient vives, & il lui eut été bien difficile de ſe défendre toujours avec le même ſuccès contre un homme plus entreprenant. C'étoit aſſurément beaucoup pour elle & pour moi dans une pareille ſituation, d'avoir pu poſer des limites que nous ne nous ſoyons jamais permis de paſſer.

Quoique je me rendiſſe au fond de mon cœur un témoi-

gnage

gnage aſſez honorable, tant d'apparences étoient contre moi, que l'invincible honte qui me domina toujours me donnoit devant lui tout l'air d'un coupable, & il en abuſoit pour m'humilier. Un ſeul trait peindra cette poſition réciproque. Je lui liſois après le dîner la lettre que j'avois écrite l'année précédente à Voltaire, & dont lui St. L.....t avoit entendu parler. Il s'endormit durant la lecture, & moi jadis ſi fier, aujourd'hui ſi ſot, je n'oſai jamais interrompre ma lecture, & continuai de lire tandis qu'il continuoit de ronfler. Telles étoient mes indignités, & telles étoient ſes vengeances; mais ſa généroſité ne lui permit jamais de les exercer qu'entre nous trois.

Quand il fut reparti, je trouvai Mde. d'H....... fort changée à mon égard. J'en fus ſurpris comme ſi je n'avois pas dû m'y attendre; j'en fus touché plus que je n'aurois dû l'être, & cela me fit beaucoup de mal. Il ſembloit que tout ce dont j'attendois ma guériſ.n ne fit qu'enfoncer dans mon cœur davantage le trait qu'enfin j'ai plutôt briſé qu'arraché.

J'étois déterminé tout-à-fait à me vaincre, & à ne rien épargner pour changer ma folle paſſion en une amitié pure & durable. J'avois fait pour cela les plus beaux projets du monde, pour l'exécution deſquels j'avois beſoin du concours de Mde. d'H....... Quand je voulus lui parler, je la trouvai diſtraite, embarraſſée, je ſentis qu'elle avoit ceſſé de ſe plaire avec moi, & je vis clairement qu'il s'étoit paſſé quelque choſe qu'elle ne vouloit pas me dire, & que je n'ai jamais ſu. Ce changement dont il me fut impoſſible d'obtenir l'explication, me navra. Elle me redemanda ſes lettres; je les

lui rendis toutes avec une fidélité dont elle me fit l'injure de douter un moment.

Ce doute fut encore un déchirement inattendu pour mon cœur, qu'elle devoit si bien connoître. Elle me rendit justice, mais ce ne fut pas sur le champ; je compris que l'examen du paquet, que je lui avois rendu, lui avoit fait sentir son tort: je vis même qu'elle se le reprochoit, & cela me fit regagner quelque chose. Elle ne pouvoit retirer ses lettres sans me rendre les miennes. Elle me dit qu'elle les avoit brûlées; j'en osai douter à mon tour, & j'avoue que j'en doute encore. Non, l'on ne met point au feu de pareilles lettres. On a trouvé brûlantes celles de la Julie. Eh Dieu! qu'auroit-on donc dit de celles-là? Non, non, jamais celle qui peut inspirer une pareille passion n'aura le courage d'en brûler les preuves. Mais je ne crains pas non plus qu'elle en ait abusé: je ne l'en crois pas capable, & de plus, j'y avois mis bon ordre. La sotte, mais vive crainte d'être persifflé, m'avoit fait commencer cette correspondance sur un ton qui mit mes lettres à l'abri des communications. Je portai jusqu'à la tutoyer la familiarité que j'y pris dans mon ivresse: mais quel tutoiement! elle n'en devoit surement pas être offensée. Cependant elle s'en plaignit plusieurs fois, mais sans succès: ses plaintes ne faisoient que réveiller mes craintes, & d'ailleurs, je ne pouvois me résoudre à rétrograder. Si ces lettres sont encore en être, & qu'un jour elles soient vues, on connoîtra comment j'ai aimé.

La douleur que me causa le refroidissement de Mde. d'H......., & la certitude de ne l'avoir pas mérité, me firent

prendre le ſingulier parti de m'en plaindre à St. L. . . . . t même. En attendant l'effet de la lettre que je lui écrivis à ce ſujet, je me jetai dans les diſtractions que j'aurois dû chercher plutôt. Il y eut des fêtes à la C. . . . . . . e pour leſquelles je fis de la muſique. Le plaiſir de me faire honneur auprès de Mde. d'H....... d'un talent qu'elle aimoit, excita ma verve, & un autre objet contribuoit encore à l'aimer; ſavoir, le déſir de montrer que l'auteur du Devin du village ſavoit la muſique; car je m'appercevois depuis long-temps que quelqu'un travailloit en ſecret à rendre cela douteux, du moins quant à la compoſition. Mon début à Paris, les épreuves où j'y avois été mis à diverſes fois, tant chez M. D...n que chez M. de la Poplinière; quantité de muſique que j'y avois compoſée pendant quatorze ans au milieu des plus célèbres artiſtes, & ſous leurs yeux. Enfin l'opéra des Muſes galantes, celui-même du Devin, un motet que j'avois fait pour Mlle. Fel, & qu'elle avoit chanté au concert ſpirituel; tant de conférences que j'avois eues ſur ce bel art avec les plus grands maîtres, tout ſembloit devoir prévenir ou diſſiper un pareil doute. Il exiſtoit, cependant, même à la C.......e, & je voyois que M. D'.....y n'en étoit pas exempt. Sans paroître m'appercevoir de cela, je me chargeai de lui compoſer un motet pour la dédicace de la chapelle de la C. . . . . . . e, & je le priai de me fournir des paroles de ſon choix. Il chargea De Linant, le gouverneur de ſon fils, de les faire. De Linant arrangea des paroles convenables au ſujet, & huit jours après qu'elles m'eurent été données, le motet fut achevé. Pour cette fois, le dépit

fut mon Apollon, & jamais musique plus étoffée ne sortit de mes mains. Les paroles commencent par ces mots: *Ecce sedes hic tonantis.* (J'ai appris depuis que ces paroles étoient de Santeuil, & que M. De Linant se les étoit doucement appropriées). La pompe du début répond aux paroles, & toute la suite du motet est d'une beauté de chant qui frappa tout le monde. J'avois travaillé en grand orchestre. D'.....y rassembla les meilleurs symphonistes. Mde. Bruna, chanteuse Italienne, chanta le motet, & fut bien accompagnée. Le motet eut un si grand succès qu'on l'a donné dans la suite au concert spirituel, où, malgré les sourdes cabales & l'indigne exécution, il a eu deux fois les mêmes applaudissemens. Je donnai, pour la fête de M. D'.....y, l'idée d'une espèce de pièce, moitié drame, moitié pantomime, que Mde. D'.....y composa, & dont je fis encore la musique. G . . . . , en arrivant, entendit parler de mes succès harmoniques. Une heure après on n'en parla plus: mais du moins on ne mit plus en question, que je sache, si je savois la composition.

A peine G.... fut-il à la C.......e, où déjà je ne me plaisois pas trop, qu'il acheva de m'en rendre le séjour insupportable par des airs que je ne vis jamais à personne, & dont je n'avois pas même l'idée. La veille de son arrivée, on me délogea de la chambre de faveur que j'occupois, contigue à celle de Mde. D'.....y; on la prépara pour M. G...., & on m'en donna une autre plus éloignée. Voilà, dis-je en riant à Mde. D'.....y, comment les nouveaux venus déplacent les anciens. Elle parut embarrassée. J'en

compris mieux la raiſon dès le même ſoir, en apprenant qu'il y avoit entre ſa chambre & celle que je quittois une porte maſquée de communication, qu'elle avoit jugé inutile de me montrer. Son commerce avec G.... n'étoit ignoré de perſonne, ni chez elle, ni dans le public, pas même de ſon mari : cependant, loin d'en convenir avec moi, confident de ſecrets qui lui importoient beaucoup davantage, & dont elle étoit bien ſûre, elle s'en défendit toujours très-fortement. Je compris que cette réſerve venoit de G...., qui, dépoſitaire de tous mes ſecrets, ne vouloit pas que je le ſuſſe d'aucun des ſiens.

Quelque prévention que mes anciens ſentimens qui n'étoient pas éteints, & le mérite réel de cet homme-là me donnaſſent en ſa faveur, elle ne put tenir contre les ſoins qu'il prit pour la détruire. Son abord fut celui du comte de Tuffière; à peine daigna-t-il me rendre le ſalut ; il ne m'adreſſa pas une ſeule fois la parole, & me corrigea bientôt de la lui adreſſer, en ne me répondant point du tout. Il paſſoit partout le premier, prenoit partout la première place, ſans jamais faire aucune attention à moi. Paſſe pour cela, s'il n'y eut pas mis une affectation choquante : mais on en jugera par un ſeul trait pris entre mille. Un ſoir Mde. D'.....y ſe trouvant un peu incommodée, dit qu'on lui portât un morceau dans ſa chambre, & elle monta pour ſouper au coin de ſon feu. Elle me propoſa de monter avec elle; je le fis. G.... vint enſuite. La petite table étoit déjà miſe, il n'y avoit que deux couverts. On ſert : Mde. D'.....y prend ſa place à l'un des coins du feu. M. G.... prend

un fauteuil, s'établit à l'autre coin, tire la petite table entr'eux deux, déplie ſa ſerviette, & ſe met en devoir de manger ſans me dire un ſeul mot. Mde. D'.....y rougit, & pour l'engager à réparer ſa groſſièreté, m'offre ſa propre place. Il ne dit rien, ne me regarda pas. Ne pouvant approcher du feu, je pris le parti de me promener par la chambre, en attendant qu'on m'apportât un couvert. Il me laiſſa ſouper au bout de la table, loin du feu, ſans me faire la moindre honnêteté, à moi incommodé, ſon aîné, ſon ancien dans la maiſon, qui l'y avois introduit, & à qui même comme favori de la Dame, il eut dû faire les honneurs. Toutes ſes manières avec moi répondoient fort bien à cet échantillon. Il ne me traitoit pas préciſément comme ſon inférieur; il me regardoit comme nul. J'avois peine à reconnoître là le G...., qui chez le P..... de S... G.... ſe tenoit honoré de mes regards. J'en avois encore plus à concilier ce profond ſilence, & cette morgue inſultante avec la tendre amitié qu'il ſe vantoit d'avoir pour moi, près de tous ceux qu'il ſavoit en avoir eux-mêmes. Il eſt vrai qu'il ne la témoignoit guères que pour me plaindre de ma fortune, dont je ne me plaignois point, pour compatir à mon triſte ſort, dont j'étois content, & pour ſe lamenter de me voir me refuſer durement aux ſoins bienfaiſans qu'il diſoit vouloir me rendre. C'étoit avec cet art qu'il faiſoit admirer ſa tendre généroſité, blâmer mon ingrate miſantropie, & qu'il accoutumoit inſenſiblement tout le monde à n'imaginer entre un protecteur tel que lui, & un malheureux tel que moi, que des liaiſons de bienfaits d'une part & d'obligations

de l'autre, ſans y ſuppoſer, même dans les poſſibles, une amitié d'égal à égal. Pour moi j'ai cherché vainement en quoi je pouvois être obligé à ce nouveau patron. Je lui avois prêté de l'argent, il ne m'en prêta jamais; je l'avois gardé dans ſa maladie, à peine me venoit-il voir dans les miennes; je lui avois donné tous mes amis, il ne m'en donna jamais aucun des ſiens; je l'avois prôné de tout mon pouvoir : & lui s'il m'a prôné c'eſt moins publiquement, & c'eſt d'une autre manière. Jamais il ne m'a rendu ni même offert aucun ſervice d'aucune eſpèce. Comment étoit-il donc mon Mécène? Comment étoit-je ſon protégé? Cela me paſſoit, & me paſſe encore.

Il eſt vrai que du plus au moins, il étoit arrogant avec tout le monde, mais avec perſonne auſſi brutalement qu'avec moi. Je me ſouviens qu'une fois St. L.....t faillit à lui jeter ſon aſſiète à la tête ſur une eſpèce de démenti qu'il lui donna en pleine table, en lui diſant groſſièrement : *cela n'eſt pas vrai.* A ſon ton naturellement tranchant, il ajouta la ſuffiſance d'un parvenu, & devint même ridicule à force d'être impertinent. Le commerce des grands l'avoit ſéduit au point de ſe donner à lui-même des airs qu'on ne voit qu'aux moins ſenſés d'entr'eux. Il n'appeloit jamais ſon laquais que par *Eh!* comme ſi, ſur le nombre de ſes gens, Monſeigneur n'eut pas ſu lequel étoit de garde. Quand il lui donnoit des commiſſions il lui jetoit l'argent par terre au lieu de le lui donner dans la main. Enfin oubliant tout-à-fait qu'il étoit homme, il le traitoit avec un mépris ſi choquant, avec un dédain ſi dur en toute choſe, que ce pauvre

garçon, qui étoit un fort bon ſujet, que Mde. D'.....y lui avoit donné, quitta ſon ſervice ſans autre grief que l'impoſſibilité d'endurer de pareils traitemens : c'étoit le la Fleur de ce nouveau Glorieux.

Tout cela n'étoit que des ridicules, mais bien antipathiques à mon caractère. Ils achevèrent de me rendre ſuſpect le ſien. J'eus peine à croire qu'un homme à qui la tête tournoit de cette façon, put conſerver un cœur bien placé. Il ne ſe piquoit de rien tant que de ſenſibilité d'ame & d'énergie de ſentiment. Comment cela s'accordoit-il avec des défauts qui ſont propres aux petites ames? Comment les vifs & continuels élans que fait hors de lui-même un cœur ſenſible, peuvent-ils le laiſſer s'occuper ſans ceſſe de tant de petits ſoins pour ſa petite perſonne? Eh mon Dieu! celui qui ſent embraſer ſon cœur de ce feu céleſte, cherche à l'exhaler, & veut montrer le dedans. Il voudroit mettre ſon cœur ſur ſon viſage; il n'imaginera jamais d'autre fard.

Je me rappelai le ſommaire de ſa morale, que Mde. D'.....y m'avoit dit, & qu'elle avoit adopté. Ce ſommaire conſiſtoit en un ſeul article; ſavoir que l'unique devoir de l'homme eſt de ſuivre en tout les penchans de ſon cœur. Cette morale quand je l'appris, me donna terriblement à penſer, quoique je ne la priſſe alors que pour un jeu d'eſprit. Mais je vis bientôt que ce principe étoit réellement la règle de ſa conduite, & je n'en eus que trop dans la ſuite la preuve à mes dépens. C'eſt la doctrine intérieure dont Diderot m'a tant parlé, mais qu'il ne m'a jamais expliquée.

Je me rappelai les fréquens avis qu'on m'avoit donnés, il

y avoit plusieurs années que cet homme étoit faux, qu'il jouoit le sentiment, & surtout qu'il ne m'aimoit pas. Je me souvins de plusieurs petites anecdotes que m'avoient là-dessus racontées M. de F.......l & Mde. de C.........x, qui ne l'estimoient ni l'un ni l'autre, & qui devoient le connoître, puisque Mde. de C.........x étoit fille de Mde. de R...........t, intime amie du feu comte de F....e, & que M. de F.......l, très-lié alors avec le vicomte de P......c, avoit beaucoup vécu au palais royal, précisément quand G.... commençoit à s'y introduire. Tout Paris fut instruit de son désespoir après la mort du comte de F....e. Il s'agissoit de soutenir la réputation qu'il s'étoit donnée après les rigueurs de Mlle. Fel, & dont j'aurois vu la forfanterie mieux que personne, si j'eusse alors été moins aveuglé. Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Castries, où il joua dignement son rôle, livré à la plus mortelle affliction. Là, tous les matins il alloit dans le jardin pleurer à son aise, tenant sur ses yeux son mouchoir baigné de larmes, tant qu'il étoit en vue de l'hôtel; mais au détour d'une certaine allée, des gens auxquels il ne songeoit pas, le virent mettre à l'instant le mouchoir dans sa poche & tirer un livre. Cette observation qu'on répéta fut bientôt publique dans tout Paris, & presque aussitôt oubliée. Je l'avois oubliée moi-même, un fait qui me regardoit servit à me la rappeler. J'étois à l'extrémité dans mon lit, rue de Grenelle: il étoit à la campagne, il vint un matin me voir tout essoufflé, disant qu'il venoit d'arriver à l'instant même; je sus un moment après

qu'il étoit arrivé de la veille, & qu'on l'avoit vu au ſpectacle le même jour.

Il me revint mille faits de cette eſpèce ; mais une obſervation que je fus ſurpris de faire ſi tard, me frappa plus que tout cela. J'avois donné à G.... tous mes amis ſans exception; ils étoient tous devenus les ſiens. Je pouvois ſi peu me ſéparer de lui, que j'aurois à peine voulu me conſerver l'entrée d'une maiſon où il ne l'auroit pas eue. Il n'y eut que Mde. de Créqui qui refuſa de l'admettre, & qu'auſſi je ceſſai preſque de voir depuis ce temps-là. G.... de ſon côté, ſe fit d'autres amis, tant de ſon eſtoc que de celui du comte de F....e. De tous ces amis-là, jamais un ſeul n'eſt devenu le mien : jamais il ne m'a dit un mot pour m'engager de faire au moins leur connoiſſance, & de tous ceux que j'ai quelquefois rencontrés chez lui, jamais un ſeul ne m'a marqué la moindre bienveillance, pas même le comte de F....e, chez lequel il demeuroit, & avec lequel il m'eut par conſéquent été très-agréable de former quelque liaiſon, ni le comte de S.......g ſon parent, avec lequel G.... étoit encore plus familier.

Voici plus; mes propres amis dont je fis les ſiens, & qui tous m'étoient tendrement attachés avant cette connoiſſance, changèrent ſenſiblement pour moi quand elle fut faite. Il ne m'a jamais donné aucun des ſiens, je lui ai donné tous les miens, & il a fini par me les tous ôter. Si ce ſont-là des effets de l'amitié, quels ſeront donc ceux de la haine?

Diderot même, au commencement, m'avertit pluſieurs

fois que G...., à qui je donnois tant de confiance, n'étoit pas mon ami. Dans la ſuite il changea de langage, quand lui-même eut ceſſé d'être le mien.

La manière dont j'avois diſpoſé de mes enfans n'avoit beſoin du concours de perſonne. J'en inſtruiſis cependant mes amis, uniquement pour les en inſtruire, pour ne pas paroître à leurs yeux meilleur que je n'étois. Ces amis étoient au nombre de trois : Diderot, G...., Mde. D'.....y. Duclos, le plus digne de ma confidence, fut le ſeul à qui je ne la fis pas. Il la ſut cependant ; par qui ? Je l'ignore. Il n'eſt guères probable que cette infidélité ſoit venue de Mde. D'.....y, qui ſavoit qu'en l'imitant, ſi j'en euſſe été capable, j'avois de quoi m'en venger cruellement. Reſtent G.... & Diderot, alors ſi unis en tant de choſes, ſurtout contre moi, qu'il eſt plus que probable que ce crime leur fut commun. Je parierois que Duclos, à qui je n'ai pas dit mon ſecret, & qui, par conſéquent, en étoit le maître, eſt le ſeul qui me l'ait gardé.

G.... & Diderot, dans leur projet de m'ôter les gouverneuſes, avoient fait effort pour le faire entrer dans leurs vues : il s'y refuſa toujours avec dédain. Ce ne fut que dans la ſuite que j'appris de lui tout ce qui s'étoit paſſé entr'eux à cet égard ; mais j'en appris dès-lors aſſez par Thérèſe pour voir qu'il y avoit à tout cela quelque deſſein ſecret, & qu'on vouloit diſpoſer de moi, ſinon contre mon gré, du moins à mon inſçu, ou bien qu'on vouloit faire ſervir ces deux perſonnes d'inſtrument à quelque deſſein caché. Tout cela n'étoit aſſurément pas de la droiture. L'oppoſition de

Duclos le prouve ſans replique. Croira qui voudra que c'étoit de l'amitié.

Cette prétendue amitié m'étoit auſſi fatale au-dedans qu'au-dehors. Les longs & fréquens entretiens avec Mde. le Vaſſeur depuis pluſieurs années, avoient changé ſenſiblement cette femme à mon égard, & ce changement ne m'étoit aſſurément pas favorable. De quoi traitoient-ils donc dans ces ſinguliers tête-à-têtes ? Pourquoi ce profond myſtère? La converſation de cette vieille femme étoit-elle donc aſſez agréable pour la prendre ainſi en bonne fortune, & aſſez importante pour en faire un ſi grand ſecret? Depuis trois ou quatre ans que ces colloques duroient, ils m'avoient paru riſibles : en y repenſant alors, je commençai de m'en étonner. Cet étonnement eut été juſqu'à l'inquiétude, ſi j'avois ſu dès-lors ce que cette femme me préparoit.

Malgré le prétendu zèle pour moi dont G.... ſe targuoit au-dehors, & difficile à concilier avec le ton qu'il prenoit vis-à-vis de moi-même, il ne me revenoit rien de lui d'aucun côté qui fut à mon avantage, & la commiſération qu'il feignoit d'avoir pour moi, tendoit bien moins à me ſervir qu'à m'avilir. Il m'ôtoit même, autant qu'il étoit en lui, la reſſource du métier que je m'étois choiſi, en me décriant comme un mauvais copiſte, & je conviens qu'il diſoit en cela la vérité; mais ce n'étoit pas à lui de la dire. Il prouvoit que ce n'étoit pas plaiſanterie, en ſe ſervant d'un autre copiſte, & en ne me laiſſant aucune des pratiques qu'il pouvoit m'ôter. On eut dit que ſon projet étoit de me faire dépendre de lui & de ſon crédit pour ma ſubſiſ-

tance, & d'en tarir la ſource juſqu'à-ce que j'en fuſſe réduit-là.

Tout cela réſumé; ma raiſon fit taire mon ancienne prévention qui parloit encore. Je jugeai ſon caractère au moins très-ſuſpect, & quant à ſon amitié, je la décidai fauſſe. Puis, réſolu de ne le plus voir, j'en avertis Mde. D'....., appuyant ma réſolution de pluſieurs faits ſans replique, mais que j'ai maintenant oubliés.

Elle combattit fortement cette réſolution ſans ſavoir trop que dire aux raiſons ſur leſquelles elle étoit fondée. Elle ne s'étoit pas encore concertée avec lui; mais le lendemain, au lieu de s'expliquer verbalement avec moi, elle me remit une lettre très-adroite, qu'ils avoient minutée enſemble, & par laquelle, ſans entrer dans aucun détail des faits, elle le juſtifioit par ſon caractère concentré, & me faiſant un crime de l'avoir ſoupçonné de perfidie envers ſon ami, m'exhortoit à me raccommoder avec lui. Cette lettre m'ébranla. Dans une converſation que nous eûmes enſuite, & où je la trouvai mieux préparée qu'elle n'étoit la première fois, j'achevai de me laiſſer vaincre, je vins à croire que je pouvois avoir mal jugé; qu'en ce cas, j'avois réellement envers un ami des torts graves que je devois réparer. Bref, comme j'avois déjà fait pluſieurs fois avec Diderot, avec le baron d'H.....k, moitié gré, moitié foibleſſe, je fis toutes les avances que j'avois droit d'exiger, j'allai chez M. G.... comme un autre George Dandin, lui faire excuſe des offenſes qu'il m'avoit faites; toujours dans cette fauſſe perſuaſion qui m'a fait faire en ma vie mille baſſeſſes auprès

de mes feints amis, qu'il n'y a point de haine qu'on ne désarme à force de douceur & de bons procédés ; au lieu qu'au contraire la haine des méchans ne fait que s'animer davantage par l'impossibilité de trouver sur quoi la fonder, & le sentiment de leur propre injustice n'est qu'un grief de plus contre celui qui en est l'objet. J'ai, sans sortir de ma propre histoire, une preuve bien forte de cette maxime dans G.... & dans T......., devenus mes deux plus implacables ennemis par goût, par plaisir, par fantaisie, sans pouvoir alléguer aucun tort d'aucune espèce que j'aie eu jamais avec aucun des deux (*), & dont la rage s'accroît de jour en jour comme celle des tigres par la facilité qu'ils trouvent à l'assouvir.

Je m'attendois que confus de ma condescendance & de mes avances, G.... me recevroit les bras ouverts avec la plus tendre amitié. Il me reçut en empereur Romain, avec une morgue que je n'avois jamais vue à personne. Je n'étois point du tout préparé à cet accueil. Quand dans l'embarras d'un rôle si peu fait pour moi, j'eus rempli en peu de mots & d'un air timide l'objet qui m'amenoit près de lui; avant de me recevoir en grâce, il prononça avec beaucoup de majesté une longue harangue qu'il avoit préparée, & qui contenoit la nombreuse énumération de ses rares vertus, & surtout dans l'amitié. Il appuya long-temps sur une chose

(*) Je n'ai donné dans la suite au dernier le surnom de J....... que long-temps après son inimitié déclarée & les sanglantes persécutions qu'il m'a suscitées à Genève & ailleurs. J'ai même bientôt supprimé ce nom quand je me suis vu tout-à-fait sa victime. Les basses vengeances sont indignes de mon cœur, & la haine n'y prend jamais pied.

qui d'abord me frappa beaucoup; c'eſt qu'on lui voyoit toujours conſerver les mêmes amis. Tandis qu'il parloit, je me diſois tout bas qu'il ſeroit bien cruel pour moi de faire ſeul exception à cette règle. Il y revint ſi ſouvent & avec tant d'affectation, qu'il me fit penſer que s'il ne ſuivoit en cela que les ſentimens de ſon cœur, il ſeroit moins frappé de cette maxime, & qu'il s'en faiſoit un art utile à ſes vues dans les moyens de parvenir. Juſqu'alors j'avois été dans le même cas, j'avois conſervé toujours tous mes amis, depuis ma plus tendre enfance, je n'en avois pas perdu un ſeul, ſi ce n'eſt par la mort, & cependant je n'en avois pas fait juſqu'alors la réflexion; ce n'étoit pas une maxime que je me fuſſe preſcrite. Puiſque c'étoit un avantage alors commun à l'un & à l'autre, pourquoi donc s'en targuoit-il par préférence, ſi ce n'eſt qu'il ſongeoit d'avance à me l'ôter? Il s'attacha enſuite à m'humilier par les preuves de la préférence que nos amis communs lui donnoient ſur moi. Je connoiſſois auſſi bien que lui cette préférence; la queſtion étoit à quel titre il l'avoit obtenue; ſi c'étoit à force de mérite ou d'adreſſe, en s'élevant lui-même ou en cherchant à me rabaiſſer. Enfin, quand il eut mis à ſon gré entre lui & moi toute la diſtance qui pouvoit donner du prix à la grâce qu'il m'alloit faire, il m'accorda le baiſer de paix dans un léger embraſſement qui reſſembloit à l'accolade que le roi donne aux nouveaux chevaliers. Je tombois des nues, j'étois ébahi, je ne ſavois que dire, je ne trouvois pas un mot. Toute cette ſcène eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à ſon diſciple, en lui faiſant grâce du fouet.

Je n'y penſe jamais ſans ſentir combien ſont trompeurs les jugemens fondés ſur l'apparence auxquels le vulgaire donne tant de poids, & combien ſouvent l'audace & la fierté ſont du côté du coupable, la honte & l'embarras du côté de l'innocent.

Nous étions réconciliés; c'étoit toujours un ſoulagement pour mon cœur que toute querelle jette dans des angoiſſes mortelles. On ſe doute bien qu'une pareille réconciliation ne changea pas ſes manières, elle m'ôta ſeulement le droit de m'en plaindre. Auſſi pris-je le parti d'endurer tout & de ne dire plus rien.

Tant de chagrins, coup ſur coup, me jetèrent dans un accablement qui ne me laiſſoit guères la force de reprendre l'empire de moi-même. Sans réponſe de St. L.....t, négligé de Mde. d'H......., n'oſant plus m'ouvrir à perſonne, je commençai de craindre qu'en faiſant de l'amitié l'idôle de mon cœur, je n'euſſe employé ma vie à ſacrifier à des chimères. Epreuve faite, il ne reſtoit de toutes mes liaiſons que deux hommes qui euſſent conſervé toute mon eſtime, & à qui mon cœur put donner ſa confiance : Duclos, que depuis ma retraite à l'Hermitage, j'avois perdu de vue, & St. L.....t. Je crus ne pouvoir bien réparer mes torts envers ce dernier qu'en lui déchargeant mon cœur ſans réſerve, & je réſolus de lui faire pleinement mes confeſſions en tout ce qui ne compromettroit pas ſa maîtreſſe. Je ne doute pas que ce choix ne fut encore un piége de ma paſſion, pour me tenir plus rapproché d'elle; mais il eſt certain que je me ſerois jeté dans les bras de ſon amant ſans réſerve, que je

me

me ferois mis pleinement fous fa conduite, & que j'aurois pouffé la franchife auffi loin qu'elle pouvoit aller. J'étois prêt à lui écrire une feconde lettre à laquelle j'étois sûr qu'il auroit répondu, quand j'appris la trifte caufe de fon filence fur la première. Il n'avoit pu foutenir jufqu'au bout les fatigues de cette campagne. Mde. D'.....y m'apprit qu'il venoit d'avoir une attaque de paralyfie, & Mde. d'H......., que fon affliction finit par rendre malade elle-même, & qui fut hors d'état de m'écrire fur le champ, me marqua deux ou trois jours après, de Paris, où elle étoit alors, qu'il fe faifoit porter à Aix-la-Chapelle pour y prendre les bains. Je ne dis pas que cette trifte nouvelle m'affligea comme elle; mais je doute que le ferrement de cœur qu'elle me donna fut moins pénible que fa douleur & fes larmes. Le chagrin de le favoir dans cet état, augmenté par la crainte que l'inquiétude n'eut contribué à l'y mettre, me toucha plus que tout ce qui m'étoit arrivé jufqu'alors, & je fentis cruellement qu'il me manquoit, dans ma propre eftime, la force dont j'avois befoin pour fupporter tant de déplaifir. Heureufement ce généreux ami ne me laiffa pas long-temps dans cet accablement; il ne m'oublia pas, malgré fon attaque, & je ne tardai pas d'apprendre par lui-même que j'avois trop mal jugé de fes fentimens & de fon état. Mais il eft temps d'en venir à la grande révolution de ma deftinée, à la cataftrophe qui a partagé ma vie en deux parties fi différentes, & qui d'une bien légère caufe, a tiré de fi terribles effets.

Un jour que je ne fongeois à rien moins, Mde. D'.....y m'envoya chercher. En entrant j'apperçus dans fes yeux &

dans toute fa contenance, un air de trouble dont je fus d'autant plus frappé, que cet air ne lui étoit point ordinaire, perfonne au monde ne fachant mieux qu'elle gouverner fon vifage & fes mouvemens. Mon ami, me dit-elle, je pars pour Genève; ma poitrine eft en mauvais état, ma fanté fe délabre au point que toute chofe ceffante, il faut que j'aille voir & confulter Tronchin. Cette réfolution fi brufquement prife & à l'entrée de la mauvaife faifon, m'étonna d'autant plus que je l'avois quittée, trente-fix heures auparavant, fans qu'il en fut queftion. Je lui demandai qui elle emméneroit avec elle. Elle me dit qu'elle emméneroit fon fils avec M. de Linant; & puis elle ajouta négligemment: & vous, mon ours, ne viendrez-vous pas auffi? Comme je ne crus pas qu'elle parlât férieufement, fachant que dans la faifon où nous entrions, j'étois à peine en état de fortir de ma chambre, je plaifantai fur l'utilité du cortège d'un malade pour un autre malade, elle parut elle-même n'en avoir pas fait tout de bon la propofition, & il n'en fut plus queftion. Nous ne parlâmes plus que des préparatifs de fon voyage dont elle s'occupoit avec beaucoup de vivacité, étant réfolue à partir dans quinze jours. Elle ne perdit rien à mon refus, ayant engagé fon mari à l'accompagner.

Quelques jours après, je reçus de Diderot le billet que je vais tranfcrire. Ce billet feulement plié en deux, de manière que tout le dedans fe lifoit fans peine, me fut adreffé chez Mde. D'.....y, & recommandé à M. de Linant, le gouverneur du fils & le confident de la mère.

Billet de Diderot.

« Je suis fait pour vous aimer, & pour vous donner du
» chagrin. J'apprends que Mde. D'.....y va à Genève, &
» je n'entends point dire que vous l'accompagniez. Mon
» ami, content de Mde. D'.....y il faut partir avec elle :
» mécontent il faut partir beaucoup plus vîte. Etes-vous
» surchargé du poids des obligations que vous lui avez ?
» voilà une occasion de vous acquitter en partie & de vous
» soulager. Trouverez-vous une autre occasion dans votre
» vie de lui témoigner votre reconnoissance ? Elle va dans
» un pays où elle sera comme tombée des nues. Elle est
» malade : elle aura besoin d'amusement & de distraction.
» L'hiver ! voyez, mon ami. L'objection de votre santé
» peut être beaucoup plus forte que je ne la crois. Mais
» êtes-vous plus mal aujourd'hui que vous ne l'étiez il y a
» un mois, & que vous ne le serez au commencement du
» printemps ? Ferez-vous dans trois mois d'ici le voyage
» plus commodément qu'aujourd'hui ? Pour moi je vous
» avoue que si je ne pouvois supporter la chaise, je pren-
» drois un bâton & je la suivrois. Et puis ne craignez-vous
» point qu'on ne mésinterprête votre conduite ? On vous
» soupçonnera ou d'ingratitude ou d'un autre motif secret.
» Je sais bien que quoique vous fassiez, vous aurez tou-
» jours pour vous le témoignage de votre conscience : mais
» ce témoignage suffit-il seul, & est-il permis de négliger
» jusqu'à certain point celui des autres hommes ? Au reste,
» mon ami, c'est pour m'acquitter avec vous & avec moi

Oo 2

„ que je vous écris ce billet. S'il vous déplait, jetez-le au „ feu, & qu'il n'en ſoit non plus queſtion que s'il n'eut „ jamais été écrit. Je vous ſalue, vous aime, & vous „ embraſſe. „

Le tremblement de colère, l'ébrouiſſement qui me gagnoient en liſant ce billet, & qui me permirent à peine de l'achever, ne m'empêchèrent pas d'y remarquer l'adreſſe avec laquelle Diderot y affectoit un ton plus doux, plus careſſant, plus honnête que dans toutes ſes autres lettres, dans leſquelles il me traitoit tout au plus de mon cher, ſans daigner m'y donner le nom d'ami. Je vis aiſément le ricochet par lequel me venoit ce billet, dont la ſuſcription, la forme & la marche déceloient même aſſez maladroitement le détour : car nous nous écrivions ordinairement par la poſte ou par le meſſager de Montmorenci, & ce fut la première & l'unique fois qu'il ſe ſervit de cette voie-là.

Quand le premier tranſport de mon indignation me permit d'écrire, je lui traçai précipitamment la réponſe ſuivante, que je portai ſur le champ, de l'Hermitage où j'étois pour lors, à la C.......e, pour la montrer à Mde. D'.....y, à qui dans mon aveugle colère je la voulus lire moi-même, ainſi que le billet de Diderot.

« Mon cher ami, vous ne pouvez ſavoir ni la force des „ obligations que je puis avoir à Mde. D'.....y, ni juſqu'à „ quel point elles me lient, ni ſi elle a réellement beſoin „ de moi dans ſon voyage, ni ſi elle déſire que je l'accom- „ pagne, ni s'il m'eſt poſſible de le faire, ni les raiſons „ que je puis avoir de m'en abſtenir. Je ne refuſe pas de

» difcuter avec vous tous ces points; mais, en attendant,
» convenez que me prefcrire fi affirmativement ce que je
» dois faire, fans vous être mis en état d'en juger, c'eft,
» mon cher philofophe, opiner en franc étourdi. Ce que je
» vois de pis à cela, eft que votre avis ne vient pas de
» vous. Outre que je fuis peu d'humeur à me laiffer mener
» fous votre nom par le tiers & le quart, je trouve à ces
» ricochets certains détours qui ne vont pas à votre fran-
» chife, & dont vous ferez bien pour vous & pour moi,
» de vous abftenir déformais.

» Vous craignez qu'on n'interprête mal ma conduite;
» mais je défie un cœur comme le vôtre d'ofer mal penfer
» du mien. D'autres peut-être parleroient mieux de moi fi
» je leur reffemblois davantage. Que Dieu me préferve de
» me faire approuver d'eux! Que les méchans m'épient &
» m'interprêtent, Rouffeau n'eft pas fait pour les craindre,
» ni Diderot pour les écouter.

» Si votre billet m'a déplu, vous voulez que je le jette
» au feu, & qu'il n'en foit plus queftion. Penfez-vous qu'on
» oublie ainfi ce qui vient de vous? Mon cher, vous faites
» auffi bon marché de mes larmes dans les peines que vous
» me donnez, que de ma vie & de ma fanté dans les foins
» que vous m'exhortez à prendre. Si vous pouviez vous
» corriger de cela, votre amitié m'en feroit plus douce, &
» j'en deviendrois moins à plaindre. »

En entrant dans la chambre de Mde. D'.....y, je trouvai G.... avec elle, & j'en fus charmé. Je leur lus à haute & claire voix mes deux lettres avec une intrépidité dont je

ne me ſerois pas cru capable, & j'y ajoutai en finiſſant quelques diſcours qui ne la démentoient pas. A cette audace inattendue dans un homme ordinairement craintif, je les vis l'un & l'autre atterrés, abaſourdis, ne répondant pas un mot; je vis ſurtout cet homme arrogant baiſſer les yeux à terre, & n'oſer ſoutenir les étincelles de mes regards: mais dans le même inſtant, au fond de ſon cœur, il juroit ma perte, & je ſuis sûr qu'ils la concertèrent avant de ſe ſéparer.

Ce fut à-peu-près dans ce temps-là que je reçus enfin par Mde. d'H....... la réponſe de St. L.....t, datée encore de Wolfenbutel, peu de jours après ſon accident, à ma lettre qui avoit tardé long-temps en route. Cette réponſe m'apporta des conſolations, dont j'avois grand beſoin dans ce moment-là, par les témoignages d'eſtime & d'amitié dont elle étoit pleine, & qui me donnèrent le courage & la force de les mériter. Dès ce moment, je fis mon devoir; mais il eſt conſtant que ſi St. L.....t ſe fut trouvé moins ſenſé, moins généreux, moins honnête-homme, j'étois perdu ſans retour.

La ſaiſon devenoit mauvaiſe, & l'on commençoit à quitter la campagne. Mde. d'H....... me marqua le jour où elle comptoit venir faire ſes adieux à la vallée, & me donna rendez-vous à Eaubonne. Ce jour ſe trouva par haſard le même où Mde. D'.....y quittoit la C.......e pour aller à Paris achever les préparatifs de ſon voyage. Heureuſement elle partit le matin, & j'eus le temps encore, en la quittant, d'aller dîner avec ſa belle-ſœur. J'avois la lettre de St.

L.....t dans ma poche ; je la relus plusieurs fois en marchant. Cette lettre me servit d'égide contre ma foiblesse. Je fis & tins la résolution de ne voir en Mde. d'H....... que mon amie & la maîtresse de mon ami ; & je passai tête-à-tête avec elle quatre ou cinq heures dans un calme délicieux, préférable infiniment, même quant à la jouissance, à ces accès de fièvre ardente que, jusqu'alors, j'avois eu auprès d'elle. Comme elle savoit trop que mon cœur n'étoit pas changé, elle fut sensible aux efforts que j'avois fait pour me vaincre, elle m'en estima davantage, & j'eus le plaisir de voir que son amitié pour moi n'étoit point éteinte. Elle m'annonça le prochain retour de St. L.....t, qui, quoique assez bien rétabli de son attaque, n'étoit plus en état de soutenir les fatigues de la guerre, & quittoit le service pour venir vivre paisiblement auprès d'elle. Nous formâmes le projet charmant d'une étroite société entre nous trois, & nous pouvions espérer que l'exécution de ce projet seroit durable, vu que tous les sentimens qui peuvent unir des cœurs sensibles & droits en faisoient la base, & que nous rassemblions à nous trois assez de talens & de connoissances pour nous suffire à nous-mêmes, & n'avoir besoin d'aucun supplément étranger. Hélas! en me livrant à l'espoir d'une si douce vie, je ne songeois guère à celle qui m'attendoit.

Nous parlâmes ensuite de ma situation présente avec Mde. D'.....y. Je lui montrai la lettre de Diderot avec ma réponse; je lui détaillai tout ce qui s'étoit passé à ce sujet, & je lui déclarai la résolution où j'étois de quitter l'Hermitage. Elle s'y opposa vivement, & par des raisons toutes-puissantes sur

mon cœur. Elle me témoigna combien elle auroit défiré que j'euffe fait le voyage de Genève, prévoyant qu'on ne manqueroit pas de la compromettre dans mon refus; ce que la lettre de Diderot fembloit annoncer d'avance. Cependant, comme elle favoit mes raifons auffi bien que moi-même, elle n'infifta pas fur cet article; mais elle me conjura d'éviter tout éclat à quelque prix que ce put être, & de pallier mon refus de raifons affez plaufibles, pour éloigner l'injufte foupçon qu'elle put y avoir part. Je lui dis qu'elle ne m'impofoit pas une tâche aifée; mais que réfolu d'expier mes torts au prix même de ma réputation, je voulois donner la préférence à la fienne en tout ce que l'honneur me permettroit d'endurer. On connoîtra bientôt fi j'ai fu remplir cet engagement.

Je le puis jurer, loin que ma paffion malheureufe eut rien perdu de fa force, je n'aimai jamais ma Sophie auffi vivement, auffi tendrement que je fis ce jour-là. Mais telle fut l'impreffion que firent fur moi la lettre de St. L.....t, le fentiment du devoir & l'horreur de la perfidie, que, durant toute cette entrevue, mes fens me laifsèrent pleinement en paix auprès d'elle, & que je ne fus pas même tenté de lui baifer la main. En partant, elle m'embraffa devant fes gens. Ce baifer, fi différent de ceux que je lui avois dérobés quelquefois fous les feuillages, me fut garant que j'avois repris l'empire de moi-même: je fuis prefque affuré que fi mon cœur avoit eu le temps de fe raffermir dans le calme, il ne me falloit pas trois mois pour être guéri radicalement.

Ici finiffent mes liaifons perfonnelles avec Mde. d'H.......

Liaifons

Liaiſons dont chacun a pu juger ſur les apparences, ſelon les diſpoſitions de ſon propre cœur, mais dans leſquelles la paſſion que m'inſpira cette aimable femme, paſſion la plus vive peut-être qu'aucun homme ait jamais ſentie, s'honorera toujours entre le ciel & nous des rares & pénibles ſacrifices faits par tous deux au devoir, à l'honneur, à l'amour & à l'amitié. Nous étions trop élevés aux yeux l'un de l'autre pour pouvoir nous avilir aiſément. Il faudroit être indigne de toute eſtime pour ſe réſoudre à en perdre une de ſi haut prix, & l'énergie même des ſentimens qui pouvoient nous rendre coupables, fut ce qui nous empêcha de le devenir.

C'eſt ainſi qu'après une ſi longue amitié pour l'une de ces deux femmes, & un ſi vif amour pour l'autre, je leur fis ſéparément mes adieux en un même jour, à l'une pour ne la revoir de ma vie, à l'autre pour ne la revoir que deux fois dans les occaſions que je dirai ci-après.

Après leur départ je me trouvai dans un grand embarras pour remplir tant de devoirs preſſans & contradictoires, ſuites de mes imprudences, ſi j'euſſe été dans mon état naturel, après la propoſition & le refus de ce voyage de Genève, je n'avois qu'à reſter tranquille & tout étoit dit. Mais j'en avois ſottement fait une affaire qui ne pouvoit reſter dans l'état où elle étoit, & je ne pouvois me diſpenſer de toute ultérieure explication qu'en quittant l'Hermitage, ce que je venois de promettre à Mde. d'H....... de ne pas faire, au moins pour le moment préſent. De plus, elle avoit exigé que j'excuſaſſe auprès de mes ſoi-diſans amis, le refus de ce voyage, afin qu'on ne lui imputât pas ce refus. Cepen-

dant je n'en pouvois alléguer la véritable caufe, fans outrager Mde. D'.....y, à qui je devois certainement de la reconnoiffance après tout ce qu'elle avoit fait pour moi. Tout bien confidéré, je me trouvai dans la dure mais indifpenfable alternative, de manquer à Mde. D'.....y, à Mde. d'H......., ou à moi-même, & je pris le dernier parti. Je le pris hautement, pleinement, fans tergiverfer, & avec une générofité digne affurément de laver les fautes qui m'avoient réduit à cette extrémité. Ce facrifice, dont mes ennemis ont fu tirer parti, & qu'ils attendoient peut-être, a fait la ruine de ma réputation, & m'a ôté par leurs foins l'eftime publique; mais il m'a rendu la mienne, & ma confolé dans mes malheurs. Ce n'eft pas la dernière fois, comme on verra, que j'ai fait de pareils facrifices, ni la dernière auffi qu'on s'en eft prévalu pour m'accabler.

G.... étoit le feul qui parut n'avoir pris aucune part dans cette affaire; ce fut à lui que je réfolus de m'adreffer. Je lui écrivis une longue lettre, dans laquelle j'expofai le ridicule de vouloir me faire un devoir de ce voyage de Genève, l'inutilité, l'embarras même dont j'y aurois été à Mde. D'.....y, & les inconvéniens qu'il en auroit réfulté pour moi-même. Je ne réfiftai pas dans cette lettre à la tentation de lui laiffer voir que j'étois inftruit, & qu'il me paroiffoit fingulier qu'on prétendît que c'étoit à moi de faire ce voyage, tandis que lui-même s'en difpenfoit, & qu'on ne faifoit pas mention de lui. Cette lettre, où faute de pouvoir dire nettement mes raifons, je fus forcé de battre fouvent la campagne, m'auroit donné dans le public l'apparence de

bien des torts ; mais elle étoit un exemple de retenue & de discrétion pour les gens qui, comme G.... étoient au fait des choses que j'y taisois & qui justifioient pleinement ma conduite. Je ne craignis pas même de mettre un préjugé de plus contre moi en prêtant l'avis de Diderot à mes autres amis, pour insinuer que Mde. d'H .... avoit pensé de même, comme il étoit vrai, & taisant que, sur mes raisons, elle avoit changé d'avis, je ne pouvois mieux la disculper du soupçon de conniver avec moi, qu'en paroissant sur ce point mécontent d'elle.

Cette lettre finissoit par un acte de confiance dont tout autre homme auroit été touché; car en exhortant G.... à peser mes raisons & à me marquer après cela son avis, je lui marquois que cet avis seroit suivi, quel qu'il put être, & c'étoit mon intention, eut-il même opiné pour mon départ; car M. D'..... y s'étant fait le conducteur de sa femme dans ce voyage, le mien prenoit alors un coup-d'œil tout différent : au lieu que c'étoit moi d'abord qu'on voulut charger de cet emploi, & qu'il ne fut question de lui qu'après mon refus.

La réponse de G.... se fit attendre ; elle fut singulière, je vais la transcrire ici.

« Le départ de Mde. D'..... y est reculé ; son fils est » malade, il faut attendre qu'il soit rétabli. Je rêverai à » votre lettre. Tenez-vous tranquille à votre Hermitage. Je » vous ferai passer mon avis à temps. Comme elle ne par- » tira surement pas de quelques jours, rien ne presse. En » attendant, si vous le jugez à propos, vous pouvez lui

» faire vos offres, quoique cela me paroisse encore assez
» égal. Car, connoissant votre position aussi bien que vous-
» même, je ne doute point qu'elle ne réponde à vos offres
» comme elle doit, & tout ce que je vois à gagner à cela,
» c'est que vous pourrez dire à ceux qui vous pressent, que
» si vous n'avez pas été, ce n'est pas faute de vous être
» offert. Au reste je ne vois pas pourquoi vous voulez abso-
» lument que le philosophe soit le porte-voix de tout le
» monde, & parce que son avis est que vous partiez, pour-
» quoi vous imaginez que tous vos amis prétendent la même
» chose. Si vous écrivez à Mde. D'.....y, sa réponse peut
» vous servir de replique à tous ces amis, puisqu'il vous
» tient tant au cœur de leur repliquer. Adieu, je salue
» Mde. le Vasseur & le Criminel (*). »

Frappé d'étonnement en lisant cette lettre, je cherchois avec inquiétude ce qu'elle pouvoit signifier, & je ne trouvois rien. Comment! au lieu de me répondre avec simplicité sur la mienne, il prend du temps pour y rêver, comme si celui qu'il avoit déjà pris ne lui avoit pas suffi. Il m'avertit même de la suspension dans laquelle il me veut tenir, comme s'il s'agissoit d'un profond problême à résoudre, ou comme s'il importoit à ses vues de m'ôter tout moyen de pénétrer son sentiment jusqu'au moment qu'il voudroit me le déclarer. Que signifient donc ces précautions, ces retardemens, ces mystères? Est-ce ainsi qu'on répond à la

(*) M. Le Vasseur, que sa femme menoit un peu rudement, l'appeloit le *Lieutenant criminel.* M. G.... donnoit par plaisanterie le même nom à la fille, & pour abréger, il lui plut d'en retrancher le premier mot.

confiance ? Cette allure eſt-elle celle de la droiture & de la bonne foi ? Je cherchois en vain quelque interprétation favorable à cette conduite ; je n'en trouvois point. Quel que fut ſon deſſein, s'il m'étoit contraire, ſa poſition en facilitoit l'exécution, ſans que par la mienne il me fut poſſible d'y mettre obſtacle. En faveur dans la maiſon d'un grand prince, répandu dans le monde, donnant le ton à nos communes ſociétés, dont il étoit l'oracle, il pouvoit avec ſon adreſſe ordinaire diſpoſer à ſon aiſe toutes ſes machines, & moi, ſeul dans mon Hermitage, loin de tout, ſans avis de perſonne, ſans aucune communication, je n'avois d'autre parti que d'attendre & reſter en paix; ſeulement j'écrivis à Mde. D'.....y ſur la maladie de ſon fils, une lettre auſſi honnête qu'elle pouvoit l'être, mais où je ne donnai pas dans le piége de lui offrir de partir avec elle.

Après des ſiècles d'attente dans la cruelle incertitude où cet homme barbare m'avoit plongé, j'appris au bout de huit ou dix jours que Mde. D'.....y étoit partie, & je reçus de lui une ſeconde lettre. Elle n'étoit que de ſept à huit lignes que je n'achevai pas de lire..... C'étoit une rupture, mais dans des termes tels que la plus infernale haine les peut dicter, & qui même devenoient bêtes à force de vouloir être offenſans. Il me défendoit ſa préſence comme il m'auroit défendu ſes états. Il ne manquoit à ſa lettre, pour faire rire, que d'être lue avec plus de ſang-froid. Sans la tranſcrire, ſans même en achever la lecture, je la lui renvoyai ſur le champ avec celle-ci.

« Je me refuſois à ma juſte défiance ; j'achève trop tard » de vous connoître.

„ Voilà donc la lettre que vous vous êtes donné le loisir
„ de méditer ; je vous la renvoie, elle n'est pas pour moi.
„ Vous pouvez montrer la mienne à toute la terre, & me
„ haïr ouvertement ; ce sera de votre part une fausseté de
„ moins. „

Ce que je lui disois, qu'il pouvoit montrer ma précédente lettre, se rapportoit à un article de la sienne sur lequel on pourra juger de la profonde adresse qu'il mit à toute cette affaire.

J'ai dit que pour gens qui n'étoient pas au fait, ma lettre pouvoit donner sur moi bien des prises. Il le vit avec joie ; mais comment se prévaloir de cet avantage sans se compromettre ? En montrant cette lettre, il s'exposoit au reproche d'abuser de la confiance de son ami.

Pour sortir de cet embarras, il imagina de rompre avec moi de la façon la plus piquante qu'il fut possible, & de me faire valoir dans sa lettre la grâce qu'il me faisoit de ne pas montrer la mienne. Il étoit bien sûr que dans l'indignation de ma colère, je me refuserois à sa feinte discrétion, & lui permettrois de montrer ma lettre à tout le monde : c'étoit précisément ce qu'il vouloit, & tout arriva comme il avoit arrangé. Il fit courir ma lettre dans tout Pâris avec des commentaires de sa façon, qui, pourtant, n'eurent pas tout le succès qu'il s'en étoit promis. On ne trouva pas que la permission de montrer ma lettre qu'il avoit su m'extorquer, l'exemptât du blâme de m'avoir si légèrement pris au mot pour me nuire. On demandoit toujours quels torts personnels j'avois avec lui, pour autoriser une si violente haine. Enfin

l'on trouvoit que, quand j'aurois eu de tels torts qui l'auroient obligé de rompre, l'amitié, même éteinte, avoit encore des droits qu'il auroit dû respecter. Mais malheureusement Paris est frivole, ces remarques du moment s'oublient; l'absent infortuné se néglige, l'homme qui prospère en impose par sa présence, le jeu de l'intrigue & de la méchanceté se soutient, se renouvelle, & bientôt son effet sans cesse renaissant, efface tout ce qui l'a précédé.

Voilà comment, après m'avoir si long-temps trompé, cet homme enfin quitta pour moi son masque, persuadé que dans l'état où il avoit amené les choses, il cessoit d'en avoir besoin. Soulagé de la crainte d'être injuste envers ce misérable, je l'abandonnai à son propre cœur, & cessai de penser à lui. Huit jours après avoir reçu cette lettre, je reçus de Mde. D'.....y sa réponse, datée de Genève, à ma précédente. Je compris au ton qu'elle y prenoit pour la première fois de sa vie, que l'un & l'autre, comptant sur le succès de leurs mesures, agissoient de concert, & que, me regardant comme un homme perdu sans ressource, ils se livroient désormais sans risque au plaisir d'achever de m'écraser.

Mon état, en effet, étoit des plus déplorables. Je voyois s'éloigner de moi tous mes amis, sans qu'il me fût possible de savoir ni comment ni pourquoi. Diderot qui se vantoit de me rester, de me rester seul, & qui depuis trois mois me promettoit une visite, ne venoit point. L'hiver commençoit à se faire sentir, & avec lui les atteintes de mes maux habituels. Mon tempérament, quoique vigoureux,

n'avoit pu soutenir les combats de tant de passions contraires. J'étois dans un épuisement qui ne me laissoit ni force ni courage pour résister à rien; quand mes engagemens, quand les continuelles représentations de Diderot & de Mde. d'H....... m'auroient permis en ce moment de quitter l'Hermitage, je ne savois ni où aller ni comment me traîner. Je restois immobile & stupide, sans pouvoir agir ni penser. La seule idée d'un pas à faire, d'une lettre à écrire, d'un mot à dire, me faisoit frémir. Je ne pouvois cependant laisser la lettre de Mde. D'.....y sans replique, à moins de m'avouer digne des traitemens dont elle & son ami m'accabloient. Je pris le parti de lui notifier mes sentimens & mes résolutions, ne doutant pas un moment que par humanité, par générosité, par bienséance, par les bons sentimens que j'avois cru voir en elle, malgré les mauvais, elle ne s'empressât d'y souscrire. Voici ma lettre.

A l'Hermitage, le 23 *Novembre* 1757.

« Si l'on mouroit de douleur, je ne serois pas en vie. » Mais enfin, j'ai pris mon parti. L'amitié est éteinte entre » nous, Madame; mais celle qui n'est plus, garde encore » des droits que je sais respecter. Je n'ai point oublié vos » bontés pour moi, & vous pouvez compter de ma part » sur toute la reconnoissance qu'on peut avoir pour quelqu'un » qu'on ne doit plus aimer. Toute autre explication seroit » inutile: j'ai pour moi ma conscience, & vous renvoie à » la vôtre.

» J'ai voulu quitter l'Hermitage, & je le devois. Mais » on prétend qu'il faut que j'y reste jusqu'au printemps, &

» puisque

„ puiſque mes amis le veulent, j'y reſterai juſqu'au prin-
„ temps, ſi vous y conſentez. „

Cette lettre écrite & partie, je ne penſai plus qu'à me tranquilliſer à l'Hermitage, en y ſoignant ma ſanté; tâchant de recouvrer des forces & de prendre des meſures pour en ſortir au printemps ſans bruit & ſans afficher une rupture. Mais ce n'étoit pas là le compte de M. G.... & de Mde. D'.....y, comme on verra dans un moment.

Quelques jours après, j'eus enfin le plaiſir de recevoir de Diderot cette viſite ſi ſouvent promiſe & manquée. Elle ne pouvoit venir plus à propos; c'étoit mon plus ancien ami, c'étoit preſque le ſeul qui me reſtât : on peut juger du plaiſir que j'eus à le voir dans ces circonſtances. J'avois le cœur plein, je l'épanchai dans le ſien. Je l'éclairai ſur beaucoup de faits qu'on lui avoit tus, déguiſés ou ſuppoſés. Je lui appris de tout ce qui s'étoit paſſé, ce qu'il m'étoit permis de lui dire. Je n'affectai point de lui taire ce qu'il ne ſavoit que trop, qu'un amour auſſi malheureux qu'inſenſé avoit été l'inſtrument de ma perte; mais je ne convins jamais que Mde. d'H....... en fut inſtruite, ou du moins que je le lui euſſe déclaré. Je lui parlai des indignes manœuvres de Mde. D'.....y pour ſurprendre les lettres très-innocentes que ſa belle-ſœur m'écrivoit. Je voulus qu'il apprit ces détails de la bouche même des perſonnes qu'elle avoit tenté de ſéduire. Thérèſe le lui fit exactement : mais que devins-je quand ce fut le tour de la mère, & que je l'entendis déclarer & ſoutenir que rien de cela n'étoit à ſa connoiſſance? Ce furent ſes termes, & jamais elle ne s'en départit.

Il n'y avoit pas quatre jours qu'elle m'en avoit répété le récit à moi-même, & elle me dément en face de mon ami. Ce trait me parut décisif, & je sentis alors vivement mon imprudence d'avoir gardé si long-temps une pareille femme auprès de moi. Je ne m'étendis point en invectives contre elle; à peine daignai-je lui dire quelques mots de mépris. Je sentis ce que je devois à la fille dont l'inébranlable droiture contrastoit avec l'indigne lâcheté de la mère. Mais dès-lors mon parti fut pris sur le compte de la vieille, & je n'attendis que le moment de l'exécuter.

Ce moment vint plutôt que je ne l'avois attendu. Le 10 Décembre, je reçus de Mde. D'. . . . . y réponse à ma précédente lettre. En voici le contenu.

A Genève, le premier Décembre 1757.

« Après vous avoir donné, pendant plusieurs années, » toutes les marques possibles d'amitié & d'intérêt, il ne » me reste qu'à vous plaindre. Vous êtes bien malheureux. » Je désire que votre conscience soit aussi tranquille que » la mienne. Cela pourroit être nécessaire au repos de » votre vie.

» Puisque vous vouliez quitter l'Hermitage & que vous le » deviez, je suis étonnée que vos amis vous ayent retenu. » Pour moi je ne consulte point les miens sur mes devoirs, » & je n'ai plus rien à vous dire sur les vôtres. »

Un congé si imprévu, mais si nettement prononcé, ne me laissa pas un instant à balancer. Il falloit sortir sur le champ quelque temps qu'il fît, en quelqu'état que je fusse, dussai-je coucher dans les bois & sur la neige, dont la terre

étoit alors couverte, & quoique put dire & faire Mde. d'H.......; car je voulois bien lui complaire en tout, mais non pas jufqu'à l'infamie.

Je me trouvai dans le plus terrible embarras où j'aie été de mes jours; mais ma réfolution étoit prife, je jurai, quoiqu'il arrivât, de ne pas coucher à l'Hermitage le huitième jour. Je me mis en devoir de fortir mes effets, déterminé à les laiffer en plein champ plutôt que de ne pas donner les clefs dans la huitaine : car je voulois furtout que tout fut fait avant qu'on put écrire à Genève & recevoir réponfe. J'étois d'un courage que je ne m'étois jamais fenti : toutes mes forces étoient revenues. L'honneur & l'indignation m'en rendirent, fur lefquelles Mde. D'.....y n'avoit pas compté. La fortune aida mon audace. M. Mathas, procureur-fifcal de M. le prince de Condé, entendit parler de mon embarras. Il me fit offrir une petite maifon qu'il avoit à fon jardin de Mont-Louis à Montmorenci. J'acceptai avec empreffement & reconnoiffance. Le marché fut bientôt fait; je fis en hâte acheter quelques meubles, avec ceux que j'avois déjà, pour nous coucher Thérèfe & moi. Je fis charrier mes effets à grand peine & à grands frais : malgré la glace & la neige, mon déménagement fut fait dans deux jours, & le quinze Décembre je rendis les clefs de l'Hermitage, après avoir payé les gages du jardinier, ne pouvant payer mon loyer.

Quant à Mde. le Vaffeur, je lui déclarai qu'il falloit nous féparer; fa fille voulut m'ébranler, je fus inflexible. Je la fis partir pour Paris dans la voiture du meffager, avec tous les

effets & meubles que ſa fille & elle avoient en commun. Je lui donnai quelque argent, & je m'engageai à lui payer ſon loyer chez ſes enfans ou ailleurs, à pourvoir à ſa ſubſiſtance autant qu'il me ſeroit poſſible, & à ne jamais la laiſſer manquer de pain, tant que j'en aurois moi-même.

Enfin le ſur-lendemain de mon arrivée à Mont-Louis, j'écrivis à Mde. D'.....y la lettre ſuivante.

A Montmorenci le 17 *Décembre* 1757.

« Rien n'eſt ſi ſimple & ſi néceſſaire, Madame, que de » déloger de votre maiſon, quand vous n'approuvez pas » que j'y reſte. Sur votre refus de conſentir que je paſſaſſe » à l'Hermitage le reſte de l'hiver, je l'ai donc quitté le » quinze Décembre. Ma deſtinée étoit d'y entrer malgré » moi & d'en ſortir de même. Je vous remercie du ſéjour » que vous m'avez engagé d'y faire, & je vous en remer- » cierois davantage ſi je l'avois payé moins cher. Au reſte, » vous avez raiſon de me croire malheureux; perſonne au » monde ne ſait mieux que vous combien je dois l'être. » Si c'eſt un malheur de ſe tromper ſur le choix de ſes » amis, c'en eſt un autre non moins cruel de revenir » d'une erreur ſi douce. »

Tel eſt le narré fidelle de ma demeure à l'Hermitage, & des raiſons qui m'en ont fait ſortir. Je n'ai pu couper ce récit, & il importoit de le ſuivre avec la plus grande exactitude : cette époque de ma vie ayant eu ſur la ſuite une influence qui s'étendra juſqu'à mon dernier ſouvenir.

Fin du neuvième Livre.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE DIXIÈME.

La force extraordinaire qu'une effervefcence paffagère m'avoit donnée pour quitter l'Hermitage, m'abandonna fitôt que j'en fus dehors. A peine fus-je établi dans ma nouvelle demeure, que de vives & fréquentes attaques de mes rétentions fe compliquèrent avec l'incommodité nouvelle d'une hernie qui me tourmentoit depuis quelque temps, fans que je fuffe que c'en étoit une. Je tombai bientôt dans les plus cruels accidens. Le médecin Thyerri, mon ancien ami, vint me voir & m'éclaira fur mon état. Tout l'appareil des infirmités de l'âge raffemblé autour de moi, me fit durement fentir qu'on n'a plus le cœur jeune impunément, quand le corps a ceffé de l'être. La belle faifon ne me rendit point mes forces, & je paffai toute l'année 1758 dans un état de langueur, qui me fit croire que je touchois à la fin de ma carrière. J'en voyois approcher le terme avec une forte d'empreffement. Revenu des chimères

de l'amitié, détaché de tout ce qui m'avoit fait aimer la vie, je n'y voyois plus rien qui pût me la rendre agréable: je n'y voyois plus que des maux & des misères qui m'empêchoient de jouir de moi. J'aſpirois au moment d'être libre & d'échapper à mes ennemis. Mais reprenons le fil des événemens.

Il paroit que ma retraite à Montmorenci déconcerta Mde. D'.....y : vraiſemblablement elle ne s'y étoit pas attendue. Mon triſte état, la rigueur de la ſaiſon, l'abandon général où je me trouvois, tout leur faiſoit croire à G.... & à elle, qu'en me pouſſant à la dernière extrémité, ils me réduiroient à crier merci, & à m'avilir aux dernières baſſeſſes pour être laiſſé dans l'aſyle dont l'honneur m'ordonnoit de ſortir. Je délogeai ſi bruſquement qu'ils n'eurent pas le temps de prévenir le coup, & il ne leur reſta plus que le choix de jouer à quitte ou double, & d'achever de me perdre, ou de tâcher de me ramener. G.... prit le premier parti, mais je crois que Mde. D'.....y eut préféré l'autre, & j'en juge par ſa réponſe à ma dernière lettre, où elle radoucit beaucoup le ton qu'elle avoit pris dans les précédentes, & où elle ſembloit ouvrir la porte à un raccommodement. Le long retard de cette réponſe, qu'elle me fit attendre un mois entier, indique aſſez l'embarras où elle ſe trouvoit pour lui donner un tour convenable, & les délibérations dont elle la fit précéder. Elle ne pouvoit s'avancer plus loin ſans ſe commettre : mais après ſes lettres précédentes & après ma bruſque ſortie de ſa maiſon, l'on ne peut qu'être frappé du ſoin qu'elle prend dans cette lettre,

de n'y pas laiſſer gliſſer un ſeul mot déſobligeant. Je vais la tranſcrire en entier, afin qu'on en juge.

A Genève le 17 *Janvier* 1758.

« Je n'ai reçu votre lettre du 17 Décembre, Monſieur,
» qu'hier. On me l'a envoyée dans une caiſſe remplie de
» différentes choſes, qui a été tout ce temps en chemin.
» Je ne répondrai qu'à l'apoſtille : quant à la lettre, je ne
» l'entends pas bien ; & ſi nous étions dans le cas de nous
» expliquer, je voudrois bien mettre tout ce qui s'eſt paſſé
» ſur le compte d'un mal-entendu. Je reviens à l'apoſtille.
» Vous pouvez vous rappeler, Monſieur, que nous étions
» convenus que les gages du jardinier de l'Hermitage paſ-
» ſeroient par vos mains, pour lui mieux faire ſentir qu'il
» dépendoit de vous, & pour éviter des ſcènes auſſi ridicules
» & indécentes, qu'en avoit fait ſon prédéceſſeur. La
» preuve en eſt que les premiers quartiers de ſes gages
» vous ont été remis, & que j'étois convenue avec vous,
» peu de jours avant mon départ, de vous faire rembourſer
» vos avances. Je ſais que vous en fîtes d'abord difficulté :
» mais ces avances, je vous avois prié de les faire, il étoit
» ſimple de m'acquitter, & nous en convînmes. Cahouet
» m'a marqué que vous n'avez point voulu recevoir cet
» argent. Il y a aſſurément du qui-pro-quo là-dedans. Je
» donne ordre qu'on vous le reporte, & je ne vois pas
» pourquoi vous voudriez payer mon jardinier, malgré nos
» conventions & au-delà même du terme que vous avez
» habité l'Hermitage. Je compte donc, Monſieur, que vous

» rappelant tout ce que j'ai l'honneur de vous dire, vous
» ne refuſerez pas d'être rembourſé de l'avance que vous
» avez bien voulu faire pour moi. »

Après tout ce qui s'étoit paſſé, ne pouvant plus prendre de confiance en Mde. D'.....y, je ne voulus point renouer avec elle; je ne répondis point à cette lettre, & notre correſpondance finit là. Voyant mon parti pris, elle prit le ſien, & entrant alors dans toutes les vues de G.... & de la cotterie H.........e, elle unit ſes efforts aux leurs pour me couler à fond. Tandis qu'ils travailloient à Paris, elle travailloit à Genève. G.... qui, dans la ſuite alla l'y joindre, acheva ce qu'elle avoit commencé. T......., qu'ils n'eurent pas de peine à gagner, les ſeconda puiſſamment, & devint le plus furieux de mes perſécuteurs, ſans avoir jamais eu de moi, non plus que G...., le moindre ſujet de plainte. Tous trois d'accord ſemèrent ſourdement dans Genève le germe qu'on y vit éclore quatre ans après.

Ils eurent plus de peine à Paris, où j'étois plus connu, & où les cœurs moins diſpoſés à la haine, n'en reçurent pas ſi aiſément les impreſſions. Pour porter leurs coups avec plus d'adreſſe, ils commencèrent par débiter que c'étoit moi qui les avois quittés. De-là, feignant d'être toujours mes amis, ils ſemoient adroitement leurs accuſations malignes, comme des plaintes de l'injuſtice de leur ami. Cela faiſoit que, moins en garde, on étoit plus porté à les écouter & à me blâmer. Les ſourdes accuſations de perfidie & d'ingratitude ſe débitoient avec plus de précaution, & par-là même avec plus d'effet. Je ſus qu'ils m'imputoient des

des noirceurs atroces, ſans jamais pouvoir apprendre en quoi ils les faiſoient conſiſter. Tout ce que je pus déduire de la rumeur publique, fut qu'elle ſe réduiſoit à ces quatre crimes capitaux. 1°. Ma retraite à la campagne. 2°. Mon amour pour Mde. d'H....... 3°. Refus d'accompagner à Genève Mde. D'.....y. 4°. Sortie de l'Hermitage. S'ils y ajoutèrent d'autres griefs, ils prirent leurs meſures ſi juſtes, qu'il m'a été parfaitement impoſſible d'apprendre jamais quel en étoit le ſujet.

C'eſt donc ici que je crois pouvoir fixer l'établiſſement d'un ſyſtême adopté depuis par ceux qui diſpoſent de moi, avec un progrès & un ſuccès ſi rapide, qu'il tiendroit du prodige pour qui ne ſauroit pas quelle facilité tout ce qui favoriſe la malignité des hommes trouve à s'établir. Il faut tâcher d'expliquer en peu de mots ce que cet obſcur & profond ſyſtême a de viſible à mes yeux.

Avec un nom déjà célèbre & connu dans toute l'Europe, j'avois conſervé la ſimplicité de mes premiers goûts. Ma mortelle averſion pour tout ce qui s'appeloit parti, faction, cabale, m'avoit maintenu libre, indépendant, ſans autre chaîne que les attachemens de mon cœur. Seul, étranger, iſolé, ſans appui, ſans famille, ne tenant qu'à mes principes & à mes devoirs, je ſuivois avec intrépidité les routes de la droiture, ne flattant, ne ménageant jamais perſonne aux dépens de la juſtice & de la vérité. De plus, retiré depuis deux ans dans la ſolitude, ſans correſpondance de nouvelles, ſans relation des affaires du monde, ſans être inſtruit ni curieux de rien. Je vivois à quatre lieues de Paris, auſſi

ſéparé de cette capitale par mon incurie, que je l'aurois été par les mers dans l'isle de Tinian.

G...., Diderot, d'H.....k, au contraire, au centre du tourbillon, vivoient répandus dans le plus grand monde, & s'en partageoient preſque entr'eux toutes les ſphères. Grands, beaux-eſprits, gens de lettres, gens de robe, femmes, ils pouvoient de concert ſe faire écouter partout. On doit voir déjà l'avantage que cette poſition donne à trois hommes bien unis contre un quatrième dans celle où je me trouvois. Il eſt vrai que Diderot & d'H.....k n'étoient pas, du moins je ne puis le croire, gens à tramer des complots bien noirs ; l'un n'en avoit pas la méchanceté, ni l'autre l'habileté : mais c'étoit en cela même que la partie étoit mieux liée. G.... ſeul formoit ſon plan dans ſa tête, & n'en montroit aux deux autres que ce qu'ils avoient beſoin de voir pour concourir à l'exécution. L'aſcendant qu'il avoit pris ſur eux rendoit ce concours facile, & l'effet du tout répondoit à la ſupériorité de ſon talent.

Ce fut avec ce talent ſupérieur que, ſentant l'avantage qu'il pouvoit tirer de nos poſitions reſpectives, il forma le projet de renverſer ma réputation de fond en comble, & de m'en faire une toute oppoſée, ſans ſe compromettre, en commençant par élever autour de moi un édifice de ténèbres qu'il me fut impoſſible de percer pour éclairer ſes manœuvres & pour le démaſquer.

Cette entrepriſe étoit difficile, en ce qu'il en falloit pallier l'iniquité aux yeux de ceux qui devoient y concourir. Il falloit tromper les honnêtes gens; il falloit écarter de moi tout le

monde, ne pas me laiſſer un ſeul ami, ni petit ni grand. Que dis-je ? il ne falloit pas laiſſer percer un ſeul mot de vérité juſqu'à moi. Si un ſeul homme généreux me fut venu dire : vous faites le vertueux, cependant voilà comme on vous traite, & voilà ſur quoi l'on vous juge : qu'avez-vous à dire ? La vérité triomphe, & G.... étoit perdu. Il le ſavoit; mais il a ſondé ſon propre cœur, & n'a eſtimé les hommes que ce qu'ils valent. Je ſuis fâché, pour l'honneur de l'humanité, qu'il ait calculé ſi juſte.

En marchant dans ces ſouterrains, ſes pas, pour être sûrs, devoient être lents. Il y a douze ans qu'il ſuit ſon plan, & le plus difficile reſte encore à faire ; c'eſt d'abuſer le public entier. Il y reſte des yeux qui l'ont ſuivi de plus près qu'il ne penſe. Il le craint, & n'oſe encore expoſer ſa trame au grand jour (*). Mais il a trouvé le peu difficile moyen d'y faire entrer la puiſſance, & cette puiſſance diſpoſe de moi. Soutenu de cet appui, il avance avec moins de riſque. Les ſatellites de la puiſſance ſe piquant peu de droiture pour l'ordinaire, & beaucoup moins de franchiſe; il n'a plus guère à craindre l'indiſcrétion de quelque homme de bien. Car il a beſoin ſurtout que je ſois environné de ténèbres impénétrables, & que ſon complot me ſoit toujours caché, ſachant bien qu'avec quelque art qu'il en ait ourdi la trame, elle ne ſoutiendroit jamais mes regards. La grande adreſſe eſt de

(*) Depuis que ceci eſt écrit il a franchi le pas avec le plus plein & le plus inconcevable ſuccès. Je crois que c'eſt T....... qui lui en a donné le courage & les moyens.

paroître me ménager en me diffamant, & de donner encore à sa perfidie l'air de la générosité.

Je sentis les premiers effets de ce systême par les sourdes accusations de la cotterie H.........e, sans qu'il me fut possible de savoir ni de conjecturer même en quoi consistoient ces accusations. De Leyre me disoit dans ses lettres, qu'on m'imputoit des noirceurs. Diderot me disoit plus mystérieusement la même chose, & quand j'entrois en explication avec l'un & l'autre, tout se réduisoit aux chefs d'accusation, ci-devant notés. Je sentois un refroidissement graduel dans les lettres de Mde. d'H....... Je ne pouvois attribuer ce refroidissement à St. L.....t, qui continuoit à m'écrire avec la même amitié, & qui vint même me voir après son retour. Je ne pouvois, non plus, m'en imputer la faute, puisque nous nous étions séparés très-contens l'un de l'autre, & qu'il ne s'étoit rien passé de ma part depuis ce temps-là, que mon départ de l'Hermitage, dont elle avoit elle-même senti la nécessité. Ne sachant donc à quoi m'en prendre de ce refroidissement, dont elle ne convenoit pas, mais sur lequel mon cœur ne prenoit pas le change, j'étois inquiet de tout. Je savois qu'elle ménageoit extrêmement sa belle-sœur & G...., à cause de leurs liaisons avec St. L.....t; je craignois leurs œuvres. Cette agitation rouvrit mes plaies & rendit ma correspondance orageuse, au point de l'en dégoûter tout-à-fait. J'entrevoyois mille choses cruelles, sans rien voir distinctement. J'étois dans la position la plus insupportable pour un homme dont l'imagination s'allume aisément. Si j'eusse été tout-à-fait isolé, si je n'avois rien su

du tout, je ferois devenu plus tranquille ; mais mon cœur tenoit encore à des attachemens par lesquels mes ennemis avoient fur moi mille prifes, & les foibles rayons qui perçoient dans mon afyle, ne fervoient qu'à me laiffer voir la noirceur des myftères qu'on me cachoit.

J'aurois fuccombé, je n'en doute point, à ce tourment trop cruel, trop infupportable à mon naturel ouvert & franc, qui, par l'impoffibilité de cacher mes fentimens, me fait tout craindre de ceux qu'on me cache, fi très-heureufement il ne fe fut préfenté des objets affez intéreffans à mon cœur, pour faire une diverfion falutaire à ceux qui m'occupoient malgré moi. Dans la dernière vifite que Diderot m'avoit faite à l'Hermitage, il m'avoit parlé de l'article *Genève* que d'Alembert avoit mis dans l'Encyclopédie ; il m'avoit appris que cet article, concerté avec des Genevois du haut étage, avoit pour but l'établiffement de la comédie à Genève, qu'en conféquence les mefures étoient prifes, & que cet établiffement ne tarderoit pas d'avoir lieu. Comme Diderot paroiffoit trouver tout cela fort bien, qu'il ne doutoit pas du fuccès, & que j'avois avec lui trop d'autres débats pour difputer encore fur cet article, je ne lui dis rien; mais indigné de tout ce manège de féduction dans ma patrie, j'attendois avec impatience le volume de l'Encyclopédie où étoit cet article, pour voir s'il n'y auroit pas moyen d'y faire quelque réponfe qui put parer ce malheureux coup. Je reçus le volume peu après mon établiffement à Mont-Louis, & je trouvai l'article fait avec beaucoup d'adreffe & d'art, & digne de la plume dont il étoit parti,

Cela ne me détourna pourtant pas de vouloir y répondre, & malgré l'abattement où j'étois, malgré mes chagrins & mes maux, la rigueur de la saison & l'incommodité de ma nouvelle demeure, dans laquelle je n'avois pas encore eu le temps de m'arranger, je me mis à l'ouvrage avec un zèle qui surmonta tout.

Pendant un hiver assez rude, au mois de Février, & dans l'état que j'ai décrit ci-devant, j'allois tous les jours passer deux heures le matin, & autant l'après-dînée dans un donjon tout ouvert, que j'avois au bout du jardin où étoit mon habitation. Ce donjon qui terminoit une allée en terrasse, donnoit sur la vallée & l'étang de Montmorenci, & m'offroit pour terme du point de vue, le simple mais respectable château de St. Gratien, retraite du vertueux Catinat. Ce fut dans ce lieu, pour lors glacé, que sans abri contre le vent & la neige, & sans autre feu que celui de mon cœur, je composai dans l'espace de trois semaines, ma lettre à d'Alembert sur les spectacles. C'est ici, car la Julie n'étoit pas moitié faite, le premier de mes écrits, où j'aie trouvé des charmes dans le travail. Jusqu'alors l'indignation de la vertu m'avoit tenu lieu d'Apollon, la tendresse & la douceur d'ame m'en tinrent lieu cette fois. Les injustices dont je n'avois été que spectateur, m'avoient irrité; celles dont j'étois devenu l'objet m'attristèrent, & cette tristesse sans fiel n'étoit que celle d'un cœur trop aimant, trop tendre, qui, trompé par ceux qu'il avoit cru de sa trempe, étoit forcé de se retirer au-dedans de lui. Plein de tout ce qui venoit de m'arriver, encore ému de tant de violens

mouvemens, le mien mêloit le ſentiment de ſes peines aux idées que la méditation de mon ſujet m'avoit fait naître; mon travail ſe ſentit de ce mêlange. Sans m'en appercevoir j'y décrivis ma ſituation actuelle; j'y peignis G...., Mde. D'.....y. Mde. d'H......., St. L.....t, moi-même. En l'écrivant, que je verſai de délicieuſes larmes! Hélas! on y ſent trop que l'amour, cet amour fatal dont je m'efforçois de guérir, n'étoit pas encore ſorti de mon cœur. A tout cela ſe mêloit un certain attendriſſement ſur moi-même, qui me ſentois mourant, & qui croyois faire au public mes derniers adieux. Loin de craindre la mort, je la voyois approcher avec joie: mais j'avois regret de quitter mes ſemblables ſans qu'ils ſentiſſent tout ce que je valois, ſans qu'ils ſuſſent combien j'aurois mérité d'être aimé d'eux, s'ils m'avoient connu davantage. Voilà les ſecrètes cauſes du ton ſingulier qui règne dans cet ouvrage, & qui tranche ſi prodigieuſement avec celui du précédent. (*)

Je retouchois & mettois au net cette lettre, & je me diſpoſois à la faire imprimer, quand, après un long ſilence, j'en reçus une de Mde. d'H....... qui me plongea dans une affliction nouvelle, la plus ſenſible que j'euſſe encore éprouvée. Elle m'apprenoit dans cette lettre, que ma paſſion pour elle étoit connue dans tout Paris, que j'en avois parlé à des gens qui l'avoient rendue publique, que ces bruits parvenus à ſon amant, avoient failli lui coûter la vie, qu'enfin il lui rendoit juſtice, & que leur paix étoit faite: mais qu'elle lui devoit, ainſi qu'à elle-même & au ſoin de ſa réputation,

(*) Le Diſcours ſur l'inégalité.

de rompre avec moi tout commerce; m'assurant, au reste, qu'ils ne cesseroient jamais l'un & l'autre de s'intéresser à moi, qu'ils me défendroient dans le public, & qu'elle enverroit de temps en temps savoir de mes nouvelles.

Et toi aussi, Diderot, m'écriai-je! Indigne ami!..... Je ne pus cependant me résoudre à le juger encore. Ma foiblesse étoit connue d'autres gens qui pouvoient l'avoir fait parler. Je voulus douter..... mais bientôt je ne le pus plus. St. L.....t fit peu après un acte digne de sa générosité. Il jugeoit, connoissant assez mon ame, en quel état je devois être; trahi d'une partie de mes amis & délaissé des autres. Il vint me voir. La première fois il avoit peu de temps à me donner. Il revint. Malheureusement, ne l'attendant pas, je ne me trouvai plus chez moi. Thérèse qui s'y trouva, eut avec lui un entretien de plus de deux heures, dans lequel ils se dirent mutuellement beaucoup de faits dont il m'importoit que lui & moi fussions informés. La surprise avec laquelle j'appris par lui que personne ne doutoit dans le monde que je n'eusse vécu avec Mde. D'.....y, comme G.... y vivoit maintenant, ne peut être égalée que par celle qu'il eut lui-même en apprenant combien ce bruit étoit faux. St. L.....t, au grand déplaisir de la Dame, étoit dans le même cas que moi, & tous les éclaircissemens qui résultèrent de cet entretien, achevèrent d'éteindre en moi tout regret d'avoir rompu sans retour avec elle. Par rapport à Mde. d'H......., il détailla à Thérèse plusieurs circonstances qui n'étoient connues ni d'elle, ni même de Mde. d'H......., que je savois seul, que je n'avois dites qu'au seul Diderot

sous

ſous le ſceau de l'amitié, & c'étoit préciſément St. L....t qu'il avoit choiſi pour lui en faire la confidence. Ce dernier trait me décida, & réſolu de rompre avec Diderot pour jamais, je ne délibérai plus que ſur la manière; car je m'étois apperçu que les ruptures ſecrètes tournoient à mon préjudice, en ce qu'elles laiſſoient le maſque de l'amitié à mes plus cruels ennemis.

Les règles de bienſéance établies dans le monde ſur cet article, ſemblent dictées par l'eſprit de menſonge & de trahiſon. Paroître encore l'ami d'un homme dont on a ceſſé de l'être, c'eſt ſe réſerver des moyens de lui nuire en ſurprenant les honnêtes gens. Je me rappelai que, quand l'illuſtre Monteſquieu rompit avec le P. de Tournemine, il ſe hâta de le déclarer hautement, en diſant à tout le monde : N'écoutez ni le P. de Tournemine ni moi, parlant l'un de l'autre; car nous avons ceſſé d'être amis. Cette conduite fut très-applaudie, & tout le monde en loua la franchiſe & la généroſité. Je réſolus de ſuivre avec Diderot le même exemple : mais comment, de ma retraite, publier cette rupture authentiquement, & pourtant ſans ſcandale? Je m'aviſai d'inſérer, par forme de note dans mon ouvrage, un paſſage du livre de l'Eccléſiaſtique, qui déclaroit cette rupture & même le ſujet aſſez clairement pour quiconque étoit au fait, & ne ſignifioit rien pour le reſte du monde. M'attachant, au ſurplus, à ne déſigner dans l'ouvrage l'ami auquel je renonçois qu'avec l'honneur qu'on doit toujours rendre à l'amitié même éteinte. On peut voir tout cela dans l'ouvrage même.

Il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde, & il ſemble que tout acte de courage ſoit un crime dans l'adverſité. Le même trait qu'on avoit admiré dans Monteſquieu ne m'attira que blâme & reproche. Sitôt que mon ouvrage fut imprimé & que j'en eus des exemplaires, j'en envoyai un à St. L . . . . . t qui, la veille même, m'avoit écrit, au nom de Mde. d'H....... & au ſien, un billet plein de la plus tendre amitié. Voici la lettre qu'il m'écrivit, en me renvoyant mon exemplaire.

Eaubonne, 10 *Octobre* 1758.

« En vérité, Monſieur, je ne puis accepter le préſent que » vous venez de me faire. A l'endroit de votre préface où, » à l'occaſion de Diderot, vous citez un paſſage de l'Ec- » cléſiaſte. (Il ſe trompe, c'eſt de l'Eccléſiaſtique), le livre » m'eſt tombé des mains. Après les converſations de cet » été, vous m'avez paru convaincu que Diderot étoit inno- » cent des prétendues indiſcrétions que vous lui imputiez. » Il peut avoir des torts avec vous, je l'ignore; mais je » ſais bien qu'il ne vous donne pas le droit de lui faire une » inſulte publique. Vous n'ignorez pas les perſécutions qu'il » eſſuie, & vous allez mêler la voix d'un ancien ami aux » cris de l'envie. Je ne puis vous diſſimuler, Monſieur, » combien cette atrocité me révolte. Je ne vis point avec » Diderot, mais je l'honore, & je ſens vivement le chagrin » que vous donnez à un homme, à qui, du moins vis-à- » vis de moi, vous n'avez jamais reproché qu'un peu de » foibleſſe. Monſieur, nous différons trop de principes pour » nous convenir jamais. Oubliez mon exiſtence; cela ne

„ doit pas être difficile. Je n'ai jamais fait aux hommes ni
„ le bien ni le mal dont on ſe ſouvient long-temps. Je
„ vous promets, moi, Monſieur, d'oublier votre perſonne,
„ & de ne me ſouvenir que de vos talens. „

Je ne me ſentis pas moins déchiré qu'indigné de cette lettre, & dans l'excès de ma misère, retrouvant enfin ma fierté, je lui répondis par le billet ſuivant.

A Montmorenci, *le* 11 *Octobre* 1758.

" Monſieur, en liſant votre lettre, je vous ai fait l'hon-
„ neur d'en être ſurpris, & j'ai eu la bêtiſe d'en être ému;
„ mais je l'ai trouvée indigne de réponſe.

„ Je ne veux point continuer les copies de Mde. d'H.......
„ S'il ne lui convient pas de garder ce qu'elle a, elle peut
„ me le renvoyer, je lui rendrai ſon argent. Si elle le
„ garde, il faut toujours qu'elle envoie chercher le reſte de
„ ſon papier & de ſon argent. Je la prie de me rendre en
„ même-temps le proſpectus dont elle eſt dépoſitaire. Adieu,
„ Monſieur. „

Le courage dans l'infortune irrite les cœurs lâches, mais il plaît aux cœurs généreux. Il paroît que ce billet fit rentrer St. L.....t en lui-même, & qu'il eut regret à ce qu'il avoit fait; mais trop fier à ſon tour pour en revenir ouvertement, il ſaiſit, il prépara peut-être le moyen d'amortir le coup qu'il m'avoit porté. Quinze jours après, je reçus de M. D'.....y la lettre ſuivante.

Ce Jeudi 26.

" J'ai reçu, Monſieur, le livre que vous avez eu la bonté

» de m'envoyer, je le lis avec le plus grand plaisir. C'est le
» sentiment que j'ai toujours éprouvé à la lecture de tous
» les ouvrages qui sont sortis de votre plume. Recevez-en
» tous mes remercîmens. J'aurois été vous les faire moi-
» même, si mes affaires m'eussent permis de demeurer quel-
» que temps dans votre voisinage; mais j'ai bien peu habité
» la C......e cette année. M. & Mde. D...n viennent m'y
» demander à dîner dimanche prochain. Je compte que
» MM. de St. L.....t, de F.......l & Mde. d'H......., seront
» de la partie; vous me feriez un vrai plaisir, Monsieur, si
» vous vouliez être des nôtres. Toutes les personnes que
» j'aurai chez moi vous désirent, & seront charmées de
» partager avec moi le plaisir de passer avec vous une partie
» de la journée. J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite
» considération, &c. »

Cette lettre me donna d'horribles battemens de cœur. Après avoir fait, depuis un an, la nouvelle de Paris, l'idée de m'aller donner en spectacle vis-à-vis de Mde. d'H....... me faisoit trembler, & j'avois peine à trouver assez de courage pour soutenir cette épreuve. Cependant, puisqu'elle & St. L.....t le vouloient bien, puisque D'.....y parloit au nom de tous les conviés, & qu'il n'en nommoit aucun que je ne fusse bien aise de voir, je ne crus point, après tout, me compromettre en acceptant un dîné, où j'étois en quelque sorte invité par tout le monde. Je promis donc. Le dimanche il fit mauvais. M. D'.....y m'envoya son carrosse, & j'allai.

Mon arrivée fit sensation. Je n'ai jamais reçu d'accueil

plus careſſant. On eut dit que toute la compagnie ſentoit combien j'avois beſoin d'être raſſuré. Il n'y a que les cœurs françois qui connoiſſent ces ſortes de délicateſſes. Cependant je trouvai plus de monde que je ne m'y étois attendu. Entr'autres, le comte d'H......., que je ne connoiſſois point du tout, & ſa ſœur, Mde. de B........e, dont je me ſerois bien paſſé. Elle étoit venue pluſieurs fois l'année précédente à Eaubonne, & ſa belle-ſœur, dans nos promenades ſolitaires, l'avoit ſouvent laiſſé s'ennuyer à garder le mulet.

Elle avoit nourri contre moi un reſſentiment qu'elle ſatisfit durant ce dîné tout à ſon aiſe; car on ſent que la préſence du comte d'H....... & de St. L.....t, ne mettoit pas les rieurs de mon côté, & qu'un homme embarraſſé dans les entretiens les plus faciles, n'étoit pas fort brillant dans celui-là. Je n'ai jamais tant ſouffert, ni fait plus mauvaiſe contenance, ni reçu d'atteintes plus imprévues. Enfin, quand on fut ſorti de table, je m'éloignai de cette mégère; j'eus le plaiſir de voir St. L.....t & Mde. d'H....... s'approcher de moi, & nous causâmes enſemble une partie de l'après-midi de choſes indifférentes, à la vérité, mais avec la même familiarité qu'avant mon égarement. Ce procédé ne fut pas perdu dans mon cœur, & ſi St. L.....t y eut pu lire, il en eut ſurement été content. Je puis jurer que, quoiqu'en arrivant, la vue de Mde. d'H....... m'eut donné des palpitations juſqu'à la défaillance, en m'en retournant, je ne penſai preſque pas à elle; je ne fus occupé que de St. L.....t.

Malgré les malins ſarcaſmes de Mde. de B........e, ce dîné me fit grand bien, & je me félicitai fort de ne m'y

être pas refusé. J'y reconnus, non-seulement que les intrigues de G.... & des H.........s n'avoient point détaché de moi mes anciennes connoissances (*), mais ce qui me flatta davantage encore, que les sentimens de Mde. d'H....... & de St. L.....t étoient moins changés que je n'avois cru, & je compris enfin qu'il y avoit plus de jalousie que de mésestime dans l'éloignement où il la tenoit de moi. Cela me consola & me tranquillisa. Sûr de n'être pas un objet de mépris pour ceux qui l'étoient de mon estime, j'en travaillai sur mon propre cœur avec plus de courage & de succès. Si je ne vins pas à bout d'y éteindre entièrement une passion coupable & malheureuse, j'en réglai du moins si bien les restes, qu'ils ne m'ont pas fait faire une seule faute depuis ce temps-là. Les copies de Mde. d'H....... qu'elle m'engagea de reprendre, mes ouvrages que je continuai de lui envoyer quand ils paroissoient, m'attirèrent encore de sa part de temps à autre quelques messages & billets indifférens, mais obligeans. Elle fit même plus, comme on verra dans la suite, & la conduite réciproque de tous les trois, quand notre commerce eût cessé, peut servir d'exemple de la manière dont les honnêtes gens se séparent, quand il ne leur convient plus de se voir.

Un autre avantage que me procura ce dîner, fut qu'on en parla dans Paris, & qu'il servit de réfutation sans replique au bruit que répandoient partout mes ennemis, que j'étois brouillé mortellement avec tous ceux qui s'y trouvèrent, &

(*) Voilà ce que, dans la simplicité de mon cœur, je croyois encore quand j'écrivis mes Confessions.

furtout avec M. D'.....y. En quittant l'Hermitage je lui avois écrit une lettre de remercîment très-honnête, à laquelle il répondit non moins honnêtement, & les attentions mutuelles ne cefsèrent point tant avec lui qu'avec M. de la L... fon frère, qui même vint me voir à Montmorenci, & m'envoya fes gravures. Hors les deux belles-fœurs de Mde. d'H......., je n'ai jamais été mal avec perfonne de fa famille.

Ma lettre à d'Alembert eut un grand fuccès. Tous mes ouvrages en avoient eu, mais celui-ci me fut plus favorable. Il apprit au public à fe défier des infinuations de la cotterie H.........e. Quand j'allai à l'Hermitage elle prédit avec fa fuffifance ordinaire que je n'y tiendrois pas trois mois. Quand elle vit que j'y en avois tenu vingt, & que, forcé d'en fortir, je fixois encore ma demeure à la campagne, elle foutint que c'étoit obftination pure, que je m'ennuyois à la mort dans ma retraite; mais que rongé d'orgueil, j'aimois mieux y périr victime de mon opiniâtreté que de m'en dédire & de revenir à Paris. La lettre à d'Alembert refpiroit une douceur d'ame qu'on fentit n'être point jouée. Si j'euffe été rongé d'humeur dans ma retraite, mon ton s'en feroit fenti. Il en règnoit dans tous les écrits que j'avois faits à Paris : il n'en régnoit plus dans le premier que j'avois fait à la campagne. Pour ceux qui favent obferver, cette remarque étoit décifive. On vit que j'étois rentré dans mon élément.

Cependant ce même ouvrage, tout plein de douceur qu'il étoit, me fit encore par ma balourdife & par mon malheur ordinaire, un nouvel ennemi parmi les gens de lettres. J'avois

fait connoiſſance avec Marmontel chez M. de la Poplinière, & cette connoiſſance s'étoit entretenue chez le baron. Marmontel faiſoit alors le Mercure de France. Comme j'avois la fierté de ne point envoyer mes ouvrages aux auteurs périodiques, & que je voulois cependant lui envoyer celui-ci, ſans qu'il crût que c'étoit à ce titre, ni pour qu'il en parlât dans le Mercure, j'écrivis ſur ſon exemplaire que ce n'étoit point pour l'auteur du Mercure, mais pour M. Marmontel. Je crus lui faire un très-beau compliment; il crut y voir une cruelle offenſe & devint mon irréconciliable ennemi. Il écrivit contre cette même lettre avec politeſſe, mais avec un fiel qui ſe ſent aiſément, & depuis lors il n'a manqué aucune occaſion de me nuire dans la ſociété, & de me maltraiter indirectement dans ſes ouvrages: tant le très-irritable amour-propre des gens de lettres eſt difficile à ménager, & tant on doit avoir ſoin de ne rien laiſſer dans les complimens qu'on leur fait, qui puiſſe même avoir la moindre apparence équivoque.

Devenu tranquille de tous les côtés, je profitai du loiſir & de l'indépendance où je me trouvois pour reprendre mes travaux avec plus de ſuite. J'achevai cet hiver la Julie, & je l'envoyai à Rey, qui la fit imprimer l'année ſuivante. Ce travail fut cependant encore interrompu par une petite diverſion, & même aſſez déſagréable. J'appris qu'on préparoit à l'opéra une nouvelle remiſe du Devin du village. Outré de voir ces gens-là diſpoſer arrogamment de mon bien, je repris le mémoire que j'avois envoyé à M. d'Argenſon & qui étoit demeuré ſans réponſe, & l'ayant retouché, je le

fis

fis remettre par M. Sellon, résident de Genève, avec une lettre dont il voulut bien se charger, à M. le comte de St. Florentin, qui avoit remplacé M. d'Argenson dans le département de l'opéra. M. de St. Florentin promit une réponse, & n'en fit aucune. Duclos à qui j'écrivis ce que j'avois fait, en parla aux petits violons, qui offrirent de me rendre, non mon opéra, mais mes entrées dont je ne pouvois plus profiter. Voyant que je n'avois d'aucun côté aucune justice à espérer, j'abandonnai cette affaire; & la direction de l'opéra, sans répondre à mes raisons ni les écouter, a continué de disposer, comme de son propre bien, & de faire son profit du Devin du village, qui très-incontestablement n'appartient qu'à moi seul. (*)

Depuis que j'avois secoué le joug de mes tyrans, je menois une vie assez égale & paisible: privé du charme des attachemens trop vifs, j'étois libre du poids de leurs chaînes. Dégoûté des amis protecteurs qui vouloient absolument disposer de ma destinée, & m'asservir à leurs prétendus bienfaits malgré moi, j'étois résolu de m'en tenir désormais aux liaisons de simple bienveillance qui, sans gêner la liberté, font l'agrément de la vie, & dont une mise d'égalité fait le fondement. J'en avois de cette espèce autant qu'il m'en falloit pour goûter les douceurs de la liberté, sans en souffrir la dépendance, & sitôt que j'eus essayé de ce genre de vie, je sentis que c'étoit celui qui me convenoit à mon âge, pour finir mes jours dans le calme, loin de l'orage,

(*) Il lui appartient depuis lors, par un accord qu'elle a fait avec moi tout nouvellement.

des brouilleries & des tracasseries où je venois d'être à demi submergé.

Durant mon séjour à l'Hermitage, & depuis mon établissement à Montmorenci, j'avois fait à mon voisinage quelques connoissances qui m'étoient agréables & qui ne m'assujettissoient à rien. A leur tête étoit le jeune Loiseau de Mauléon, qui débutant alors au barreau, ignoroit quelle y seroit sa place. Je n'eus pas comme lui ce doute. Je lui marquai bientôt la carrière illustre qu'on le voit fournir aujourd'hui. Je lui prédis que s'il se rendoit sévère sur le choix des causes, & qu'il ne fut jamais que le défenseur de la justice & de la vertu, son génie élevé par ce sentiment sublime, égaleroit celui des plus grands orateurs. Il a suivi mon conseil & il en a senti l'effet. Sa défense de M. De Portes est digne de Démosthène. Il venoit tous les ans à un quart de lieue de l'Hermitage, passer les vacances, à St. Brice, dans le fief de Mauléon, appartenant à sa mère, & où jadis avoit logé le grand Bossuet. Voilà un fief dont une succession de pareils maîtres, rendroit la noblesse difficile à soutenir.

J'avois au même village de St. Brice, le libraire Guérin, homme d'esprit, lettré, aimable, & de la haute volée dans son état. Il me fit faire aussi connoissance avec Jean Néaulme, libraire d'Amsterdam, son correspondant & son ami, qui dans la suite imprima l'Emile.

J'avois plus près encore que St. Brice, M. Maltor, curé de Groslay, plus fait pour être homme d'Etat & ministre que curé de village, & à qui l'on eut donné tout au moins

un diocèse à gouverner, si les talens décidoient des places. Il avoit été secrétaire du comte du Luc, & avoit connu très-particulièrement Jean-Baptiste Rousseau. Aussi plein d'estime pour la mémoire de cet illustre banni, que d'horreur pour celle du fourbe qui l'avoit perdu, il avoit sur l'un & sur l'autre beaucoup d'anecdotes curieuses, que Séguy n'avoit pas mises dans la vie encore manuscrite du premier, & il m'assuroit que le comte du Luc, loin d'avoir eu jamais à s'en plaindre, avoit conservé jusqu'à la fin de sa vie la plus ardente amitié pour lui. M. Maltor, à qui M. de Vintimille avoit donné cette retraite assez bonne après la mort de son patron, avoit été employé jadis dans beaucoup d'affaires, dont il avoit, quoique vieux, la mémoire encore présente & dont il raisonnoit très-bien. Sa conversation, non moins instructive qu'amusante, ne sentoit point son curé de village : il joignoit le ton d'un homme du monde aux connoissances d'un homme de cabinet. Il étoit de tous mes voisins permanens, celui dont la société m'étoit le plus agréable, & que j'ai eu le plus de regret de quitter.

J'avois à Montmorenci les Oratoriens, & entr'autres le P. B......r, professeur de physique, auquel, malgré quelque léger vernis de pédanterie, je m'étois attaché par un certain air de bonhomie que je lui trouvois. J'avois cependant peine à concilier cette grande simplicité avec le désir & l'art qu'il avoit de se fourrer partout, chez les grands, chez les femmes, chez les dévots, chez les philosophes. Il savoit se faire tout à tous. Je me plaisois fort avec lui, j'en parlois à tout le monde. Apparemment ce que j'en disois, lui revint.

Il me remercioit un jour de l'avoir trouvé bon-homme. Je trouvai dans son souris je ne sais quoi de sardonique qui changea totalement sa physionomie à mes yeux, & qui m'est souvent revenu depuis lors dans la mémoire. Je ne peux pas mieux comparer ce souris qu'à celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut. Notre connoissance avoit commencé peu de temps après mon arrivée à l'Hermitage ; où il me venoit voir très-souvent. J'étois déjà établi à Montmorenci, quand il en partit pour retourner demeurer à Paris. Il y voyoit souvent Mde. le Vasseur. Un jour que je ne pensois à rien moins, il m'écrivit de la part de cette femme pour m'informer que M. G.... offroit de se charger de son entretien, & pour me demander la permission d'accepter cette offre. J'appris qu'elle consistoit en une pension de trois cent livres, & que Mde. le Vasseur devoit venir demeurer à Deuil entre la Chevrette & Montmorenci. Je ne dirai pas l'impression que fit sur moi cette nouvelle, qui auroit été moins surprenante, si G.... avoit eu dix mille livres de rentes, ou quelque relation plus facile à comprendre avec cette femme, & qu'on ne m'eut pas fait un si grand crime de l'avoir amenée à la campagne, où, cependant, il lui plaisoit maintenant de la ramener, comme si elle étoit rajeunie depuis ce temps-là. Je compris que la bonne vieille ne me demandoit cette permission, dont elle auroit bien pu se passer si je l'avois refusée, qu'afin de ne pas s'exposer à perdre ce que je lui donnois de mon côté. Quoique cette charité me parut très-extraordinaire, elle ne me frappa pas alors autant qu'elle a fait dans la suite. Mais quand j'aurois

ſu tout ce que j'ai pénétré depuis, je n'en aurois pas moins donné mon conſentement, comme je fis, & comme j'étois obligé de faire, à moins de renchérir ſur l'offre de M. G.... Depuis lors le P. B......r me guérit un peu de l'imputation de bonhomie qui lui avoit paru ſi plaiſante, & dont je l'avois ſi étourdiment chargé.

Ce même P. B......r avoit la connoiſſance de deux hommes qui recherchèrent auſſi la mienne, je ne ſais pourquoi : car il y avoit aſſurément peu de rapport entre leurs goûts & les miens. C'étoient des enfans de Melchiſédec, dont on ne connoiſſoit ni le pays, ni la famille, ni probablement le vrai nom. Ils étoient Janſéniſtes & paſſoient pour des prêtres déguiſés, peut-être à cauſe de leur façon ridicule de porter les rapières auxquelles ils étoient attachés. Le myſtère prodigieux qu'ils mettoient à toutes leurs allures, leur donnoit un air de chefs de parti, & je n'ai jamais douté qu'ils ne fiſſent la gazette eccléſiaſtique. L'un grand, benin, patelin, s'appeloit M. Ferraud : l'autre petit, trapu, ricaneur, pointilleux, s'appeloit M. Minard. Ils ſe traitoient de couſins. Ils logeoient à Paris, avec d'Alembert, chez ſa nourrice, appelée Mde. Rouſſeau, & ils avoient pris à Montmorenci un petit appartement pour y paſſer les étés. Ils faiſoient leur ménage eux-mêmes, ſans domeſtique & ſans commiſſionnaire. Ils avoient alternativement chacun ſa ſemaine pour aller aux proviſions, faire la cuiſine & balayer la maiſon. D'ailleurs ils ſe tenoient aſſez bien ; nous mangions quelquefois les uns chez les autres. Je ne ſais pas pourquoi ils ſe ſoucioient de moi ; pour moi, je ne me ſouciois d'eux,

que parce qu'ils jouoient aux échecs, & pour obtenir une pauvre petite partie, j'endurois quatre heures d'ennui. Comme ils se fourroient partout & vouloient se mêler de tout, Thérèse les appeloit les *commères*, & ce nom leur est demeuré à Montmorenci.

Telles étoient avec mon hôte, M. Mathas, qui étoit un bon homme, mes principales connoissances de campagne. Il m'en restoit assez à Paris pour y vivre quand je voudrois avec agrément, hors de la sphère des gens de lettres, où je ne comptois que le seul Duclos pour ami; car De Leyre étoit encore trop jeune, & quoiqu'après avoir vu de près les manœuvres de la clique philosophique à mon égard, il s'en fut tout-à-fait détaché, du moins je le crus ainsi, je ne pouvois encore oublier la facilité qu'il avoit eu à se faire auprès de moi le porte-voix de tous ces gens-là.

J'avois d'abord mon ancien & respectable ami M. Roguin. C'étoit un ami du bon temps, que je ne devois point à mes écrits, mais à moi-même, & que pour cette raison j'ai toujours conservé. J'avois le bon Lenieps, mon compatriote, & sa fille alors vivante, Mde. Lambert. J'avois un jeune Genevois, appelé C......, bon garçon, soigneux, officieux, zélé, qui m'étoit venu voir dès le commencement de ma demeure à l'Hermitage, & sans autre introducteur que lui-même, s'étoit bientôt établi chez moi. Il avoit quelque goût pour le dessin & connoissoit les artistes. Il me fut utile pour les estampes de la Julie, il se chargea de la direction des dessins & des planches, & s'acquitta bien de cette commission.

J'avois la maiſon de M. D...n qui, moins brillante que durant les beaux jours de Mde. D...n, ne laiſſoit pas d'être encore par le mérite des maîtres, & par le choix du monde qui s'y raſſembloit, une des meilleures maiſons de Paris. Comme je ne leur avois préféré perſonne, que je ne les avois quittés que pour vivre libre, ils n'avoient point ceſſé de me voir avec amitié, & j'étois sûr d'être en tout temps bien reçu de Mde. D...n. Je la pouvois même compter pour une de mes voiſines de campagne, depuis qu'ils s'étoient fait un établiſſement à Clichy, où j'allois quelquefois paſſer un jour ou deux, & où j'aurois été davantage, ſi Mde. D...n & Mde. de C.........x avoient vécu de meilleure intelligence. Mais la difficulté étoit de ſe partager dans la même maiſon entre deux femmes qui ne ſympathiſoient pas. J'avois le plaiſir de la voir plus à mon aiſe à Deuil, preſque à ma porte, où elle avoit loué une petite maiſon, & même chez moi, où elle me venoit voir aſſez ſouvent.

J'avois Mde. de Créqui qui, s'étant jetée dans la haute dévotion, avoit ceſſé de voir les d'Alembert, les Marmontel, & la plupart des gens de lettres, excepté, je crois, l'abbé T.....t, manière alors de demi-caffard, dont elle étoit même aſſez ennuyée. Pour moi, qu'elle avoit recherché, je ne perdis ni ſa bienveillance ni ſa correſpondance. Elle m'envoya des poulardes du Mans aux étrennes, & ſa partie étoit faite pour venir me voir l'année ſuivante, quand un voyage de Mde. de Luxembourg croiſa le ſien. Je lui dois ici une place à part; elle en aura toujours une diſtinguée dans mes ſouvenirs.

J'avois un homme, qu'excepté Roguin, j'aurois dû mettre le premier en compte : mon ancien confrère & ami de Carrio, ci-devant ſecrétaire titulaire de l'ambaſſade d'Eſpagne à Veniſe, puis en Suède, où il fut par ſa cour chargé des affaires, & enfin nommé réellement ſecrétaire d'ambaſſade à Paris. Il me vint ſurprendre à Montmorenci lorſque je m'y attendois le moins. Il étoit décoré d'un ordre d'Eſpagne, dont j'ai oublié le nom, avec une belle croix en pierreries. Il avoit été obligé, dans ſes preuves, d'ajouter une lettre à ſon nom de Carrio, & portoit celui du chevalier de Carrion. Je le trouvai toujours le même, le même excellent cœur, l'eſprit de jour en jour plus aimable. J'aurois repris avec lui la même intimité qu'auparavant, ſi C...... s'interpoſant entre nous à ſon ordinaire, n'eût profité de mon éloignement pour s'inſinuer à ma place & en mon nom dans ſa confiance, & me ſupplanter à force de zèle à me ſervir.

La mémoire de Carrion me rappelle celle d'un de mes voiſins de campagne, dont j'aurois d'autant plus de tort de ne pas parler, que j'en ai à confeſſer un bien inexcuſable envers lui. C'étoit l'honnête M. le Blond, qui m'avoit rendu ſervice à Veniſe, & qui, étant venu faire un voyage en France avec ſa famille, avoit loué une maiſon de campagne à la Briche, non loin de Montmorenci (*). Sitôt que j'appris qu'il étoit mon voiſin, j'en fus dans la joie de mon cœur, & me fis encore plus une fête qu'un devoir d'aller lui

(*) Quand j'écrivois ceci, plein de mon ancienne & aveugle confiance, j'étois bien loin de ſoupçonner le vrai motif & l'effet de ce voyage de Paris.

rendre

rendre viſite. Je partis pour cela dès le lendemain. Je fus rencontré par des gens qui me venoient voir moi-même, & avec leſquels il fallut retourner. Deux jours après je pars encore; il avoit dîné à Paris avec toute ſa famille. Une troiſième fois il étoit chez lui : j'entendis des voix de femmes, je vis à la porte un carroſſe qui me fit peur. Je voulois du moins, pour la première fois, le voir à mon aiſe, & cauſer avec lui de nos anciennes liaiſons. Enfin, je remis ſi bien ma viſite de jour à autre, que la honte de remplir ſi tard un pareil devoir, fit que je ne le remplis point du tout : après avoir oſé tant attendre, je n'oſai plus me montrer. Cette négligence, dont M. le Blond ne put qu'être juſtement indigné, donna, vis-à-vis de lui, l'air de l'ingratitude à ma pareſſe, & cependant, je ſentois mon cœur ſi peu coupable, que ſi j'avois pu faire à M. le Blond quelque vrai plaiſir, même à ſon inſçu, je ſuis bien sûr qu'il ne m'eut pas trouvé pareſſeux. Mais l'indolence, la négligence & les délais dans les petits devoirs à remplir, m'ont fait plus de tort que de grands vices. Mes pires fautes ont été d'omiſſion : j'ai rarement fait ce qu'il ne falloit pas faire, & malheureuſement j'ai plus rarement encore fait ce qu'il falloit.

Puiſque me voilà revenu à mes connoiſſances de Veniſe, je n'en dois pas oublier une qui s'y rapporte, & que je n'avois interrompue, ainſi que les autres, que depuis beaucoup moins de temps. C'eſt celle de M. de J......e, qui avoit continué, depuis ſon retour de Gênes, à me faire beaucoup d'amitiés. Il aimoit fort à me voir & à cauſer

avec moi des affaires d'Italie & des folies de M. de M......., dont il favoit de fon côté bien des traits par les bureaux des affaires étrangères, dans lefquels il avoit beaucoup de liaifons. J'eus le plaifir auffi de revoir chez lui mon ancien camarade Dupont, qui avoit acheté une charge dans fa province, & dont les affaires le ramenoient quelquefois à Paris. M. de J......e devint peu-à-peu fi empreffé de m'avoir, qu'il en devint même gênant, & quoique nous logeaffions dans des quartiers fort éloignés, il y avoit du bruit entre nous, quand je paffois une femaine entière fans aller dîner chez lui. Quand il alloit à J......e, il m'y vouloit toujours emmener; mais y étant une fois allé paffer huit jours, qui me parurent fort longs, je n'y voulus plus retourner. M. de J......e étoit affurément un honnête & galant homme; aimable, même à certains égards, mais il avoit peu d'efprit, il étoit beau, tant foit peu narciffe, & paffablement ennuyeux. Il avoit un recueil fingulier, & peut-être unique au monde, dont il s'occupoit beaucoup, dont il occupoit auffi fes hôtes qui, quelquefois s'en amufoient moins que lui. C'étoit une collection très-complète de tous les vaudevilles de la cour & de Paris, depuis plus de cinquante ans, où l'on trouvoit beaucoup d'anecdotes, qu'on auroit inutilement cherchées ailleurs. Voilà des mémoires pour l'hiftoire de France, dont on ne s'aviferoit guères chez toute autre nation.

Un jour, au fort de notre meilleure intelligence il me fit un accueil fi froid, fi glaçant, fi peu dans fon ton ordinaire, qu'après lui avoir donné occafion de s'expliquer, &

même l'en avoir prié, je sortis de chez lui avec la résolution, que j'ai tenue, de n'y plus remettre les pieds; car on ne me voit guère où j'ai été une fois mal reçu, & il n'y avoit point ici de Diderot qui plaidât pour M. de J......e. Je cherchai vainement dans ma tête quel tort je pouvois avoir avec lui : je ne trouvai rien. J'étois sûr de n'avoir jamais parlé de lui ni des siens que de la façon la plus honorable; car je lui étois sincèrement attaché, & outre que je n'en avois que du bien à dire, ma plus inviolable maxime a toujours été de ne parler qu'avec honneur des maisons que je fréquentois.

Enfin à force de ruminer, voici ce que je conjecturai. La dernière fois que nous nous étions vus, il m'avoit donné à souper chez des filles de sa connoissance, avec deux ou trois commis des affaires étrangères, gens très-aimables, & qui n'avoient point du tout l'air ni le ton libertin : & je puis jurer que de mon côté la soirée se passa à méditer assez tristement sur le malheureux sort de ces créatures. Je ne payai mon écot, parce que M. de J......e nous donnoit à souper, & je ne donnai rien à ces filles, parce que je ne leur fis point gagner comme à la Padoana, le payement que j'aurois pu leur offrir. Nous sortîmes tous assez gais & de très-bonne intelligence. Sans être retourné chez ces filles, j'allai trois ou quatre jours après dîner chez M. de J......e que je n'avois pas revu depuis lors, & qui me fit l'accueil que j'ai dit. N'en pouvant imaginer d'autre cause que quelque mal-entendu relatif à ce souper, & voyant qu'il ne vouloit pas s'expliquer, je pris mon parti & cessai de le

voir : mais je continuai de lui envoyer mes ouvrages : il me fit faire fouvent des complimens, & l'ayant un jour rencontré au chauffoir de la comédie, il me fit, fur ce que je n'allois plus le voir, des reproches obligeans, qui ne m'y ramenèrent pas. Ainfi cette affaire avoit plus l'air d'une bouderie que d'une rupture. Toutefois ne l'ayant pas revu & n'ayant plus ouï parler de lui depuis lors, il eut été trop tard pour y retourner au bout d'une interruption de plufieurs années. Voilà pourquoi M. de J......e n'entre point ici dans ma lifte, quoique j'euffe affez long-temps fréquenté fa maifon.

Je n'enflerai point la même lifte de beaucoup d'autres connoiffances moins familières, ou qui par mon abfence, avoient ceffé de l'être, & que je ne laiffai pas de voir quelquefois en campagne, tant chez moi qu'à mon voifinage, telles, par exemple, que les abbés de Condillac, de Mably, MM. de Mairan, de la Live, de Boisgelou, Vatelet, Ancelet, & d'autres qu'il feroit trop long de nommer. Je pafferai légèrement auffi fur celle de M. de Margency, gentilhomme ordinaire du roi, ancien membre de la cotterie H.........c qu'il avoit quittée ainfi que moi, & ancien ami de Mde. D'.....y, dont il s'étoit détaché ainfi que moi, ni fur celle de fon ami Defmahis, auteur célèbre, mais éphémère, de la comédie de l'Impertinent. Le premier étoit mon voifin de campagne, fa terre de Margency étant près de Montmorenci. Nous étions d'anciennes connoiffances; mais le voifinage & une certaine conformité d'expériences, nous rapprochèrent davantage. Le fecond mourut peu après. Il avoit

du mérite & de l'esprit : mais il étoit un peu l'original de sa comédie, un peu fat auprès des femmes, & n'en fut pas extrêmement regretté.

Mais je ne puis omettre une correspondance nouvelle de ce temps-là, qui a trop influé sur le reste de ma vie, pour que je néglige d'en marquer le commencement. Il s'agit de M. de L........ de M.........s, premier président de la cour des Aides, chargé pour lors de la librairie, qu'il gouvernoit avec autant de lumières que de douceur, & à la grande satisfaction des gens de lettres. Je ne l'avois pas été voir à Paris une seule fois; cependant j'avois toujours éprouvé de sa part les facilités les plus obligeantes, quant à la censure, & je savois qu'en plus d'une occasion, il avoit fort malmené ceux qui écrivoient contre moi. J'eus de nouvelles preuves de ses bontés au sujet de l'impression de la Julie; car les épreuves d'un si grand ouvrage étant fort coûteuses à faire venir d'Amsterdam par la poste, il permit, ayant ses ports francs, qu'elles lui fussent adressées, & il me les envoyoit franches aussi sous le contre-seing de M. le chancelier son père. Quand l'ouvrage fut imprimé, il n'en permit le débit dans le royaume, qu'ensuite d'une édition qu'il en fit faire à mon profit, malgré moi-même : comme ce profit eut été de ma part un vol fait à Rey, à qui j'avois vendu mon manuscrit, non-seulement je ne voulus point accepter le présent qui m'étoit destiné pour cela, sans son aveu, qu'il accorda très-généreusement; mais je voulus partager avec lui les cent pistoles à quoi monta ce présent & dont il ne voulut rien. Pour ces cent pistoles, j'eus le désagré-

ment dont M. de M.........s ne m'avoit pas prévenu, de voir horriblement mutiler mon ouvrage, & empêcher le débit de la bonne édition, jufqu'à ce que la mauvaife fut écoulée.

J'ai toujours regardé M. de M.........s comme un homme d'une droiture à toute épreuve. Jamais rien de ce qui m'eft arrivé ne m'a fait douter un moment de fa probité : mais auffi foible qu'honnête, il nuit quelquefois aux gens pour lefquels il s'intéreffe, à force de les vouloir préferver. Non-feulement il fit retrancher plus de cent pages dans l'édition de Paris; mais il fit un retranchement, que l'auteur feul pouvoit fe permettre, dans l'exemplaire de la bonne édition qu'il envoya à Mde. de P........r. Il eft dit quelque part dans cet ouvrage, que la femme d'un charbonnier eft plus digne de refpect que la maîtreffe d'un prince. Cette phrafe m'étoit venue dans la chaleur de la compofition, fans aucune application, je le jure. En relifant l'ouvrage, je vis qu'on feroit cette application. Cependant, par la très-imprudente maxime de ne rien ôter, par égard aux applications qu'on pouvoit faire, quand j'avois dans ma confcience le témoignage de ne les avoir pas faites en écrivant, je ne voulus point ôter cette phrafe, & je me contentai de fubftituer le mot Prince au mot *Roi*, que j'avois d'abord mis. Cet adouciffement ne parut pas fuffifant à M. de M.........s : il retrancha la phrafe entière dans un carton qu'il fit imprimer exprès, & coller auffi proprement qu'il fut poffible dans l'exemplaire de Mde. de P........r. Elle n'ignora pas ce tour de paffe-paffe. Il fe trouva de bonnes ames qui l'en inftruifirent. Pour moi, je ne l'appris que long-temps après, lorfque je commençois d'en fentir les fuites.

N'eſt-ce point encore ici la première origine de la haine couverte, mais implacable, d'une autre Dame, qui étoit dans un cas pareil, ſans que j'en ſuſſe rien, ni même que je la connuſſe quand j'écrivis ce paſſage? Quand le livre ſe publia, la connoiſſance étoit faite & j'étois très-inquiet. Je le dis au chevalier de Lorenzy qui ſe moqua de moi, & m'aſſura que cette Dame en étoit ſi peu offenſée qu'elle n'y avoit pas même fait attention. Je le crus, un peu légèrement peut-être, & je me tranquilliſai fort mal-à-propos.

Je reçus à l'entrée de l'hiver une nouvelle marque des bontés de M. de M.........s à laquelle je fus fort ſenſible, quoique je ne jugeaſſe pas à propos d'en profiter. Il y avoit une place vacante dans le journal des ſavans. Margency m'écrivit pour me la propoſer comme de lui-même. Mais il me fut aiſé de comprendre, par le tour de ſa lettre, qu'il étoit inſtruit & autoriſé; & lui-même me marqua dans la ſuite qu'il avoit été chargé de me faire cette offre. Le travail de cette place étoit peu de choſe. Il ne s'agiſſoit que de deux extraits par mois dont on m'apporteroit les livres, ſans être obligé jamais à aucun voyage de Paris, pas même pour faire au magiſtrat une viſite de remercîment. J'entrois par-là dans une ſociété de gens de lettres du premier mérite, MM. de Mairan, Clairaut, de Guignes, & l'abbé Barthelemi, dont la connoiſſance étoit déjà faite avec les deux premiers, & très-bonne à faire avec les deux autres. Enfin, pour un travail ſi peu pénible, & que je pouvois faire ſi commodément, il y avoit un honoraire de huit cent francs attachés à cette place. Je fus indécis quelques heures avant que de

me déterminer, & je puis jurer que ce ne fut que par la crainte de fâcher Margency, & de déplaire à M. de M.........s. Mais enfin la gêne insupportable de ne pouvoir travailler à mon heure & d'être commandé par le temps; bien plus encore, la certitude de mal remplir les fonctions dont il falloit me charger, l'emportèrent sur tout, & me déterminèrent à refuser une place pour laquelle je n'étois pas propre. Je savois que tout mon talent ne venoit que d'une certaine chaleur d'ame sur les matières que j'avois à traiter, & qu'il n'y avoit que l'amour du grand, du vrai, du beau qui put animer mon génie; & que m'auroient importé les sujets de la plupart des livres que j'aurois à extraire, & les livres mêmes? Mon indifférence pour la chose eut glacé ma plume & abruti mon esprit. On s'imaginoit que je pouvois écrire par métier comme tous les autres gens de lettres, au lieu que je ne sus jamais écrire que par passion. Ce n'étoit assurément pas là ce qu'il falloit au journal des savans. J'écrivis donc à Margency une lettre de remercîment, tournée avec toute l'honnêteté possible, dans laquelle je lui fis si bien le détail de mes raisons, qu'il ne se peut pas que ni lui, ni M. de M.........s aient cru qu'il entrât ni humeur ni orgueil dans mon refus. Aussi l'approuvèrent-ils l'un & l'autre, sans m'en faire moins bon visage, & le secret fut si bien gardé sur cette affaire, que le public n'en a jamais eu le moindre vent.

Cette proposition ne venoit pas dans un moment favorable pour me la faire agréer. Car, depuis quelque temps, je formois le projet de quitter tout-à-fait la littérature, &

surtout

ſurtout le métier d'auteur. Tout ce qui venoit de m'arriver m'avoit abſolument dégoûté des gens de lettres, & j'avois éprouvé qu'il étoit impoſſible de courir la même carrière ſans avoir quelques liaiſons avec eux. Je ne l'étois guères moins des gens du monde, & en général de la vie mixte que je venois de mener, moitié à moi-même, & moitié à des ſociétés pour leſquelles je n'étois point fait. Je ſentois plus que jamais, & par une conſtante expérience, que toute aſſociation inégale eſt toujours déſavantageuſe au parti foible. Vivant avec des gens opulens, & d'un autre état que celui que j'avois choiſi, ſans tenir maiſon comme eux, j'étois obligé de les imiter en bien des choſes, & de menues dépenſes, qui n'étoient rien pour eux, étoient pour moi non moins ruineuſes qu'indiſpenſables. Qu'un autre homme aille dans une maiſon de campagne, il eſt ſervi par ſon laquais, tant à table que dans ſa chambre : il l'envoie chercher tout ce dont il a beſoin; n'ayant rien à faire directement avec les gens de la maiſon, ne les voyant même pas, il ne leur donne des étrennes que quand & comme il lui plaît : mais moi, ſeul, ſans domeſtique, j'étois à la merci de ceux de la maiſon, dont il falloit néceſſairement capter les bonnes grâces, pour n'avoir pas beaucoup à ſouffrir; & traité comme l'égal de leur maître, il en falloit auſſi traiter les gens comme tel, & même faire pour eux plus qu'un autre, parce qu'en effet j'en avois bien plus beſoin. Paſſe encore quand il y a peu de domeſtiques; mais dans les maiſons où j'allois, il y en avoit beaucoup, tous très-rogues, très-fripons, très-alertes, j'entends pour leur intérêt, & les

coquins ſavoient faire en ſorte que j'avois ſucceſſivement beſoin de tous. Les femmes de Paris, qui ont tant d'eſprit, n'ont aucune idée juſte ſur cet article, & à force de vouloir économiſer ma bourſe, elles me ruinoient. Si je ſoupois en ville, un peu loin de chez moi, au lieu de ſouffrir que j'envoyaſſe chercher un fiacre, la dame de la maiſon faiſoit mettre des chevaux pour me remmener; elle étoit fort aiſe de m'épargner les vingt-quatre ſols du fiacre; quant à l'écu que je donnois au laquais & au cocher, elle n'y ſongeoit pas. Une femme m'écrivoit-elle de Paris à l'Hermitage ou à Montmorency? Ayant regret aux quatre ſols de port que ſa lettre m'auroit coûtés, elle me l'envoyoit par un de ſes gens, qui arrivoit à pied tout en nage, & à qui je donnois à dîner & un écu qu'il avoit aſſurément bien gagné. Me propoſoit-elle d'aller paſſer huit ou quinze jours avec elle à ſa campagne? elle ſe diſoit en elle-même ce ſera toujours une économie pour ce pauvre garçon; pendant ce temps-là, ſa nourriture ne lui coûtera rien. Elle ne ſongeoit pas qu'auſſi, durant ce temps-là, je ne travaillois point, que mon ménage & mon loyer & mon linge & mes habits n'en alloient pas moins, que je payois mon barbier à double, & qu'il ne laiſſoit pas de m'en coûter chez elle, plus qu'il ne m'en auroit coûté chez moi, quoique je bornaſſe mes petites largeſſes aux ſeules maiſons où je vivois d'habitude, elles ne laiſſoient pas de m'être ruineuſes. Je puis aſſurer que j'ai bien verſé vingt-cinq écus chez Mde. d'H....... à Eaubonne, où je n'ai couché que quatre ou cinq fois, & plus de cent piſtoles, tant à E....y qu'à la C.......e,

pendant les cinq ou ſix ans que j'y fus le plus aſſidu. Ces dépenſes ſont inévitables pour un homme de mon humeur, qui ne ſait ſe pourvoir de rien, ni s'ingénier ſur rien, ni ſupporter l'aſpect qui grogne, & qui vous ſert en rechignant. Chez Mde. D...n même, où j'étois de la maiſon, & où je rendois mille ſervices aux domeſtiques, je n'ai jamais reçu les leurs qu'à la pointe de mon argent. Dans la ſuite, il a fallu renoncer tout-à-fait à ces petites libéralités que ma ſituation ne m'a plus permis de faire, & je vins à ſentir bien plus durement encore, l'inconvénient de fréquenter des gens d'une autre condition que la mienne.

Encore ſi cette vie eût été de mon goût, je me ſerois conſolé d'une dépenſe onéreuſe, conſacrée à mes plaiſirs : mais ſe ruiner pour s'ennuyer étoit trop inſupportable, & j'avois ſi bien ſenti le poids de ce train de vie que, profitant de l'intervalle de liberté où je me trouvois pour lors, j'étois déterminé à le perpétuer, à renoncer totalement à la grande ſociété, à la compoſition des livres, à tout commerce de littérature, & à me renfermer pour le reſte de mes jours dans la ſphère étroite & paiſible pour laquelle je me ſentois né.

Le produit de la lettre à d'Alembert & de la nouvelle Héloïſe avoit un peu remonté mes finances, qui s'étoient fort épuiſées à l'Hermitage. Je me voyois environ mille écus devant moi. L'Emile, auquel je m'étois mis tout de bon quand j'eus achevé l'Héloïſe, étoit fort avancé, & ſon produit devoit au moins doubler cette ſomme. Je formai le projet de placer ce fonds de manière à me faire une petite

rente viagère qui put, avec ma copie, me faire fubfifter fans plus écrire. J'avois encore deux ouvrages fur le chantier. Le premier étoit mes *Inftitutions politiques.* J'examinai l'état de ce livre, & je trouvai qu'il demandoit encore plufieurs années de travail. Je n'eus pas le courage de le pourfuivre & d'attendre qu'il fut achevé, pour exécuter ma réfolution. Ainfi, renonçant à cet ouvrage, je réfolus d'en tirer ce qui pouvoit fe détacher, puis de brûler tout le refte; & pouffant ce travail avec zèle, fans interrompre celui de l'Emile, je mis, en moins de deux ans, la dernière main au Contrat Social.

Reftoit le Dictionnaire de mufique. C'étoit un travail de manœuvre qui pouvoit fe faire en tout temps, & qui n'avoit pour objet qu'un produit pécuniaire. Je me réfervai de l'abandonner ou de l'achever à mon aife, felon que mes autres reffources raffemblées me rendroient celle-là néceffaire ou fuperflue. A l'égard de la *Morale fenfitive*, dont l'entreprife étoit reftée en efquiffe, je l'abandonnai totalement.

Comme j'avois en dernier projet, fi je pouvois me paffer tout-à-fait de la copie, celui de m'éloigner de Paris où l'affluence des furvenans rendoit ma fubfiftance coûteufe, & m'ôtoit le temps d'y pourvoir; pour prévenir dans ma retraite l'ennui dans lequel on dit que tombe un auteur, quand il a quitté la plume, je me réfervois une occupation qui put remplir le vide de ma folitude, fans me tenter de plus rien faire imprimer de mon vivant. Je ne fais par quelle fantaifie Rey me preffoit depuis long-temps d'écrire les mémoires de ma vie. Quoiqu'ils ne fuffent pas jufqu'alors

fort intéreſſans par les faits, je ſentis qu'ils pouvoient le devenir par la franchiſe que j'étois capable d'y mettre, & je réſolus d'en faire un ouvrage unique par une véracité ſans exemple, afin qu'au moins une fois, on put voir un homme tel qu'il étoit en-dedans. J'avois toujours ri de la fauſſe naïveté de Montagne qui, faiſant ſemblant d'avouer ſes défauts, a grand ſoin de ne s'en donner que d'aimables: tandis que je ſentois, moi, qui me ſuis cru toujours, & qui me crois encore, à tout prendre, le meilleur des hommes, qu'il n'y a point d'intérieur humain, ſi pur qu'il puiſſe être, qui ne recèle quelque vice odieux. Je ſavois qu'on me peignoit dans le public ſous des traits ſi peu ſemblables aux miens, & quelquefois ſi difformes que, malgré le mal, dont je ne voulois rien taire, je ne pouvois que gagner encore à me montrer tel que j'étois. D'ailleurs, cela ne ſe pouvant faire ſans laiſſer voir auſſi d'autres gens tels qu'ils étoient, & par conſéquent, cet ouvrage ne pouvant paroître qu'après ma mort & celle de beaucoup d'autres, cela m'enhardiſſoit davantage à faire mes confeſſions, dont jamais je n'aurois à rougir devant perſonne. Je réſolus donc de conſacrer mes loiſirs à bien exécuter cette entrepriſe, & je me mis à recueillir les lettres & papiers qui pouvoient guider ou réveiller ma mémoire, regrettant fort tout ce que j'avois déchiré, brûlé, perdu juſqu'alors.

Ce projet de retraite abſolue, un des plus ſenſés que j'euſſe jamais fait, étoit fortement empreint dans mon eſprit, & déjà je travaillois à ſon exécution, quand le ciel, qui me préparoit une autre deſtinée, me jeta dans un nouveau tourbillon.

Montmorenci, cet ancien & beau patrimoine de l'illuſtre maiſon de ce nom, ne lui appartient plus depuis la confiſcation. Il a paſſé, par la ſœur du duc Henri, dans la maiſon de Condé, qui a changé le nom de Montmorenci en celui d'Anguien, & ce duché n'a d'autre château qu'une vieille tour, où l'on tient les archives & où l'on reçoit les hommages des vaſſaux. Mais on voit à Montmorenci ou Anguien, une maiſon particulière, bâtie par Croiſat, dit *le pauvre*, laquelle ayant la magnificence des plus ſuperbes châteaux, en mérite & en porte le nom. L'aſpect impoſant de ce bel édifice, la terraſſe ſur laquelle il eſt bâti, ſa vue, unique peut-être au monde, ſon vaſte ſalon peint d'une excellente main, ſon jardin planté par le célèbre Le Nôtre; tout cela forme un tout dont la majeſté frappante a pourtant je ne ſais quoi de ſimple, qui ſoutient & nourrit l'admiration. M. le *Maréchal* duc de *Luxembourg*, qui occupoit alors cette maiſon, venoit tous les ans dans ce pays, où jadis ſes pères étoient les maîtres, paſſer en deux fois cinq ou ſix ſemaines, comme ſimple habitant, mais avec un éclat qui ne dégénéroit point de l'ancienne ſplendeur de ſa maiſon. Au premier voyage qu'il y fit, depuis mon établiſſement à Montmorenci, M. & Mde. la *Maréchale* envoyèrent un valet-de-chambre me faire compliment de leur part, & m'inviter à ſouper chez eux toutes les fois que cela me feroit plaiſir. A chaque fois qu'ils revinrent, ils ne manquèrent point de réitérer le même compliment & la même invitation. Cela me rappeloit Mde. de B......l m'envoyant dîner à l'office. Les temps étoient changés; mais j'étois

demeuré le même. Je ne voulois point qu'on m'envoyât dîner à l'office, & je me fouciois peu de la table des grands. J'aurois mieux aimé qu'ils me laiſſaſſent pour ce que j'étois, ſans me fêter & ſans m'avilir. Je répondis honnêtement & reſpectueuſement aux politeſſes de M. & Mde. de Luxembourg; mais je n'acceptai point leurs offres, &, tant mes incommodités que mon humeur timide & mon embarras à parler, me faiſant frémir à la ſeule idée de me préſenter dans une aſſemblée de gens de la cour, je n'allai pas même au château faire une viſite de remercîment, quoique je compriſſe aſſez que c'étoit ce qu'on cherchoit, & que tout cet empreſſement étoit plutôt une affaire de curioſité que de bienveillance.

Cependant les avances continuèrent, & allèrent même en augmentant. Mde. la comteſſe de Boufflers qui étoit fort liée avec Mde. la Maréchale, étant venue à Montmorenci, envoya ſavoir de mes nouvelles & me propoſer de me venir voir. Je répondis comme je devois, mais je ne démarrai point. Au voyage de Pâques de l'année ſuivante 1759, le chevalier de Lorenzy, qui étoit de la cour de M. le prince de Conti & de la ſociété de Mde. de Luxembourg, vint me voir pluſieurs fois, nous fîmes connoiſſance; il me preſſa d'aller au château: je n'en fis rien. Enfin, un après-midi que je ne ſongeois à rien moins, je vis arriver M. le maréchal de Luxembourg ſuivi de cinq ou ſix perſonnes. Pour lors il n'y eut plus moyen de m'en dédire, & je ne pus éviter, ſous peine d'être un arrogant & un mal-appris, de lui rendre ſa viſite & d'aller faire ma cour à Mde. la Maréchale, de la

part de laquelle il m'avoit comblé des choſes les plus obligeantes. Ainſi commencèrent, ſous de funeſtes auſpices, des liaiſons dont je ne pus plus long-temps me défendre, mais qu'un preſſentiment trop bien fondé, me fit redouter juſqu'à ce que j'y fuſſe engagé.

Je craignois exceſſivement Mde. de Luxembourg. Je ſavois qu'elle étoit aimable. Je l'avois vue pluſieurs fois au ſpectacle, & chez Mde. D . . . n, il y avoit dix ou douze ans, lorſqu'elle étoit ducheſſe de B.......s & qu'elle brilloit encore de ſa première beauté. Mais elle paſſoit pour maligne, & dans une auſſi grande Dame, cette réputation me faiſoit trembler. A peine l'eus-je vue, que je fus ſubjugué. Je la trouvai charmante, de ce charme à l'épreuve du temps, le plus fait pour agir ſur mon cœur. Je m'attendois à lui trouver un entretien mordant & plein d'épigrammes. Ce n'étoit point cela; c'étoit beaucoup mieux. La converſation de Mde. de Luxembourg ne pétille pas d'eſprit. Ce ne ſont pas des ſaillies, & ce n'eſt pas même proprement de la fineſſe: mais c'eſt une délicateſſe exquiſe qui ne frappe jamais & qui plaît toujours. Ses flatteries ſont d'autant plus enivrantes qu'elles ſont plus ſimples; on diroit qu'elles lui échappent ſans qu'elle y penſe, & que c'eſt ſon cœur qui s'épanche, uniquement parce qu'il eſt trop rempli. Je crus m'appercevoir dès la première viſite, que malgré mon air gauche & mes lourdes phraſes, je ne lui déplaiſois pas. Toutes les femmes de la cour ſavent vous perſuader cela quand elles veulent, vrai ou non, mais toutes ne ſavent pas, comme Mde. de Luxembourg, vous rendre cette perſuaſion ſi douce qu'on

ne

ne s'avife plus d'en vouloir douter. Dès le premier jour ma confiance en elle eut été auffi entière qu'elle ne tarda pas à le devenir, fi Mde. la ducheffe de Montmorenci fa belle-fille; jeune folle, affez maligne auffi, ne fe fut avifée de m'entreprendre, & tout au travers de force éloges de fa maman, & de feintes agaceries pour fon propre compte, ne m'eut mis en doute fi je n'étois pas perfifflé.

Je me ferois peut-être difficilement raffuré fur cette crainte auprès des deux Dames, fi les extrêmes bontés de M. le Maréchal ne m'euffent confirmé que les leurs étoient férieufes. Rien de plus furprenant, vu mon caractère timide, que la promptitude avec laquelle je le pris au mot, fur le pied d'égalité où il voulut fe mettre avec moi, fi ce n'eft peut-être celle avec laquelle il me prit au mot lui-même, fur l'indépendance abfolue dans laquelle je voulois vivre. Perfuadés l'un & l'autre que j'avois raifon d'être content de mon état & de n'en vouloir pas changer, ni lui ni Mde. de Luxembourg n'ont paru vouloir s'occuper un inftant de ma bourfe ou de ma fortune; quoique je ne puffe douter du tendre intérêt qu'ils prenoient à moi tous les deux, jamais ils ne m'ont propofé de place & ne m'ont offert leur crédit, fi ce n'eft une feule fois que Mde. de Luxembourg parut défirer que je vouluffe entrer à l'Académie françoife. J'alléguai ma religion: elle me dit que ce n'étoit pas un obftacle, ou qu'elle s'engageoit à le lever. Je répondis que quelque honneur que ce fut pour moi d'être membre d'un corps fi illuftre, ayant refufé à M. de Treffan & en quelque forte au roi de Pologne, d'entrer dans l'académie de

Nancy, je ne pouvois plus honnêtement entrer dans aucune. Mde. de Luxembourg n'insista pas & il n'en fut plus reparlé. Cette simplicité de commerce avec de si grands seigneurs, & qui pouvoient tout en ma faveur, M. de Luxembourg étant & méritant bien d'être l'ami particulier du roi, contraste bien singulièrement avec les continuels soucis, non moins importuns qu'officieux, des amis protecteurs que je venois de quitter, & qui cherchoient moins à me servir qu'à m'avillir.

Quand M. le Maréchal m'étoit venu voir à Mont-Louis, je l'avois reçu avec peine lui & sa suite, dans mon unique chambre, non parce que je fus obligé de le faire asseoir au milieu de mes assiettes sales & de mes pots cassés; mais parce que mon plancher pourri tomboit en ruine, & que je craignois que le poids de sa suite ne l'effondrât tout-à-fait. Moins occupé de mon propre danger que de celui que l'affabilité de ce bon seigneur lui faisoit courir, je me hâtai de le tirer de-là pour le mener, malgré le froid qu'il faisoit encore, à mon donjon, tout ouvert & sans cheminée. Quand il y fut, je lui dis la raison qui m'avoit engagé à l'y conduire : il l'a redit à Mde. la Maréchale, & l'un & l'autre me pressèrent, en attendant qu'on referoit mon plancher, d'accepter un logement au château, ou, si je l'aimois mieux, dans un édifice isolé qui étoit au milieu du parc, & qu'on appeloit le petit château. Cette demeure enchantée mérite qu'on en parle.

Le parc ou jardin de Montmorenci n'est pas en plaine comme celui de la C......e. Il est inégal, montueux, mêlé

de collines & d'enfoncemens, dont l'habile artiste a tiré parti pour varier les bosquets, les ornemens, les eaux, les points de vue, & multiplier pour ainsi dire, à force d'art & de génie, un espace en lui-même assez resserré. Ce parc est couronné dans le haut par la terrasse & le château; dans le bas il forme une gorge qui s'ouvre & s'élargit vers la vallée, & dont l'angle est rempli par une grande pièce d'eau. Entre l'orangerie qui occupe cet élargissement & cette pièce d'eau entourée de côteaux bien décorés, de bosquets & d'arbres, est le petit château dont j'ai parlé. Cet édifice & le terrain qui l'entoure, appartenoit jadis au célèbre le Brun, qui se plut à le bâtir & décorer avec ce goût exquis d'ornemens & d'architecture, dont ce grand peintre s'étoit nourri. Ce château depuis lors à été rebâti, mais toujours sur le dessin du premier maître. Il est petit, simple, mais élégant. Comme il est dans un fond, entre le bassin de l'orangerie, & la grande pièce d'eau, par conséquent sujet à l'humidité, on l'a percé dans son milieu d'un péristile à jour entre deux étages de colonnes, par lequel l'air jouant dans tout l'édifice, le maintient sec malgré sa situation. Quand on regarde ce bâtiment de la hauteur opposée qui lui fait perspective, il paroit absolument environné d'eau, & l'on croit voir une isle enchantée, ou la plus jolie des trois isles Borromées, appelée *Isola bella* dans le lac Majeur.

Ce fut dans cet édifice solitaire qu'on me donna le choix d'un des quatre appartemens complets qu'il contient, outre le rez-de-chaussée composé d'une salle de bal, d'une salle de billard & d'une cuisine. Je pris le plus petit & le plus

ſimple au-deſſus de la cuiſine, que j'eus auſſi. Il étoit d'une propreté charmante, l'ameublement en étoit blanc & bleu. C'eſt dans cette profonde & délicieuſe ſolitude qu'au milieu des bois & des eaux, aux concerts des oiſeaux de toute eſpèce, au parfum de la fleur d'orange, je compoſai dans une continuelle extaſe, le cinquième livre de l'Emile, dont je dus en grande partie le coloris aſſez frais à la vive impreſſion du local où je l'écrivois.

Avec quel empreſſement je courois tous les matins au lever du ſoleil, reſpirer un air embaumé ſur le périſtile! Quel bon café au lait j'y prenois tête-à-tête avec ma Thérèſe! Ma chatte & mon chien nous faiſoient compagnie. Ce ſeul cortège m'eut ſuffi pour toute ma vie, ſans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étois-là dans le Paradis terreſtre; j'y vivois avec autant d'innocence, & j'y goûtois le même bonheur.

Au voyage de Juillet, M. & Mde. de Luxembourg me marquèrent tant d'attentions, & me firent tant de careſſes, que logé chez eux & comblé de leurs bontés, je ne pus moins faire que d'y répondre en les voyant aſſidument. Je ne les quittois preſque point: j'allois le matin faire ma cour à Mde. la Maréchale, j'y dînois, j'allois l'après-midi me promener avec M. le Maréchal, mais je n'y ſoupois pas, à cauſe du grand monde, & qu'on y ſoupoit trop tard pour moi. Juſqu'alors tout étoit convenable, & il n'y avoit point de mal encore, ſi j'avois ſu m'en tenir là. Mais je n'ai jamais ſu garder un milieu dans mes attachemens, & remplir ſimplement des devoirs de ſociété. J'ai toujours été

tout ou rien ; bientôt je fus tout, & me voyant fêté, gâté par des perſonnes de cette conſidération, je paſſai les bornes, & me pris pour eux d'une amitié qu'il n'eſt permis d'avoir que pour ſes égaux. J'en mis toute la familiarité dans mes manières, tandis qu'ils ne ſe relâchèrent jamais dans les leurs, de la politeſſe à laquelle ils m'avoient accoutumé. Je n'ai pourtant jamais été très à mon aiſe avec Mde. la Maréchale. Quoique je ne fuſſe pas parfaitement raſſuré ſur ſon caractère, je le redoutois moins que ſon eſprit. C'étoit par-là ſurtout qu'elle m'en impoſoit. Je ſavois qu'elle étoit difficile en converſations, & qu'elle avoit droit de l'être. Je ſavois que les femmes & ſurtout les grandes Dames, veulent abſolument être amuſées, qu'il vaudroit mieux les offenſer que les ennuyer, & je jugeois par ſes commentaires ſur ce qu'avoient dit les gens qui venoient de partir, de ce qu'elle devoit penſer de mes balourdiſes. Je m'aviſai d'un ſupplément pour me ſauver auprès d'elle l'embarras de parler ; ce fut de lire. Elle avoit ouï parler de la Julie ; elle ſavoit qu'on l'imprimoit ; elle marqua de l'empreſſement de voir cet ouvrage ; j'offris de le lui lire ; elle accepta. Tous les matins je me rendois chez elle ſur les dix heures ; M. de Luxembourg y venoit : on fermoit la porte. Je liſois à côté de ſon lit, & je compaſſai ſi bien mes lectures, qu'il y en auroit eu pour tout le voyage, quand même il n'auroit pas été interrompu (*). Le ſuccès de cet expédient paſſa mon attente. Mde. de Luxembourg s'engoua de la Julie & de

(*) La perte d'une grande bataille, qui affligea beaucoup le roi, força M. de Luxembourg de retourner précipitamment à la cour.

ſon auteur; elle ne parloit que de moi, ne s'occupoit que de moi, me diſoit des douceurs toute la journée, m'embraſſoit dix fois le jour. Elle voulut que j'euſſe toujours ma place à table à côté d'elle, & quand quelques ſeigneurs vouloient prendre cette place, elle leur diſoit que c'étoit la mienne, & les faiſoit mettre ailleurs. On peut juger de l'impreſſion que ces manières charmantes faiſoient ſur moi, que les moindres marques d'affection ſubjuguent. Je m'attachois réellement à elle, à proportion de l'attachement qu'elle me témoignoit. Toute ma crainte, en voyant cet engouement, & me ſentant ſi peu d'agrément dans l'eſprit pour le ſoutenir, étoit qu'il ne ſe changeât en dégoût, & malheureuſement pour moi cette crainte ne fut que trop bien fondée.

Il falloit qu'il y eût une oppoſition naturelle entre ſon tour d'eſprit & le mien, puiſqu'indépendamment des foules de balourdiſes qui m'échappoient à chaque inſtant dans la converſation, dans mes lettres mêmes, & lorſque j'étois le mieux avec elle, il ſe trouvoit des choſes qui lui déplaiſoient, ſans que je puſſe imaginer pourquoi. Je n'en citerai qu'un exemple, & j'en pourrois citer vingt. Elle ſut que je faiſois pour Mde. d'H....... une copie de l'Héloïſe à tant la page. Elle en voulut avoir une ſur le même pied. Je la lui promis, & la mettant par-là du nombre de mes pratiques, je lui écrivis quelque choſe d'obligeant & d'honnête à ce ſujet, du moins telle étoit mon intention. Voici ſa réponſe, qui me fit tomber des nues.

A Verſailles, ce mardi.

« Je ſuis ravie, je ſuis contente, votre lettre m'a fait un

» plaiſir infini, & je me preſſe pour vous le mander & pour
» vous en remercier.

» Voici les propres termes de votre lettre: *Quoique vous*
» *ſoyez ſurement une très-bonne pratique, je me fais quelque*
» *peine de prendre votre argent : régulièrement ce ſeroit à*
» *moi de payer le plaiſir que j'aurois de travailler pour*
» *vous.* Je ne vous en dis pas davantage. Je me plains de
» ce que vous ne me parlez jamais de votre ſanté. Rien
» ne m'intéreſſe davantage. Je vous aime de tout mon cœur;
» & c'eſt, je vous aſſure, bien triſtement que je vous le
» mande, car j'aurois bien du plaiſir à vous le dire moi-
» même. M. de Luxembourg vous aime & vous embraſſe
» de tout ſon cœur. »

En recevant cette lettre, je me hâtai d'y répondre, en attendant plus ample examen, pour proteſter contre toute interprétation déſobligeante, & après m'être occupé quelques jours à cet examen avec l'inquiétude qu'on peut concevoir, & toujours ſans y rien comprendre, voici quelle fut enfin ma dernière réponſe à ce ſujet.

A Montmorenci, le 8 *Décembre* 1759.

« Depuis ma dernière lettre, j'ai examiné cent & cent
» fois le paſſage en queſtion. Je l'ai conſidéré par ſon ſens
» propre & naturel; je l'ai conſidéré par tous les ſens qu'on
» peut lui donner, & je vous avoue, madame la Maré-
» chale, que je ne ſais plus ſi c'eſt moi qui vous dois des
» excuſes, ou ſi ce n'eſt point vous qui m'en devez. »

Il y a maintenant dix ans que ces lettres ont été écrites.

J'y ai ſouvent repenſé depuis ce temps-là ; & telle eſt encore aujourd'hui ma ſtupidité ſur cet article, que je n'ai pu parvenir à ſentir ce qu'elle avoit pu trouver dans ce paſſage, je ne dis pas d'offenſant, mais même qui put lui déplaire.

A propos de cet exemplaire manuſcrit de l'Héloïſe que voulut avoir Mde. de Luxembourg, je dois dire ici ce que j'imaginai pour lui donner quelque avantage marqué qui le diſtinguât de tout autre. J'avois écrit à part les aventures de milord Edouard, & j'avois balancé long-temps à les inſérer, ſoit en entier, ſoit par extrait, dans cet ouvrage, où elles me paroiſſoient manquer. Je me déterminai enfin à les retrancher tout-à-fait, parce que n'étant pas du ton de tout le reſte, elles en auroient gâté la touchante ſimplicité. J'eus une autre raiſon bien plus forte, quand je connus Mde. de Luxembourg. C'eſt qu'il y avoit dans ces aventures une marquiſe romaine d'un mauvais caractère, dont quelques traits, ſans lui être applicables, auroient pu lui être appliqués par ceux qui ne la connoiſſoient pas bien. Je me félicitai donc beaucoup du parti que j'y avois pris, & m'y confirmai. Mais dans l'ardent déſir d'enrichir ſon exemplaire de quelque choſe qui ne fût dans aucun autre, n'allai-je pas ſonger à ces malheureuſes aventures, & former le projet d'en faire l'extrait, pour l'y ajouter? Projet inſenſé, dont on ne peut expliquer l'extravagance que par l'aveugle fatalité qui m'entraînoit à ma perte !

Quos vult perdere Jupiter dementat.

J'eus la ſtupidité de faire cet extrait avec bien du ſoin, bien

bien du travail, & de lui envoyer ce morceau comme la plus belle chofe du monde; en la prévenant toutefois, comme il étoit vrai, que j'avois brûlé l'original, que l'extrait étoit pour elle feule, & ne feroit jamais vu de perfonne, à moins qu'elle ne le montrât elle-même; ce qui, loin de lui prouver ma prudence & ma difcrétion, comme je croyois faire, n'étoit que l'avertir du jugement que je portois moi-même fur l'application des traits dont elle auroit pu s'offenfer. Mon imbécillité fut telle, que je ne doutois pas qu'elle ne fût enchantée de mon procédé. Elle ne me fit pas là-deffus les grands complimens que j'en attendois, & jamais, à ma très-grande furprife, elle ne me parla du cahier que je lui avois envoyé. Pour moi, toujours charmé de ma conduite dans cette affaire, ce ne fut que long-temps après que je jugeai, fur d'autres indices, de l'effet qu'elle avoit produit.

J'eus encore, en faveur de fon manufcrit, une autre idée plus raifonnable, mais qui, par des effets plus éloignés, ne m'a guère été moins nuifible; tant tout concourt à l'œuvre de la deftinée quand elle appelle un homme au malheur. Je penfai d'orner ce manufcrit des deffins des eftampes de la Julie, lefquels deffins fe trouvèrent être du même format que le manufcrit. Je demandai à C...... ces deffins, qui m'appartenoient à toutes fortes de titres, & d'autant plus que je lui avois abandonné le produit des planches, lefquelles eurent un grand débit. C...... eft auffi rufé que je le fuis peu. A force de fe faire demander ces deffins, il parvint à favoir ce que j'en voulois faire. Alors, fous prétexte d'ajouter

quelqu'ornement à ces deſſins, il ſe les fit laiſſer, & finit par les préſenter lui-même.

Ego versiculos feci, tulit alter honores.

Cela acheva de l'introduire à l'hôtel de Luxembourg ſur un certain pied. Depuis mon établiſſement au petit château, il m'y venoit voir très-ſouvent, & toujours dès le matin, ſurtout quand M. & Mde. de Luxembourg étoient à Montmorenci. Cela faiſoit que pour paſſer avec lui la journée, je n'allois point au château. On me reprocha ces abſences: j'en dis la raiſon. On me preſſa d'amener M. C......: je le fis. C'étoit ce qu'il avoit cherché. Ainſi, grâces aux bontés exceſſives qu'on avoit pour moi, un commis de M. T......., qui vouloit bien lui donner quelquefois ſa table quand il n'avoit perſonne à dîner, ſe trouva tout-d'un-coup admis à celle d'un Maréchal de France, avec les princes, les ducheſſes, & tout ce qu'il y avoit de grand à la cour. Je n'oublierai jamais qu'un jour qu'il étoit obligé de retourner à Paris de bonne heure, M. le Maréchal dit après le dîner à la compagnie: Allons nous promener ſur le chemin de St. Denis, nous accompagnerons M. C...... Le pauvre garçon n'y tint pas; ſa tête s'en alla tout-à-fait. Pour moi, j'avois le cœur ſi ému, que je ne pus dire un ſeul mot. Je ſuivois par derrière, pleurant comme un enfant, & mourant d'envie de baiſer les pas de ce bon Maréchal: mais la ſuite de cette hiſtoire de copie m'a fait anticiper ici ſur les temps. Reprenons-les dans leur ordre, autant que ma mémoire me le permettra.

Sitôt que la petite maiſon de Mont-Louis fut prête, je la fis meubler proprement, ſimplement, & retournai m'y établir; ne pouvant renoncer à cette loi que je m'étois faite, en quittant l'Hermitage, d'avoir toujours mon logement à moi; mais je ne pus me réſoudre non plus à quitter mon appartement du petit château. J'en gardai la clef, & tenant beaucoup aux jolis déjeûnés du périſtile, j'allois ſouvent y coucher, & j'y paſſois quelquefois deux ou trois jours, comme à une maiſon de campagne. J'étois peut-être alors le particulier de l'Europe le mieux & le plus agréablement logé. Mon hôte, M. Mathas, qui étoit le meilleur homme du monde, m'avoit abſolument laiſſé la direction des réparations de Mont-Louis, & voulut que je diſpoſaſſe de ſes ouvriers, ſans même qu'il s'en mêlât. Je trouvai donc le moyen de me faire d'une ſeule chambre au premier, un appartement complet, compoſé d'une chambre, d'une antichambre & d'une garderobe. Au rez-de-chauſſée étoit la cuiſine & la chambre de Thérèſe. Le donjon me ſervoit de cabinet, au moyen d'une bonne cloiſon vitrée & d'une cheminée qu'on y fit faire. Je m'amuſai quand j'y fus à orner la terraſſe qu'ombrageoient déjà deux rangs de jeunes tilleuls, j'y en fis ajouter deux pour faire un cabinet de verdure; j'y fis poſer une table & des bancs de pierre; je l'entourai de lilas, de ſeringa, de chêvre-feuille; j'y fis faire une belle platte-bande de fleurs parallèle aux deux rangs d'arbres; & cette terraſſe, plus élevée que celle du château, dont la vue étoit du moins auſſi belle, & ſur laquelle j'avois apprivoiſé des multitudes d'oiſeaux, me ſervoit de

ſalle de compagnie pour recevoir M. & Mde. de Luxembourg, M. le duc de Villeroy, M. le prince de Tingry, M. le marquis d'Armentières, Mde. la ducheſſe de Montmorenci, Mde. la ducheſſe de Boufflers, Mde. la comteſſe de Valentinois, Mde. la comteſſe de Boufflers, & d'autres perſonnes de ce rang, qui, du château, ne dédaignoient pas de faire, par une montée très-fatigante, le pélérinage de Mont-Louis. Je devois à la faveur de M. & de Mde. de Luxembourg toutes ces viſites; je le ſentois, & mon cœur leur en faiſoit bien l'hommage. C'eſt dans un de ces tranſports d'attendriſſement que je dis une fois à M. de Luxembourg en l'embraſſant : Ah! M. le Maréchal, je haïſſois les grands avant que de vous connoître, & je les hais davantage encore, depuis que vous me faites ſi bien ſentir combien il leur ſeroit aiſé de ſe faire adorer.

Au reſte, j'interpelle tous ceux qui m'ont vu durant cette époque, s'ils ſe ſont jamais apperçu que cet éclat m'ait un inſtant ébloui, que la vapeur de cet encens m'ait porté à la tête; s'ils m'ont vu moins uni dans mon maintien, moins ſimple dans mes manières, moins liant avec le peuple, moins familier avec mes voiſins, moins prompt à rendre ſervice à tout le monde, quand je l'ai pu, ſans me rebuter jamais des importunités ſans nombre, & ſouvent déraiſonnables, dont j'étois ſans ceſſe accablé. Si mon cœur m'attiroit au château de Montmorenci, par mon ſincère attachement pour les maîtres, il me ramenoit de même à mon voiſinage goûter les douceurs de cette vie égale & ſimple, hors de laquelle il n'eſt point de bonheur pour moi. Thé-

rèſe avoit fait amitié avec la fille d'un maçon, mon voiſin, nommé Pilleu; je la fis de même avec le père, & après avoir le matin dîné au château, non ſans gêne, mais pour complaire à Mde. la Maréchale, avec quel empreſſement je revenois le ſoir ſouper avec le bon homme Pilleu & ſa famille, tantôt chez lui, tantôt chez moi!

Outre ces deux logemens, j'en eus bientôt un troiſième à l'hôtel de Luxembourg, dont les maîtres me preſsèrent ſi fort d'aller les y voir quelquefois, que j'y conſentis, malgré mon averſion pour Paris, où je n'avois été depuis ma retraite à l'Hermitage, que les deux ſeules fois dont j'ai parlé. Encore n'y allois-je que les jours convenus, uniquement pour ſouper, & m'en retourner le lendemain matin. J'entrois & ſortois par le jardin qui donnoit ſur le boulevard, de ſorte que je pouvois dire, avec la plus exacte vérité, que je n'avois pas mis le pied ſur le pavé de Paris.

Au ſein de cette proſpérité paſſagère ſe préparoit de loin la cataſtrophe qui devoit en marquer la fin. Peu de temps après mon retour à Mont-Louis, j'y fis, & bien malgré moi, comme à l'ordinaire, une nouvelle connoiſſance qui fait encore époque dans mon hiſtoire. On jugera dans la ſuite ſi c'eſt en bien ou en mal. C'eſt Mde. la marquiſe de V......n, ma voïſine, dont le mari venoit d'acheter une maiſon de campagne à S.... près de Montmorenci. Mademoiſelle d'A.., fille du comte d'A.., homme de condition, mais pauvre, avoit épouſé M. de V......n, vieux, laid, ſourd, dur, brutal, jaloux, balafré, borgne, au demeurant bon homme, quand on ſavoit le prendre, & poſſeſſeur de

quinze à vingt mille livres de rentes auxquelles on la maria. Ce mignon, jurant, criant, grondant, tempêtant, & faisant pleurer sa femme toute la journée, finissoit par faire toujours ce qu'elle vouloit, & cela pour la faire enrager, attendu qu'elle savoit lui persuader que c'étoit lui qui le vouloit, & que c'étoit elle qui ne le vouloit pas. M. de Margency, dont j'ai parlé, étoit l'ami de Madame, & devint celui de Monsieur. Il y avoit quelques années qu'il leur avoit loué son château de Margency, près d'Eaubonne & d'Andilly, & ils y étoient précisément durant mes amours pour Mde. d'H....... Mde. d'H....... & Mde. de V......n se connoissoient par Mde. d'Aubeterre, leur commune amie; & comme le jardin de Margency étoit sur le passage de Mde. d'H....... pour aller au Mont-Olympe, sa promenade favorite, Mde. de V......n lui donna une clef pour passer. A la faveur de cette clef, j'y passois souvent avec elle; mais je n'aimois point les rencontres imprévues, & quand Mde. de V......n se trouvoit par hasard sur notre passage, je les laissois ensemble sans lui rien dire, & j'allois toujours devant. Ce procédé peu galant n'avoit pas dû me mettre en bon prédicament auprès d'elle. Cependant quand elle fut à S...., elle ne laissa pas de me rechercher. Elle me vint voir plusieurs fois à Mont-Louis sans me trouver, & voyant que je ne lui rendois pas sa visite, elle s'avisa, pour m'y forcer, de m'envoyer des pots de fleurs pour ma terrasse. Il fallut bien l'aller remercier : c'en fut assez. Nous voilà liés.

Cette liaison commença par être orageuse, comme toutes celles que je faisois malgré moi. Il n'y régna même jamais

un vrai calme. Le tour d'eſprit de Mde. V......n étoit par trop antipathique avec le mien. Les traits malins & les épigrammes partent chez elle avec tant de ſimplicité, qu'il faut une attention continuelle, & pour moi très-fatigante, pour ſentir quand on eſt perſifflé. Une niaiſerie, qui me revient, ſuffira pour en juger. Son frère venoit d'avoir le commandement d'une frégate en courſe contre les Anglois. Je parlois de la manière d'armer cette frégate, ſans nuire à ſa légéreté. Oui, dit-elle, d'un ton tout uni, l'on ne prend de canons que ce qu'il en faut pour ſe battre. Je l'ai rarement ouï parler en bien de quelqu'un de ſes amis abſens, ſans gliſſer quelque mot à leur charge. Ce qu'elle ne voyoit pas en mal, elle le voyoit en ridicule, & ſon ami Margency n'étoit pas excepté. Ce que je trouvois encore en elle d'inſupportable étoit la gêne continuelle de ſes petits envois, de ſes petits cadeaux, de ſes petits billets, auxquels il falloit me battre les flancs pour répondre, & toujours nouveaux embarras pour remercier ou pour refuſer. Cependant, à force de la voir, je finis par m'attacher à elle. Elle avoit ſes chagrins, ainſi que moi. Les confidences réciproques nous rendirent intéreſſans nos tête-à-têtes. Rien ne lie tant les cœurs que la douceur de pleurer enſemble. Nous nous cherchions pour nous conſoler, & ce beſoin m'a ſouvent fait paſſer ſur beaucoup de choſes. J'avois mis tant de dureté dans ma franchiſe avec elle, qu'après avoir montré quelquefois ſi peu d'eſtime pour ſon caractère, il falloit réellement en avoir beaucoup pour croire qu'elle pût ſincèrement me pardonner. Voici un échantillon des lettres que

je lui ai quelquefois écrites, & dont il eſt à noter que jamais dans aucune de ſes réponſes, elle n'a paru piquée en aucune façon.

A Montmorenci le 5 *Novembre* 1760.

« Vous me dites, Madame, que vous ne vous êtes pas
» bien expliquée, pour me faire entendre que je m'explique
» mal. Vous me parlez de votre prétendue bêtiſe, pour me
» faire ſentir la mienne. Vous vous vantez de n'être qu'une
» bonne femme, comme ſi vous aviez peur d'être priſe au
» mot; & vous me faites des excuſes pour m'apprendre
» que je vous en dois. Oui, Madame, je le ſais bien; c'eſt
» moi qui ſuis une bête, un bon-homme, & pis encore
» s'il eſt poſſible; c'eſt moi qui choiſis mal mes termes,
» au gré d'une belle Dame françoiſe, qui fait autant d'at-
» tention aux paroles, & qui parle auſſi bien que vous.
» Mais conſidérez que je les prends dans le ſens commun
» de la langue, ſans être au fait ou en ſouci des honnêtes
» acceptions qu'on leur donne dans les vertueuſes ſociétés
» de Paris. Si quelquefois mes expreſſions ſont équivoques,
» je tâche que ma conduite en détermine le ſens. » &c.
Le reſte de la lettre eſt à-peu-près ſur le même ton.

C......, entreprenant, hardi juſqu'à l'effronterie, & qui ſe tenoit à l'affut de tous mes amis, ne tarda pas à s'introduire en mon nom chez Mde. de V......n, & y fut bientôt, à mon inſçu, plus familier que moi-même. C'étoit un ſingulier corps que ce C...... Il ſe préſentoit de ma part chez toutes mes connoiſſances, s'y établiſſoit, y mangeoit ſans façon.

Tranſporté

Tranſporté de zèle pour mon ſervice, il ne parloit jamais de moi que les larmes aux yeux : mais quand il me venoit voir, il gardoit le plus profond ſilence ſur toutes ces liaiſons & ſur tout ce qu'il ſavoit devoir m'intéreſſer. Au lieu de me dire ce qu'il avoit appris, ou dit, ou vu qui m'intéreſſoit ; il m'écoutoit, m'interrogeoit même. Il ne ſavoit jamais rien de Paris que ce que je lui en apprenois : enfin, quoique tout le monde me parlât de lui, jamais il ne me parloit de perſonne : il n'étoit ſecret & myſtérieux qu'avec ſon ami ; mais laiſſons, quant à préſent, C...... & Mde. de V......n. Nous y reviendrons dans la ſuite.

Quelque temps après mon retour à Mont-Louis, La Tour, le peintre, vint m'y voir, & m'apporta mon portrait en paſtel, qu'il avoit expoſé au ſalon il y avoit quelques années. Il avoit voulu me donner ce portrait que je n'avois pas accepté. Mais Mde. D'......y qui m'avoit donné le ſien & qui vouloit avoir celui-là, m'avoit engagé à le lui redemander. Il avoit pris du temps pour le retoucher. Dans cet intervalle vint ma rupture avec Mde. D'.....y ; je lui rendis ſon portrait, & n'étant plus queſtion de lui donner le mien, je le mis dans ma chambre au petit château. M. de Luxembourg l'y vit & le trouva bien ; je le lui offris, il l'accepta, je le lui envoyai. Ils comprirent lui & Mde. la Maréchale, que je ferois bien aiſe d'avoir les leurs. Ils les firent faire en miniature de très-bonne main, les firent enchaſſer dans une boîte à bonbons, de criſtal de roche, monté en or, & m'en firent le cadeau d'une façon très-galante, dont je fus enchanté. Mde. de Luxembourg ne voulut jamais conſentir

que ſon portrait occupât le deſſus de la boîte. Elle m'avoit reproché pluſieurs fois que j'aimois mieux M. de Luxembourg qu'elle, & je ne m'en étois point défendu, parce que cela étoit vrai. Elle me témoigna bien galamment, mais bien clairement, par cette façon de placer ſon portrait, qu'elle n'oublioit pas cette préférence.

Je fis à-peu-près dans ce même temps, une ſottiſe qui ne contribua pas à me conſerver ſes bonnes grâces. Quoique je ne connuſſe point du tout M. de *Silhouette*, & que je fuſſe peu porté à l'aimer, j'avois une grande opinion de ſon adminiſtration. Lorſqu'il commença d'appeſantir ſa main ſur les financiers, je vis qu'il n'entamoit pas ſon opération dans un temps favorable; je n'en fis pas des vœux moins ardens pour ſon ſuccès; & quand j'appris qu'il étoit déplacé, je lui écrivis dans mon intrépide étourderie, la lettre ſuivante, qu'aſſurément je n'entreprends pas de juſtifier.

A Montmorenci le 2 Décembre 1759.

« Daignez, Monſieur, recevoir l'hommage d'un ſolitaire » qui n'eſt pas connu de vous, mais qui vous eſtime par » vos talens, qui vous reſpecte par votre adminiſtration, » & qui vous a fait l'honneur de croire qu'elle ne vous » reſteroit pas long-temps. Ne pouvant ſauver l'Etat qu'aux » dépens de la capitale qui l'a perdu, vous avez bravé les » cris des gagneurs d'argent. En vous voyant écraſer ces » miſérables, je vous enviois votre place; en vous la voyant » quitter, ſans vous être démenti, je vous admire. Soyez » content de vous, Monſieur; elle vous laiſſe un honneur

„ dont vous jouirez long-temps ſans concurrent. Les malé-
„ dictions des fripons ſont la gloire de l'homme juſte. „

Mde. de Luxembourg qui ſavoit que j'avois écrit cette lettre, m'en parla au voyage de Pâques; je la lui montrai; elle en ſouhaita une copie; je la lui donnai : mais j'ignorois en la lui donnant qu'elle étoit intéreſſée aux ſous-fermes & au déplacement de M. Silhouette. On eut dit, à toutes mes balourdiſes, que j'allois excitant à plaiſir la haine d'une femme aimable & puiſſante, à laquelle, dans le vrai, je m'attachois davantage de jour en jour, & dont j'étois bien éloigné de vouloir m'attirer la diſgrace, quoique je fiſſe à force de gaucheries tout ce qu'il falloit pour cela. Je crois qu'il eſt aſſez ſuperflu d'avertir que c'eſt à elle que ſe rapporte l'hiſtoire de l'opiate de M. Tronchin, dont j'ai parlé dans ma première partie : l'autre Dame étoit Mde. de Mirepoix. Elles ne m'en ont jamais reparlé, ni fait le moindre ſemblant de s'en ſouvenir, ni l'une ni l'autre; mais de préſumer que Mde. de Luxembourg ait pu l'oublier réellement, c'eſt ce qui me paroît bien difficile, quand même on ne ſauroit rien des événemens ſubſéquens. Pour moi, je m'étourdiſſois ſur l'effet de mes bêtiſes, par le témoignage que je me rendois de n'en avoir fait aucune à deſſein de l'offenſer: comme ſi jamais femme en pouvoit pardonner de pareilles: même avec la plus parfaite certitude que la volonté n'y a pas eu la moindre part.

Cependant, quoiqu'elle parût ne rien voir, ne rien ſentir, & que je ne trouvaſſe encore ni diminution dans ſon empreſſement, ni changement dans ſes manières, la continuation,

l'augmentation même d'un pressentiment trop bien fondé, me faisoit trembler sans cesse, que l'ennui ne succédât bientôt à cet engouement. Pouvois-je attendre d'une si grande Dame une constance à l'épreuve de mon peu d'adresse à la soutenir? Je ne savois pas même lui cacher ce pressentiment sourd qui m'inquiétoit, & ne me rendoit que plus maussade. On en jugera par la lettre suivante, qui contient une bien singulière prédiction.

N. B. *Cette Lettre, sans date dans mon brouillon, est du mois d'Octobre 1760 au plus tard.*

« Que vos bontés sont cruelles! Pourquoi troubler la paix
» d'un solitaire, qui renonçoit aux plaisirs de la vie pour
» n'en plus sentir les ennuis? J'ai passé mes jours à cher-
» cher en vain des attachemens solides. Je n'en ai pu former
» dans les conditions auxquelles je pouvois atteindre; est-ce
» dans la vôtre que j'en dois chercher? L'ambition, ni
» l'intérêt ne me tentent pas, je suis peu vain, peu craintif;
» je puis résister à tout, hors aux caresses. Pourquoi m'at-
» taquez-vous tous deux par un foible qu'il faut vaincre,
» puisque dans la distance qui nous sépare, les épanchemens
» des cœurs sensibles ne doivent pas rapprocher le mien de
» vous? La reconnoissance suffira-t-elle pour un cœur qui
» ne connoît pas deux manières de se donner, & ne se
» sent capable que d'amitié? D'amitié, Madame la Maré-
» chale! Ah! voilà mon malheur! Il est beau à vous, à M.
» le Maréchal, d'employer ce terme: mais je suis insensé
» de vous prendre au mot. Vous vous jouez, moi je m'at-

» tache ; & la fin du jeu me prépare de nouveaux regrets.
» Que je hais tous vos titres, & que je vous plains de les
» porter! Vous me ſemblez ſi dignes de goûter les charmes
» de la vie privée! Que n'habitez-vous Clarens! J'irois y
» chercher le bonheur de ma vie : Mais le château de Mont-
» morenci, mais l'hôtel de Luxembourg! Eſt-ce là qu'on
» doit voir Jean-Jaques? Eſt-ce là qu'un ami de l'égalité
» doit porter les affections d'un cœur ſenſible qui, payant
» ainſi l'eſtime qu'on lui témoigne, croit rendre autant qu'il
» reçoit? Vous êtes bonne & ſenſible auſſi; je le ſais, je
» l'ai vu ; j'ai regret de n'avoir pu plutôt le croire : mais
» dans le rang où vous êtes, dans votre manière de vivre,
» rien ne peut faire une impreſſion durable, & tant d'objets
» nouveaux s'effacent ſi bien mutuellement qu'aucun ne
» demeure. Vous m'oublierez, Madame, après m'avoir mis
» hors d'état de vous imiter. Vous aurez beaucoup fait pour
» me rendre malheureux, & pour être inexcuſable. »

Je lui joignois-là M. de Luxembourg, afin de rendre le compliment moins dur pour elle ; car, au reſte, je me ſentois ſi sûr de lui, qu'il ne m'étoit pas même venu dans l'eſprit une ſeule crainte ſur la durée de ſon amitié. Rien de ce qui m'intimidoit de la part de Mde. la Maréchale ne s'eſt un moment étendu juſqu'à lui. Je n'ai jamais eu la moindre défiance ſur ſon caractère, que je ſavois être foible, mais sûr. Je ne craignois pas plus de ſa part un refroidiſſement, que je n'en attendois un attachement héroïque. La ſimplicité, la familiarité de nos manières l'un avec l'autre marquoit combien nous comptions réciproquement ſur nous.

Nous avions raiſon tous deux : j'honorerai, je chérirai tant que je vivrai la mémoire de ce digne ſeigneur, & quoi-qu'on ait pu faire pour le détacher de moi, je ſuis auſſi certain qu'il eſt mort mon ami, que ſi j'avois reçu ſon dernier ſoupir.

Au ſecond voyage de Montmorenci de l'année 1760, la lecture de la Julie étant finie, j'eus recours à celle de l'Emile pour me ſoutenir auprès de Mde. de Luxembourg; mais cela ne réuſſit pas ſi bien; ſoit que la matière fut moins de ſon goût, ſoit que tant de lecture l'ennuyât à la fin. Cependant, comme elle me reprochoit de me laiſſer duper par mes libraires, elle voulut que je lui laiſſaſſe le ſoin de faire imprimer cet ouvrage, afin d'en tirer un meilleur parti. J'y conſentis ſous l'expreſſe condition qu'il ne s'imprimeroit point en France, & c'eſt ſur quoi nous eûmes une longue diſpute; moi, prétendant que la permiſſion tacite étoit impoſſible à obtenir, imprudente même à demander, & ne voulant point permettre autrement l'impreſſion dans le royaume; elle, ſoutenant que cela ne feroit pas même une difficulté à la cenſure, dans le ſyſtême que le gouvernement avoit adopté. Elle trouva le moyen de faire entrer dans ſes vues M. de M. . . . . s, qui m'écrivit à ce ſujet une longue lettre toute de ſa main, pour me prouver que la profeſſion de foi du vicaire Savoyard étoit préciſément une pièce faite pour avoir partout l'approbation du genre-humain, & celle de la cour dans la circonſtance. Je fus ſurpris de voir ce magiſtrat, toujours ſi prudent, devenir ſi coulant dans cette affaire. Comme l'impreſſion d'un livre qu'il approuvoit étoit

par cela ſeul légitime, je n'avois plus d'objections à faire contre celle de cet ouvrage. Cependant, par un ſcrupule extraordinaire, j'exigeai toujours que l'ouvrage s'imprimeroit en Hollande, & même par le libraire Néaulme, que je ne me contentai pas d'indiquer, mais que j'en prévins, conſentant au reſte que l'édition ſe fît au profit d'un libraire François, & que, quand elle feroit faite, on la débitât, ſoit à Paris, ſoit où l'on voudroit, attendu que ce débit ne me regardoit pas. Voilà exactement ce qui fut convenu entre Mde. de Luxembourg & moi, après quoi je lui remis mon manuſcrit.

Elle avoit amené à ce voyage ſa petite-fille, mademoiſelle de Boufflers, aujourd'hui Mde. la ducheſſe de Lauzun. Elle s'appeloit Amélie. C'étoit une charmante perſonne. Elle avoit vraiment une figure, une douceur, une timidité virginale. Rien de plus aimable & de plus intéreſſant que ſa figure, rien de plus tendre & de plus chaſte que les ſentimens qu'elle inſpiroit. D'ailleurs, c'étoit un enfant; elle n'avoit pas onze ans. Mde. la Maréchale, qui la trouvoit trop timide, faiſoit ſes efforts pour l'animer. Elle me permit pluſieurs fois de lui donner un baiſer; ce que je fis avec ma mauſſaderie ordinaire. Au lieu des gentilleſſes qu'un autre eût dites à ma place, je reſtois-là muet, interdit, & je ne ſais lequel étoit le plus honteux de la pauvre petite ou de moi. Un jour je la rencontrai ſeule dans l'eſcalier du petit château: elle venoit de voir Thérèſe, avec laquelle ſa gouvernante étoit encore. Faute de ſavoir que lui dire, je lui propoſai un baiſer, que dans l'innocence de ſon cœur, elle

ne refuſa pas, en ayant reçu un le matin même par l'ordre de ſa grand-maman, & en ſa préſence. Le lendemain, liſant l'Emile au chevet de Mde. la Maréchale, je tombai préciſément ſur un paſſage où je cenſure, avec raiſon, ce que j'avois fait la veille. Elle trouva la réflexion très-juſte, & dit là-deſſus quelque choſe de fort ſenſé, qui me fit rougir. Que je maudis mon incroyable bêtiſe, qui m'a ſi ſouvent donné l'air vil & coupable, quand je n'étois que ſot & embarraſſé! Bêtiſe qu'on prend même pour une fauſſe excuſe dans un homme qu'on ſait n'être pas ſans eſprit. Je puis jurer que dans ce baiſer ſi répréhenſible, ainſi que dans les autres, le cœur & les ſens de Mlle. Amélie n'étoient pas plus purs que les miens, & je puis jurer même que ſi, dans ce moment, j'avois pu éviter ſa rencontre, je l'aurois fait; non qu'elle ne me fit grand plaiſir à voir, mais par l'embarras de trouver en paſſant quelque mot agréable à lui dire. Comment ſe peut-il qu'un enfant même intimide un homme que le pouvoir des rois n'a pas effrayé? Quel parti prendre? Comment ſe conduire dénué de tout impromptu dans l'eſprit? Si je me force à parler aux gens que je rencontre, je dis une balourdiſe infailliblement: ſi je ne dis rien, je ſuis un miſantrope, un animal farouche, un ours. Une totale imbécillité m'eut été bien plus favorable: mais les talens dont j'ai manqué dans le monde, ont fait les inſtrumens de ma perte & de celle des talens que j'eus à part moi.

A la fin de ce même voyage, Mde. de Luxembourg fit une bonne œuvre, à laquelle j'eus quelque part. Diderot

ayant

ayant très-imprudemment offensé Mde. la princesse de Robeck, fille de M. de Luxembourg; Palissot, qu'elle protégeoit, la vengea par la comédie des Philosophes, dans laquelle je fus tourné en ridicule, & Diderot extrêmement maltraité. L'auteur m'y ménagea davantage, moins, je pense, à cause de l'obligation qu'il m'avoit, que de peur de déplaire au père de sa protectrice, dont il savoit que j'étois aimé. Le libraire Duchesne, qu'alors je ne connoissois point, m'envoya cette pièce quand elle fut imprimée, & je soupçonne que ce fut par l'ordre de Pulissot, qui crut peut-être que je verrois avec plaisir déchirer un homme avec lequel j'avois rompu. Il se trompa fort. En rompant avec Diderot, que je croyois moins méchant qu'indiscret & foible, j'ai toujours conservé dans l'ame de l'attachement pour lui, même de l'estime, & du respect pour notre ancienne amitié, que je sais avoir été long-temps aussi sincère de sa part que de la mienne. C'est toute autre chose avec G...., homme faux par caractère, qui ne m'aima jamais, qui n'est pas même capable d'aimer, & qui, de gaieté de cœur, sans aucun sujet de plainte, & seulement pour contenter sa noire jalousie, s'est fait, sous le masque, mon plus cruel calomniateur. Celui-ci n'est plus rien pour moi : l'autre sera toujours mon ancien ami. Mes entrailles s'émurent à la vue de cette odieuse pièce : je n'en pus supporter la lecture, & sans l'achever, je la renvoyai à Duchesne avec la lettre suivante.

A Montmorenci, le 21 *Mai* 1760.

« En parcourant, Monsieur, la pièce que vous m'avez

„ envoyée, j'ai frémi de m'y voir loué. Je n'accepte point
„ cet horrible préfent. Je fuis perfuadé qu'en me l'envoyant,
„ vous n'avez point voulu me faire une injure ; mais vous
„ ignorez ou vous avez oublié que j'ai eu l'honneur d'être
„ l'ami d'un homme refpectable, indignement noirci &
„ calomnié dans ce libelle. „

Duchefne montra cette lettre. Diderot qu'elle auroit dû toucher, s'en dépita. Son amour-propre ne put me pardonner la fupériorité d'un procédé généreux, & je fus que fa femme fe déchaînoit partout contre moi, avec une aigreur qui m'affectoit peu, fachant qu'elle étoit connue de tout le monde pour une harangère.

Diderot à fon tour, trouva un vengeur dans l'abbé Morrellet, qui fit contre Paliffot un petit écrit imité du petit Prophête, & intitulé *la Vifion*. Il offenfa très-imprudemment dans cet écrit Mde. de Robeck, dont les amis le firent mettre à la Baftille : car pour elle, naturellement peu vindicative, & pour lors mourante, je fuis perfuadé qu'elle ne s'en mêla pas.

D'Alembert, qui étoit fort lié avec l'abbé Morrellet, m'écrivit pour m'engager à prier Mde. de Luxembourg de folliciter fa liberté, lui promettant en reconnoiffance des louanges dans l'Ençyclopédie : voici ma réponfe.

« Je n'ai pas attendu votre lettre, Monfieur, pour témoi-
„ gner à Mde. la Maréchale de Luxembourg la peine que
„ me faifoit la détention de l'abbé Morrellet. Elle fait l'in-
„ térêt que j'y prens, elle faura celui que vous y prenez,
„ & il lui fuffiroit pour y prendre intérêt elle-même, de

» ſavoir que c'eſt un homme de mérite. Au ſurplus, quoi-
» qu'elle & M. le Maréchal m'honorent d'une bienveillance
» qui fait la conſolation de ma vie, & que le nom de
» votre ami ſoit près d'eux une recommandation pour l'abbé
» Morrellet, j'ignore juſqu'à quel point il leur convient
» d'employer en cette occaſion le crédit attaché à leur rang,
» & la conſidération due à leurs perſonnes. Je ne ſuis pas
» même perſuadé que la vengeance en queſtion regarde
» Mde. la princeſſe de Robeck, autant que vous paroiſſez
» le croire, & quand cela ſeroit, on ne doit pas s'attendre
» que le plaiſir de la vengeance appartienne aux philoſophes
» excluſivement, & que quand ils voudront être femmes,
» les femmes ſeront philoſophes.

» Je vous rendrai compte de ce que m'aura dit Mde. de
» Luxembourg, quand je lui aurai montré votre lettre. En
» attendant, je crois la connoître aſſez pour pouvoir vous
» aſſurer d'avance, que quand elle auroit le plaiſir de con-
» tribuer à l'élargiſſement de l'abbé Morrellet, elle n'accep-
» teroit point le tribut de reconnoiſſance que vous lui pro-
» mettez dans l'Encyclopédie, quoiqu'elle s'en tînt honorée;
» parce qu'elle ne fait point le bien pour la louange, mais
» pour contenter ſon bon cœur. »

Je n'épargnai rien pour exciter le zèle & la commiſération de Mde. de Luxembourg en faveur du pauvre captif, & je réuſſis. Elle fit un voyage à Verſailles exprès pour voir M. le comte de St. Florentin, & ce voyage abrégea celui de Montmorenci, que M. le Maréchal fut obligé de quitter en même temps pour ſe rendre à Rouen, où le roi l'envoyoit

comme gouverneur de Normandie, au ſujet de quelques mouvemens du parlement qu'on vouloit contenir. Voici la lettre que m'écrivit Mde. de Luxembourg le ſurlendemain de ſon départ.

A Verſailles ce mercredi.

« M. de Luxembourg eſt parti hier à ſix heures du matin.
» Je ne ſais pas encore ſi j'irai. J'attends de ſes nouvelles,
» parce qu'il ne ſait pas lui-même combien de temps il y
» ſera. J'ai vu M. de St. Florentin, qui eſt le mieux diſpoſé
» pour l'abbé Morrellet; mais il y trouve des obſtacles dont
» il eſpère cependant triompher à ſon premier travail avec
» le roi, qui ſera la ſemaine prochaine. J'ai demandé auſſi
» en grâce qu'on ne l'exilât point, parce qu'il en étoit
» queſtion; on vouloit l'envoyer à Nanci. Voilà, Monſieur,
» ce que j'ai pu obtenir; mais je vous promets que je ne
» laiſſerai pas M. de St. Florentin en repos, que l'affaire
» ne ſoit finie comme vous le déſirez. Que je vous diſe
» donc à préſent le chagrin que j'ai eu de vous quitter ſitôt,
» mais je me flatte que vous n'en doutez pas. Je vous aime
» de tout mon cœur, & pour toute ma vie. »

Quelques jours après, je reçus ce billet de d'Alembert, qui me donna une véritable joie.

Ce 1er. Août.

« Grâce à vos ſoins, mon cher philoſophe, l'abbé eſt
» ſorti de la Baſtille, & ſa détention n'aura point d'autres
» ſuites. Il part pour la campagne, & vous fait ainſi que

» moi, mille remercîmens & complimens. *Vale & me*
» *ama.* »

L'abbé m'écrivit auffi quelques jours après une lettre de remercîment, qui ne me parut pas refpirer une certaine effufion de cœur, & dans laquelle il fembloit exténuer en quelque forte le fervice que je lui avois rendu; & à quelque temps de-là, je trouvai que d'Alembert & lui m'avoient en quelque forte, je ne dirai pas fupplanté, mais fuccédé auprès de Mde. de Luxembourg, & que j'avois perdu près d'elle autant qu'ils avoient gagné. Cependant, je fuis bien éloigné de foupçonner l'abbé Morrellet d'avoir contribué à ma difgrace; je l'eftime trop pour cela. Quant à M. d'Alembert je n'en dis rien ici; j'en reparlerai dans la fuite.

J'eus dans le même temps une autre affaire qui occafionna la dernière lettre que j'aie écrite à M. de Voltaire, lettre dont il a jeté les hauts cris, comme d'une infulte abominable, mais qu'il n'a jamais montrée à perfonne. Je fuppléerai ici à ce qu'il n'a pas voulu faire.

L'abbé T. . . . . t que je connoiffois un peu, mais que j'avois très-peu vu, m'écrivit le 13 Juin 1760, pour m'avertir que M. F. . . . y fon ami & correfpondant, avoit imprimé dans fon Journal, ma lettre à M. de Voltaire, fur le défaftre de Lisbonne, l'abbé T. . . . . t voulut favoir comment cette impreffion s'étoit pu faire, & dans fon tour finet & jéfuitique, me demandoit mon avis fur la réimpreffion de cette lettre, fans vouloir me dire le fien. Comme je hais fouverainement les rufeurs de cette efpèce, je lui fis les remercîmens que je lui devois, mais j'y mis un ton dur qu'il

fentit, & qui ne l'empêcha pas de me pateliner encore en deux ou trois lettres, jufqu'à ce qu'il fut tout ce qu'il avoit voulu favoir.

Je compris bien, quoiqu'en put dire T.....t, que F.... y n'avoit point trouvé cette lettre imprimée, & que la première impreffion en venoit de lui. Je le connoiffois pour un effronté pillard, qui, fans façon, fe faifoit un revenu des ouvrages des autres, quoiqu'il n'y eût pas mis encore l'impudence incroyable d'ôter d'un livre déjà public le nom de l'auteur, d'y mettre le fien, & de le vendre à fon profit. (*) Mais comment ce manufcrit lui étoit-il parvenu ? C'étoit-là la queftion, qui n'étoit pas difficile à réfoudre, mais dont j'eus la fimplicité d'être embarraffé. Quoique Voltaire fut honoré par excès dans cette lettre, comme enfin, malgré fes procédés malhonnêtes, il eut été fondé à fe plaindre, fi je l'avois fait imprimer fans fon aveu, je pris le parti de lui écrire à ce fujet. Voici cette feconde lettre, à laquelle il ne fit aucune réponfe, & dont pour mettre fa brutalité plus à l'aife, il fit femblant d'être irrité jufqu'à la fureur.

A Montmorenci le 17 *Juin* 1760.

« Je ne penfois pas, Monfieur, me trouver jamais en
» correfpondance avec vous. Mais apprenant que la lettre
» que je vous écrivis en 1756, a été imprimée à Berlin,
» je dois vous rendre compte de ma conduite à cet égard,
» & je remplirai ce devoir avec vérité & fimplicité.

» Cette lettre vous ayant été réellement adreffée, n'étoit

(*) C'eft ainfi qu'il s'eft dans la fuite approprié l'Emile.

„ point deſtinée à l'impreſſion. Je la communiquai ſous
„ condition, à trois perſonnes à qui les droits de l'amitié
„ ne me permettoient pas de rien refuſer de ſemblable, &
„ à qui les mêmes droits permettoient encore moins d'abuſer
„ de leur dépôt, en violant leur promeſſe. Ces trois per-
„ ſonnes ſont, Mde. de C.........x, belle-fille de Mde. D...n,
„ Mde. la comteſſe de H......., & une allemand nommé
„ M. G.... Mde. de C.........x ſouhaitoit que cette lettre
„ fût imprimée, & me demanda mon conſentement pour
„ cela. Je lui dis qu'il dépendoit du vôtre. Il vous fut
„ demandé; vous le refusâtes, & il n'en fut plus queſtion.
„ Cependant M. l'abbé T.....t avec qui je n'ai nulle
„ eſpèce de liaiſon, vient de m'écrire, par une attention
„ pleine d'honnêteté, qu'ayant reçu les feuilles d'un Journal
„ de M. F....y il y avoit lu cette même lettre, avec un
„ avis dans lequel l'Editeur dit, ſous la date du 23 Octobre
„ 1759, qu'il l'a trouvée il y a quelques ſemaines chez les
„ libraires de Berlin, & que, comme c'eſt une de ces feuilles
„ volantes qui diſparoiſſent bientôt ſans retour, il a cru lui
„ devoir donner place dans ſon Journal.

“ Voilà, Monſieur, tout ce que j'en ſais. Il eſt très-sûr
„ que juſqu'ici l'on n'avoit pas même ouï parler à Paris
„ de cette lettre. Il eſt très-sûr que l'exemplaire, ſoit manuſ-
„ crit, ſoit imprimé, tombé dans les mains de M. F....y,
„ n'a pu lui venir que de vous, ce qui n'eſt pas vraiſem-
„ blable, ou d'une des trois perſonnes que je viens de
„ nommer. Enfin, il eſt très-sûr que les deux Dames ſont
„ incapables d'une pareille infidélité. Je n'en puis ſavoir

„ davantage de ma retraite. Vous avez des correſpondances
„ au moyen deſquelles il vous feroit aiſé, ſi la choſe en
„ valoit la peine, de remonter à la ſource, & de vérifier
„ le fait.

„ Dans la même lettre M. l'abbé T....t me marque
„ qu'il tient la feuille en réſerve, & ne la prêtera point
„ ſans mon conſentement, qu'aſſurément je ne donnerai
„ pas. Mais cet exemplaire peut n'être pas le ſeul à Paris.
„ Je ſouhaite, Monſieur, que cette lettre n'y ſoit pas impri-
„ mée, & je ferai de mon mieux pour cela; mais ſi je
„ ne pouvois éviter qu'elle le fut, & qu'inſtruit à temps,
„ je puſſe avoir la préférence, alors je n'héſiterois pas à
„ la faire imprimer moi-même. Cela me paroît juſte &
„ naturel.

„ Quant à votre réponſe à la même lettre, elle n'a été
„ communiquée à perſonne, & vous pouvez compter qu'elle
„ ne ſera point imprimée ſans votre aveu, qu'aſſurément je
„ n'aurai point l'indiſcrétion de vous demander, ſachant
„ bien que ce qu'un homme écrit à un autre, il ne l'écrit
„ pas au public. Mais ſi vous en vouliez faire une pour être
„ publiée & me l'adreſſer, je vous promets de la joindre
„ fidellement à ma lettre, & de n'y pas repliquer un
„ ſeul mot.

„ Je ne vous aime point, Monſieur; vous m'avez fait les
„ maux qui pouvoient m'être les plus ſenſibles, à moi votre
„ diſciple & votre enthouſiaſte. Vous avez perdu Genève
„ pour le prix de l'aſyle que vous y avez reçu; vous avez
„ aliéné de moi mes concitoyens, pour le prix des applau-
„ diſſemens

„ diffemens que je vous ai prodigués parmi eux : c'eſt vous
„ qui me rendez le ſéjour de mon pays inſupportable; c'eſt
„ vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de
„ toutes les conſolations des mourans, & jeté pour tout
„ honneur dans une voirie, tandis que tous les honneurs
„ qu'un homme peut attendre, vous accompagneront dans
„ mon pays. Je vous hais, enfin, puiſque vous l'avez voulu;
„ mais je vous hais en homme encore plus digne de vous
„ aimer, ſi vous l'aviez voulu. De tous les ſentimens dont
„ mon cœur étoit pénétré pour vous, il n'y reſte que l'ad-
„ miration qu'on ne peut refuſer à votre beau génie, &
„ l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que
„ vos talens, ce n'eſt pas ma faute. Je ne manquerai
„ jamais au reſpect qui leur eſt dû, ni aux procédés que
„ ce reſpect exige."

Au milieu de toutes ces petites tracaſſeries littéraires, qui me confirmoient de plus en plus dans ma réſolution, je reçus le plus grand honneur que les lettres m'aient attiré, & auquel j'ai été le plus ſenſible, dans la viſite que M. le prince de Conti daigna me faire par deux fois, l'une au petit château, & l'autre à Mont-Louis. Il choiſit même toutes les deux fois le temps que Mde. de Luxembourg n'étoit pas à Montmorenci, afin de rendre plus manifeſte qu'il n'y venoit que pour moi. Je n'ai jamais douté que je ne duſſe les premières bontés de ce prince à Mde. de Luxembourg & à Mde. de Boufflers; mais je ne doute pas, non plus, que je ne doive à ſes propres ſentimens & à

moi-même, celles dont il n'a cessé de m'honorer depuis lors. (*)

Comme mon appartement de Mont-Louis étoit très-petit, & que la situation du donjon étoit charmante, j'y conduisis le prince, qui pour comble de grâces, voulut que j'eusse l'honneur de faire sa partie aux échecs. Je savois qu'il gagnoit le chevalier de Lorenzy qui étoit plus fort que moi. Cependant, malgré les signes & les grimaces du chevalier & des assistans, que je ne fis pas semblant de voir, je gagnai les deux parties que nous jouâmes. En finissant je lui dis d'un ton respectueux, mais grave : Monseigneur, j'honore trop votre altesse sérénissime, pour ne la pas gagner toujours aux échecs. Ce grand prince, plein d'esprit & de lumière, & si digne pour n'être pas adulé, sentit en effet, du moins je le pense, qu'il n'y avoit là que moi qui le traitasse en homme, & j'ai tout lieu de croire qu'il m'en a vraiment su bon gré.

Quand il m'en auroit su mauvais gré, je ne me reprocherois pas de n'avoir voulu le tromper en rien, & je n'ai pas assurément à me reprocher non plus, d'avoir mal répondu dans mon cœur à ses bontés, mais bien d'y avoir répondu quelquefois de mauvaise grâce, tandis qu'il mettoit lui-même une grâce infinie dans la manière de me les marquer. Peu de jours après il me fit envoyer un panier de gibier, que je reçus comme je devois. A quelque temps de-là il m'en

(1) Remarquez la persévérance de cette aveugle & stupide confiance au milieu de tous les traitemens qui devoient le plus m'en désabuser. Elle n'a cessé que depuis mon retour à Paris en 1770.

fit envoyer un autre, & l'un de ſes officiers des chaſſes écrivit par ſes ordres, que c'étoit de la chaſſe de ſon Alteſſe, & du gibier tiré de ſa propre main. Je le reçus encore, mais j'écrivis à Mde. de Boufflers que je n'en recevrois plus. Cette lettre fut généralement blâmée, & méritoit de l'être. Refuſer des préſens en gibier d'un prince du ſang, qui de plus met tant d'honnêteté dans l'envoi, eſt moins la délicateſſe d'un homme fier qui veut conſerver ſon indépendance, que la ruſticité d'un mal-appris qui ſe méconnoît. Je n'ai jamais relu cette lettre dans mon recueil, ſans en rougir, & ſans me reprocher de l'avoir écrite. Mais enfin, je n'ai pas entrepris mes confeſſions pour taire mes ſottiſes, & celle-là me révolte trop moi-même, pour qu'il me ſoit permis de la diſſimuler.

Si je ne fis pas celle de devenir ſon rival, il s'en fallut peu : car alors Mde. de B.......s étoit encore ſa maîtreſſe, & je n'en ſavois rien. Elle me venoit voir aſſez ſouvent avec le chevalier de Lorenzy. Elle étoit belle & jeune encore, elle affectoit l'eſprit romain, & moi je l'eus toujours romaneſque; cela ſe tenoit d'aſſez près. Je faillis me prendre; je crois qu'elle le vit : le chevalier le vit auſſi; du moins il m'en parla, & de manière à ne pas me décourager. Mais pour le coup, je fus ſage, & il en étoit temps à cinquante ans. Plein de la leçon que je venois de donner aux barbons dans ma lettre à d'Alembert, j'eus honte d'en profiter ſi mal moi-même; d'ailleurs, apprenant ce que j'avois ignoré, il auroit fallu que la tête m'eut tourné pour porter ſi haut mes concurrences. Enfin, mal guéri peut-être encore de ma paſ-

ſion pour Mde. d'H......., je ſentis que plus rien ne la pouvoit remplacer dans mon cœur, & je fis mes adieux à l'amour pour le reſte de ma vie. Au moment où j'écris ceci, je viens d'avoir d'une jeune femme, qui avoit ſes vues, des agaceries bien dangereuſes, & avec des yeux bien inquiétans : mais ſi elle a fait ſemblant d'oublier mes douze luſtres, pour moi, je m'en ſuis ſouvenu. Après m'être tiré de ce pas, je ne crains plus de chûtes, & je réponds de moi pour le reſte de mes jours.

Mde. de B.......s s'étant apperçu de l'émotion qu'elle m'avoit donnée, put s'appercevoir auſſi que j'en avois triomphé. Je ne ſuis ni aſſez fou, ni aſſez vain pour croire avoir pu lui inſpirer du goût à mon âge; mais ſur certains propos qu'elle tint à Thérèſe, j'ai cru lui avoir inſpiré de la curioſité; ſi cela eſt, & qu'elle ne m'ait pas pardonné cette curioſité fruſtrée, il faut avouer que j'étois bien né pour être victime de mes foibleſſes, puiſque l'amour vainqueur me fut ſi funeſte, & que l'amour vaincu me le fut encore plus.

Ici finit le recueil des lettres qui m'a ſervi de guide dans ces deux livres. Je ne vais plus marcher que ſur la trace de mes ſouvenirs : mais ils ſont tels dans cette cruelle époque, & la forte impreſſion m'en eſt ſi bien reſtée, que, perdu dans la mer immenſe de mes malheurs, je ne puis oublier les détails de mon premier naufrage, quoique ſes ſuites ne m'offrent plus que des ſouvenirs confus. Ainſi, je puis marcher dans le livre ſuivant avec encore aſſez d'aſſurance. Si je vais plus loin, ce ne ſera plus qu'en tâtonnant.

Fin du dixième Livre.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE ONZIÈME.

Quoique la Julie qui, depuis long-temps étoit sous presse, ne parut point encore à la fin de 1760, elle commençoit à faire grand bruit. Mde. de Luxembourg en avoit parlé à la cour, Mde. d'H........ à Paris. Cette dernière avoit même obtenu de moi pour St. L.....t la permission de la faire lire en manuscrit au roi de Pologne, qui en avoit été enchanté. Duclos, à qui je l'avois aussi fait lire, en avoit parlé à l'académie. Tout Paris étoit dans l'impatience de voir ce roman; les libraires de la rue St. Jaques & celui du Palais-royal étoient assiégés de gens qui en demandoient des nouvelles. Il parut enfin, & son succès, contre l'ordinaire, répondit à l'empressement avec lequel il avoit été attendu. Mde. la Dauphine, qui l'avoit lu des premières, en parla à M. de Luxembourg comme d'un ouvrage ravissant. Les sentimens furent partagés chez les gens de lettres, mais dans le monde, il n'y eut qu'un avis, & les femmes surtout

s'enivrèrent & du livre & de l'auteur, au point qu'il y en avoit peu, même dans les hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête, si je l'avois entrepris. J'ai de cela des preuves que je ne veux pas écrire, & qui, sans avoir eu besoin de l'expérience, autorisent mon opinion. Il est singulier que ce livre ait mieux réussi en France que dans le reste de l'Europe, quoique les François, hommes & femmes, n'y soient pas fort bien traités. Tout au contraire de mon attente, son moindre succès fut en Suisse, & son plus grand à Paris. L'amitié, l'amour, la vertu règnent-ils donc à Paris plus qu'ailleurs? Non, sans doute; mais il y règne encore ce sens exquis qui transporte le cœur à leur image, & qui nous fait chérir dans les autres les sentimens purs, tendres, honnêtes que nous n'avons plus. La corruption désormais est partout la même : il n'existe plus ni mœurs, ni vertus en Europe; mais s'il existe encore quelque amour pour elles, c'est à Paris qu'on doit le chercher. (*)

Il faut, à travers tant de préjugés & de passions factices, savoir bien analyser le cœur humain pour y démêler les vrais sentimens de la nature. Il faut une délicatesse de tact qui ne s'acquiert que dans l'éducation du grand monde, pour sentir, si j'ose ainsi dire, les finesses de cœur dont cet ouvrage est rempli. Je mets sans crainte sa quatrième partie à côté de la princesse de Clèves, & je dis que si ces deux morceaux n'eussent été lus qu'en province, on n'auroit jamais senti tout leur prix. Il ne faut donc pas s'étonner si le plus grand succès de ce livre fut à la cour. Il abonde en

(*) J'écrivois ceci en 1769.

traits vifs, mais voilés, qui doivent y plaire, parce qu'on eſt plus exercé à les pénétrer. Il faut pourtant les y diſtinguer encore. Cette lecture n'eſt aſſurément pas propre à cette ſorte de gens d'eſprit qui n'ont que de la ruſe, qui ne ſont fins que pour pénétrer le mal, & qui ne voient rien du tout où il n'y a que du bien à voir. Si, par exemple, la Julie eût été publiée en certain pays que je penſe, je ſuis sûr que perſonne n'en eut achevé la lecture, & qu'elle ſeroit morte en naiſſant.

J'ai raſſemblé la plupart des lettres qui me furent écrites ſur cet ouvrage, dans une liaſſe qui eſt entre les mains de Mde. de Nadaillac. Si jamais ce recueil paroît, on y verra des choſes bien ſingulières, & une oppoſition de jugement qui montre ce que c'eſt que d'avoir à faire au public. La choſe qu'on y a le moins vue, & qui en fera toujours un ouvrage unique, eſt la ſimplicité du ſujet & la chaîne de l'intérêt qui, concentré entre trois perſonnes, ſe ſoutient durant ſix volumes ſans épiſode, ſans aventure romaneſque, ſans méchanceté d'aucune eſpèce, ni dans les perſonnages, ni dans les actions. Diderot a fait de grands complimens à Richardſon ſur la prodigieuſe variété de ſes tableaux & ſur la multitude de ſes perſonnages. Richardſon a, en effet, le mérite de les avoir tous bien caractériſés : mais quant à leur nombre, il a cela de commun avec les plus inſipides romanciers, qui ſuppléent à la ſtérilité de leurs idées à force de perſonnages & d'aventures. Il eſt aiſé de réveiller l'attention en préſentant inceſſamment & des événemens inouis & de nouveaux viſages, qui paſſent comme les figures de la

lanterne magique : mais de ſoutenir toujours cette attention ſur les mêmes objets & ſans aventures merveilleuſes, cela, certainement, eſt plus difficile, & ſi, toute choſe égale, la ſimplicité du ſujet ajoute à la beauté de l'ouvrage, les romans de Richardſon, ſupérieurs en tant d'autres choſes, ne ſauroient, ſur cet article, entrer en parallèle avec le mien. Il eſt mort, cependant, je le ſais, & j'en ſais la cauſe; mais il reſſuſcitera.

Toute ma crainte étoit qu'à force de ſimplicité, ma marche ne fût ennuyeuſe, & que je n'euſſe pu nourrir aſſez l'intérêt pour le ſoutenir juſqu'au bout. Je fus raſſuré par un fait qui, ſeul, m'a plus flatté que tous les complimens qu'a pu m'attirer cet ouvrage.

Il parut au commencement du carnaval. Un colporteur le porta à Mde. la princeſſe de Talmont (*), un jour de bal de l'opéra. Après ſouper, elle ſe fit habiller pour y aller, & en attendant l'heure, elle ſe mit à lire le nouveau roman. A minuit, elle ordonna qu'on mît ſes chevaux, & continua de lire. On vint lui dire que ſes chevaux étoient mis ; elle ne répondit rien. Ses gens, voyant qu'elle s'oublioit, vinrent l'avertir qu'il étoit deux heures. Rien ne preſſe encore, dit-elle, en liſant toujours. Quelque temps après, ſa montre étant arrêtée, elle ſonna pour ſavoir quelle heure il étoit. On lui dit qu'il étoit quatre heures. Cela étant, dit-elle, il eſt trop tard pour aller au bal, qu'on ôte mes chevaux. Elle ſe fit déshabiller, & paſſa le reſte de la nuit à lire.

Depuis qu'on me raconta ce trait, j'ai toujours déſiré

(*) Ce n'eſt pas elle, mais une autre Dame dont j'ignore le nom.

de

de voir cette Dame, non-feulement pour favoir d'elle-même s'il eft exactement vrai ; mais auffi parce que j'ai toujours crû qu'on ne pouvoit prendre un intérêt fi vif à l'Héloïfe, fans avoir ce fixième fens, ce fens moral dont fi peu de cœurs font doués, & fans lequel nul ne fauroit entendre le mien.

Ce qui me rendit les femmes fi favorables fut la perfuafion où elles furent que j'avois écrit ma propre hiftoire, & que j'étois moi-même le héros de ce roman. Cette croyance étoit fi bien établie que Mde. de Polignac écrivit à Mde. de V......n pour la prier de m'engager à lui laiffer voir le portrait de Julie. Tout le monde étoit perfuadé qu'on ne pouvoit exprimer fi vivement des fentimens qu'on n'auroit point éprouvés, ni peindre ainfi les tranfports de l'amour, que d'après fon propre cœur. En cela, l'on avoit raifon, & il eft certain que j'écrivis ce roman dans les plus brûlantes extafes ; mais on fe trompoit en penfant qu'il avoit fallu des objets réels pour les produire ; on étoit loin de concevoir à quel point je puis m'enflammer pour des êtres imaginaires. Sans quelques reminifcences de jeuneffe & Mde. d'H........, les amours que j'ai fentis & décrits, n'auroient été qu'avec des fylphides. Je ne voulus ni confirmer, ni détruire une erreur qui m'étoit avantageufe. On peut voir dans la préface en dialogue, que je fis imprimer à part, comment je laiffai là-deffus le public en fufpens. Les rigoriftes difent que j'aurois dû déclarer la vérité tout rondement. Pour moi, je ne vois pas ce qui m'y pouvoit obliger, & je crois qu'il y

auroit eu plus de bêtiſe que de franchiſe à cette déclaration faite ſans néceſſité.

A-peu-près dans le même temps, parut la Paix perpétuelle, dont l'année précédente j'avois cédé le manuſcrit à un certain M. de Baſtide, auteur d'un journal, appelé *le Monde*, dans lequel il vouloit, bon gré malgré, fourrer tous mes manuſcrits. Il étoit de la connoiſſance de M. Duclos, & vint, en ſon nom, me preſſer de lui aider à remplir *le Monde*. Il avoit ouï parler de la Julie, & vouloit que je la miſſe dans ſon journal : il vouloit que j'y miſſe l'Emile ; il auroit voulu que j'y miſſe le Contrat ſocial, s'il en eût ſoupçonné l'exiſtence. Enfin, excédé de ſes importunités, je pris le parti de lui céder pour douze louis mon extrait de la Paix perpétuelle. Notre accord étoit qu'il s'imprimeroit dans ſon journal ; mais ſitôt qu'il fut propriétaire de ce manuſcrit, il jugea à propos de le faire imprimer à part, avec quelques retranchemens que le cenſeur exigea. Qu'eut-ce été ſi j'y avois joint mon jugement ſur cet ouvrage, dont très-heureuſement je ne parlai point à M. de Baſtide, & qui n'entra point dans notre marché ! Ce jugement eſt encore en manuſcrit parmi mes papiers. Si jamais il voit le jour, on y verra combien les plaiſanteries & le ton ſuffiſant de Voltaire, à ce ſujet, m'ont dû faire rire, moi qui voyois ſi bien la portée de ce pauvre homme dans les matières politiques dont il ſe mêloit de parler.

Au milieu de mes ſuccès, dans le public, & de la faveur des Dames, je me ſentois déchoir à l'hôtel de Luxembourg, non pas auprès de M. le Maréchal, qui ſembloit même

redoubler chaque jour de bontés & d'amitiés pour moi, mais auprès de Mde. la Maréchale. Depuis que je n'avois plus rien à lui lire, ſon appartement m'étoit moins ouvert, & durant les voyages de Montmorenci, quoique je me préſentaſſe aſſez exactement, je ne la voyois plus guères qu'à table. Ma place même n'y étoit plus auſſi marquée, à côté d'elle. Comme elle ne me l'offroit plus, qu'elle me parloit peu, & que je n'avois pas, non plus, grand choſe à lui dire, j'aimois autant prendre une autre place où j'étois plus à mon aiſe, ſurtout le ſoir; car machinalement je prenois peu-à-peu l'habitude de me placer plus près de M. le Maréchal.

A propos du ſoir, je me ſouviens d'avoir dit que je ne ſoupois pas au château, & cela étoit vrai dans le commencement de la connoiſſance; mais comme M. de Luxembourg ne dînoit point & ne ſe mettoit pas même à table, il arriva de-là, qu'au bout de pluſieurs mois, & dejà très-familier dans la maiſon, je n'avois encore jamais mangé avec lui. Il eut la bonté d'en faire la remarque. Cela me détermina d'y ſouper quelquefois quand il y avoit peu de monde, & je m'en trouvois très-bien, vu qu'on dînoit preſque en l'air, & comme on dit ſur le bout du banc; au lieu que le ſouper étoit très-long, parce qu'on s'y repoſoit avec plaiſir au retour d'une longue promenade, très-bon, parce que M. de Luxembourg aimoit la bonne chère, & très-agréable, parce que Mde. de Luxembourg en faiſoit les honneurs à charmer. Sans cette explication l'on entendroit difficilement la fin d'une lettre de M. de Luxembourg,

où il me dit qu'il se rappelle avec délices nos promenades ; surtout, ajoute-t-il, quand en rentrant les soirs dans la cour, nous n'y trouvions point de traces de carosses ; c'est que, comme on passoit tous les matins le rateau sur le sable de la cour, pour effacer les ornières, je jugeois par le nombre de ces traces, du monde qui étoit survenu dans l'après midi.

Cette année 1761, mit le comble aux pertes continuelles que fit ce bon seigneur, depuis que j'avois l'honneur de le voir ; comme si les maux que me préparoit la destinée, eussent dû commencer par l'homme pour qui j'avois le plus d'attachement & qui en étoit le plus digne. La première année il perdit sa sœur, Mde. la duchesse de Villeroy ; la seconde il perdit sa fille, Mde. la princesse de Robeck ; la troisième il perdit dans le duc de Montmorenci, son fils unique ; & dans le comte de Luxembourg, son petit-fils, les seuls & derniers soutiens de sa branche & de son nom. Il supporta toutes ces pertes avec un courage apparent ; mais son cœur ne cessa de saigner en-dedans tout le reste de sa vie, & sa santé ne fit plus que décliner. La mort imprévue & tragique de son fils, dut lui être d'autant plus sensible, qu'elle arriva précisément au moment où le roi venoit de lui accorder pour son fils, & de lui promettre pour son petit-fils, la survivance de sa charge de capitaine des gardes du corps. Il eut la douleur de voir s'éteindre peu-à-peu, ce dernier enfant de la plus grande espérance, & cela par l'aveugle confiance de la mère au médecin, qui fit périr ce pauvre enfant d'inanition, avec des médecines pour toute

nourriture. Hélas ! si j'en eusse été cru, le grand-père & le petit-fils seroient tous deux encore en vie. Que ne dis-je point, que n'écrivis-je point à M. le Maréchal, que de représentations ne fis-je point à Mde. de Montmorenci, sur le régime plus qu'austère que, sur la foi de son médecin, elle faisoit observer à son fils ? Mde. de Luxembourg qui pensoit comme moi, ne vouloit point usurper l'autorité de la mère ; M. de Luxembourg, homme doux & foible, n'aimoit point à contrarier. Mde. de Montmorenci avoit dans B..... une foi, dont son fils finit par être la victime. Que ce pauvre enfant étoit aise quand il pouvoit obtenir la permission de venir à Mont-Louis avec Mde. de Boufflers, demander à goûter à Thérèse, & mettre quelque aliment dans son estomac affamé ! Combien je déplorois en moi-même les misères de la grandeur, quand je voyois cet unique héritier d'un si grand bien, d'un si grand nom, de tant de titres & de dignités, dévorer avec l'avidité d'un mendiant, un pauvre petit morceau de pain ! Enfin, j'eus beau dire & beau faire, le médecin triompha, & l'enfant mourut de faim.

La même confiance aux charlatans qui fit périr le petit-fils, creusa le tombeau du grand-père, & il s'y joignit de plus la pusillanimité de vouloir se dissimuler les infirmités de l'âge. M. de Luxembourg avoit eu par intervalles quelque douleur au gros doigt du pied ; il en eut une atteinte à Montmorenci, qui lui donna de l'insomnie & un peu de fiévre. J'osai prononcer le mot de goutte ; Mde. de Luxembourg me tança. Le valet-de-chambre, chirurgien de M. le Maréchal, soutint que ce n'étoit pas la goutte, & se mit

à panser la partie souffrante avec du baume tranquille. Malheureusement la douleur se calma, & quand elle revint, on ne manqua pas d'employer le même remède qui l'avoit calmée : la constitution s'altéra, les maux augmentèrent, & les remèdes en même raison. Mde. de Luxembourg, qui vit bien enfin que c'étoit la goutte, s'opposa à cet insensé traitement. On se cacha d'elle, & M. de Luxembourg périt par sa faute au bout de quelques années, pour avoir voulu s'obstiner à guérir. Mais n'anticipons point de si loin sur les malheurs : combien j'en ai d'autres à narrer avant celui-là !

Il est singulier avec quelle fatalité tout ce que je pouvois dire & faire, sembloit fait pour déplaire à Mde. de Luxembourg, lors même que j'avois le plus à cœur de conserver sa bienveillance. Les afflictions que M. de Luxembourg éprouvoit coup sur coup, ne faisoient que m'attacher à lui davantage, & par conséquent à Mde. de Luxembourg : car ils m'ont toujours paru si sincèrement unis, que les sentimens qu'on avoit pour l'un s'étendoient nécessairement à l'autre. M. le Maréchal vieillissoit. Son assiduité à la cour, les soins qu'elle entraînoit, les chasses continuelles, la fatigue, surtout du service durant son quartier, auroient demandé la vigueur d'un jeune homme, & je ne voyois plus rien qui pût soutenir la sienne dans cette carrière. Puisque ses dignités devoient être dispersées, & son nom éteint après lui, peu lui importoit de continuer une vie laborieuse, dont l'objet principal avoit été de ménager la faveur du prince à ses enfans. Un jour que nous n'étions que nous trois, &

qu'il ſe plaignoit des fatigues de la cour, en homme que ſes pertes avoient découragé; j'oſai parler de retraite, & lui donner le conſeil que Cyneas donnoit à Pyrrhus; il ſoupira, & ne répondit pas déciſivement. Mais au premier moment où Mde. de Luxembourg me vit en particulier, elle me relança vivement ſur ce conſeil qui me parut l'avoir allarmée. Elle ajouta une choſe dont je ſentis la juſteſſe, & qui me fit renoncer à retoucher jamais la même corde: c'eſt que la longue habitude de vivre à la cour devenoit un vrai beſoin, que c'étoit même en ce moment une diſſipation pour M. de Luxembourg, & que la retraite que je lui conſeillois ſeroit moins un repos pour lui qu'un exil, où l'oiſiveté, l'ennui, la triſteſſe, achèveroient bientôt de le conſumer. Quoiqu'elle dût voir qu'elle m'avoit perſuadé, quoiqu'elle dût compter ſur la promeſſe que je lui fis & que je lui tins, elle ne parut jamais bien tranquilliſée à cet égard, & je me ſuis rappelé que depuis lors, mes tête-à-têtes avec M. le Maréchal avoient été plus rares & preſque toujours interrompus.

Tandis que ma balourdiſe & mon guignon me nuiſoient ainſi de concert auprès d'elle, les gens qu'elle voyoit & qu'elle aimoit le plus ne m'y ſervoient pas. L'abbé de B.......s ſurtout, jeune homme auſſi brillant qu'il ſoit poſſible de l'être, ne me parut jamais bien diſpoſé pour moi, & non-ſeulement il eſt le ſeul de la ſociété de Mde. la Maréchale, qui ne m'ait jamais marqué la moindre attention, mais j'ai cru m'appercevoir qu'à tous les voyages qu'il fit à Montmorenci, je perdois quelque choſe auprès d'elle,

& il eſt vrai que, ſans même qu'il le voulût, c'étoit aſſez de ſa ſeule préſence : tant la grâce & le ſel de ſes gentilleſſes appeſantiſſoit encore mes lourds *ſpropoſiti.* Les deux premières années il n'étoit preſque pas venu à Montmorenci, & par l'indulgence de Mde. la Maréchale, je m'étois paſſablement ſoutenu; mais ſitôt qu'il parut un peu de ſuite, je fus écraſé ſans retour. J'aurois voulu me réfugier ſous ſon aîle, & faire enſorte qu'il me prit en amitié; mais la même mauſſaderie qui me faiſoit un beſoin de lui plaire, m'empêcha d'y réuſſir, & ce que je fis pour cela maladroitement, acheva de me perdre auprès de Mde. la Maréchale, ſans m'être utile auprès de lui. Avec autant d'eſprit il eut pu réuſſir à tout, mais l'impoſſibilité de s'appliquer & le goût de la diſſipation, ne lui ont permis d'acquérir que des demi-talens en tout genre. En revanche il en a beaucoup, & c'eſt tout ce qu'il faut dans le grand monde où il veut briller. Il fait très-bien de petits vers, écrit très-bien de petites lettres, va jouaillant un peu du ciſtre, & barbouillant un peu de peinture au paſtel. Il s'aviſa de vouloir faire le portrait de Mde. de Luxembourg; ce portrait étoit horrible. Elle prétendoit qu'il ne lui reſſembloit point du tout, & cela étoit vrai. Le traître d'abbé me conſulta, & moi, comme un ſot & comme un menteur, je dis que le portrait reſſembloit. Je voulois cajoler l'abbé, mais je ne cajolois pas Mde. la Maréchale, qui mit ce trait dans ſes regiſtres, & l'abbé ayant fait ſon coup, ſe moqua de moi. J'appris par ce ſuccès de mon tardif coup d'eſſai, à ne plus me mêler de vouloir flagorner & flatter malgré Minerve.

Mon

Mon talent étoit de dire aux hommes des vérités utiles, mais dures, avec assez d'énergie & de courage; il falloit m'y tenir. Je n'étois point né, je ne dis pas pour flatter, mais pour louer. La maladresse des louanges que j'ai voulu donner, m'a fait plus de mal que l'âpreté de mes censures. J'en ai à citer ici un exemple si terrible, que ses suites ont non-seulement fait ma destinée pour le reste de ma vie, mais décideront peut-être de ma réputation dans toute la postérité.

Durant les voyages de Montmorenci, M. de Choiseul venoit quelquefois souper au château. Il y vint un jour que j'en sortois. On parla de moi, M. de Luxembourg lui conta mon histoire de Venise avec M. de M........ M. de Choiseul dit que c'étoit dommage que j'eusse abandonné cette carrière, & que si j'y voulois rentrer, il ne demandoit pas mieux que de m'occuper. M. de Luxembourg me redit cela; j'y fus d'autant plus sensible que je n'étois pas accoutumé d'être gâté par les ministres, & il n'est pas sûr que, malgré mes résolutions, si ma santé m'eût permis d'y songer, j'eusse évité d'en faire de nouveau la folie. L'ambition n'eut jamais chez moi que les courts intervalles où toute autre passion me laissoit libre; mais un de ces intervalles eut suffi pour me rengager. Cette bonne intention de M. de Choiseul m'affectionnant à lui, accrut l'estime que, sur quelques opérations de son ministère, j'avois conçue pour ses talens, & le pacte de famille en particulier me parut annoncer un homme d'état du premier ordre. Il gagnoit encore dans mon esprit au peu de cas que je faisois de ses prédécesseurs, sans

excepter Mde. de P.......r, que je regardois comme une façon de premier miniſtre, & quand le bruit courut que, d'elle ou de lui, l'un des deux expulſeroit l'autre, je crus faire des vœux pour la gloire de la France, en en faiſant pour que M. de Choiſeul triomphât. Je m'étois ſenti de tout temps pour Mde. de P.......r de l'antipathie, même avant ſa fortune, je l'avois vue chez Mde. de la Poplinière, portant encore le nom de Mde. d'E.....s. Depuis lors, j'avois été mécontent de ſon ſilence au ſujet de Diderot, & de tous ſes procédés par rapport à moi, tant au ſujet des fêtes de Ramire & des Muſes galantes, qu'au ſujet du Devin du village, qui ne m'avoit valu dans aucun genre de produit des avantages proportionnés à ſes ſuccès, & dans toutes les occaſions je l'avois toujours trouvée très-peu diſpoſée à m'obliger; ce qui n'empêcha pas le chevalier de Lorenzy de me propoſer de faire quelque choſe à la louange de cette dame, en m'inſinuant que cela pourroit m'être utile. Cette propoſition m'indigna d'autant plus, que je vis bien qu'il ne la faiſoit pas de ſon chef, ſachant que cet homme, nul par lui-même, ne penſe & n'agit que par l'impulſion d'autrui. Je ſais trop peu me contraindre pour avoir pu lui cacher mon dédain pour ſa propoſition, ni à perſonne mon peu de penchant pour la favorite; elle le connoiſſoit, j'en étois sûr, & tout cela mêloit mon intérêt propre à mon inclination naturelle dans les vœux que je faiſois pour M. de Choiſeul. Prévenu d'eſtime pour ſes talens, qui étoient tout ce que je connoiſſois de lui, plein de reconnoiſſance pour ſa bonne volonté, ignorant d'ailleurs dans ma retraite ſes goûts & ſa

manière de vivre, je le regardois d'avance comme le vengeur du public & le mien : & mettant alors la dernière main au Contrat ſocial, j'y marquai, dans un ſeul trait, ce que je penſois des précédens miniſtères & de celui qui commençoit à les éclipſer. Je manquai, dans cette occaſion, à ma plus conſtante maxime, & de plus, je ne ſongeai pas que, quand on veut louer & blâmer fortement dans un même article ſans nommer les gens, il faut tellement approprier la louange à ceux qu'elle regarde, que le plus ombrageux amour-propre ne puiſſe y trouver de qui-pro-quo. J'étois là-deſſus dans une ſi folle ſécurité, qu'il ne me vint pas même à l'eſprit que quelqu'un pût prendre le change. On verra bientôt ſi j'eus raiſon.

Une de mes chances étoit d'avoir toujours dans mes liaiſons des femmes auteurs. Je croyois au moins parmi les grands éviter cette chance. Point du tout : elle m'y ſuivoit encore. Mde. de Luxembourg ne fut pourtant jamais, que je ſache, atteinte de cette manie ; mais Mde. la comteſſe de B.......s le fut. Elle fit une tragédie en proſe, qui fut d'abord lue, promenée & prônée dans la ſociété de M. le prince de Conti, & ſur laquelle, non contente de tant d'éloges, elle voulut auſſi me conſulter pour avoir le mien. Elle l'eut, mais modéré, tel que le méritoit l'ouvrage. Elle eut de plus l'avertiſſement que je crus lui devoir, que ſa pièce, intitulée *l'Eſclave généreux*, avoit un très-grand rapport à une pièce angloiſe, aſſez peu connue, mais pourtant traduite, intitulée *Oroonoko*. Mde. de B.......s me remercia de l'avis, en m'aſſurant toutefois que ſa pièce ne reſſembloit

point du tout à l'autre. Je n'ai jamais parlé de ce plagiat à perſonne au monde qu'à elle ſeule, & cela pour remplir un devoir qu'elle m'avoit impoſé ; cela ne m'a pas empêché de me rappeler ſouvent depuis lors, le ſort de celui que remplit Gil-Blas près de l'archevêque prédicateur.

Outre l'abbé de B.......s, qui ne m'aimoit pas, outre Mde. de B.......s, auprès de laquelle j'avois des torts que les femmes ni les auteurs ne pardonnent pas, tous les autres amis de Mde. la Maréchale m'ont toujours paru peu diſpoſés à être des miens, entr'autres M. le préſident Hénault, lequel, enrôlé parmi les auteurs, n'étoit pas exempt de leurs défauts ; entr'autres auſſi Mde. du Deffand & Mlle. de Leſpinaſſe, toutes deux en grande liaiſon avec Voltaire, & intimes amies de d'Alembert, avec lequel la dernière a même fini par vivre, s'entend en tout bien & en tout honneur, & cela ne peut même s'entendre autrement. J'avois d'abord commencé à m'intéreſſer fort à Mde. du Deffand, que la perte de ſes yeux faiſoit aux miens un objet de commiſération ; mais ſa manière de vivre, ſi contraire à la mienne, que l'heure du lever de l'un étoit preſque celle du coucher de l'autre, ſa paſſion ſans bornes pour le petit bel-eſprit, l'importance qu'elle donnoit, ſoit en bien, ſoit en mal, aux moindres torche-culs qui paroiſſoient, le deſpotiſme & l'emportement de ſes oracles ; ſon engouement outré pour ou contre toutes choſes, qui ne lui permettoit de parler de rien qu'avec des convulſions, ſes préjugés incroyables, ſon invincible obſtination, l'enthouſiaſme de déraiſon où la portoit l'opiniâtreté de ſes jugemens paſſion-

nés; tout cela me rebuta bientôt des ſoins que je voulois lui rendre ; je la négligeai, elle s'en apperçut : c'en fut aſſez pour la mettre en fureur, & quoique je ſentiſſe aſſez combien une femme de ce caractère pouvoit être à craindre, j'aimai mieux encore m'expoſer au fléau de ſa haine qu'à celui de ſon amitié.

Ce n'étoit pas aſſez d'avoir ſi peu d'amis dans la ſociété de Mde. de Luxembourg, ſi je n'avois des ennemis dans ſa famille. Je n'en eus qu'un, mais qui, par la poſition où je me trouve aujourd'hui, en vaut cent. Ce n'étoit aſſurément pas M. le duc de Villeroy ſon frère; car, non-ſeulement il m'étoit venu voir, mais il m'avoit invité pluſieurs fois d'aller à Villeroy, & comme j'avois répondu à cette invitation avec autant de reſpect & d'honnêteté qu'il m'avoit été poſſible, partant de cette réponſe vague comme d'un conſentement, il avoit arrangé avec M. & Mde. de Luxembourg un voyage d'une quinzaine de jours, dont je devois être, & qui me fut propoſé. Comme les ſoins qu'exigeoit ma ſanté ne me permettoient pas alors de me déplacer ſans riſque, je priai M. de Luxembourg de vouloir bien me dégager. On peut voir par ſa réponſe que cela ſe fit de la meilleure grâce du monde, & M. de Villeroy ne m'en témoigna pas moins de bonté qu'auparavant. Son neveu & ſon héritier, le jeune marquis de V......., ne participa pas à la bienveillance dont m'honoroit ſon oncle, ni auſſi, je l'avoue, au reſpect que j'avois pour lui. Ses airs éventés me le rendirent inſupportable, & mon air froid m'attira ſon averſion. Il fit même, un ſoir à table, une incartade, dont je me tirai mal, parce

que je ſuis bête, ſans préſence d'eſprit, & que la colère, au lieu d'aiguiſer le peu que j'en ai, me l'ôte. J'avois un chien qu'on m'avoit donné tout jeune, preſqu'à mon arrivée à l'Hermitage, & que j'avois alors appelé *duc*. Ce chien, non beau, mais rare en ſon eſpèce, duquel j'avois fait mon compagnon, mon ami, & qui certainement méritoit mieux ce titre que la plupart de ceux qui l'ont pris, étoit devenu célèbre au château de Montmorenci par ſon naturel aimant, ſenſible, & par l'attachement que nous avions l'un pour l'autre; mais par une puſillanimité fort ſotte, j'avois changé ſon nom en celui de *turc*, comme s'il n'y avoit pas des multitudes de chiens qui s'appellent *marquis*, ſans qu'aucun marquis s'en fâche. Le marquis de V......., qui ſut ce changement de nom, me pouſſa tellement là-deſſus, que je fus obligé de conter en pleine table ce que j'avois fait. Ce qu'il y avoit d'offenſant pour le nom de duc, dans cette hiſtoire, n'étoit pas tant de le lui avoir donné que de le lui avoir ôté. Le pis fut qu'il y avoit là pluſieurs ducs; M. de Luxembourg l'étoit, ſon fils l'étoit, le marquis de V......., fait pour le devenir, & qui l'eſt aujourd'hui, jouit avec une cruelle joie de l'embarras où il m'avoit mis, & de l'effet qu'avoit produit cet embarras. On m'aſſura le lendemain que ſa tante l'avoit vivement tancé là-deſſus; & l'on peut juger ſi cette réprimande, en la ſuppoſant réelle, a dû beaucoup raccommoder mes affaires auprès de lui.

Je n'avois pour appui contre tout cela, tant à l'hôtel de Luxembourg qu'au Temple, que le ſeul chevelier de L.....y, qui fit profeſſion d'être mon ami; mais il l'étoit encore plus

de d'Alembert, à l'ombre duquel il paſſoit chez les femmes pour un grand géomètre. Il étoit d'ailleurs le ſigisbée, ou plutôt le complaiſant de Mde. la comteſſe de B.......s, très-amie elle-même de d'Alembert, & le chevalier de L.....y n'avoit d'exiſtence & ne penſoit que par elle. Ainſi, loin que j'euſſe au-dehors quelque contrepoids à mon ineptie, pour me ſoutenir auprès de Mde. de Luxembourg, tout ce qui l'approchoit ſembloit concourir à me nuire dans ſon eſprit. Cependant, outre l'Emile dont elle avoit voulu ſe charger, elle me donna dans le même temps une autre marque d'intérêt & de bienveillance, qui me fit croire que, même en s'ennuyant de moi, elle me conſerveroit toujours l'amitié qu'elle m'avoit tant de fois promiſe pour toute la vie.

Sitôt que j'avois cru pouvoir compter ſur ce ſentiment de ſa part, j'avois commencé par ſoulager mon cœur auprès d'elle de l'aveu de toutes mes fautes, ayant pour maxime inviolable, avec mes amis, de me montrer à leurs yeux exactement tel que je ſuis, ni meilleur, ni pire. Je lui avois déclaré mes liaiſons avec Thérèſe, & tout ce qui en avoit réſulté, ſans omettre de quelle façon j'avois diſpoſé de mes enfans. Elle avoit reçu mes confeſſions très-bien, trop bien même, en m'épargnant les cenſures que je méritois, & ce qui m'émut ſurtout vivement, fut de voir les bontés qu'elle prodiguoit à Thérèſe, lui faiſant de petits cadeaux, l'envoyant chercher, l'exhortant à l'aller voir, la recevant avec cent careſſes, & l'embraſſant très-ſouvent devant tout le monde. Cette pauvre fille étoit dans des tranſports de joie & de reconnoiſſance qu'aſſurément je partageois bien, les amitiés

dont M. & Mde. de Luxembourg me combloient en elle, me touchant bien plus vivement encore que celles qu'ils me faisoient directement.

Pendant assez long-temps les choses en restèrent là : mais enfin, Mde. la Maréchale poussa la bonté jusqu'à vouloir retirer un de mes enfans. Elle savoit que j'avois fait mettre un chiffre dans les langes de l'aîné ; elle me demanda le double de ce chiffre ; je le lui donnai. Elle employa pour cette recherche, la Roche, son valet-de-chambre & son homme de confiance, qui fit de vaines perquisitions & ne trouva rien, quoiqu'au bout de douze ou quatorze ans seulement, si les registres des Enfans-trouvés étoient bien en ordre, ou que la recherche eut été bien faite, ce chiffre n'eut pas dû être introuvable. Quoiqu'il en soit, je fus moins fâché de ce mauvais succès que je ne l'aurois été, si j'avois suivi cet enfant dès sa naissance. Si à l'aide du renseignement on m'eut présenté quelqu'enfant pour le mien, le doute si ce l'étoit bien en effet, si on ne lui en substituoit point un autre, m'eut resserré le cœur par l'incertitude, & je n'aurois point goûté dans tout son charme le vrai sentiment de la nature : il a besoin pour se soutenir, au moins durant l'enfance, d'être appuyé sur l'habitude. Le long éloignement d'un enfant qu'on ne connoît pas encore affoiblit, anéantit enfin les sentimens paternels & maternels, & jamais on n'aimera celui qu'on a mis en nourrice, comme celui qu'on a nourri sous ses yeux. La réflexion que je fais ici peut exténuer mes torts dans leurs effets, mais c'est en les aggravant dans leur source.

Il

Il n'eſt peut-être pas inutile de remarquer que, par l'entremiſe de Thérèſe, ce même la Roche fit connoiſſance avec Mde. le Vaſſeur, que G.... continuoit de tenir à Deuil à la porte de la C.......e, & tout près de Montmorenci.

Quand je fus parti, ce fut par M. la Roche que je continuai de faire remettre à cette femme, l'argent que je n'ai point ceſſé de lui envoyer, & je crois qu'il lui portoit auſſi ſouvent des préſens de la part de Mde. la Maréchale; ainſi elle n'étoit ſurement pas à plaindre, quoiqu'elle ſe plaignît toujours. A l'égard de G...., comme je n'aime point à parler des gens que je dois haïr, je n'en parlois jamais à Mde. de Luxembourg que malgré moi; mais elle me mit pluſieurs fois ſur ſon chapitre, ſans me dire ce qu'elle en penſoit, & ſans me laiſſer pénétrer ſi cet homme étoit de ſa connoiſſance ou non. Comme la réſerve avec les gens qu'on aime, & qui n'en ont point avec nous, n'eſt pas de mon goût, ſurtout en ce qui les regarde, j'ai depuis lors penſé quelquefois à celle-là; mais ſeulement quand d'autres événemens ont rendu cette réflexion naturelle.

Après avoir demeuré long-temps ſans entendre parler de l'Emile, depuis que je l'avois remis à Mde. de Luxembourg, j'appris enfin que le marché en étoit conclu à Paris avec le libraire Ducheſne, & par celui-ci avec le libraire Néaulme, d'Amſterdam. Mde. de Luxembourg m'envoya les deux doubles de mon traité avec Ducheſne, pour les ſigner. Je reconnus l'écriture pour être de la même main dont étoient celles des lettres de M. de M........s qu'il ne m'écrivoit pas de ſa propre main. Cette certitude que mon traité ſe faiſoit

de l'aveu & ſous les yeux du magiſtrat, me le fit ſigner avec confiance. Duchesne me donnoit de ce manuſcrit ſix mille francs, la moitié comptant, & je crois cent ou deux cents exemplaires. Après avoir ſigné les deux doubles, je les renvoyai tous deux à Mde. de Luxembourg qui l'avoit ainſi déſiré : elle en donna un à Ducheſne, elle garda l'autre au lieu de me le renvoyer, & je ne l'ai jamais revu.

La connoiſſance de M. & Mde. de Luxembourg, en faiſant quelque diverſion à mon projet de retraite, ne m'y avoit pas fait renoncer. Même au temps de ma plus grande faveur auprès de Mde. la Maréchale, j'avois toujours ſenti qu'il n'y avoit que mon ſincère attachement pour M. le Maréchal & pour elle, qui pût me rendre leurs entours ſupportables, & tout mon embarras étoit de concilier ce même attachement avec un genre de vie plus conforme à mon goût & moins contraire à ma ſanté, que cette gêne & ces ſoupers tenoient dans une altération continuelle, malgré tous les ſoins qu'on apportoit à ne pas m'expoſer à la déranger ; car ſur ce point comme ſur tout autre, les attentions furent pouſſées auſſi loin qu'il étoit poſſible, & par exemple, tous les ſoirs après ſoupé, M. le Maréchal qui s'alloit coucher de bonne heure, ne manquoit pas de m'emmener bon gré malgré, pour m'aller coucher auſſi. Ce ne fut que quelque temps avant ma cataſtrophe, qu'il ceſſa, je ne ſais pourquoi, d'avoir cette attention.

Avant même d'appercevoir le refroidiſſement de Mde. la Maréchale, je déſirois pour ne m'y pas expoſer, d'exécuter mon ancien projet ; mais les moyens me manquant pour cela, je fus obligé d'attendre la concluſion du traité de

l'Emile, & en attendant je mis la dernière main au Contrat Social, & l'envoyai à Rey, fixant le prix de ce manuſcrit à mille francs, qu'il me donna.

Je ne dois peut-être pas omettre un petit fait qui regarde ledit manuſcrit. Je le remis bien cacheté, à Du Voiſin, miniſtre du pays de Vaud, & chapelain de l'hôtel de Hollande, qui me venoit voir quelquefois, & qui ſe chargea de l'envoyer à Rey, avec lequel il étoit en liaiſon. Ce manuſcrit, écrit en menu caractère, étoit fort petit, & ne rempliſſoit pas ſa poche. Cependant en paſſant la barrière, ſon paquet tomba, je ne ſais comment, entre les mains des commis qui l'ouvrirent, l'examinèrent & le lui rendirent enſuite, quand il l'eut reclamé au nom de l'ambaſſadeur; ce qui le mit à portée de le lire lui-même, comme il me marqua naïvement avoir fait, avec force éloges de l'ouvrage, & pas un mot de critique ni de cenſure, ſe réſervant ſans doute d'être le vengeur du chriſtianiſme lorſque l'ouvrage auroit paru. Il recacheta le manuſcrit & l'envoya à Rey. Tel fut en ſubſtance le narré qu'il me fit dans la lettre où il me rendit compte de cette affaire, & c'eſt tout ce que j'en ai ſu.

Outre ces deux livres & mon Dictionnaire de muſique, auquel je travaillois toujours de temps en temps, j'avois quelques autres écrits de moindre importance tous en état de paroître, & que je me propoſois de donner encore, ſoit ſéparément, ſoit avec mon recueil général, ſi je l'entreprenois jamais. Le principal de ces écrits dont la plupart ſont encore en manuſcrit, dans les mains de Du P....., étoit un Eſſai ſur l'origine des langues, que je fis lire à M.

de M........s & au chevalier de L.....y qui m'en dit du bien. Je comptois que toutes ces productions rassemblées, me vaudroient au moins, tous frais faits, un capital de huit à dix mille francs, que je voulois placer en rente viagère, tant sur ma tête que sur celle de Thérèse; après quoi nous irions, comme je l'ai dit, vivre ensemble au fond de quelque province, sans plus occuper le public de moi, & sans plus m'occuper moi-même d'autre chose que d'achever paisiblement ma carrière, en continuant de faire autour de moi tout le bien qu'il m'étoit possible, & d'écrire à loisir les mémoires que je méditois.

Tel étoit mon projet, dont une générosité de Rey, que je ne dois pas taire, vint faciliter encore l'exécution. Ce libraire dont on me disoit tant de mal à Paris, est cependant de tous ceux avec qui j'ai eu à faire, le seul dont j'ai eu toujours à me louer. Nous étions à la vérité souvent en querelle sur l'exécution de mes ouvrages; il étoit étourdi, j'étois emporté. Mais en matière d'intérêt & de procédés qui s'y rapportent, quoique je n'aie jamais fait avec lui de traité en forme, je l'ai toujours trouvé plein d'exactitude & de probité. Il est même aussi le seul qui m'ait avoué franchement qu'il faisoit bien ses affaires avec moi, & souvent il m'a dit qu'il me devoit sa fortune, en offrant de m'en faire part. Ne pouvant exercer directement avec moi sa gratitude, il voulut me la témoigner au moins dans ma gouvernante, à laquelle il fit une pension viagère de trois cent francs, exprimant dans l'acte, que c'étoit en reconnoissance des avantages que je lui avois procurés. Il fit cela de lui à moi, sans ostentation, sans prétention, sans bruit, & si je n'en avois

parlé le premier à tout le monde, perſonne n'en auroit rien ſu. Je fus ſi touché de ce procédé, que depuis lors je me ſuis attaché à Rey d'une amitié véritable. Quelque temps après il me déſira pour parrain d'un de ſes enfans; j'y conſentis, & l'un de mes regrets dans la ſituation où l'on m'a réduit eſt, qu'on m'ait ôté tout moyen de rendre déſormais mon attachement utile à ma filleule & à ſes parens. Pourquoi, ſi ſenſible à la modeſte généroſité de ce libraire, le ſuis-je ſi peu aux bruyans empreſſemens de tant de gens haut huppés, qui rempliſſent pompeuſement l'univers du bien qu'ils diſent m'avoir voulu faire, & dont je n'ai jamais rien ſenti? Eſt-ce leur faute; eſt-ce la mienne? Ne ſont-ils que vains; ne ſuis-je qu'ingrat? Lecteur ſenſé, peſez, décidez; pour moi je me tais.

Cette penſion fut une grande reſſource pour l'entretien de Thérèſe, & un grand ſoulagement pour moi. Mais au reſte, j'étois bien éloigné d'en tirer un profit direct pour moi-même, non plus que de tous les cadeaux qu'on lui faiſoit.

Elle a toujours diſpoſé de tout elle-même. Quand je gardois ſon argent, je lui en tenois un fidelle compte, ſans jamais en mettre un liard à notre commune dépenſe, même quand elle étoit plus riche que moi: *Ce qui eſt à moi eſt à nous*, lui diſois-je; *& ce qui eſt à toi eſt à toi.* Je n'ai jamais ceſſé de me conduire avec elle, ſelon cette maxime que je lui ai ſouvent répétée. Ceux qui ont eu la baſſeſſe de m'accuſer de recevoir par ſes mains ce que je refuſois dans les miennes, jugeoient ſans doute de mon cœur par les leurs, & me connoiſſoient bien mal. Je mangerois volontiers avec elle le pain qu'elle auroit gagné, jamais celui

qu'elle auroit reçu. J'en appelle ſur ce point à ſon témoignage, & dès à préſent, & lorſque ſelon le cours de la nature, elle m'aura ſurvécu. Malheureuſement elle eſt peu entendue en économie à tous égards, peu ſoigneuſe & fort dépenſière, non par vanité ni par gourmandiſe, mais par négligence uniquement. Nul n'eſt parfait ici bas, & puiſqu'il faut que ſes excellentes qualités ſoient rachetées, j'aime mieux qu'elle ait des défauts que des vices; quoique ces défauts nous faſſent peut-être encore plus de mal à tous deux. Les ſoins que j'ai pris pour elle, comme jadis pour maman, de lui accumuler quelqu'avance qui pût un jour lui ſervir de reſſource, ſont inimaginables : mais ce furent toujours des ſoins perdus.

Jamais elles n'ont compté ni l'une ni l'autre avec elles-mêmes, & malgré tous mes efforts, tout eſt toujours parti à meſure qu'il eſt venu. Quelque ſimplement que Thérèſe ſe mette, jamais la penſion de Rey ne lui a ſuffi pour ſe niper, que je n'y aie encore ſuppléé du mien chaque année. Nous ne ſommes pas faits elle ni moi, pour être jamais riches, & je ne compte aſſurément pas cela parmi nos malheurs.

Le Contrat Social s'imprimoit aſſez rapidement. Il n'en étoit pas de même de l'Emile, dont j'attendois la publication pour exécuter la retraite que je méditois. Ducheſne m'envoyoit de temps à autre des modèles d'impreſſion pour choiſir; quand j'avois choiſi, au lieu de commencer il m'en envoyoit encore d'autres. Quand enfin nous fûmes bien déterminés ſur le format, ſur le caractère, & qu'il avoit déjà pluſieurs feuilles d'imprimées, ſur quelque léger changement que je fis ſur une épreuve, il recommença tout, &

au bout de ſix mois nous nous trouvâmes moins avancés que le premier jour. Durant tous ces eſſais, je vis bien que l'ouvrage s'imprimoit en France ainſi qu'en Hollande, & qu'il s'en faiſoit à la fois deux éditions. Que pouvois-je faire ? Je n'étois plus maître de mon manuſcrit. Loin d'avoir trempé dans l'édition de France, je m'y étois toujours oppoſé ; mais enfin, puiſque cette édition ſe faiſoit bon gré malgré moi, & puiſqu'elle ſervoit de modèle à l'autre, il falloit bien y jeter les yeux & voir les épreuves, pour ne pas laiſſer eſtropier & défigurer mon livre. D'ailleurs l'ouvrage s'imprimoit tellement de l'aveu du magiſtrat, que c'étoit lui qui dirigeoit en quelque ſorte l'entrepriſe, qu'il m'écrivoit très-ſouvent, & qu'il vint me voir même à ce ſujet, dans une occaſion dont je vais parler à l'inſtant.

Tandis que Ducheſne avançoit à pas de tortue, Néaulme, qu'il retenoit, avançoit encore plus lentement. On ne lui envoyoit pas fidellement les feuilles à meſure qu'elles s'imprimoient. Il crut appercevoir de la ruſe dans la manœuvre de Ducheſne, c'eſt-à-dire, de Guy, qui faiſoit pour lui ; & voyant qu'on n'exécutoit pas le traité, il m'écrivit lettres ſur lettres pleines de doléances & de griefs, auxquels je pouvois encore moins remédier qu'à ceux que j'avois pour mon compte. Son ami Guérin, qui me voyoit alors fort ſouvent, me parloit inceſſamment de ce livre, mais toujours avec la plus grande réſerve. Il ſavoit & ne ſavoit pas qu'on l'imprimoit en France, il ſavoit & ne ſavoit pas que le magiſtrat s'en mêlât : en me plaignant des embarras qu'alloit me donner ce livre, il ſembloit m'accuſer d'imprudence, ſans vouloir jamais dire en quoi elle conſiſtoit ; il biaiſoit &

tergiverſoit ſans ceſſe : il ſembloit ne parler que pour me faire parler. Ma ſécurité, pour lors, étoit ſi complète que je riois du ton circonſpect & myſtérieux qu'il mettoit à cette affaire, comme d'un tic contracté chez les miniſtres & les magiſtrats, dont il fréquentoit aſſez les bureaux. Sûr d'être en règle à tous égards ſur cet ouvrage, fortement perſuadé qu'il avoit non-ſeulement l'agrément & la protection du magiſtrat, mais même qu'il méritoit & qu'il avoit de même la faveur du miniſtère, je me félicitois de mon courage à bien faire, & je riois de mes puſillanimes amis, qui paroiſſoient s'inquiéter pour moi. Duclos fut de ce nombre, & j'avoue que ma confiance en ſa droiture & en ſes lumières eut pu m'allarmer à ſon exemple, ſi j'en avois eu moins dans l'utilité de l'ouvrage & dans la probité de ſes patrons. Il me vint voir de chez M. Baille, tandis que l'Emile étoit ſous preſſe; il m'en parla : je lui lus la profeſſion de foi du vicaire Savoyard. Il l'écouta très-paiſiblement, &, ce me ſemble, avec grand plaiſir. Il me dit, quand j'eus finis : Quoi, Citoyen! cela fait partie d'un livre qu'on imprime à Paris? Oui, lui dis-je, & l'on devroit l'imprimer au Louvre par ordre du roi. J'en conviens, me dit-il; mais faites-moi le plaiſir de ne dire à perſonne que vous m'avez lu ce morceau.

Cette frappante manière de s'exprimer me ſurprit ſans m'effrayer. Je ſavois que Duclos voyoit beaucoup M. de M........s. J'eus peine à concevoir comment il penſoit ſi différemment que lui ſur le même objet.

Fin du premier Volume.





